

# **LES TRANSFORMATIONS DE LA MAISON DES BÉDOUINS DU NEGUEV LE CAS DE TEL SHÉVA 1968-2002**

THÈSE N° 2864 (2003)

PRÉSENTÉE À LA FACULTÉ ENVIRONNEMENT NATUREL, ARCHITECTURAL ET CONSTRUIT

Institut du développement territorial

SECTION D'ARCHITECTURE

ÉCOLE POLYTECHNIQUE FÉDÉRALE DE LAUSANNE

POUR L'OBTENTION DU GRADE DE DOCTEUR ÈS SCIENCES

PAR

**Edgard DEZUARI**

architecte diplômé EPF  
de nationalité suisse et originaire de Wynau (BE)

acceptée sur proposition du jury:

Prof. M. Bassand, directeur de thèse  
Dr Y. Gur, rapporteur  
Dr M. Schwartz, rapporteur  
Prof. M. Steinmann, rapporteur

Lausanne, EPFL  
2003



**À Marie-Joe**





# REMERCIEMENTS

J'aimerais commencer par exprimer mes vifs remerciements à l'institut d'accueil :

***le Blaustein Institute for Desert Research de Ben Gurion University***

Cet Institut m'a offert un encadrement scientifique et une bourse d'étude pendant un an et demi. Au sein de l'Institut, je remercie le Professeur Gideon Kressel qui a donné l'impulsion de ce projet et m'a ouvert les portes du *Social Studies Center*. Je remercie tout particulièrement le Dr Moshé Schwartz qui a supervisé la réalisation de ce travail et qui m'a appris à rédiger clairement mes idées. Je lui dois ce travail.

Je veux aussi exprimer ma reconnaissance à toutes les autres institutions qui m'ont soutenu :

***L'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne*** (EPFL) m'a permis de faire cette thèse. Je témoigne ma profonde gratitude au Professeur Michel Bassand, qui avait déjà suivi mes précédents travaux sur le Maroc et Tunis. Je lui suis très reconnaissant d'avoir accepté de se lancer à nouveau dans l'aventure avec moi et d'avoir été motivant, positif, chaleureux et proche. Merci au Professeur Martin Steinmann, membre du Jury, pour sa participation dans l'évaluation de la thèse et ses remarques. Merci à Claude Morel, président du Jury. Je remercie aussi vivement le service social de l'EPFL pour son aide financière à mon retour d'Israël. Et en particulier mes remerciements s'adressent à Mme Catherine Vinckenbosch pour son soutien moral et amical. Je remercie aussi vivement le Centre d'étude et de documentation sur l'architecture vernaculaire (CEDAV) de l'EPFL et la responsable de ce centre, Mme Plemenka Supitch.

***Le Negev Academic College of Engineering*** m'a offert un poste d'assistant et un soutien scientifique, moral et logistique. J'y ai bénéficié de l'encadrement de Dr Yéhoyahin Gur tout au long de la thèse depuis la phase préliminaire. Je lui suis particulièrement reconnaissant de m'avoir sans cesse encouragé, aidé, guidé et conseillé depuis le début de cette recherche. Avec lui, j'ai partagé beaucoup de choses.

***Le Technical College of Engineering de Beer Shéva*** et, en particulier, le conseiller à la formation, le Dr Ouri Tzadka, Nourit, l'équipe du secrétariat, mes collègues enseignants

d'architecture et les étudiants du département « Construction » m'ont offert de me sentir comme chez moi dans l'enceinte du Collège où j'ai pu enseigner tout au long de ces 5 ans en Israël. Je les remercie très chaleureusement de m'avoir permis de me sentir toujours bien et apprécié. Un grand merci pour leur indulgence et leur bienveillance.

Je remercie enfin le ***Center for Bedouin Studies and Development de Ben Gurion University of the Negev*** et son directeur, Dr Ismaël Abou Saad, pour les facilités qu'il m'a offertes.

Je remercie aussi toutes les administrations que j'ai sollicitées et en particulier :

La **Municipalité de Tel Shéva** qui m'a apporté une aide de premier ordre dans mes recherches et son maire, M. Kassem Abou Sirhan, qui a témoigné immédiatement de l'intérêt pour ma recherche et m'a donné accès à toutes les sources d'informations pour mener à bien mon travail. Je remercie tout spécialement le Service d'urbanisme de la Municipalité de Rahat et, en particulier, M. Kamel Hamadyia, urbaniste adjoint, Sabah et Sabha, secrétaires, qui m'ont toujours reçu avec chaleur et m'ont aidé avec sympathie tout au long de mes longues recherches documentaires.

Le **Service de la construction du Ministère de l'Intérieur du district sud** et la **Commission locale d'urbanisme « Shimonim bet »** qui m'ont aidé dans les recherches d'archives.

Je remercie également toutes les autres personnes qui m'ont aidé et sans lesquelles cette thèse n'aurait pu être réalisée :

Merci à tous les habitants des maisons de Tel Shéva, Kfar Abou Caf, Beer Shéva, que je n'ai pas nommés, qui m'ont accordé de leur temps pour les interviews et qui m'ont raconté leur histoire avec patience. Merci aux concepteurs de maisons que j'ai interviewés. Merci à Yves Pedrazzini et Sebastien Wust d'avoir discuté des idées de cette thèse et de m'avoir conseillé. Merci à M. Dudick Shushani, Arie Peled, Natan Magen, Ouda Abou Freha, Avieli Kaplan, Gideon Rafaeli, Elie Cohen, Kassem Abou Sirhan, Moshe Oron, Sami Alassem, Ramzi qui m'ont aidé à comprendre l'histoire de Tel Shéva. Merci aussi à Henri, Shaker, Sara, Marie-Laure, Shoukri, Bradeley, Nasser Abou Sirhan, Khuwam, Françoise Cuhe, Mohamed Al Assem, Aïd Al Assem, Sarah et David Gaymard pour leur aide à un moment ou à un autre des

recherches ou de la rédaction. Merci à Salman Abou Assa, Reïd, Eric, Saadya, Ela, Miri, Abid, Dorit, John, Marion, Michael, Li Wenjuan, Christiane Roy, David Boaz et toute sa famille, Hadas, Hubert, Esther Gugelman, Shay, Ouri Shiran, Yossi, Samira, Margalith qui m'ont offert chacun un soutien. Un merci particulier à Souliman Abou Aouad, qui m'a expliqué beaucoup de choses. Merci aussi à toute la famille Abou Assa de Tel Shéva.

Je remercie encore très chaleureusement

Albert Astières pour la correction du texte et les conseils de formulation,

Michael Adam de l'Hospitality Unit de Ben Gurion University pour son aide importante au tout début,

Louis Traoré d'avoir fait du désert du Néguev un lieu habité de partage et de camaraderie,

Michel Haït du Kiboutz Hatzerim pour l'aide qu'il a apporté à ma réflexion,

Hatem et Thouraya pour m'avoir conseillé dans la rédaction, aidé et avoir été toujours présents comme amis,

Salem Abou Shaker Ibn Bary et toute sa famille pour leur confiance, leur générosité et leur accueil chez eux à Tel Shéva,

Jeannine Gabriel pour tout ce qu'elle a fait depuis le secrétariat de l'Ecole d'architecture.

Jaber Abou Assa, merci, tu m'as aidé depuis le premier jour, mais j'ai encore beaucoup à apprendre de toi.

Merci à mes parents pour leur soutien et leur confiance et leur aide effective pour la relecture.

... et comment exprimer ici ce qui revient à Marie-Josée ? Au delà du dessin des cartes et des plans, elle a partagé les moments difficiles et m'a donné le meilleur d'elle-même.

**Merci à tous !**



# TABLE DES MATIÈRES

|                   |    |
|-------------------|----|
| RÉSUMÉ.....       | 11 |
| SUMMARY.....      | 13 |
| INTRODUCTION..... | 15 |

## PREMIÈRE PARTIE

### COMPRENDRE LE RELOGEMENT DES BÉDOUINS DU NÉGUEV

#### CHAPITRE 1

#### **LES BÉDOUINS ET LE CHANGEMENT SOCIÉTAL.....21**

|   |    |
|---|----|
| 1.1 Liminaire.....                                  | 21 |
| 1.2 Les Bédouins dans le changement de société..... | 21 |
| 1.3 Le relogement.....                              | 25 |
| 1.4 Le modèle architectural étudié.....             | 29 |

#### CHAPITRE 2

#### **LA MAISON INDIVIDUELLE : HABITATION ET MODERNITÉ..... 31**

|   |    |
|---|----|
| 2.1 Introduction.....                                   | 31 |
| 2.2 La maison individuelle.....                         | 31 |
| 2.3 La maison : usage, représentations, production..... | 35 |
| 2.4 L'intégration des Bédouins du Néguev.....           | 42 |
| 2.5 L'habitation urbaine des Bédouins du Néguev.....    | 43 |
| 2.6 Conclusions.....                                    | 44 |

#### CHAPITRE 3

#### **LES BÉDOUINS DU NÉGUEV..... 45**

|   |    |
|---|----|
| 3.1 Introduction.....                   | 45 |
| 3.2 Origine des Bédouins du Néguev..... | 45 |

|     |                            |    |
|-----|----------------------------|----|
| 3.3 | Les Bédouins soumis.....   | 46 |
| 3.4 | Les Bédouins intégrés..... | 50 |
| 3.5 | Conclusions.....           | 53 |

## **CHAPITRE 4**

### **LES VILLES BÉDOUINES DU NÉGUEV..... 53**

|     |  |    |
|-----|--|----|
| 4.1 | Liminaire.....   | 53 |
| 4.2 | La planification de l'État.....                                  | 53 |
| 4.3 | Les premières expérimentations des villes bédouines.....         | 58 |
| 4.4 | La mise en place d'un modèle à Rahat.....                        | 60 |
| 4.5 | L'extension du modèle « construisez votre maison » de Rahat..... | 62 |
| 4.6 | L'intégration des Bédouins aujourd'hui.....                      | 67 |
| 4.7 | Conclusions.....   | 71 |

## **CHAPITRE 5**

### **TEL SHÉVA.....73**

|     |   |    |
|-----|---|----|
| 5.1 | Liminaire.....                                | 73 |
| 5.2 | La population de Tel Shéva.....               | 73 |
| 5.3 | Les phases du développement de Tel Shéva..... | 75 |
| 5.4 | Le voisinage familial.....                    | 88 |
| 5.5 | Conclusions.....                              | 90 |

## **DEUXIÈME PARTIE**

### **LES TRANSFORMATIONS DE LA CULTURE DE LA MAISON**

## **CHAPITRE 6**

### **MÉTHODE .....95**

|     |                 |    |
|-----|-----------------|----|
| 6.1 | Transition..... | 95 |
| 6.2 | Hypothèses..... | 95 |

|     |   |    |
|-----|---|----|
| 6.3 | Introduction aux choix méthodologiques..... | 96 |
| 6.4 | Techniques d'observation.....               | 98 |

## **CHAPITRE 7**

### **LES CHANGEMENTS DES FORMES DES MAISONS..... 107**

|     |   |     |
|-----|---|-----|
| 7.1 | Liminaire.....  | 107 |
| 7.2 | La tente et ses transformations au seuil du relogement..... | 107 |
| 7.3 | La « maison standard ».....                                 | 112 |
| 7.4 | La « maison des catalogues » .....                          | 118 |
| 7.5 | La « maison individualisée » .....                          | 126 |
| 7.6 | Conclusions.....  | 136 |

## **CHAPITRE 8**

### **LES TRANSFORMATIONS DES PRATIQUES D'HABITER.....141**

|     |   |     |
|-----|---|-----|
| 8.1 | Liminaire.....  | 141 |
| 8.2 | Les pratiques d'habiter la tente.....                     | 141 |
| 8.3 | Les pratiques d'habiter la « maison standard ».....       | 144 |
| 8.4 | Les pratiques d'habiter la « maison des catalogues »..... | 151 |
| 8.5 | Les pratiques d'habiter la « maison individualisée »..... | 161 |
| 8.6 | Conclusions.....  | 171 |

## **CHAPITRE 9**

### **LES REPRÉSENTATIONS RELATIVES À LA MAISON..... 175**

|     |   |     |
|-----|---|-----|
| 9.1 | Liminaire.....  | 175 |
| 9.2 | Les représentations relatives à la tente.....                     | 175 |
| 9.3 | Les représentations relatives à la « maison standard » .....      | 178 |
| 9.4 | Les représentations relatives à la « maison des catalogues »..... | 180 |
| 9.5 | Les représentations relatives à la « maison individualisée »..... | 181 |
| 9.6 | Conclusions.....  | 185 |

## **CHAPITRE 10**

### **LES CHANGEMENTS DANS LA PARTICIPATION AU PROJET..... 189**

|      |   |     |
|------|---|-----|
| 10.1 | Liminaire.....  | 189 |
| 10.2 | Confection de la tente et évolution des matériaux.....              | 189 |
| 10.3 | La participation des habitants de la « maison standard ».....       | 190 |
| 10.4 | La participation des habitants de la « maison des catalogues »..... | 194 |
| 10.5 | La participation des habitants de la « maison individualisée »..... | 195 |
| 10.6 | Conclusions.....  | 200 |

## **CHAPITRE 11**

### **SYNTHÈSE ET CONCLUSIONS..... 203**

|      |   |     |
|------|---|-----|
| 11.1 | Transition.....   | 203 |
| 11.2 | Discussion de la première hypothèse : les transformations de la maison..... | 204 |
| 11.3 | Discussion de la deuxième hypothèse : les transformations de la conception. | 209 |
| 11.4 | Essai d'explication des mécanismes du changement.....                       | 210 |
| 11.5 | Tableau des transformations des maisons de Tel Shéva.....                   | 212 |
| 11.6 | Remarques sur les spécificités du cas des Bédouins du Néguev.....           | 215 |
| 11.7 | Ouvertures sur des nouvelles recherches.....                                | 217 |

### **ANNEXE : LE COÛT ET LE FINANCEMENT DE LA MAISON..... 219**

### **BIBLIOGRAPHIE.....223**

### **CURRICULUM VITAE.....237**



# RÉSUMÉ

Cette thèse aborde les transformations de la culture de la maison (formes, pratiques d'habiter, représentations de la maison et participation des habitants à sa conception). Elle traite des maisons bâties entre 1972 et 2003 à Tel Shéva, la première d'une série de sept villes de relogement construites pour les Bédouins du Néguev (Israël).

Les Bédouins du Néguev (130.000 habitants en 2003) se sont sédentarisés dans la première moitié du 20ème siècle. Ils ont subi au long de sa deuxième moitié des mutations culturelles profondes, dont le passage à l'urbain. Dans les années 1960, l'État d'Israël a initié une politique de villes nouvelles bédouines pour enrayer la croissance des villages-bidonvilles qui se développaient en périphérie de Beer Shéva, la capitale du Néguev israélien. Aujourd'hui, la moitié des Bédouins vit dans les villes planifiées alors que l'autre demeure sur les sites tribaux, dans les villages-bidonvilles non reconnus par l'État.

Dans les nouvelles villes, les habitants sont libres de construire, selon le règlement de quartier, une maison familiale sur un terrain de mille mètres carrés. Ce dernier leur est remis en pleine propriété et la mise en place des infrastructures est subventionnée par l'État. L'autonomie architecturale laissée à l'habitant est censée lui permettre de construire selon ses besoins particuliers.

Les aspects sociaux du relogement des Bédouins dans les villes planifiées ont été extensivement étudiés, mais on n'a pas, à notre connaissance, étudié les changements de la culture de la maison. Nous proposons une typologie de maisons, représentative de l'évolution sociale, qui s'appuie sur la théorie de l'adaptation au relogement involontaire (réfugiés, etc) de Scudder et Colson [1982]. Ces derniers divisent le processus de relogement en quatre étapes : celle du *recrutement*, celle de la *transition*, celle du *développement* et celle de l'*incorporation*. Pour chaque étape, nous avons identifié un type d'habitation. Dans la première, l'habitation est informelle ; dans la deuxième, elle tend à reproduire le cadre quitté (les tentes) ; dans la troisième, il s'agit d'un modèle hybride d'habitations modernes où se maintiennent quelques coutumes traditionnelles (comme l'absence de meubles), et dans la quatrième, l'architecture, désormais originale, correspond à des valeurs nouvelles, développées dans le nouvel environnement.

Cette typologie est examinée du point de vue de la morphologie, des pratiques d'habiter, des représentations et de la participation des habitants à la conception.

Notre hypothèse implique quatre stades d'évolution : la « tente », la « maison standard », la « maison des catalogue » et enfin la « maison individualisée ». La tente et les abris qui lui ont succédé ne faisaient pas l'objet de plans. Les comportements et les représentations relatifs à l'habitation correspondaient à la logique traditionnelle. Au stade de la « maison standard », les premiers habitants acceptaient tout, pourvu qu'elle soit simple et bon marché; ils appliquaient un modèle sans le remettre en question. Au stade de la « maison des catalogue », les concepteurs, attirés par le marché de la maison individuelle des villes bédouines, ont introduit la variété architecturale pour exprimer une différenciation sociale croissante. Au stade de la « maison individualisée », au début des années 1990, la participation à la conception de la maison, initiée par certains concepteurs pour leurs familles et leurs amis, a fini par être recherchée par le client. La maison individuelle reflète alors l'émergence d'une identité individualisée, révélatrice d'un changement culturel et social.

## SUMMARY

This thesis deals with transformations in the culture of the house (shapes, ways of life, representations of the houses by their inhabitants and their participation in their design). It focuses on houses built between 1972 and 2003 at Tel Shéva, the first in a series of seven planned resettlement towns developed for the Bedouin of the Negev desert (Israel). Today, half of them are living in planned towns while the other half remains on tribal sites, in more than one hundred unrecognised villages.

The Bedouins (130 000 inhabitants) of the Negev began to settle in the first part of the 20<sup>th</sup> century. Throughout its second part they underwent profound transformations, including urbanisation. In the 1960-s, the State initiated a policy of Bedouin new towns in order to curb the development of the Bedouin shanty-villages, which were growing on the outskirts of Beer Shéva, the capital of the Israel's Southern district. In those Bedouin new towns, the inhabitants are free to build a family home on a 1000 m<sup>2</sup> plot, as long as they respect neighbourhood regulations. They receive the land as freehold and the infrastructure is state subsidised. The architectural autonomy granted to the inhabitants of Tel Shéva is designed to allow them to build according to their specific needs.

The social aspects of Bedouin rehousing in planned towns have been studied extensively, but, to our knowledge, no research has yet used the changes in house conception to illustrate the cultural transformations undergone by the Bedouin. Our typology of houses representing the stages of this evolution, relies on a framework for the study of adaptation to involuntary rehousing (refugees etc) drawn up by Scudder and Colson [1982]. They identify four steps in a rehousing operation: recruitment, transition, development and incorporation. For each step, we have tried to identify one type of dwelling. Informal housing in the first stage, reproductions of the previous environment –in the second; in the third, a hybrid model of modern housing including traditional elements, and original architecture corresponding to new values - in the final stage.

This thesis creates a house typology of houses from the points of view of morphology, way of life, representations and inhabitant participation in design. We have defined four types: the “tent”, the “standard house”, the “catalogue house” and the “individualised house”. The tent, and the shelters which followed it, were not planned housing. The behaviour of the inhabitant

and the representations of the houses corresponded to traditional logic. In the “standard house” stage, the first rehoused inhabitants accepted any kind of dwelling so long as it was simple and cheap. Thus, they unquestioningly applied a standard model. During the “catalogue house” stage, the designers, attracted by the market of individual housing in Bedouin towns, introduced architectural variety, to match growing social differentiation. During the “individualised house” stage, in the early nineties, customers started demanding a role in the design of their houses: a practice initiated amongst the families and friends of several designers. At this point the individual house reflects the emergence of an individualised consciousness of one’s identity revealing profound changes in culture and society.

# INTRODUCTION

## *Définition du domaine de l'étude*

Ce travail porte sur les transformations de la maison chez les Bédouins du Néguev (Israël). Il met en évidence l'évolution de l'idée qu'ils se font de leur maison et l'évolution de leur participation à la conception.

Les observations se concentrent principalement sur Tel Shéva, la première ville construite pour les Bedouins du Néguev.

La recherche porte sur les maisons construites durant la période « construisez votre maison » depuis 1972, date de son application aux Bédouins, jusqu'en 2002.

## *Questions de recherche*

*« Les Américains ont leur maison sur leur carte de visite, la maison est importante, ça te représente. J'ai pensé faire une carte de visite avec ma maison » (Enad, Abou Amra, 38 ans, homme, 1998) <sup>1</sup>.*

Cette remarque donne une idée de la révolution culturelle de la maison chez les Bédouins.

Les questions de départ sont les suivantes :

- Quelles transformations architecturales apparaissent dans l'habitation lors du passage de la société nomade à la société informationnelle et programmée<sup>2</sup>.
- Quels changements de valeurs et d'identité ces transformations de maison reflètent-elles ?
- Peut-on décrire en terme de processus le changement culturel qui se manifeste dans l'habitation ?

---

<sup>1</sup> Toutes les citations sont identifiées sous la forme suivante : prénom fictif, lignage, âge, sexe, année de planification de la maison (sauf indication contraire, c'est l'année de l'obtention du permis de construire qui est donnée, des précisions sont données dans les notes quand cette date n'est pas représentative de l'époque de planification).

<sup>2</sup> Le terme de société informationnelle et programmée est défini page 23.

## ***Plan de la recherche***

La thèse s'ouvre sur une partie théorique, à laquelle succède une partie empirique qui se termine par quelques conclusions.

La partie théorique expose le contexte de l'étude dans les chapitres suivants :

1. Le chapitre « les Bédouins, le changement social et la maison individuelle » pose des définitions et passe en revue la littérature sur ce sujet.
2. Le chapitre « les Bédouins du Néguev » retrace l'histoire de la sédentarisation.
3. Le chapitre « les villes bédouines du Néguev » explique l'urbanisation des Bédouins du Néguev
4. Le chapitre « Tel Shéva » décrit la croissance de la ville.

La partie empirique inclut un chapitre sur la méthode, quatre chapitres d'analyse et une conclusion. L'analyse présente les transformations de la maison selon quatre angles d'observation qui font chacun l'objet d'un chapitre :

1. La morphologie.
2. Les manières d'habiter.
3. Les représentations de la maison.
4. La participation à la conception de la maison.

Enfin, la conclusion commente les stades du changement de l'architecture entre 1972 et 2002. Elle montre ensuite ces stades du point de vue de l'apprentissage de l'architecture par les clients et les explique en termes de transformations culturelles. Enfin, elle émet de nouvelles hypothèses de recherche pour poursuivre l'étude.

## ***Techniques d'observation***

Les techniques d'observation employées combinent les méthodes architecturales (typologie, relevés, dessins), et celles des sciences sociales (interviews, observation participante, analyse sémiologique, questionnaire). Les principales techniques sont :

- un séjour sur place de plus d'un an,
- l'analyse quantitative de 400 dossiers de permis de construire,
- les interviews des concepteurs (N=10),
- les interviews des habitants (N=30),

Les techniques d'observation opèrent selon quatre niveaux: la morphologie, les pratiques sociales, les représentations et la conception du projet architectural.

### ***Intérêts de cette recherche***

De nombreuses recherches en sciences sociales abordent les aspects culturels de l'architecture et de l'habiter ; cependant, aucune, à notre connaissance, ne suit les métamorphoses de l'habitation au long du passage d'une civilisation pré-capitaliste à la civilisation moderne. Le changement de « vision » qu'une culture pose sur l'architecture renseigne sur l'histoire des mentalités.

À fortiori, aucune étude du genre n'a pu être menée sur ce sujet en ce qui concerne les Bédouins du Néguev. Le cas de Tel Shéva présente certaines particularités qui favorisent une analyse des processus de recomposition des valeurs d'une culture non occidentale, dans une société de type moderne.

Selon Balandier, il serait intéressant de pousser « *une démarche qui débouche sur une phénoménologie des mutations sociales plus que sur leur explication et donc dans la recherche des déterminants de la mutation* » [Balandier, 1971, p. 97].

Les Bédouins permettent d'observer le changement de valeurs et de vision du monde d'une société. L'observation est facilitée par la concentration du processus dans le contexte israélien. Le changement y est rapide et particulièrement intense entre les années 1960 et aujourd'hui (2002). De plus, les Bédouins ont pu, au long de leur urbanisation, participer à la conception et donc à la détermination de la signification sociale et symbolique de l'architecture de leur maison. Le relogement de la population a eu des conséquences importantes dans le changement culturel. Nous examinerons comment le cadre de référence de Scudder et Colson (chapitre 1) s'applique au cas de Tel Shéva pour l'étude des réponses au relogement et quelles en sont les extensions architecturales.

Le relogement des Bédouins du Néguev est d'autant plus propice à l'étude que le modèle d'urbanisation appliqué est le même pour tous : l'habitat pavillonnaire. Cette urbanisation uniforme dans des lotissements de maisons individuelles donne à voir les transformations de la culture de la maison, à l'échelle d'une microsociété, dans la dernière étape du passage d'une civilisation pastorale d'autosubsistance à celle de la société « informationnelle et programmée ».

Dans cette thèse, avec le recul des trente ans nous séparant des débuts des villes bédouines, nous tenterons de montrer les principes moteurs du changement de société observé à travers

l'architecture. La thèse apporte aussi une contribution à la théorie de l'habitat créatif [Pedrazzini, Bolay, Bassand, 1996] qui prône un dialogue entre spécialistes, usagers et pouvoirs publics dans la production de l'habitat. Elle montre que la participation de l'habitant à la conception architecturale passe par un apprentissage. Peu de travaux existent sur le mécanisme de cette participation. Les ouvrages se référant à l'organisation de la participation ne révèlent pas clairement comment les rapports architecte-client ont été produits [Conan, 1989].



## PREMIÈRE PARTIE

### COMPRENDRE LES BÉDOUINS DU NÉGUEV



# CHAPITRE 1

## LES BÉDOUINS ET LE CHANGEMENT SOCIÉTAL

### *1.1 Liminaire*

En introduction nous avons présenté la thèse.

Nous allons maintenant situer le sujet dans son contexte macroscopique. Nous commencerons par présenter les Bédouins nomades et le changement de société. Nous accorderons une place au cadre théorique développé par Scudder et Colson [1982] pour l'étude d'une opération de relogement forcé. Puis nous aboutirons au modèle architectural que nous allons étudier, la maison individuelle des Bédouins du Néguev.

### *1.2 Les Bédouins dans le changement de société*

#### **1.2.1 Les Bédouins nomades**

Les Bédouins (« badou » en arabe), pasteurs nomades, sont des Arabes spécialisés dans l'élevage dans la steppe « badia » d'Arabie et du Sahara. Culturellement, ils font partie intégrante du monde arabo-musulman. Les Arabes ont progressivement développé une civilisation double, urbaine et nomade, l'agriculture étant à cheval entre les deux mondes<sup>3</sup>. Le pastoralisme nomade est une forme évoluée de spécialisation née des sociétés agraires ; ce n'est pas un mode de nomadisme antérieur à la sédentarisation, à la différence de celui de chasseur cueilleur. Le pastoralisme n'a pas immédiatement accompagné la domestication mais résulte de l'évolution des caractères génétiques et sociaux de l'animal réalisée par l'emploi de techniques spécifiques élaborées dans un contexte agro-pastoral sédentaire [Bonte, 1991].

Les nomades arabes pasteurs, en acquérant une relative autonomie dans leur mode de subsistance, ont développé un système politique qui associe la gestion domestique des troupeaux et celle collective des ressources pastorales [Bonte, 1991]. Leur organisation collective est fondée sur une société agnatique liée par filiation patrilinéaire. Les agnats formaient autant de combattants membres de lignages. Les lignages apparentés formaient des tribus qui à leur tour pouvaient former des confédérations. Cette organisation est une réponse

---

<sup>3</sup> Les urbains « madani » vivaient du travail dans les villes « medina », l'agriculteur « hadar » travaillait la culture « hadara » et le pasteur nomade « badou » pratiquaient le pastoralisme dans la steppe « badia ».

sociale aux conditions de vie du désert. La relative autonomie territoriale et politique des Bédouins dans la vastitude steppique et leur constitution en confédérations guerrières rivales les mettaient en rapport de compétition de pouvoir avec les villes, entre autre pour la domination des agriculteurs [Kressel, 1993].

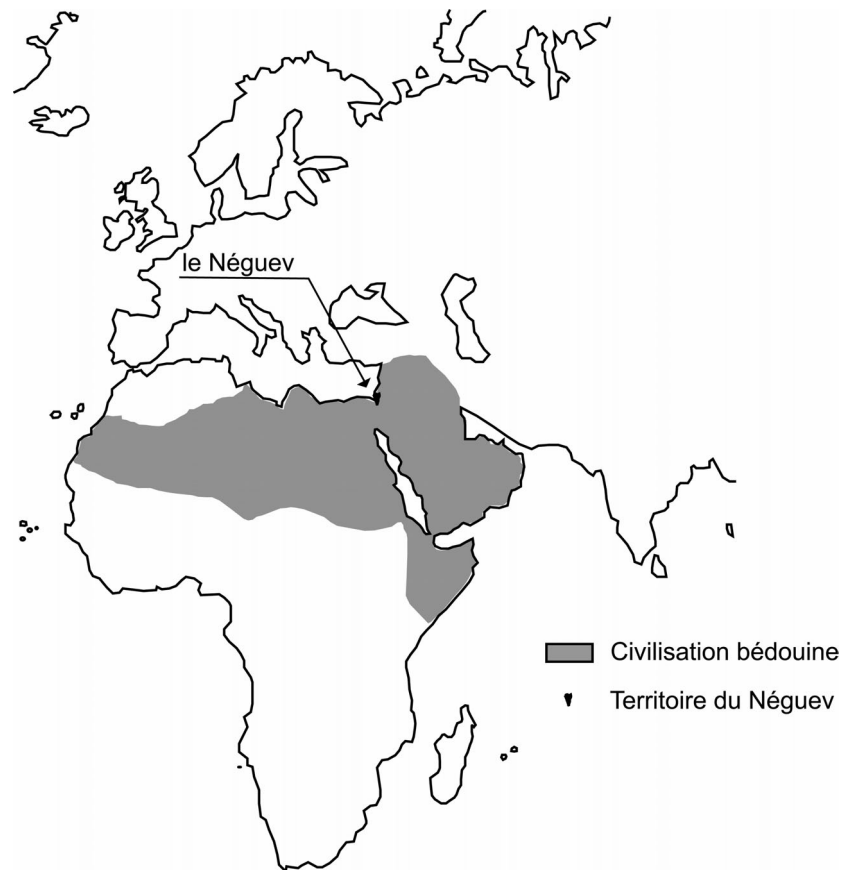


Figure 1.1

Figure 1.1 : l'aire de civilisation bédouine

L'histoire du Moyen-Orient arabe est faite de passages ou de superpositions entre culture nomade et urbaine [Ibn Khaldoun, 1978 (1377) et Métral, 1989]. Si les modes de vie citadins et bédouins sont forts différents, les structures sociales arabes ne diffèrent pas fondamentalement chez les nomades et les citadins. Dans les villes arabes, la gestion de la société civile est encore confrontée, à des degrés divers, aux structures sociales bédouines fondées sur la cohésion du groupe agnatique [Guichard, 1977 et Métral, 1989]. Le groupe agnatique est composé des descendants mâles issu d'un ancêtre commun.

Le rapport bédouinisme-civilisation urbaine de Ibn Khaldoun<sup>4</sup> est, en quelques sortes, l'analogue de la dialectique ruralité-urbanité transposé dans le contexte arabe. La frugalité des habitants des steppes s'oppose à la civilisation urbaine fondée sur une économie de consommation qui est à la base d'un autre jugement de valeur [Ibn Khaldoun, 1978 (1377) et Albergoni, 1990].

### 1.2.2 Le contexte de changement et la modernité

L'intégration des groupes bédouins en Israël est un des cas de mutation des sociétés traditionnelles, pré-capitalistes (économie d'autosubsistance), dans l'économie mondiale actuelle. À la base de ces mutations, il y a un changement de civilisation qui est d'ordre culturel [Léon, 1977, 1978]<sup>5</sup>. Ce processus entamé il y a plusieurs siècles par l'expansion de la chrétienté occidentale, s'est accéléré avec les développements techniques du 20ème siècle, en particulier des communications, et la domination économique de l'Occident sur le monde. Le processus de mondialisation (économie-monde, décloisonnement des cultures) touche, peu à peu, toutes les sociétés « traditionnelles », certes à des degrés divers.

Les sociétés contemporaines postmodernes, autrement appelées programmées [Touraine, 1992] ou « informationnelles et programmées » [Bassand, 1997 ; Castells, 1998], sont caractérisées entre autres par les traits suivants :

- « ...*La richesse croît mais aussi les inégalités sociales et l'exclusion* » [du fait de la mondialisation] .
- « *L'individuation et l'individualisation deviennent de plus en plus visibles ; (...) le collectif et le social subsistent à travers de nouvelles formes d'organisation et de réseaux sociaux* ».
- « ...*L'organisation du territoire se fait désormais selon un nouveau régime, celui de l'urbain et de la métropolisation* » [Bassand, Joye, Kaufmann, 2001, p. 249].

---

<sup>4</sup> Ibn Khaldoun emploie le terme « Bédouins » pour signifier un mode d'autosubsistance qui s'oppose à la culture urbaine. Pour lui le bédouinisme représente la vie rurale agropastorale d'autosubsistance même s'il ne s'agit pas de nomadisme.

<sup>5</sup> Pierre Léon [1977, tome 1] montre que ce ne sont pas les moyens techniques qui sont à la base de la révolution culturelle qui a conduit à la modernité mais bien un changement de mentalité. La combinaison au Moyen Âge des réseaux d'échanges arabes et des techniques chinoises, qui ont permis à la Chine d'établir des comptoirs jusqu'au Mozambique, n'a pas été suivie du même processus de remodelage culturel que celui produit par l'Occident.

D'après Aurenche [1982], au néolithique, la première révolution culturelle est mentale avant d'être agricole : à sa source est la naissance du symbole et de la croyance au surnaturel.

Dans la société programmée, la planification urbaine se réalise par plans et règlements ; les choix opérés d'en-haut par les technocrates spécialisés se distinguent fondamentalement de la planification « traditionnelle » qui était contextuelle et consensuelle. Le rapport culturel de l'utilisateur à son environnement est fortement marqué par cette création spécialisée. Le mode planifié a une forte influence sur la modernisation de l'habitat et le changement des formes architecturales. Contrairement au mode traditionnel, il oblige les habitants à faire appel à des techniciens pour faire les projets de leur habitation ou de leur village. Ces procédures les dépossèdent en partie de leur part créative et de leur emprise sur la production de leur habitat. Les plans d'affectations sont toujours composés de deux documents, le plan proprement dit et les dispositions réglementaires s'y rapportant. Le plan proprement dit définit le périmètre légal concerné, les zones et leur délimitation sur le territoire, le réseau de circulation et les alignements. Le règlement précise les conditions de construction pour chaque zone. Celles-ci portent notamment, dans le cas de plans locaux, sur les coefficients d'occupation et d'utilisation du sol (surface maximum constructible sur le terrain), les distances aux limites ou entre bâtiments, l'implantation, la hauteur maximum de construction, le nombre d'étages maximum, le nombre et le type de constructions autorisées sur le terrain.

Il est très difficile de changer la forme de ces règlements. Les plans sont en général rédigés sur le même moule avec un vocabulaire spécialisé pour laisser le moins de place possible à l'interprétation afin de limiter les abus. Ces qualités le rendent malheureusement peu souple et limitent les solutions urbaines originales et créatives et les adaptations individuelles.

Tous ces aspects font que la planification réglementaire est un vecteur important des transformations de la morphologie urbaine.

### **1.2.3 La sédentarisation**

L'économie moderne entraîne la sédentarisation des sociétés nomades des steppes et le développement des villes ; c'est ce qui arrive pour les Bédouins du Néguev à l'instar de la plupart des nomades à travers le monde [Denis, 1989].

La sédentarisation a été entamée par les colonisateurs, puis les politiques nationales ont encouragé la sédentarisation car elles aspiraient à contrôler la steppe [Bocco, 1990]. Au Moyen-Orient et autour de la Méditerranée, les sociétés pastorales se sont trouvées enclavées dans des États complexes. Certaines sociétés nomades sont devenues sédentaires, d'autres sont restées ou redevenues semi-nomades [Denis, 1989]. Dans tous les cas, les contextes économiques et politiques ont radicalement changé. Au Moyen-Orient, l'activité est devenue

essentiellement urbaine aux dépens du monde nomade.<sup>6</sup> Les programmes d'habitations pour Bédouins ont reçu plusieurs formes : des fermes familiales privées et autogérées (Arabie Saoudite) ; une attribution de terre cultivable avec titre, conseils techniques et facilités de crédits (Jordanie et Syrie) ; un mélange d'agriculture, de pastoralisme et d'activités complémentaires (Arabie Saoudite) ; une distribution de terres avec schémas d'irrigation après l'expropriation des terres traditionnelles (Irak) ; des villages de réinstallation proches des centres urbains, qui offrent des opportunités de travail dans l'industrie et les services (Koweït, Israël) [Frenkel Horner, 1982, p. 159].

Nous reviendrons en détail sur la sédentarisation et l'urbanisation des Bédouins du Néguev aux chapitres 2 et 3.

### ***1.3 Le relogement***

En Israël, comme dans d'autres pays du sud du bassin méditerranéen<sup>7</sup>, les Bédouins et l'État font face, à leur manière, à la question de l'urbanisation informelle et du relogement.

Les Bédouins d'Israël sont présents dans trois régions ; le nord (60.000 habitants), le centre (10.000), et le Néguev (130.000). Les communautés bédouines du nord sont originaires du désert de Syrie et celles du Néguev sont venues du Hedjaz via le Sinaï ; les Bédouins du

---

<sup>6</sup> La population urbaine au Moyen-Orient est passée de 10% en 1900, à 40% dans les années 1970 pour atteindre près de 70% en 2000. Hafedh Sethom [1996] distingue trois niveaux d'urbanisation dans le monde arabe : les pays faiblement urbanisés (10-25%, comme le Soudan, le Yémen et le Sultanat d'Oman) dont la société demeure traditionnelle et où la pénétration de l'économie moderne est faible ; les pays à urbanisation modérée (42-59%, comme le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte et la Syrie) dont la civilisation urbaine remonte à plusieurs siècles ; les pays fortement urbanisés (66-94%, comme l'Arabie Saoudite, les États du Golfe, l'Iraq) dont les économies dépendent du pétrole (sauf la Jordanie).

<sup>7</sup> Dans les pays du sud, la croissance urbaine s'est en partie réalisée, dans la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, par l'urbanisation informelle des populations rurales en périphérie des grandes villes, souvent sur les terrains dont le statut foncier issu de la décolonisation est flou. En réaction, les pouvoirs publics proposent des quartiers de relogement et des solutions d'assainissement et d'équipement de certains de ces habitats informels. Dans les pays d'Afrique du Nord (Tunisie, Algérie) l'urbanisation "clandestine" a opéré sur des terrains dont les habitants estimaient s'être rendus propriétaires en les achetant à des escrocs. Dans le cas des pays arabes à urbanisation modérée (Tunisie, Maroc, Algérie, Égypte, Syrie), un secteur « informel » s'est développé au début des années 1980 en parallèle avec les projets officiels de logement. Il a été toutefois réduit par l'État dès le milieu des années 1980 sans qu'émergent des solutions de remplacement pour le logement des pauvres. La situation en périphérie urbaine mise en évidence au Maroc [Benkirane, 1993], à Tunis [Chabbi, 1986], en Algérie [Bekkar, 1995, p. 61], au Caire [Deboulet, 1994] suit cette tendance.

centre sont des Bédouins du Néguev qui se sont déplacés. Nous limiterons notre présentation aux Bédouins du Néguev. Le Néguev<sup>8</sup> est un territoire aride (12.000 km<sup>2</sup>) qui s'étend sur la moitié sud d'Israël<sup>9</sup> (figure 1.2). Il correspond administrativement au sous-district de Beer Shéva.

Les populations bédouines du Néguev, cantonnées dans les années 1950 autour de Beer Shéva, sous administration militaire, se sont fixées sur leurs terres tribales. Les Bédouins sont devenus citoyens israéliens mais ne se sont pas mélangés à la population juive. Ils ont commencé à construire, dans les années 1960, des villages-bidonvilles habités par familles issues d'un même lignage. L'État d'Israël ne reconnaît pas ces habitats non planifiés et a mis en place une politique de relogement dans des villes nouvelles planifiées à proximité<sup>10</sup>. Sept villes ont été construites dans le Néguev (Tel Shéva, Rahat, Segev Shalom, Aroer, Kseifa, Lakiya, Hura) pour les Bédouins du Néguev qui acceptaient de s'urbaniser mais n'étaient pas en mesure d'acheter une maison dans une ville mixte (comme Beer Shéva) ou préféraient habiter entre Bédouins (figure 1.3). La moitié des Bédouins habite à présent les villes planifiées. L'autre moitié est restée dans les campements informels. Le modèle urbanistique des villes de relogement est celui du lotissement pavillonnaire.

---

<sup>8</sup> Au niveau géographique, la ligne Gaza-Beer Shéva prolongée plein Est, jusqu'à la rive de la Mer Morte constitue la limite nord du Néguev. Sa limite ouest est artificielle, constituée par la frontière entre Israël et l'Égypte. La presqu'île du Sinaï est le prolongement naturel du désert du Néguev. La limite Est du Néguev le long de la vallée de l'Arava correspond à la frontière avec la Jordanie, de la Mer Morte à la Mer Rouge. Beer Shéva, à mi-chemin entre Gaza et la Mer Morte, reçoit 200 millimètres de précipitations par an. Compte tenu de l'évapotranspiration (quantité d'eau évaporée par le sol, les nappes liquides, et la transpiration des plantes) à cette latitude, Beer Shéva est à la limite de la zone cultivable.

<sup>9</sup> Israël est un petit pays (21.000 km<sup>2</sup>) d'environ 6,2 millions d'habitants (2000) de différentes cultures, origines et religions. La population d'Israël se répartit en environ 80% de Juifs, 18% d'Arabes musulmans sunnites et 2% de Chrétiens, répartis eux-mêmes en 10 confessions reconnues, et des petites minorités de Druzes et de Circassiens.

<sup>10</sup> Cette politique d'urbanisation et sa réalisation sont expliquées en détail dans le chapitre 4.



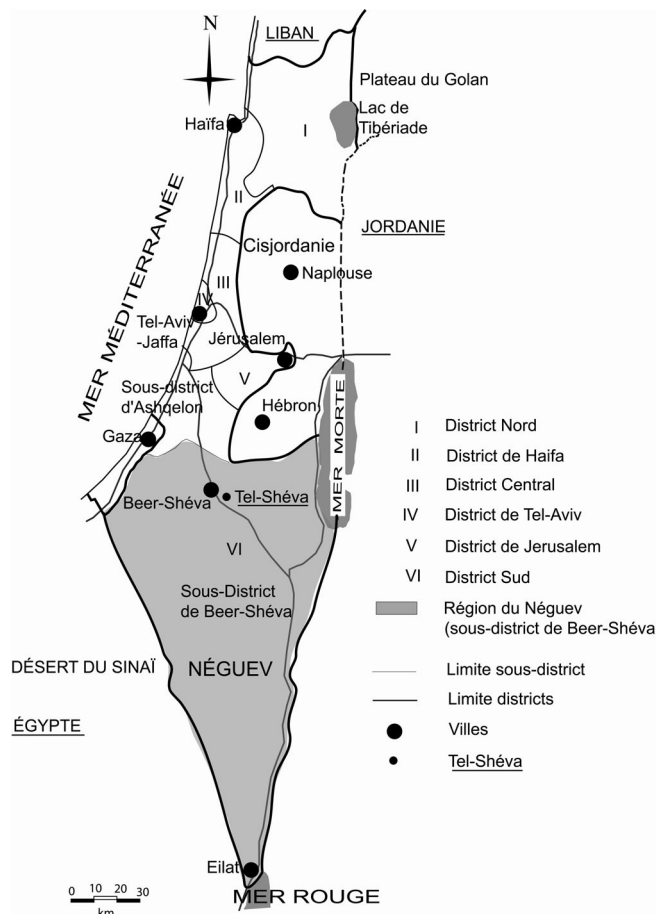


Figure 1.1

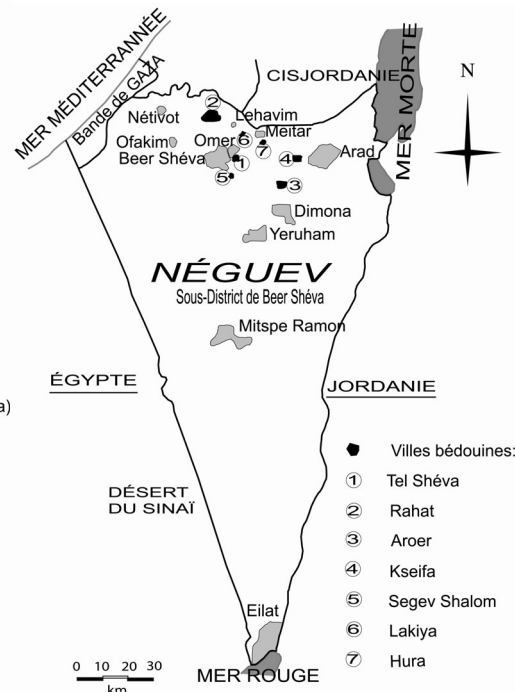


Figure 1.2

Figure 1.1 : le Néguev en Israël.

Figure 1.2 : les villes construites pour les Bédouins du Néguev.

Le relogement et surtout le relogement involontaire met en évidence les mécanismes de l'adaptation collective et individuelle aux nouvelles conditions d'habitat [Oliver-Smith, Hansen, 1982]. Scudder [1996] distingue quatre types de relogement : le relogement spontané, le relogement facilité, le relogement encouragé et subventionné et le relogement involontaire. Néanmoins, ces différentes formes de relogement présentent des mécanismes similaires d'adaptation de la population au nouvel environnement [Scudder, 1996]. Scudder et Colson [1982] distinguent quatre stades dans une opération de relogement.

Au stade du « recrutement », les populations sont averties par les autorités de leur intention de les reloger.

Au stade de « transition » les populations sont déplacées au site de relogement. C'est une période de stress (physiologique, psychologique, socioculturel) durant laquelle elles s'efforceront de reproduire leur mode de vie antérieur.

Le stade de « développement » est marqué dans la plupart des foyers par l'amélioration des conditions de vie, détériorées pendant la transition. Désormais, les habitants aspirent à rejoindre le niveau de vie de la société urbaine moderne, ce qui va souvent de pair avec l'amplification des disparités sociales entre les familles relogées.

Enfin, le stade « d'incorporation » est celui où les habitants, désormais familiarisés avec leur nouveau cadre de vie, retrouvent le sentiment d'un chez soi.

Certaines opérations de relogement ne dépassent pas le deuxième stade, échouant à fixer les habitants sur le nouveau site. La planification de l'opération et la participation des habitants au premier stade de l'opération jouent un rôle important dans le succès du développement. Au cours des stades 2 à 4, la communauté déplacée développe des mécanismes d'adaptation s'articulant autour d'une double logique : la reproduction des modes de vie de l'ancienne résidence et l'intégration au nouveau contexte. Dans un premier temps, les personnes relogées cherchent à réduire l'écart qui sépare leur ancienne résidence de la nouvelle pour diminuer le stress<sup>11</sup> [Scudder et Colson, 1982]. Les personnes relogées développent des tactiques d'intégration en réponse aux phénomènes d'exclusion qui font suite au changement d'environnement [Wust, 2000]<sup>12</sup>.

Le modèle de Scudder et Colson servira à analyser l'adaptation des Bédouins au relogement. Nous l'utiliserons au chapitre 4 pour comprendre le développement de Tel Shéva, et nous examinerons dans quelle mesure la transformation de la maison à Tel Shéva permet des correspondances architecturales avec ce modèle.

---

<sup>11</sup> Ce stress peut être à la fois physiologique, psychologique et sociologique. Le stress psychologique du relogement forcé augmente la morbidité. Il se traduit par un état de dépérissement causé par le regret obsédant du lieu où l'on a vécu longtemps. Le stress socioculturel est conditionné par les impacts économiques, politiques ou culturels du relogement. Le relogement se traduit par une déstructuration communautaire, une désagrégation des structures de pouvoir et un appauvrissement des liens sociaux et des pratiques culturelles.

<sup>12</sup> Wust développe sa théorie en reprenant les conclusions de Cernea [1995]. Selon Cernea, le déplacement appauvrit les familles. Huit facteurs en sont responsables : la perte du terrain, la perte de l'emploi, la perte de l'habitation, la marginalisation, l'augmentation de la morbidité et de la mortalité, l'insécurité alimentaire, la perte d'accès aux services et biens communs, la réduction des liens sociaux [ibid.]. Les programmes de relogement transforment la dynamique communautaire et les modes d'insertion dans les circuits économiques. Les habitants gagnant leur vie dans des petites activités du secteur informel ont du mal à reconstruire leur réseau de clientèle après le relogement.

## ***1.4 Le modèle architectural étudié***

Les villes bédouines de relogement sont toutes calquées sur le modèle urbain de petits quartiers divisés en parcelles à bâtir de 1000 m<sup>2</sup>. Ce modèle est le résultat d'un consensus entre l'intention des planificateurs d'optimiser l'utilisation du sol et le désir des Bédouins de grands terrains dans un voisinage de famille.

Ce modèle a été mis en place il y a 30 ans, en 1972, dans la ville de relogement de Rahat, puis à Tel Shéva. Selon les planificateurs, l'autonomie architecturale laissée par ce modèle à l'habitant était censée lui permettre de construire selon ses besoins particuliers. Les habitants des villes planifiées disposent pour construire d'un terrain de 1000 m<sup>2</sup> qui leur est vendu en pleine propriété. La mise en place des infrastructures est subventionnée par l'État.

Les villes bédouines se distinguent du pavillonnaire israélien par trois aspects :

1. Tous les Bédouins, riches ou pauvres sont soumis au même modèle d'habitation « construisez votre maison »<sup>13</sup> sans ségrégation spatiale.
2. Les terrains des villes bédouines, plus grands que ceux proposés ailleurs en Israël, permettent de construire deux fois plus de surface habitable.
3. L'habitant a le droit de construire plus d'un logement par parcelle. La plupart des habitants de Rahat et Tel Shéva depuis vingt ans ou plus l'ont déjà fait et certains fils, nouvellement mariés, habitent sur la parcelle parentale.

À ce jour (2002), les sept villes bédouines sont Rahat (35.000 habitants), Tel Shéva (10.000), Aroer et Kseifa (8.000 chacune), Segev Shalom et Hura (3.000 chacune) et Lakiya (2.000 habitants)<sup>14</sup>. Ce qui équivaut à la moitié des 130.000 Bédouins ; l'autre moitié de la population bédouine continue d'habiter dans un habitat informel. Les chapitres 4 et 5 expliqueront en détail l'urbanisation.

---

<sup>13</sup> "Construisez votre maison": "bné bétha" en hébreu. Le terrain est vendu vide et l'habitant construit lui-même son pavillon.

<sup>14</sup> Il s'agit d'estimations réalisées à partir des données et estimations rapportées dans le document de Shamaï, 1998, p. 8.



## CHAPITRE 2

### MAISON INDIVIDUELLE : HABITATION ET MODERNITÉ

#### 2.1 *Liminaire*

Dans ce chapitre, nous commencerons par présenter la maison individuelle puis nous détaillerons les études qui l'abordent dans le contexte du changement social. Enfin, nous développerons quatre aspects de la réalité de la maison : la matérialité, l'usage, les représentations et la production.

#### 2.2 *La maison individuelle*

##### 2.2.1 Définition

La maison que nous appelons "individuelle" est uni-familiale et entourée d'un jardin. Lors de la révolution industrielle, elle est apparue comme solution d'intégration de la classe ouvrière parce qu'elle produit un attachement au lieu, à la famille et aux valeurs stables qu'elle structure. Par la suite, aux États-Unis, la maison individuelle est devenue un symbole du « rêve américain ». À la base de « Usonia », la vision de l'urbanisme moderne de Frank Lloyd Wright, il y a un territoire de maisons individuelles où les symboles de la réussite de chacun se côtoient. Dans l'Europe d'après-guerre, cependant, la maison individuelle ne semble plus un modèle rationnel et c'est le logement collectif qui s'impose comme réponse aux besoins de construction de masse et d'économie du sol. Dans la période postmoderne, la construction de maisons individuelles a repris un peu partout, en réaction contre la déshumanisation des grands ensembles : en accédant à la propriété, l'individu affirme une identité.

##### 2.2.2 La maison individuelle et le monde arabe

La maison individuelle ou de type villa est largement présente dans le monde arabe. Elle peut convenir aux structures mentales et mœurs arabes « traditionnelles »<sup>15</sup>. À Tunis, les maisons

---

<sup>15</sup> Ce qui n'est pas le cas du logement collectif. Ce dernier présente la difficulté de faire correspondre le modèle de l'habitat vertical avec les pratiques valorisées dans le mode d'habiter arabe (grande famille, importance du voisinage familial, évolutivité de l'habitation, désir d'ancrage familial, oppositions public-privé...) [Khamassi, 1986].

familiales (villas, maisons arabes, habitat spontané) représentent 95% du parc immobilier en 1984, alors que le logement collectif n'en constitue que 5% [Plancherel, 1995, p. 157-171]. Cependant, les maisons présentent une spécificité. De nombreux habitants finissent par construire à l'étage supérieur un appartement identique à celui du rez-de-chaussée. En Israël, 85% de la population arabe considère la maison individuelle comme le modèle idéal, et parmi les habitants 96% y aspirent [Schnell et Fares, 1996, p. 47-48].

La maison individuelle urbaine est d'ailleurs antérieure à la colonisation occidentale. Elle émerge au 19ème siècle dans l'Empire Ottoman, y compris le Liban et la Palestine et devient rapidement symbole de statut social pour une nouvelle classe de citadins, *effendis*, enrichis grâce au développement du commerce avec l'Europe. Ce type d'habitation a été adopté pour une partie des maisons construites en Palestine au début du 20ème siècle comme à Beer Shéva, Haïfa, Jaffa, Jérusalem et Nazareth. La maison à hall central diffère considérablement des maisons traditionnelles. À la campagne, elles avaient un caractère introverti, constitué par un seul espace faiblement éclairé, qui se retrouve dans tout le Moyen-Orient. Dans les villes, la maison avait souvent une cour intérieure coupée du monde extérieur. Par contraste, la maison à hall central avait un caractère extraverti. Elle était implantée au centre d'un jardin. Elle avait des balcons ouverts et la façade exprimait l'intérieur et la richesse du propriétaire [Fuchs, Meyer, 1989, p. 407]. La maison à hall central dérive d'un type vernaculaire islamique, le « iwan » et de l'architecture turque, le « konak », dont elle reprend certains éléments stylistiques [ibid. p. 411-415]. Même si la religion ne doit pas être exclue (la maison à hall central est plus répandue dans les villes chrétiennes que dans les villes musulmanes conservatrices), son exemple montre comment, à des développements historiques (émergence d'une nouvelle classe urbaine, développement des villes, transformation du commerce...) a correspondu l'émergence d'un type d'habitation vernaculaire et original. « *The changes to nineteenth-century Lebanon and Palestine did not destroy local tradition nor overwhelm it. Rather they permitted the evolution of an architecture idiom of independent qualities, one that was neither new nor old* » [ibid, p. 419].

Dans le passage de la maison traditionnelle à la villa, Thyssen [1983] montre sur une étude d'une trentaine de maisons du Sahel tunisien que celles-ci peuvent être qualifiées d'« hybrides ». Les éléments conçus comme *fonctionnels* assurent dans la maison tunisienne *une fonctionnalité sociale* pour les habitants qui sont encore à cheval entre deux modes de vie. L'habitant opère des modifications même légères sur l'habitation initiale pour la rendre habitable. « *Il suffit de condamner les portes de communication, de surélever la clôture,*

*d'opacifier le mur à claire-voie de la construction officielle pour retrouver la dynamique traditionnelle* » précise Pétonnet [1983, p. 2]. La villa européenne marque une rupture avec l'agencement traditionnel organisé autour d'une cour. Cela n'empêche pas l'habitant de retrouver le lieu privilégié de l'intimité, derrière la maison, par adjonction de pièces apposées [ibid.].

### **2.2.3 Maison et changement culturel**

La culture est le lieu de création des signes, symboles, et valeurs permettant la communication et la légitimation de l'action sociale. La culture désigne les modèles éthiques, esthétiques et cognitifs d'une société [Bassand, 1990, p. 101]. Dans le contexte moderne, la définition de Claude Lévi-Strauss s'applique le mieux à la situation de minorités ou groupes présentant des particularismes culturels sans toutefois former une société séparée. Lévi-Strauss [1952] définit les cultures par leurs différences : « *Nous appelons culture tout ensemble ethnographique qui présente par rapport à d'autres des écarts significatifs* ». Pour Lévi-Strauss, le problème culturel est un problème de communication. Edouard. T. Hall [1976] approfondit cette notion et explique la culture à partir de la communication, verbale ou non.

La problématique du changement culturel à la fin du 20ème siècle se démarque de l'analyse classique de la culture (étude synchronique à objet unique). L'accent est mis sur la créolisation, la « générativité culturelle », mettant en évidence la production de sens née des interactions entre sujets.

Les changements de l'habitation illustrent ceux de la société. De nombreuses approches des phénomènes de transformation de l'habitat existent ; certaines concentrent l'analyse sur les permanences formelles comme par exemple l'étude de Santelli sur Tunis [1995] ; d'autres, s'intéressent au vécu de l'habitation, optant pour une approche phénoménologique. Les travaux de Barbey [1980, 1990] sur la spatialité du logement de masse et les relations d'affectivité au logis en sont un exemple qui complémente les travaux des psychologues [Noschis, 1982, Schwarz S., 1998]. De nombreux travaux<sup>16</sup> de sociologues et d'anthropologues portent sur les manières d'habiter ; Pétonnet [1972] ou Hall [1976] attribuent à la culture une manière de vivre l'espace et le temps. Cependant, les travaux de ce

---

<sup>16</sup> Nous ne ferons pas ici le compte rendu des approches synchroniques qui traitent de l'habitation. Mentionnons seulement celle, exemplaire, de Geneviève Libaud [1980]. Cette dernière prolonge des recherches de Bourdieu [1972] et de Lévi-Strauss [1971] qui montrent les relations symboliques entre la structuration de l'espace et la culture.

type emploient généralement une analyse synchronique. Dans cette ligne se situe, par exemple, le travail de Thyssen [1983]. Hillier [1984, 1998] développe une méthode privilégiant plutôt la morphologie. Il relève les systèmes distributifs pour mettre en évidence la générativité typologique. Elle a été appliquée à un cas de relogement bédouin [Bienkowski et Chlebik 1991].

Toujours dans une approche diachronique et en gardant une vue sur trois niveaux de la réalité architecturale (la forme, les pratiques sociales et les représentations) deux études nous apparaissent significatives, celle de Michel Bassand [1989] sur des maisons d'un village jurassien et une étude de Bonnenfant [1982] qui montre le changement d'architecture à Riad. Ces études se démarquent d'approches interdisciplinaires synchroniques comme par exemple celle de Pinson [1992] pour l'étude du lotissement populaire au Maroc ou de Navez Bouchanine [1994] qui aborde, toujours au Maroc, différents types d'habitation.

Bassand [1989] démontre que l'architecture des régions rurales reflète les étapes du changement de société dans le passage du rural à l'urbain. Au début du 20ème siècle, l'architecture traditionnelle perd son sens aux yeux des habitants détachés de la production agricole. Ceux-ci transforment l'habitation sans souci de conserver la structure originale. Puis, dans les années 1960 et 1970, le sens du village change en même temps qu'il s'inscrit dans un espace social plus vaste (40% de la population travaille alors hors de la commune qu'il étudie dans le Jura suisse, aux Genevez). L'analyse des fermes traditionnelles ne permet plus de comprendre la culture des habitants de ce village. La culture prend un sens dans le contexte de la modernité. Celle-ci transparait à travers une privatisation de la maison, la fonctionnalisation des pièces et le statut de représentation du séjour, ainsi que dans la modernisation des matériaux, des meubles et des équipements électroménagers.

Bassand [1989] montre comment l'architecture rurale d'abord dévalorisée, est ensuite adulée par certains urbains nostalgiques d'une authenticité perdue. Le changement du sens de la maison montre le changement culturel où s'inscrit cette transformation des valeurs.

Sur un cas différent, mais abordant aussi les changements habitationnels sur plusieurs générations, Bonnenfant [1992] arrive à des analyses tout aussi remarquables. Il explique les transformations de l'habitation des Bédouins d'Arabie Saoudite dans le changement de société. Ceux-ci plantent d'abord leur tente en périphérie de Riad, pour finalement, au long d'un processus qui s'étend sur plusieurs générations, s'urbaniser en villas. Le modèle de la villa a été introduit par les Américains, par les Saoudiens partis pour études, tourisme ou affaires et par les architectes égyptiens ayant leur cabinet à Riad. Bonnenfant [1992] constate les transformations rapides de l'architecture des habitations, mais aussi une permanence de



structures “orientales” dans les relations entre les espaces. « *Malgré la grande différence d’aspect extérieur, due au jardin qui entoure la villa et à ses fenêtres ouvrant sur le dehors, il existe en fait une grande continuité de conception entre la maison traditionnelle et la villa* » [Bonnenfant, 1982, p. 674]. Comme la maison traditionnelle, la villa sépare les pièces destinées à la réception des hommes, de celles réservées aux femmes et aux parents proches. En plus, de hauts murs d’enceinte, un système de claustra, le verre dépoli pour les fenêtres et l’agencement intérieur soustraient l’intimité familiale aux regards étrangers. La villa n’exclut pas le regroupement familial grâce à trois types de solutions :

1. La « grande maison » qui regroupe le père de famille, ses fils mariés et leurs enfants. Elle facilite la sociabilité, mais aussi le contrôle des femmes et des jeunes. Certaines pièces sont collectives (réception), alors que les appartements sont séparés.
2. Les « villas individuelles » construites sur un même terrain d’environ 5.000 m<sup>2</sup> permettent à chaque famille d’avoir son logement particulier. Dans ce genre de « complexes » existent des équipements collectifs, par exemple pour la réception ou la vie des femmes.
3. Des villas sur des terrains individuels pour chaque famille du lignage mais groupées dans un quartier permettent de conserver des contacts fréquents.

Ces conservatismes n’empêchent pas le changement car dans une société se structurant sur la famille élargie, « *toute famille nucléaire vivant sans aucun parent sous le même toit ou dans le voisinage constitue un sérieux indice de dissolution des structures sociales* » [ibid., p. 681]. La villa de Riad est un modèle hybride, symbolisant l’adoption d’un modèle occidental d’habitation, la villa à l’américaine tout en maintenant une spécificité culturelle, en l’occurrence : arabe. Dans ces deux cas, Riad et Les Genevez, l’analyse diachronique de la culture de l’habitation montre un changement civilisationnel.

## **2.3 La maison : usage, représentations, production**

### **2.3.1 Liminaire**

Rapoport [1972] a été un des premiers à démontrer que la maison n’est pas le simple produit d’un déterminisme physique mais surtout un phénomène culturel. Il concentre ses réflexions sur l’architecture traditionnelle, groupant l’architecture populaire et vernaculaire sans considérer les différences qui les séparent. Cependant sa lecture, essentiellement morphologique, ne rend pas le sens de la maison. Il y manque des dimensions explicatives de la forme telles que les représentations relatives à la maison, l’utilisation sociale de l’espace et

les modalités de conception ; quatre traits mis aussi en évidence par Depaule [1995] qui nous semblent importants dans notre recherche.

Dans la maison, l'habitant satisfait un besoin existentiel et non seulement physique [Heidegger, 1966 ; Norberg-Schulz, 1985]. L'habitant organise son rapport au monde dans sa maison (bas, haut, latéralité, frontalité, arrière). Les limites de la maison lui permettent de construire des relations au monde matériel et spirituel. Les fondations l'enracinent. Le toit abrite mais aussi *exprime* cet abri : sa pente est fonctionnelle mais aussi symbolique. La maison, par sa permanence, offre des points de repère temporels (jardin où se jouent les saisons, pièces qui rappellent des souvenirs, objets du passé, greniers, tiroirs, armoires, coins...) [Bachelard, 1957].

Les anthropologues ont montré que l'habitation des sociétés traditionnelles reflète leur organisation symbolique et sociale [Bourdieu, 1972 ; Levi-Strauss, 1958]. L'architecture de la maison est liée à un système de représentations<sup>17</sup>, c'est-à-dire à l'ensemble d'idées et valeurs d'une société. Les représentations relatives à la maison reflètent l'identité et la culture de l'habitant [Pellegrino, 1994b, p.14].

### **2.3.2 Le sens social dans la maison : l'appropriation et l'utilisation des espaces domestiques**

Habiter implique s'approprier. La maison individuelle facilite l'appropriation car, outre les ancrages temporels et géographiques déjà expliqués, elle offre une souplesse à l'habitant dans l'organisation de son espace social, affectif et symbolique. Elle offre aussi une organisation du logement plus variée que les schémas typiques du logement collectif. De plus, la maison individuelle offre, avec le jardin, un espace extérieur aménageable [N. & A Haumont, M.-G. & H. Raymond, 1971]. Henri Lefebvre [1971] insiste sur la dimension temporelle, qu'il estime importante dans l'appropriation du lieu. L'habitant construit et aménage l'habitation selon ses rythmes, correspondant à ceux de la famille. Il structure du même coup son cycle de vie au-delà de la répétitivité de la vie quotidienne. Enfin, l'habitant propriétaire peut remodeler, aménager et marquer sa maison.

Le marquage et l'utilisation de la maison sont des pratiques conditionnées socialement et culturellement et répondent à des modèles culturels d'habiter [N. & A. Haumont, M.-G & H.

---

<sup>17</sup> Il faut distinguer la définition sociologique de la définition psychologique qui correspondrait à la notion d'images mentales.

Raymond, 1971]. « *Un modèle culturel est une manière de faire plus ou moins figée, relevant de la coutume, du langage, de la morale, de la religion, de la politique. Le modèle culturel guide et dirige les comportements et indique ce qu'il convient de faire et comment il faut le faire* » [Bassand 1997, p. 99]. Définition proche de celle des modes par l'anthropologue Herskowitz [1967, p. 123] : « *On appelle mode les formes prises par les éléments d'une civilisation, lorsque les modèles de conduite qui apparaissent chez les membres d'une société convergent et créent une façon de vivre cohérente, continue et distincte* ». L'amélioration des conditions matérielles et le développement du salariat ont progressivement permis au prolétariat de se saisir du modèle bourgeois de la famille, l'adaptant à sa situation et à ses propres modèles.

L'individuation<sup>18</sup> provoquée en réaction à la déshumanisation des mégastructures urbaines et sociales suscite l'expression individuelle, et l'écart par rapport aux normes sociales ; c'est pourquoi la notion de modèle culturel ne suffit pas pour comprendre les comportements d'habiter aujourd'hui. Elle doit se compléter des notions de « modes de vie », « styles de vie » et « genres de vie » [Juan, 1994]. Les « modes de vie » renvoient à une unité du groupe large (la société, la communauté, le groupe culturel). Les « styles de vie » renvoient à l'unité familiale par rapport à un ensemble complexe et singulier de qualités. Les « genres de vie » correspondent à une façon d'habiter recherchée par l'habitant, parce que connotative d'un statut social. Les « genres de vie » expliquent en particulier « l'écart aux normes de classes » inconcevable dans la théorie de l'habitus [Juan, 1994, p. 22].

Dans la mise en place de son espace, l'utilisateur possède « la raison pratique et symbolique » de son habitation ; elle est « une compétence » propre à l'habitant [H. Raymond, 1976] que l'architecte ne peut s'attribuer. Selon H. Raymond [op.cit.], la « compétence de l'habitant » est l'ensemble des dispositions à agir inculquées dès la première enfance par la socialisation de l'espace. La notion correspond à l'habitus au sens où l'entend Bourdieu [1972] : l'enfant apprend, très jeune, les règles de comportement dans l'espace de la maison, sans que lui soit donné explicitement le sens de ces règles. Reste à définir le sens de cette notion dans un environnement et une culture de l'habitation en mutation telle que celle des villes bédouines.

---

<sup>18</sup> L'individuation et l'individualisme sont des vecteurs de changement de la société contemporaine. « *La production d'une masse d'individus pousse ceux-ci à se distinguer les uns des autres selon des modalités multiples ou, en d'autres termes, la masse des individus pousse chacun d'eux à se façonner une identité spécifique. Cette quête identitaire individuelle, c'est ce que nous appelons l'individuation ; il faut la distinguer de l'individualisation ; celle-ci disloque les groupes, les communautés, les liens sociaux, et donne naissance aux individus, l'autre permet leur distinction* » [Bassand, 1997, p. 58].

Plutôt que de nous attacher au caractère stable du modèle culturel, nous chercherons à identifier le processus de son changement.

### **2.3.3 Langage architectural et représentations**

Le langage architectural de la maison permet à l'habitant de définir son identité dans le monde social et physique. Cette identité présente des manières d'être que la culture d'une société reconnaît comme des formes de distinction, de style ou d'étiquette, des présentations de soi, en bref, comme des systèmes de référence dans lesquels l'habitant s'exprime à travers son architecture [Pellegrino, 1994, p. 14]. Les stratégies identitaires des habitants déterminent les valeurs architecturales. L'architecture est un langage dynamique. Comme tout système de signes, de significations et de représentations, elle évolue avec la culture de ceux qui l'utilisent. La perception de l'architecture dépend d'un contexte culturel, d'une catégorisation du monde, d'interprétations du contexte et de formation de représentations. Dans la culture opèrent des valeurs polaires du positif et du négatif, du bien et du mauvais.

### **2.3.4 La question de la production de la maison**

Les modalités de la production de la maison renseignent sur les raisons de la forme et les mécanismes du changement. Cependant, peu de recherches utilisent cet angle d'observation ou le combinent avec l'observation de la culture de la maison.

Une des recherches les plus intéressantes sur la problématique de la production de la maison est celle de Zarca [1975] qui examine la sédentarisation des Bédouins (Sénoussi) dans quatre villes minières du sud tunisien : Métlaoui, Redeyef, Moularès et M'dilla. Zarca explique qu'en l'absence de références architecturales antérieures, les Bédouins n'ont pas d'idée sur le concept de maison. Il observe que les Bédouins du sud tunisien construisent au fur et à mesure qu'ils sont confrontés à leurs besoins<sup>19</sup>. Ils apprennent peu à peu le concept de la maison, les problèmes de proximité ou d'intimité, à mesure que ces problèmes se révèlent à eux.

Zarca montre aussi que la culture des Bédouins subit dans la sédentarisation des adaptations, dues à la nécessité de régler différemment les rapports humains dans le nouvel environnement. Zarca montre que la proximité physique, dans la ville, de l'étranger à la

---

<sup>19</sup> Les phases de la construction des maisons par les Bédouins, sont perceptibles à l'œil nu. Dans un premier temps, les Bédouins montent une tente puis y adjoignent une petite construction en dur. À l'arrivée d'un parent, une nouvelle tente est montée, accompagnée d'une nouvelle construction en dur. Tandis que le phénomène de sédentarisation à travers la construction de maisons en dur se poursuit, les Bédouins depuis longtemps sédentarisés, conservent leur tente soigneusement pliée et déposée sur un petit trépied de bois dans la cour. Le même processus apparaît dans le Néguev.

famille conduit les Bédouins à changer leurs attitudes spatiales. La femme est recluse à l'intérieur et l'homme rejeté à l'extérieur. Cette spatialisation de la structure sociale est différente de celle élaborée dans les conditions du désert, où la tente réalisait dans une structure axiale le côtoiement des mondes féminin et masculin.

Dans le même village où s'urbanisent les Bédouins vivent d'autres populations arabes (Soufis et Tripolitains) ayant des traditions de sédentaires et qui possèdent, chacune, un modèle architectural spécifique. Pour celles-là, il n'y a pas invention de forme mais reproduction de modèles. « *Les Soufis et les Tripolitains possèdent des cadres mentaux héréditaires, des habitudes si bien enracinées que les enfreindre équivaut presque à violer un tabou* » [ibid., p. 92]. Les uns et les autres sont guidés par ces modèles culturels dans la conception de la maison dont la cour séparée du monde extérieur constitue l'espace central. Ceux dont la maison ne correspond pas au modèle de référence éprouvent une honte, perceptible par l'étranger.

Selon Zarca, les Bédouins qui se sédentarisent ne feraient que reproduire un ancien processus : la ré-invention ou ré-appropriation d'un modèle, processus que les Soufis et les Tripolitains ont vécu avant eux. En effet, il leur faut résoudre un problème complexe consistant à assimiler un genre de vie nouveau et adopter son élément vital : la maison. Le Bédouin découvre la maison par ce qu'il voit : un espace-cour entouré de pièces. Il n'en comprend pas la signification car la cour, espace féminin par excellence, n'est pas utile dans le désert, où la femme bédouine se montre. Les murs situent le Bédouin au milieu de voisins, la cour prend son rôle d'espace protégé par une porte, etc. Ce processus amène les Bédouins à découvrir le sens de la maison.

La recherche de Zarca démontre que la conception architecturale repose largement sur la reproduction de modèles déjà assimilés. Il met en évidence le phénomène d'émergence d'un type d'habitation. Il offre aussi un regard critique sur les théories orientalistes. Pour celles-ci, la morphologie architecturale émane de la culture des habitants, alors que la démarche créative opère par l'ajustement d'une forme préexistante pas nécessairement endogène. Ce qui ne contredit en rien le fait que l'interprétation de l'architecture soit bien spécifique à la culture. Ainsi, la maison à cour centrale n'est pas une production immanente à la culture arabe. Elle est aussi bien romaine, grecque et arabe, mais elle est utilisée différemment par les Grecs, les Romains et les Arabes et, surtout, elle est interprétée et prend son sens particulier dans chacune de ces cultures. Les découvertes archéologiques au Moyen-Orient prouvent que la maison à cour fermée est bien antérieure à l'Islam. La maison arabe et les comportements

culturels qui y sont associés résultent de l'adaptation des conquérants nomades aux formes qu'ils rencontrèrent.

Dans les cas d'adaptations culturelles aux formes architecturales préexistantes ou proposées d'en haut, la participation de l'habitant a un potentiel créatif. Le lotissement économique au Maroc (maisons familiales sur des parcelles d'environ 100 m<sup>2</sup>) est une rencontre entre le plan-type proposé par l'État et les corrections de l'habitant. Celui-ci adapte le règlement de construction inspiré de la réglementation française et caractérisé par une mauvaise compréhension des éléments de l'architecture traditionnelle, tel le patio. L'habitant promoteur interprète le plan-type et transgresse l'organisation prescrite pour l'adapter au modèle d'habiter traditionnel de la famille [Pinson, 1992, p. 220]. Pinson [ibid.] identifie les apports (proportion des pièces, requalification de l'espace central, partition personnalisée entre espaces masculins et féminins, marquage de l'entrée, disponibilité de certaines pièces pour l'hospitalité...) que les habitants intègrent aux modèles proposés par le gouvernement. L'auto-promotion conduit à une « ... *subversion positive qui fait émerger de la confrontation entre le plan-type et les pratiques domestiques vivantes, ... une recomposition typologique, un contre-type à la recherche de correspondances plus adéquates entre espaces et modes de vie* ».

### **2.3.5 Le rôle de l'architecte**

Fenster [1998, p. 262] explique que les Bédouins du Néguev ne comprenaient pas la signification de ce qu'ils planifiaient. La position problématique des toilettes par exemple ne leur apparaissait qu'une fois la maison construite. Les Bédouins du Néguev, ignorant quel espace convient à leur vie quotidienne, ont copié les maisons des notables et des riches. La taille de certaines maisons (150 à 300 m<sup>2</sup>) devait assurer au propriétaire considération et honneur aux dépens des finitions intérieures. Pour ce capital symbolique, certains sont allés jusqu'à vendre des biens qui leur permettaient de gagner leur vie (des tracteurs, des bêtes...) [Ben David, 1988].

La liberté architecturale ne suffirait donc pas à créer les conditions de la créativité. Dans la société programmée, la spécialisation renforce la dépendance de l'utilisateur vis-à-vis des spécialistes. Dans ce contexte, les architectes se rangent volontiers derrière cette affirmation : « *La vraie participation, c'est de donner des espaces de qualité et de permettre aux gens de faire ce qu'ils veulent; demander à l'utilisateur une participation pour des choix qui touchent à ma discipline, c'est une idiotie...* » [Mario Botta, cité dans Bassand, 1990, p. 200]. Dans ce

rapport professionnel, permettre une communication optimale entre architecte et usager devient un véritable défi<sup>20</sup>. Cependant, la participation est au centre de la conception architecturale de maisons individuelles, dont le programme est intimement lié à la vie du client, à ses habitudes et à ses valeurs. Par ailleurs, l'expression des habitants dans l'environnement bâti provoque son appropriation et le lie à une sensibilité humaine locale. Le document des conditions d'intervention de l'architecte dans la conception de maisons individuelles rédigé en 1997 pour le Ministère Français du Logement pose clairement la question suivante : « *Comment faire pour que la requête d'un caractère régional et d'une inscription harmonieuse dans l'environnement (de la maison individuelle) ne soit pas traitée par des diktats ou des recettes simplistes, mais soit convertie en démarche créative, expression d'une culture commune aux habitants et aux hommes de l'art* » [Lajus et Ragot, 1997, p. 17].

La culture des habitants est une question fondamentale dans le contexte moderne car l'architecture des habitations devient le fait de spécialistes formés dans des universités et écoles techniques. Pourtant, « ... *construire et aménager son habitation est une des actions culturelles les plus centrales de la vie d'un homme ...* » [Bassand, 1990, p. 18]. Comprendre la formation du sens dans l'architecture populaire offrirait de nouvelles perspectives dans les sciences appliquées comme l'architecture ou l'urbanisme et permettrait de réinvestir le rôle de l'habitant [Leibbrandt, 1990]. Le conseil à l'habitant, le dialogue, l'orientation, le partage des compétences sont, ou devraient être, au centre du travail de l'architecte dans la conception des maisons individuelles.

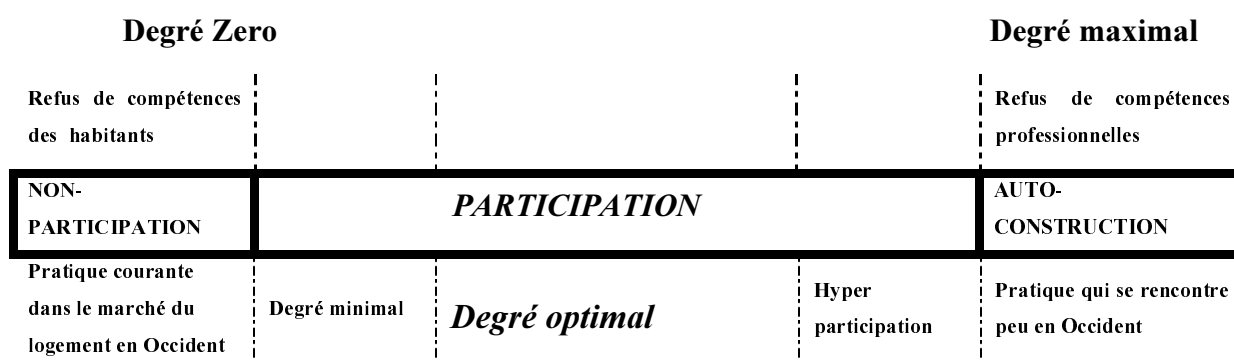
En fait, peu de travaux existent sur l'interaction entre bâtisseurs et habitants. Les ouvrages qui se réfèrent aux manières d'organiser la participation ne révèlent pas clairement comment les rapports architecte-client ont été produits [Conan, 1989]. Parmi les chercheurs qui se sont penchés sur cette question, Friedman [1971] propose que l'architecte utilise avec le client un répertoire comportant toutes les possibilités d'aménager le logement. La conception se fait à partir de schémas (points et liaisons entre eux), qui représentent les types de liaisons entre les pièces, et des symboles correspondant à des modes de vie, comme par exemple la fréquence d'utilisation, l'équipement, le rapport avec l'extérieur. C'est aussi sur la communication au

---

<sup>20</sup> Au pouvoir de la technoscience et à la diminution de la participation de l'habitant au fonctionnement de la société, Bassand oppose qu'il n'y a pas que le besoin auquel il faut répondre dans la société mais plutôt que celui-ci produit du sens, que la culture est l'affaire de tous, constamment en jeu.

niveau du projet que Jean-Marc Lamunière a engagé dans les années 1970, à l'EPFL, le travail d'un groupe de recherche. Selon Lamunière, ce qui compte ce sont les aspirations et désirs, exprimés ou latents, des usagers. « (...Ce qui compte c'est) le réel du désir, et nous ne croyons pas que de faire se promener le futur usager dans la cellule type, dont on l'autorise à bouger les éléments amovibles, nous renseigne particulièrement sur ce que nous cherchons ... » [Lamunière, 1976, p. 196, cité dans Rabinovich, 1996, p. 83].

Schéma des degrés de participation adapté d'après Rabinovich [1996, fig. 155]



## 2.4 L'intégration des Bédouins du Néguev, revue de la littérature

La littérature qui traite de l'intégration des Bédouins du Néguev dans la société israélienne l'aborde selon différents angles. Certains montrent le caractère discriminatoire de la politique de l'État et ses effets sur l'intégration en regard des services de l'éducation [Abou Saad, 2000], des services urbains [Lithwick, 2000], des procédures et des politiques de planification, du problème de la terre [Basson, 1995 ; Fenster, 1991 et 1995 ; Ben David, 1993 et 1996] et des effets des politiques d'urbanisation de l'État sur l'usage des drogues [Abou Saad, 1998].

D'autres recherches mettent en évidence les tensions, au sein même de la communauté, entre des forces de changements et les conservatismes. Ces tensions apparaissent en regard des problèmes de scolarisation [Ben David, 2000], des structures tribales [Kressel, 1992 et 1996], des rapports entre les genres et entre les individus au sein de la famille [Lewando-Hundt, 1978 ; Jakubowska, 1985], du rôle du mouton comme valeur de communication et de culture dans les échanges sociaux [Abou Rabia, 1994], des mécanismes politiques dans la ville planifiée [Parizot, 2001] et de l'intégration à l'économie et à la société de consommation [Meir, 1997 ; Marx, 2000]. De nombreux auteurs signalent que les Bédouins du Néguev sont aujourd'hui indissociables du contexte régional spécifique israélien et israélo-palestinien où ils s'inscrivent [Parizot, 2001 ; Dinero, 1997 ; Ben David, 1994].



Étant donnée la nouveauté de l'urbanisation, peu de recherches ont analysé sur plusieurs générations les phénomènes de société qui accompagnent le passage du nomadisme à l'urbanité. Deux chercheurs Meir [1997] et Ben David [1994] ont tenté l'exercice. Meir présente les transformations de l'environnement (politique, économique, social) des Bédouins. Selon lui, le changement se manifeste essentiellement par le passage d'une société tribale à une société marquée par l'individualisme.

Ben David [1994] montre que la culture et les valeurs bédouines ne sont pas uniquement déterminées par les conditions du milieu et les changements du fonctionnement politique, économique et social. Il constate, vingt ans après les débuts du lancement de l'urbanisation des Bédouins, une grande variété de réponses de la population en fonction des parcours individuels, de l'âge et de la durée de l'exposition au nouvel environnement. Les transformations des valeurs s'expriment dans des choix différentiels selon les générations et l'éducation. Ben David parle « d'adaptation dans la crise », sans tenter une modélisation. Dix ans après son étude, le recul permet peut-être une modélisation du processus de changement dans les villes planifiées.

## **2.5 *L'habitation urbaine des Bédouins du Néguev***

Il n'y a pas d'études, à notre connaissance, sur l'architecture des maisons des villes bédouines planifiées. Frenkel Horner [1982], Lewando-Hundt [1978 et 1979], Ben David [1993], Fenster [1998], Jakubowska [1985] et Falah [1983] l'abordent indirectement dans leurs études sur la société bédouine urbaine et Havakook [1986] présente morphologiquement les premières maisons construites dans les villes sans approfondir l'analyse ni chercher ce qui a conduit à ces formes architecturales. La seule étude qui est spécifiquement éthno-architecturale, à notre connaissance, touche les Bédouins du centre, celle de Sebba [1991]. Cette étude est une analyse quantitative à base de questionnaires (N=74) distribués aux enfants dans des écoles et de discussions avec des ménages (N=31). Selon Rahel Sebba, la manière dont les maisons bédouines du centre d'Israël sont organisées démontre qu'elles servent de support à des valeurs culturelles et soutiennent la transmission de ces valeurs aux enfants. Elle affirme que les changements importants dans l'organisation de la maison ne sont pas des changements technologiques mais plutôt le résultat d'une évolution de composantes « culturelles majeures » telles que le statut personnel, la signification des actions et la perception du temps.

## **2.6 Conclusions**

La revue de la littérature montre la complexité du cas d'étude. Il apparaît qu'à chaque forme d'habitat correspond une « vision » de l'espace essentiellement portée par la culture à un moment donné.

Le cadre diachronique permet d'étudier les transformations de la maison au cours des générations et révèle les sauts qui se produisent lorsque des individus sont socialisés dans des conditions différentes de celles de leurs parents.

L'étude des transformations du sens de la maison implique l'analyse de la production, de la matérialité, des pratiques et des représentations. Lorsque ces éléments sont réunis dans l'analyse dans une perspective diachronique, ils permettent de comprendre les changements culturels. Ceux-ci opèrent sur les modes de la copie et de l'invention, de l'admission ou du rejet d'une innovation. Tous ces mécanismes sont mis en évidence dans le modèle urbanistique de la maison individuelle qui laisse à l'habitant la responsabilité de la promotion de sa maison et en fait ainsi un acteur du changement. En somme, aucune des nombreuses études de l'urbanisation des Bédouins du Néguev ne relève les aspects architecturaux. Ce sera la contribution de cette thèse.

## CHAPITRE 3

### LA SÉDENTARISATION DES BÉDOUINS DU NÉGUEV

#### 3.1 *Introduction*

Au long du 19ème et du 20ème siècle, le cadre sociétal des Bédouins s'est transformé fondamentalement. Ils sont passés d'une situation d'autonomie à celle d'intégration. Ben David [1982 et 1989] voit trois types successifs de rapports entre les Bédouins et l'État :

- 1) Les Bédouins nomades jouissaient d'une grande indépendance.
- 2) Lorsque le pouvoir central (ottoman puis britannique) a affirmé son contrôle sur le Néguev à partir de la deuxième moitié du 19ème siècle les Bédouins étaient dominés mais conservaient une autonomie culturelle.
- 3) Avec l'État israélien, la société bédouine n'existe plus en tant que société autonome. Il s'agit d'une minorité plus ou moins bien intégrée dans l'État.

Au cours de cette troisième phase, les Bédouins sont devenus une part de la société israélienne. L'État a mis en place une politique d'urbanisation pour accélérer le processus d'intégration.

#### 3.2 *Origine des Bédouins du Néguev*

Historiquement : trois vagues importantes d'émigration des Bédouins hors du désert d'Arabie ont eu lieu depuis le 7ème siècle de l'ère chrétienne [Sharon, 1996]. L'avènement de l'Islam et la création d'un puissant État islamique au 7ème siècle marquent l'expansion de la civilisation arabe hors de l'Arabie et la première irruption des Bédouins hors d'Arabie<sup>21</sup>. Au

---

<sup>21</sup> Lors de cette première irruption des Bédouins hors d'Arabie, des milliers d'Arabes musulmans, dont beaucoup étaient Bédouins, ont quitté la Péninsule Arabe avec leurs familles, leurs troupeaux et leur tentes pour s'installer dans les territoires nouvellement conquis. Ils composaient la grande partie, sinon la totalité, de l'armée musulmane. Ils ont poursuivi leur route vers l'Est, la Perse et l'Anatolie et vers l'Afrique du Nord à l'ouest. La distinction Bédouins-sédentaires a été reproduite dans ces territoires arabisés où cette division sociale était rendue possible par des conditions géographiques et écologiques similaires à celles de l'environnement quitté.

À cette époque, dans le Néguev et en Palestine, les villes byzantines étaient fortifiées. Leur population dans le Néguev est estimée entre 52.000 et 71.000 habitants. La société et la culture byzantine avaient atteint un haut degré de développement ; elle n'a pas été transformée par la conquête arabe. Les Musulmans se sont contentés dans un premier temps d'administrer la région sans la piller ni la peupler ni en changer la langue ou les

10ème siècle, une deuxième vague de Bédouins fait irruption hors des déserts d'Arabie, pénètre dans le Sinaï et continue jusqu'en Afrique du Nord<sup>22</sup>.

Seule la troisième vague a eu une influence véritable sur le peuplement du Néguev.

Avec la réduction du commerce à la fin du Moyen Age, le Néguev s'est dépeuplé et s'est ouvert progressivement à la pénétration des nomades. Ceux-ci sont arrivées à la suite d'une migration qui s'est étalée du 17ème au 19ème siècle [Muhsam, 1966, p. 26-27]. Déplacement qui culmine avec la pénétration des Bédouins Tarabin et des Bédouins Tiyaha. Les grosses confédérations des Tarabin et des Tiyaha originaires du Hejaz, établies alors au Sinaï, ont profité aussi du vide créé à la suite du passage des Français commandés par Napoléon à travers le Néguev et la Palestine (1799). Elles ont pénétré dans le Néguev à leur suite [Biasio, 1998, p. 23]. Les Bédouins nouveaux arrivés ont fait immédiatement la guerre aux tribus existantes dans le Néguev pour prendre possession de la terre. Jusqu'aux années 1870, le Néguev était disputé entre des tribus confédérées ; les tribus les plus fortes s'emparaient des meilleures terres, les plus faibles occupaient les terres les plus reculées. La confédération Jibarat a conquis les terres de la région de Gaza au nord du Néguev, puis une partie de ces terres ont été conquises par les tribus Tarabin alliées aux tribus Tiyaha et aux tribus Azazme. Par la suite, ces terres ont été convoitées par les tribus Tiyaha, mais celles-ci ont été repoussées par les tribus Tarabin alliées aux tribus Azazme ; puis ce sont les tribus Azazme qui ont combattu les tribus Tarabin. [Al Aref, 1937 ; Askenazi, 1938, p. 15 et Oppenheim, 1939, p. 96-97].

### **3.3 Les Bédouins « soumis »**

#### **3.3.1 La période ottomane**

À la fin du 19ème siècle, le pouvoir ottoman pacifie la région et favorise la sédentarisation des tribus, l'enregistrement de la terre et l'exploitation agricole. L'organisation tribale a été

---

coutumes. Mais une période de déclin commence et se poursuit jusqu'au 20ème siècle et, au final, favorisera l'irruption des Bédouins en Palestine.

<sup>22</sup> Lors de cette deuxième vague, la Palestine, alors occupée par les Croisés, est le théâtre de guerres sanglantes, et n'a pas été une terre d'accueil pour les Bédouins. Le déclin de la région et du Néguev s'est accentué pendant la période Mamelouk (1291-1516). Durant cette période, la région a été le théâtre de catastrophes naturelles et de régressions économiques et urbaines. Les ports ont été détruits par crainte des croisades chrétiennes et le commerce avec l'Europe a été interrompu. La région ne s'est pas relevée de sa ruine durant la période ottomane, jusqu'à la fin du 19ème siècle. C'est dans ce contexte qu'a eu lieu l'irruption de la troisième vague importante de Bédouins, cette fois établie dans le Néguev vidé de sa population.

utilisée pour administrer les Bédouins. Les lignages, « khamalil »<sup>23</sup>, groupés selon des tribus<sup>24</sup> sous l'autorité d'un Cheikh, ont constitué des unités administratives<sup>25</sup>.

Les guerres tribales qui opposaient les tribus bédouines du Néguev les unes aux autres au 19ème siècle avaient comme enjeu la possession des terres les mieux arrosées [Ben David 1982, résumé anglais p.32]. Ces terres assuraient les Bédouins contre la sécheresse et étaient convoitées comme pâturages. Originellement, les transactions de terres étaient considérées par les Bédouins comme des dons pour consacrer des alliances politiques. La paix entre les tribus imposée par les Turcs en 1870<sup>26</sup>, a suscité un rapport nouveau à la terre. Les Bédouins pasteurs s'y sont fixés puis ont commencé à cultiver<sup>27</sup>. La terre a pris alors une valeur marchande. D'une part, la terre fut donnée à travailler pour des contrats d'un an à des paysans venus de la vallée du Nil et, d'autre part, les Turcs et les premiers sionistes ont acheté des

---

<sup>23</sup> Ces lignages ont une structure qui évolue avec le temps. Lorsque les liens entre les individus s'affaiblissent, de nouveaux lignages se créent. Traditionnellement, un lignage lie ses membres sur cinq générations. Le lien de cinq générations trouve sa source dans la loi bédouine qui impute la responsabilité d'un crime, non seulement à l'homme qui l'a commis mais aussi à ses fils, ses frères, ses petits-enfants, ses oncles et à tous ses proches jusqu'à la cinquième génération. Tous participent au sang et sont appelées « al khams ». Dans le désert cette loi permettait de responsabiliser les individus et de faire respecter l'ordre, alors qu'il est en général très difficile de retrouver les responsables eux-mêmes, car leur nature nomade leur facilitait la fuite [Bar Zvi, 1979, p. 624].

<sup>24</sup> Les liens sociaux et la structure de la tribu sont expliqués et illustrés par Marx [1967, p. 61-80] et Boneh [1982, p. 89-95]. La société tribale était organisée hiérarchiquement. Les grandes familles parentes étaient liées entre elles au sein de tribus et représentées par un Cheikh. Les tribus étaient alliées pour des raisons stratégiques en confédérations tribales.

<sup>25</sup> Lorsque ces grandes familles étaient reconnues officiellement comme unités tribales, leur leader recevait les fonctions administratives de « Cheikh ».

<sup>26</sup> Dans les années 1870, le gouvernement ottoman a commencé à pacifier les tribus bédouines du Néguev. Les guerres tribales ont été résolues par des méthodes drastiques. Les chefs tribaux ont été rendus personnellement responsables de la bonne conduite de leur tribu [Marx, 1967, p. 9]. Les Turcs ont fixé les territoires des confédérations bédouines à la fin du 19ème siècle; ces limites tribales sont restées inchangées jusqu'en 1949. Ils ont fondé en 1894 le premier poste de police dans le Néguev et Beer Shéva en 1904. Les Turcs ont utilisé l'organisation tribale pour administrer les Bédouins. Les grandes familles ou lignages, groupées selon des tribus sous l'autorité d'un Cheikh ont constitué des unités administratives [Marx, 1967, p. 61-80]. Cette forme d'administration a par la suite été renforcée, par les Britanniques puis les Israéliens, jusque dans les années 1960 (le début de la politique d'urbanisation). Il y avait environ 95 tribus dans le Néguev à la fin du mandat britannique.

<sup>27</sup> À partir du 19ème siècle, les Turcs ont encouragé la sédentarisation des Bédouins du Néguev. À cette époque, la région a repris de l'importance pour l'Empire ottoman qui cherchait à assurer l'accès au canal de Suez ouvert en 1868 et menacé par les puissances coloniales occidentales.

terres aux Bédouins. La terre est peu à peu passée du stade de territoire tribal à celui de propriété individuelle [Kressel, Ben David, Abou Rabia, 1991, p. 28-55]. Certains ont vendu quand il fallait de l'argent pour investir dans l'élevage. D'autres ont refusé de vendre. Toutefois, la majorité parmi ceux-ci n'a pas enregistré la terre dans le cadastre pour éviter les charges fiscales.

À la fin de la période ottomane, les premières maisons en terre isolées les unes des autres sont apparues en quelques endroits du Néguev<sup>28</sup>. Elles n'étaient pas toujours destinées aux Bédouins. La tribu Al Houzail, par exemple, continuait de vivre sous les tentes alors que le Cheikh construisit des maisons pour loger les paysans qui cultivaient la terre. À la même période des lieux de stockage en terre appelés « bouiac » (singulier « baïca ») ont été construits dans le Néguev. Ils servaient à emmagasiner le grain et la paille ou comme abri pour les animaux pendant la période d'hiver. Les « bouiac » dispersés dans le Néguev étaient isolés ou groupés jusqu'à neuf unités<sup>29</sup> [Shmueli, 1973, p. 15].

### **3.3.2 Le Mandat britannique**

Pendant la période du Mandat britannique (1917-1948), le Néguev est marqué par la croissance de la production agricole, l'apparition de nouvelles ressources pour les Bédouins (travail salarié dans la construction de routes, agriculture) [Ben David, Kressel, 1996] et par l'accroissement démographique (triplément de la population totale en Palestine). Cependant, l'ingérence du Mandat était limitée puisqu'il n'a pas fondé d'infrastructures civiles qui auraient permis une existence stable et un développement durable de la population. Le Mandat s'est tout au plus contenté d'aider la population lors de famines.

Concrètement, l'effort britannique s'est porté sur le développement d'un gouvernement moderne, basé sur une police composée d'une brigade montée bédouine et la mise en place d'un système juridique adapté à la culture locale. Dans son cadre légal, le Mandat britannique a reconnu les éléments traditionnels de la justice bédouine et exploité les tribunaux tribaux pour régler les conflits. Le gouvernement indirect plaçait la direction immédiate des affaires tribales entre les mains des chefs de tribu, sous la surveillance des fonctionnaires coloniaux selon la doctrine de "gouvernement indirect" de Lord Lugard. Les tribunaux tribaux ont

---

<sup>28</sup> Par exemple parmi la famille Al Houzail, dans la région de Rahat, et au sein de la famille Abou Sitah, près de Nirim.

<sup>29</sup> Shmueli [1973, p. 35] en dénombre au total 120 dans tout le Néguev sur les cartes britanniques de 1918-1919. Les concentrations les plus significatives se trouvaient dans le nord du Néguev et dans le Néguev de l'ouest. Les densités les plus faibles se trouvaient au sud et au sud-ouest.

continué à fonctionner pendant les premières années de l'État d'Israël, jusqu'à la fin des années 1950. Israël a alors étendu sa juridiction unique sur tous les citoyens, Juifs et Arabes, du Néguev.

Le Mandat britannique n'a pas engagé de politique de sédentarisation mais représente néanmoins une phase importante de la sédentarisation des Bédouins. Durant cette période, la valeur de la terre a augmenté. Les Bédouins ont travaillé ainsi la terre dans de plus grandes proportions et ont intensifié l'élevage de chèvres. Ils ont répondu à une demande croissante du marché. Ils ont cultivé des légumes et ont construit des baraques de tôles et des maisons. Des Cheikhs et des notables Tarabin au nord du Néguev ont choisi d'habiter des maisons en pierre<sup>30</sup>. Au centre du pays, certaines tribus bédouines<sup>31</sup> ont construit des maisons après avoir vendu une partie de leur terre à la nouvelle population juive [Ashkenazi, 1938, p. 18-19].

À la fin du Mandat britannique, les constructions élevées par les Bédouins dans le nord-ouest du Néguev se comptaient par milliers. Le recensement effectué à partir de photos aériennes des tentes du Néguev entrepris en 1946, par le Mandat britannique, dénombre 3389 constructions en dur (principalement les constructions et huttes utilisées pour le stockage) pour 8722 tentes. Selon ce recensement, 99.6% des constructions sont concentrées dans les zones les mieux arrosées du Néguev entre Beer Shéva et Gaza<sup>32</sup>. Par contre les hautes terres du Néguev et le Ouadi Arava, qui représentent plus de 70% du territoire pris en considération, ne comptent que 9% des constructions en dur pour 1192 tentes [Muhsam, 1966]. Shmueli [1973] précise qu'à cette période, c'est particulièrement les magasins en terre pour le stockage des grains qui ont été construits dans ces régions. L'augmentation de ce type de construction reflète l'importance croissante de l'agriculture dans l'économie des Bédouins. Dans une partie de ces lieux, des maisons en pierres ou en ciment ont servi comme logements ou comme habitations d'hiver. Outre la construction, les Bédouins ont planté des petits vergers dans les lits de rivière, « ouadis », et aménagé retenues d'eau et canaux pour arroser les arbres fruitiers durant les averses.

---

<sup>30</sup> Comme celle de Hasan Abou Jaber, de la tribu des Jibarat. Auprès de son puits à Hirbet Jaber, il a fait construire une grande minoterie, pourvue d'une machinerie moderne, dont la concurrence a écrasé les moulins des Effendis des villages avoisinants [Ashkenazi, 1938, p. 17].

<sup>31</sup> La tribu Abou Kisk dans le Sharon du sud.

<sup>32</sup> Particulièrement dans le Ouadi Gaza (611 constructions, magasins ou maisons), la plaine de Faluja (97 constructions), la plaine du Ouadi Ahar'a (1026 constructions), la plaine de El Imara (1332 constructions) et le bassin de Beer Shéva (125 constructions) [Muhsam 1966, p. 35].

Même en tant que sédentaires, les Bédouins du Néguev continuaient d'habiter des tentes. Ceux qui se déplaçaient dans leurs territoires de pâturage revenaient à leur point de départ pour les semailles et les récoltes. [Shmueli, 1973, p. 36 ; Al Aref, 2000 (1937), p. 118]. Il y a plusieurs causes au déplacement, dont les deux principales sont la recherche de pâturages et l'hygiène : « *Il faut quitter les odeurs, les poux, les moustiques et les saletés de tous genres qui s'entassent avec le temps dans le campement bédouin* » [Al Aref, op.cit.]. Cette deuxième raison poussait les anciens nomades devenus sédentaires à déplacer leur campement de quelques centaines de mètres seulement. Bien que les changements économiques soient rapides, il faut du temps pour transformer les habitudes de la tente.

### ***3.4 Les Bédouins intégrés : la « rupture » de 1948 et les métamorphoses de l'habitat***

Depuis l'établissement de l'État d'Israël, et particulièrement à partir des années 1960, les Bédouins sont au cœur d'une région urbaine à laquelle ils se sont peu à peu intégrés.

Après l'établissement de l'État d'Israël en 1948, une forte population juive s'installe dans le Néguev jusqu'alors presque exclusivement bédouin. Avant 1948, les confédérations bédouines comptaient entre 57.000 et 95.000 âmes<sup>33</sup>, alors que la population juive était estimée à 3.000 colons. En 1953, la population bédouine du Néguev tombée à 11.000 individus, ne représentait plus qu'un quart de la population totale du Néguev qui entre-temps s'était augmentée de nouveaux immigrants juifs. À cette inversion du rapport démographique face à la population juive s'ajoute des bouleversements territoriaux et politiques. Après la première guerre israélo-arabe de 1948, il ne restait en Israël qu'environ la moitié des

---

<sup>33</sup> Le dénombrement de la population bédouine avant 1948 n'a pas abouti à des chiffres précis, Muhsam [1966, p. 9-25] explique le problème du recensement et interprète les différentes estimations : plusieurs recensements ont eu lieu entre 1914 et 1946 avec beaucoup d'écarts entre les résultats selon les méthodes de recensement appliquées. Ces recensements ne permettent pas de préciser le nombre de Bédouins du Néguev. Le recensement de la population par le dénombrement des tentes effectué en 1946 à partir de photos aériennes a donné un total de 57.000 habitants alors que le recensement auprès de la population, effectué en parallèle, a mené à un total de 95.000 habitants. Selon Muhsam, le contexte politique a conduit les Bédouins à gonfler les indications fournies aux recenseurs par rapport à la réalité. Selon lui, le nombre des Bédouins devait être plus proche de 57.000 que de 95.000 [ibid.]. Marx, suivant Shimoni, estime que leur nombre devait se situer entre 55.000 et 65.000. L'estimation de la population à partir du dénombrement des tentes et des constructions de 1946 peut être associée, compte tenu d'une estimation de l'accroissement démographique, à l'énumération faite en 1931 (48.000 habitants).



Bédouins Tiyaha, moins de 10% des Bédouins Azazme et environ 5% des Bédouins Tarabin.<sup>34</sup> Dans le contexte du conflit, les Bédouins ont été soumis à l'administration militaire et confinés à une zone de 1500 kilomètres carrés à l'Est de Beer Shéva principalement en territoire Tiyaha. Les autres clans de la confédération Tarabin, alors fortement tournés vers l'agriculture, ont perdu leurs attaches territoriales et donc la possibilité de cultiver la terre. Dans un premier temps, après 1948, les Bédouins ont dû se replier sur le pastoralisme. Ils devaient demander une autorisation pour sortir de la zone militaire ce qui a limité leur accès au marché du travail et leur intégration dans la dynamique économique et sociale du Néguev. Dès la fin des années 1950, l'administration militaire s'est assouplie et ne représentait plus un barrage à l'intégration du marché de l'emploi. Les Bédouins ont pu répondre à la forte demande en main d'œuvre dans le Néguev dans les années 1960 [Marx, 1967]. En 1963, l'administration militaire a été supprimée, mais la géographie des Bédouins est restée marquée par la ségrégation qui a caractérisé cette période [Marx, 1967 ; Muhsam, 1966 ; Denis 1989, p. 478-480].

En parallèle avec l'intégration des Bédouins dans l'économie urbaine, il s'est produit un phénomène de changement de l'habitation. Au début des années 1960, les toiles des tentes ont commencé à être remplacées par des tôles récupérées du démontage et de la démolition des logements temporaires des immigrants [Ben David, 1993]. Le transport de ces matériaux ne posait plus de problèmes aux Bédouins dont certains possédaient une voiture. À l'inverse, la tente en poil de chèvre, qui nécessitait beaucoup de chèvres et des mois de travail, était devenue onéreuse et sa production prenait trop de temps par rapport à la construction rapide de baraques en tôles.

La construction de villages tribaux « en dur » s'est accélérée après la Guerre des Six jours (1967). L'ouverture des territoires palestiniens a permis le contact des Bédouins avec leurs voisins palestiniens. Les maçons et les entrepreneurs palestiniens ont été des interlocuteurs privilégiés des Bédouins. Ils étaient expérimentés et bon marché, parlaient la même langue que les Bédouins et le travail dans la construction informelle ne leur posait pas de problèmes.

---

<sup>34</sup> Le territoire de la tribu Khnajira s'est trouvé dans la bande de Gaza. Les confédérations bédouines à cheval sur les frontières du nouvel État se sont regroupées sur leur territoire principal qui était en dehors du territoire d'Israël. Les Bédouins dont le territoire était dans les zones des combats ont fui : les Tarabin (nord du Néguev) ont fui en masse laissant derrière eux quelques clans qui sont restés soudés et les Azazme (sud et centre du Néguev) ont fui en ordre dispersé, laissant derrière eux des familles isolées qui se sont regroupées par la suite. Les Tiyaha relativement à l'écart des conflits sont en partie restés sur leurs terres.

### **3.5 Conclusions**

Les Bédouins sont passés en un siècle et demi de l'état de société traditionnelle autonome à celui de minorité dans la société israélienne moderne. Suite à la guerre de 1948 qui a suivi la déclaration d'indépendance de l'État d'Israël, plus des 4/5<sup>èmes</sup> des Bédouins ont fui vers l'Égypte, Gaza et la Jordanie ; ce qui explique la diminution de leur nombre (entre 55.000 et 95.000 avant les combats et 11.000 après). La plupart des Bédouins restant en Israël ont été cantonnés dans un territoire sous administration militaire stricte, à proximité de Beer Shéva. Ces populations sont alors, pour la première fois, une minorité dans le Néguev. Les mutations profondes de la société bédouine traditionnelle d'autosubsistance se sont accélérées lors du développement urbain de la région de Beer Shéva au tournant des années 1950-1960. Les Bédouins ont alors subi un changement sociétal en parallèle avec le développement du travail salarié, l'arrivée de nouveaux immigrants juifs dans le Néguev et le développement urbain.

## CHAPITRE 4

### LES VILLES BÉDOUINES DU NÉGUEV

#### **4.1 *Liminaire***

Ce chapitre expliquera la genèse de la politique du logement appliquée aux Bédouins, puis il décrira les premiers projets de relogement et dans quelle mesure les Bédouins y ont participé. Le chapitre développera comment et pourquoi la maison individuelle sur un terrain de 1000 m<sup>2</sup> a été acceptée par les Bédouins et l'État comme la meilleure solution architecturale de l'urbanisation, toutes les autres étant considérées par les deux parties comme des seconds choix.

#### **4.2 *La planification de l'État***

##### **4.2.1 L'urbanisation des années 1950**

Pendant les premières années de l'État d'Israël, le cliché du nomade autosuffisant était pratique pour le jeune État encore fragile économiquement, qui devait intégrer des milliers de nouveaux émigrants. De la proclamation de l'État d'Israël à la fin de 1951, 687.000 immigrants juifs de l'Europe et des pays arabes sont arrivés en Israël [Hirsh, 1998, p. 33]. Dans les dix premières années, la population d'Israël a triplé passant de 650.000 à 1.855.000 habitants. Les efforts financiers de l'État se sont concentrés sur le logement, le travail et les services de cette population souvent démunie<sup>35</sup>. À l'inverse, les Bédouins semblaient capables de se débrouiller sans aide, comme ils l'avaient fait auparavant. Durant ces premières années, l'aménagement

---

<sup>35</sup> Les premières vagues d'immigrants ont été hébergées dans les camps anglais abandonnés ; une fois ces camps remplis (au maximum de leur peuplement, ils abritaient 100.000 personnes), les nouveaux arrivés ont été dirigés vers les logements abandonnés par la population arabe. Ainsi ont été peuplés Jaffa, une partie de Haïfa, de Tibériade, de Saint Jean d'Acre, de Lyddia (Lod) et d'autres villes. Une partie de ces logements était déjà très dégradée. Par la suite, les immigrants ont été hébergés dans des camps provisoires (maavarot). Il y en a eu, en 1952, environ 100 dans lesquels habitaient près d'un quart de million de personnes [Sleiper, 1999]. La petite maison de deux appartements de 25 mètres carrés chacun, destinée à des familles et nommée « blocon », témoigne de la situation d'urgence que représentaient les milliers d'immigrants à loger. Elle a été construite jusqu'en 1953 à 20.000 exemplaires [Sleiper, 1999, p. 94].

du territoire s'est fait à l'aide de plans de répartition de la population juive immigrée<sup>36</sup>. Dix-huit villes ont été établies entre 1948 et 1951. Par la suite, dix villes supplémentaires ont été fondées. Pour la plupart de ces villes, les groupes de nouveaux immigrants ont été amenés directement du bateau ou après avoir transité par des camps. Dans ces projets de villes, l'État n'a rien demandé aux habitants concernés.

#### **4.2.2 La politique de l'autruche**

Jusque dans les années 1960, l'État n'a pas voulu voir le problème de l'intégration urbaine des Bédouins sédentarisés informellement. L'idée répandue était que les Bédouins n'avaient pas besoin de ville et, par ailleurs, la politique sioniste n'envisageait pas de promouvoir la construction de villes arabes. En effet, jusqu'en 1958, la population arabe était absente de la politique du logement [Rozenhek, 1996, p.20]. Par la suite, les moyens consacrés par l'État étaient loin de répondre aux besoins de la population arabe. Les démarches entreprises par certains groupes bédouins pour bénéficier d'un village réglementaire durant cette période ont été rejetées par les autorités locales. En fait, les mécanismes administratifs de la construction réglementaire ne pouvaient tout simplement pas entrer en action en ce qui concerne l'établissement d'agglomérations bédouines, car la planification de l'habitat bédouin n'était pas prévue dans les plans généraux d'aménagement du territoire [Ben David, 1982, p. 33].

Pourtant les demandes de villages sont présentées par les Bédouins dès la fin des années 1950 [Ben David, 1993, p. 68]. Des tribus avaient fait des démarches pour pouvoir se créer des villages équipés. Certaines avaient commandé des plans à des architectes. Dudick Shushani<sup>37</sup>

---

<sup>36</sup> En 1948, au moment de l'indépendance de l'État, 82% de la population israélienne était concentrée dans des villes de plus de 100.000 habitants; à titre de comparaison, la proportion était de 22% seulement pour la Suisse. Les villes moyennes, peuplées avant l'indépendance par les Arabes, étaient en partie vides de leurs occupants. La tâche des planificateurs pendant les premières années du nouvel État était de compléter le réseau des villes et villages. Le plan de l'architecte Sharon [1951] devait permettre de rééquilibrer artificiellement la répartition de la population et de distribuer 22% de la population dans l'agriculture, 55% dans les petites villes et les villes moyennes et 40% dans les trois grandes villes, Jérusalem, Tel-Aviv et Haïfa. L'échelonnement des villes de taille intermédiaire et de petite taille devait relier les villages agricoles nouveaux et anciens à l'environnement urbain et aux services. Les villes intermédiaires servaient de centres aux « unités » agricoles dispersées sur le territoire. Elles devaient aussi permettre la création d'emplois pour la population non agricole sans charger les grands centres.

<sup>37</sup> Dudick Shushani est membre d'un kibboutz voisin de Rahat. Il a travaillé avec l'anthropologue Emanuel Marx lorsque ce dernier écrivait sa thèse sur les Bédouins du Néguev, dans les années 1960. Puis il a été mandaté par le gouvernement et par les Bédouins, à la fin des années 1970, pour négocier l'évacuation des Bédouins fixés sur une zone qui devait être affectée à la construction d'un aéroport militaire. Il a été l'initiateur de la loi de la paix

se souvient. « *Au tout début de la planification, l'initiative venait des Bédouins. Les Bédouins sont venus et ont dit : on veut des établissements fixes ! Pas tous mais les plus progressistes. Le gouvernement a dit non. Par exemple le lignage El Atawnah de Hura a fait faire un plan, en 1959-1960, par un architecte du nom de Simha. Le gouvernement a refusé. En 1958, j'ai (Dudick Shushani) présenté un plan de village pour la tribu El Assad de Lakiya. On est allé au Ministère de l'Intérieur, le gouverneur du district a dit : en aucun cas !* ».

La population bédouine avait néanmoins besoin d'accéder aux équipements de base. En 1957, la commission locale de Bnei Shimon a commencé à autoriser la construction de services publics de base pour les Bédouins [Ben David, 1993, p. 68]. Ce premier acte a amené quelques années plus tard à la politique d'urbanisation.

C'est au début des années 1960 que l'État a commencé à prendre au sérieux la planification de villages bédouins. Toutefois, sur le terrain peu de gens s'en préoccupaient. Yehoyahin Gur, anciennement urbaniste du district sud au Ministère de l'Intérieur, se souvient. « *Il y avait le Docteur Ben Assa qui protestait contre cette situation. On lui avait donné une ambulance de la caisse maladie et il sillonnait le Néguev pour soigner les Bédouins. Il a reçu des prix du gouvernement hollandais pour cela. D'un autre côté, des hommes se posaient la question : qu'est-ce que l'on va faire d'eux ?...* ».

#### **4.2.3 Les débuts de la politique d'urbanisation**

Plusieurs causes se conjuguent pour expliquer le changement de politique à l'égard des Bédouins. Cette époque correspond à la fois au début de la construction en dur par les Bédouins<sup>38</sup>, à un tournant dans la politique de planification nationale, au début des plans d'urbanisme pour le Néguev, à la diffusion du travail salarié chez les Bédouins (changement de leur économie) et au besoin de main-d'œuvre pour la construction des routes et des villes nouvelles du Néguev. Le besoin de main-d'œuvre a été sans doute l'accélérateur du changement ; l'assouplissement de l'administration militaire n'est d'ailleurs pas étranger au besoin d'intégrer les Bédouins dans le marché du travail [Rozenhek, 1996, p. 28]. En 1960, Moshé Dayan, alors Ministre de l'Agriculture, initie une politique pour le logement des

---

qui prévoit, pour la première fois, de jure, l'indemnisation des Bédouins qui se déplacent dans les villes. Par la suite, il a été directeur du bureau de promotion des Bédouins qui a administré la construction de nouvelles villes et le déplacement ainsi que l'indemnisation des Bédouins. Aujourd'hui, il s'investit dans la formation et dans l'aide à l'accession des jeunes de Rahat à l'université.

<sup>38</sup> Un rapport du Ministère de l'Intérieur qui illustre la préoccupation provoquée par ce phénomène est présenté dans les annexes de la thèse de Ben David [1982].

Bédouins. Il propose, dans le cadre de la « politique de dispersion de la population arabe »<sup>39</sup>, de transférer une partie de la population bédouine dans les villes juives [Rozenhek, 1996, p.27]. Ce projet se heurte à l'opposition vigoureuse du Ministre des finances, Eshkol, qui refusa d'allouer un budget pour la construction de quartiers bédouins dans la région du centre. Moshé Dayan pensait établir les Bédouins du Néguev à proximité de Lod-Ramlé, des villes anciennes qui ont gardé une proportion importante d'Arabes. Ce projet s'est finalement limité à une soixantaine de maisons construites pour les Bédouins dans les années 1960 à Ramlé<sup>40</sup> [Golani, Gershon, Schwartz, 1970, p. 95].

La construction par les Bédouins d'un habitat informel en dur qui prêterait le développement planifié de la région de Beer Shéva a été déterminante dans l'engagement d'une politique de planification de villes bédouines. Les Bédouins ont commencé, dans les années 1960, à construire en dur dans le Néguev ; un processus similaire s'est produit en Galilée. Les Bédouins ont utilisé des matériaux provenant de la destruction des logements de transition des immigrants. Ils ont construit avec ces matériaux des abris servant de dépôt ou de « chig » (tente communautaire des hommes). Cela leur a donné une visibilité qui a inquiété l'État [Ben David, 1993, p. 67].

L'État a interprété ce phénomène de construction en dur comme le début d'un processus incontrôlé de construction non réglementaire qui serait très difficile à gérer<sup>41</sup>. Cependant, il était difficile d'arrêter la construction des Bédouins auxquels on refusait par ailleurs d'accorder un permis de construire dans les campements tribaux et qui n'avaient d'autres moyens de se loger sur leurs sites. Le développement de l'habitat sur les sites tribaux remettait en cause les considérations économiques et politiques qui inhibaient la construction de nouvelles villes en faveur des Bédouins.<sup>42</sup> Moshé Dayan résumait cette nouvelle situation

---

<sup>39</sup> Au début des années 1960, la politique de dispersion de la population arabe devait répondre aux intérêts stratégiques et économiques de répartition de la population arabe parmi la population juive. Les plans d'affectation qui organisaient l'aménagement du territoire et les zones de constructions nouvelles de 1957 et de 1963 devaient servir d'instruments à cette politique. Finalement, elle n'a pas été effective : ni la population arabe ni la population juive n'étaient prêtes à rompre leur ségrégation physique.

<sup>40</sup> Kressel [1992] a fait une étude ethnologique de cette population.

<sup>41</sup> Le relogement des Bédouins est aussi motivé par la peur de la formation à moyen terme d'un "canton" bédouin au cœur du Néguev.

<sup>42</sup> L'éparpillement de l'habitat bédouin en dur sur le territoire constituait un problème pour l'État compte tenu de la politique de « judaïsation » du territoire qui prévalait à cette époque. Jusqu'à la fin des années 1950, l'État cherchait à mieux répartir sur le territoire la population juive, concentrée dans les grandes villes (Tel Aviv,

ainsi : « *La valeur des terres qui seront évacuées vaut plusieurs fois celle des quartiers à construire* » [Protocole de secrétariat restreint de la commission pour la population arabe du MAPAI, du 13.6.1963, reporté par Rozenhek, 1996, p. 27]. Des villes bédouines nouvelles sont prévues dans les projets de développement du Néguev formulés en 1966 lorsque paraît le plan directeur pour le nord du Néguev. Outre ces villes, un des objectifs principaux de ce plan était de densifier le nord du Néguev et de développer les infrastructures (réseau de routes, aéroport) [Frenkel Horner, 1983, p. 63]. Le Néguev correspondait de plus en plus, pour Israël, à l'idéal de Ben Gourion : une réserve de terre indispensable à la survie de l'État et un territoire qui devrait constituer une page blanche du sionisme.

#### **4.2.4 Les projets de villes bédouines**

En 1962<sup>43</sup>, le gouvernement décida de créer des villes nouvelles à l'emplacement des concentrations de Bédouins dans le Néguev et en Galilée. Une commission mandatée pour le choix d'un premier emplacement proposa un projet de construction de 100 logements sur le site de ce qui est aujourd'hui Tel Shéva. Elle opta pour une forme semi-urbaine et définit des aides à la construction. Elle recommanda, en outre, la prise de mesures pour limiter la construction illégale.

En 1965, une commission de ministres est nommée pour décider de la création d'autres villages. Le principe en haut lieu était de libérer les grandes surfaces du Néguev de ses populations bédouines et de bâtir pour ces derniers des villes équipées en services. Finalement, la carte des établissements a été dessinée en 1975, avec Tel Shéva, Rahat, Kseifa, Lakya, Hura, Aroer, Segev Shalom, Beit Peled. Tous ces villages verront le jour, hormis le site de Beit Peled qui sera affecté à la construction d'un aéroport. Au début, la commission des ministres qui s'est chargée du dossier consultait tous ceux qui connaissaient quelque chose de la situation. Par la suite, le gouvernement ne s'est plus préoccupé du problème, sauf dans des cas particuliers. Il laissait à des structures locales le soin de mettre en place la politique préconisée en haut lieu. Le gouvernement avait créé au Ministère du Logement de Beer Shéva le « Département du logement des Bédouins ». Dans les années 1950 et au début des années 1960, Israël était un petit pays et les planificateurs se connaissaient les uns les

---

Jérusalem, Haïfa). À l'inverse, la politique générale était plutôt de concentrer et de densifier l'habitat arabe [Rozenhek, 1996].

<sup>43</sup> En 1962, le gouvernement a chargé deux commissions interministérielles de choisir des emplacements adaptés pour des villes et d'apporter une réponse au phénomène de la construction spontanée dans le Néguev et en Galilée.

autres. Dans l'équipe, il y avait Akiva Feinstein, orientaliste qui parlait l'arabe, et Amos Yarkoni, un Bédouin, qui s'était choisi un nom hébreu et servait comme colonel dans l'armée israélienne. Yarkoni était proche de deux personnages de la gauche israélienne : Moshé Dayan, ex-chef d'État Major de l'armée israélienne, Ministre de l'Agriculture au début des années 1960 et Ministre de la Défense dans les trois dernières années de la décade, et Ygal Alon, un des généraux les plus en vue de la première guerre israélo-arabe (1948-1949) et commandant du Palmah (troupe de choc pendant cette guerre) et, dans les années 1960, Ministre du Travail dans les gouvernements Ben Gourion et Eshkol.

Dans une première étape des écoles et des cliniques ont été construites là où une ville devait être établie<sup>44</sup>. Elles furent implantées à proximité des concentrations de Bédouins. Natan Magen, ancien chef de la Commission régionale d'urbanisme, se rappelle : « *Là où on envisageait de planifier une ville, on a construit des écoles et des cliniques* ».

### ***4.3 Les premières expérimentations des villes bédouines***

#### **4.3.1 Un travail à l'aveugle**

En 1964 et en 1965, deux recommandations ont été transmises à la Commission des ministres pour les affaires économiques : la première concernait un projet de construction de 100 logements sur l'emplacement de ce qui est aujourd'hui Tel Shéva et la seconde proposait de confier ce projet au Ministère du logement [Ben David, 1993, p. 33 ; Rozenhek, 1996, p. 28].

Dans le projet de Tel Shéva, l'idée en haut lieu était de construire des maisonnettes à bon marché et de les vendre aux Bédouins. La forme finale de la ville devait être définie par la suite. Le début de la planification date de 1966. L'initiative venait du département du logement de la population bédouine. La planification fut confiée à un jeune architecte de 24 ans du Ministère du logement. Il obtint une jeep avec un chauffeur et fit un tour de deux semaines sur le terrain pour se faire une idée des besoins de la population. Celle-ci a joué le jeu mais cela contraria les responsables du projet. L'État avait pris l'habitude de planifier dans les années 1950 sans considérer la population concernée. « *J'ai planifié des maisons pendant quelques mois, mais les responsables du projet m'ont dit : on prendra des maisons déjà planifiées, tu ne feras que les placer !* » (Arié Péled, l'architecte du projet).

---

<sup>44</sup> Le Ministère de l'intérieur, le Ministère de l'éducation et le Ministère de la santé sont en général les promoteurs de ces services.



Au départ, on ne parlait pas de quartiers, seulement de maisons. Le premier projet concernait 24 maisons qui ont été construites le long de la rue principale. A cela se sont ajoutés le centre, l'école élémentaire et l'école professionnelle. En cours de projet, le programme de Tel Shéva a été porté à 220 maisons et devait permettre d'étendre la capacité de la ville à 5000 habitants dans le futur. Un ensemble limité à 220 familles ne pouvait pas être organisé en quartiers. Un excès de prudence par rapport à la population arabe explique en partie ces débuts timorés. « *On ne savait pas ce qui se passerait, si les Arabes seraient même d'accord pour entrer là-bas* » (Rafaéli, l'architecte des maisons).

#### **4.3.2 L'échec de l'urbanisation individuelle**

Le manque de communication avec les Bédouins est la cause du rejet du projet par les intéressés et de l'échec du peuplement. Le mode de peuplement individuel entrava le développement de Tel Shéva. Personne ne parlait de familles agnatiques qui viendraient s'installer mais simplement des familles restreintes. Le peuplement famille par famille n'a pu concerner que des familles isolées dans la structure sociale tribale. Après que quelques familles étrangères au lignage dominant se soient installées, ce dernier ne s'est pas senti concerné par le projet. Certains ont cru à une intention de l'Etat de transformer la structure sociale traditionnelle [Ben David, 1993, p. 71].

Les parcelles étaient étroites et profondes et avaient environ 400 m<sup>2</sup>. L'idée de départ du gouvernement était de créer un passage étroit, parallèle à la rue, à l'arrière des terrains pour permettre la sortie des bergers le matin et leur retour le soir avec les chèvres et les moutons, et de construire un plan de maison semblable à celui d'une tente. Cette idée a été abandonnée, mais il reste les dimensions d'un terrain étroit et profond qui devait servir à abriter des chèvres et des moutons et une maison à peine plus grande qu'une tente.

#### **4.3.3 La critique de la construction gouvernementale des maisons**

Rafaéli et Tamir, architectes établis à Beer Shéva, ont dessiné les maisons pour le Ministère du logement, qui les a reproduites 43 fois. Le plan respecte les traditions des Bédouins et les contraintes du programme (50 m<sup>2</sup> et deux pièces). La cuisine n'est pas visible du salon qui a un accès séparé. Cette règle acceptée, la maison n'a rien de particulier. « (...) *Tu dois faire deux pièces, des toilettes, une cuisine... sur 50 m<sup>2</sup> il n'y a pas dix mille solutions.* » (l'architecte Rafaéli).

Un soin particulier avait été accordé au coût et au plan financier qui allait être proposé aux Bédouins. Le prix de revient de la maison devait avant tout être réaliste. Il était de 20.000

livres israéliennes (32.000 dollars d'aujourd'hui<sup>45</sup>), dont 4.000 (6.400 dollars d'aujourd'hui) se transformaient en don après dix ans d'occupation de la maison. 1.000 livres israéliennes seulement (1.600 dollars d'aujourd'hui) devaient être payées cash, le reste était prêté [Golani, Gershom, Schwartz, 1970, p. 95]. Le gouvernement s'imaginait que ces maisons, beaucoup plus confortables que des tentes et relativement bon marché, allaient s'arracher comme des petits pains. Les nouveaux immigrants se contentaient de campements. Alors, pour les planificateurs, il n'y avait pas de raisons pour que les Bédouins se plaignent d'avoir de vraies petites maisons.

La cause de l'échec a été généralement attribuée au fait que les Bédouins n'ont pas participé à l'élaboration du plan de leur maison et que les concepteurs ne pouvaient se mettre à leur place car ils ne connaissaient pas leur mentalité. « *Un chef d'une collectivité locale nous a demandé de proposer des plans aux Bédouins. Nous lui avons dit que cela avait déjà été fait à Tel Shéva et que cela n'avait pas marché (...)* » (Kaplan, architecte de Rahat). Pourtant, pour les Bédouins qui n'avaient pas l'expérience de vivre dans des maisons, ces problèmes n'étaient même pas encore apparus, comme ils le reconnaissent eux-mêmes : « *...pourvu que ce soit une maison !* ». Ce n'est que bien après avoir commencé à vivre dans les maisons qu'ils se sont rendu compte des insuffisances du plan.

#### **4.4 La mise en place d'un modèle à Rahat**

Les habitants sont à l'origine de la planification de Rahat, trois ans après les débuts de la construction de Tel Shéva. Certains Bédouins « falahin » (paysans)<sup>46</sup> avaient déjà remplacé la tente par des constructions en dur sur le site de Rahat. Ils ont demandé la planification d'une

---

<sup>45</sup> 1 livre israélienne de 1968 correspond à environ 1.6 dollar de 2002, indexé selon les prix à la consommation.

<sup>46</sup> Les Bédouins "falahin" étaient à l'origine des paysans arabes qui travaillaient la terre des Bédouins. Au Moyen-Orient, avant l'ingérence de l'Occident, les conditions d'exploitation de la terre ont entraîné une distinction sociale entre métayers et propriétaires. L'origine historique et sociale du régime d'exploitation de la terre par des métayers découle de l'accaparement des terres collectives villageoises « mouchaa » par des notables étrangers au village, devenus assez influents pour les inscrire à leur nom. La propriété de la terre n'était pas seulement aux mains de l'aristocratie urbaine, mais aussi de l'aristocratie bédouine qui avait pris possession des terres agricoles par la force. Ces aristocraties rivales agissaient de la même manière du point de vue du foncier [Weulersse, 1946, p.117].

ville<sup>47</sup>. Les quartiers ont été planifiés sur des terres dont on était sûr qu'elles appartenaient à l'État pour éviter les disputes avec les autres Bédouins du lieu.

La leçon a été tirée de l'échec de Tel Shéva, les usagers ont participé à la planification. Celle-ci a tenu compte des conditions que les Bédouins posaient pour accepter de partager la ville entre différents lignages. Les rapports entre Bédouins étaient tendus ; une partie de la puissante tribu Al Houzail rejetait la ville et s'opposait à une autre partie qui voulait la ville. « *Au début c'était une véritable guerre entre eux* » (Natan Magen, urbaniste du Conseil régional de l'époque). Certains membres du Kibboutz Shuval, à côté de Rahat, avaient de très bonnes relations avec le Cheikh Al Houzail et sa tribu, et participaient au projet.

La forme et la taille des quartiers, la surface des parcelles et le mode de construction des maisons correspondaient à des volontés bédouines de regroupement des familles. Arie Bar [1985] a relevé dans ses enquêtes sur les rapports entre Bédouins et planificateurs, que la forme urbaine était l'expression de cette participation bédouine. Il synthétise en trois points l'influence bédouine dans le plan :

1. Les Bédouins ont rejeté toutes formes d'habitat dense et de logement collectif dans le quartier ou à l'extérieur du quartier, alors que les planificateurs ont essayé de faire accepter cette forme d'habitat.
2. La possibilité de traverser les quartiers a été rejetée par les Bédouins. Les habitants ont voulu des quartiers homogènes attribués par familles et séparés les uns des autres.
3. Ils ont voulu garder la possibilité de construire la maison des fils à côté de celle du père.

À Rahat, les Bédouins ont reçu des parcelles à construire plus grandes que dans le projet précédent de Tel Shéva, et la construction sur la méthode « construisez votre maison » a fait de l'habitant le promoteur de sa propre maison. Selon les professionnels chargés de la planification, cette méthode permet aux Bédouins de construire une maison selon leurs moyens économiques et leurs besoins. Les stigmates de Tel Shéva reposaient surtout sur le

---

<sup>47</sup> La plupart du temps, le paysan n'était qu'un simple exploitant. En entrant dans la ville, certains "falihin" qui n'étaient pas considérés au même niveau social par les Bédouins espéraient se libérer de leur position socialement inférieure. De plus, contrairement aux Bédouins qui s'estimaient propriétaires, ils n'étaient pas attachés à une terre tribale. Le passage à la ville pouvait correspondre pour certains à un retour à un mode de vie antérieur [Ben David, 1993, p. 71]. Pour Arie Bar [1985], il faut considérer différemment le changement chez les "falihin" et chez les Bédouins. Les Bédouins, placent au sein de leur tribu la reconnaissance de leur réussite sociale, alors que les "falihin" placent leur réussite sociale en dehors du cadre de la famille et sont ainsi plus libres des liens tribaux.

fait que la maison avait été promue sans la participation des usagers, comme nous l'avons mentionné plus haut. Pourtant, contrairement à l'idée partagée par les concepteurs, les Bédouins n'ont pas réellement participé aux maisons du modèle « construisez votre maison » au début à Rahat. La plupart d'entre elles ont été planifiées par l'architecte de la petite maison de Tel Shéva de 1968. Nous y reviendrons dans la troisième partie de la thèse.

Dans cette nouvelle initiative du mode « construisez votre maison » (« bné betha » en hébreu), dans lequel la promotion de la maison est laissée à l'habitant, le premier résultat positif produit est plutôt psychologique. En effet, dans ce mode, la responsabilisation de l'habitant est mise en jeu. Les frustrations essuyées en cas d'échec sont moins douloureuses et les erreurs sont mieux acceptées que lors de choix imposés. Ce principe psychologique est connu depuis longtemps : *« on supporte infiniment mieux les imperfections et les insuffisances de son logement si l'on en est responsable que si elles sont imputables à quelqu'un d'autre »* [Ward, 1976].

#### **4.5 L'extension du modèle « construisez votre maison » de Rahat**

##### **4.5.1 Le plan directeur : la reproduction du modèle de Rahat dans les sept villes bédouines**

En 1976, le Gouvernement<sup>48</sup> a commandé « le plan directeur des Bédouins », un plan qui synthétise les expériences faites à Rahat et présente une synthèse de la politique d'urbanisation. Les deux architectes qui ont fait le plan d'urbanisme de Rahat (Amit et Kaplan) ont coordonné la formulation du plan directeur. Il ne s'agissait pas de remettre en question les intentions politiques de départ (forme, nombre et localisation des villes bédouines). *« On avait déjà une base quand on a commencé à travailler. On ne devait pas penser à de nouveaux sites. Il fallait seulement ordonner les choses dans un plan clair et leur donner un caractère plus stable. Il y avait toutes sortes de préalables, par exemple la parcelle de 1000 m<sup>2</sup> ... »* (l'architecte, Kaplan). Le plan directeur utilisait les expériences de Rahat pour donner au projet des huit villes de réinstallation une forme crédible. Par exemple, il était apparu à Rahat que toutes les familles n'étaient pas prêtes à s'installer avec n'importe quelle tribu. Une enquête sur le terrain menée pour le plan directeur reconnaissait la multitude de petites communautés selon lesquelles les Bédouins étaient installés sur le territoire. Elle

---

<sup>48</sup> Le Ministère du logement, le Ministère de l'intérieur et le Bureau du Premier Ministre.

conduit à la proposition de répartition des communautés dans les huit villes en projet (dont une n'a pas été construite) (figure 4.1).

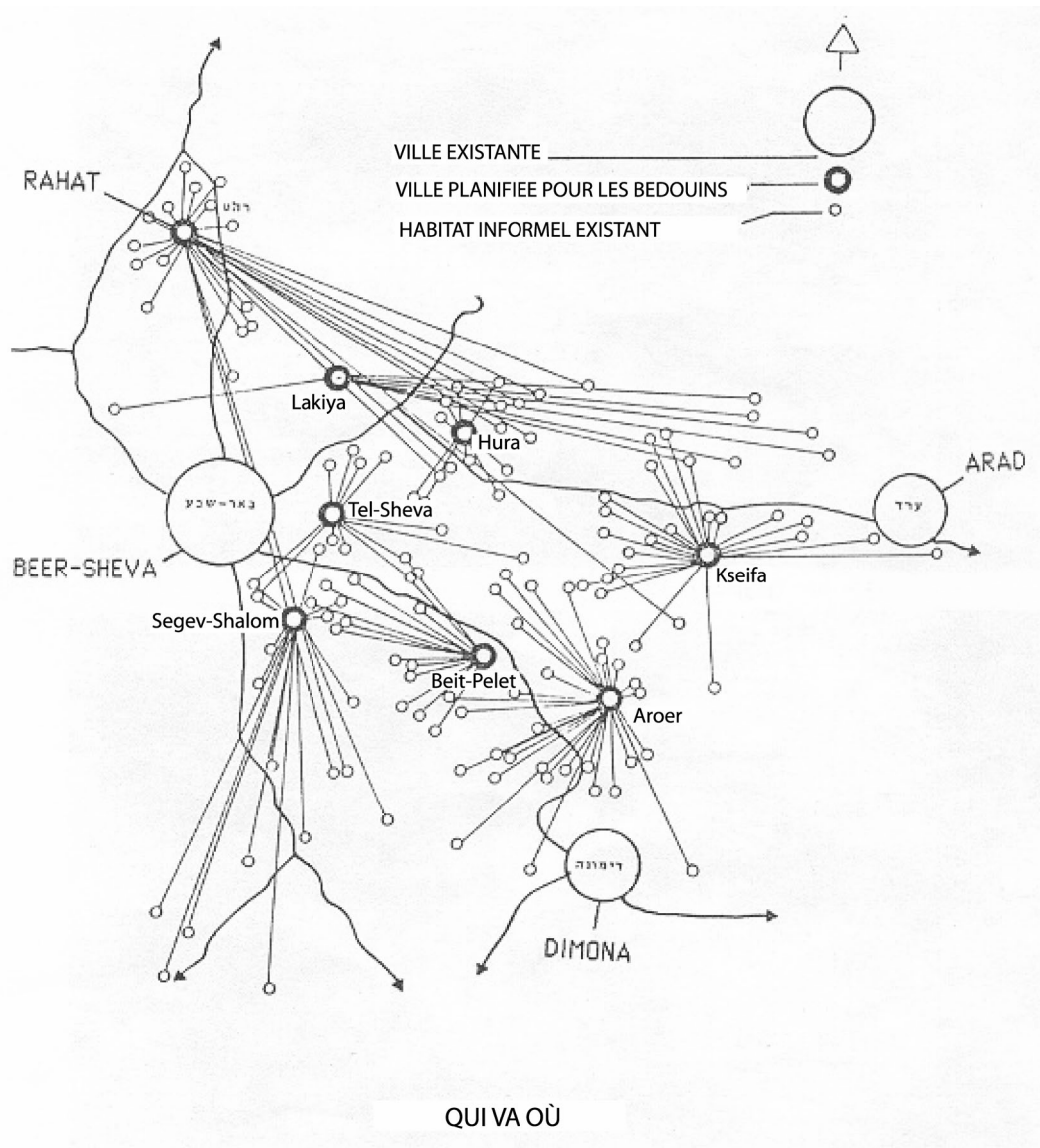


Figure 4.1

Figure 4.1 : proposition du « plan directeur des Bédouins » pour la répartition des lignages bédouins de l'habitat tribal dans les nouvelles villes (source : Amit et Kaplan, non daté).

Sur la base des expériences faite à Rahat, le plan directeur a proposé d'organiser le voisinage selon trois niveaux de proximité [Amit et Kaplan, non daté] :

1. À la base de la planification urbaine, le quartier correspondait à la fraction tribale qui y habitait ; il constituait le « village » du lignage. Le quartier était planifié dans un site qui lui donnait une identité spatiale claire. Il était recommandé d'éviter de le traverser

par des routes principales mais plutôt d'utiliser des impasses qui permettaient de « privatiser » le territoire des familles.

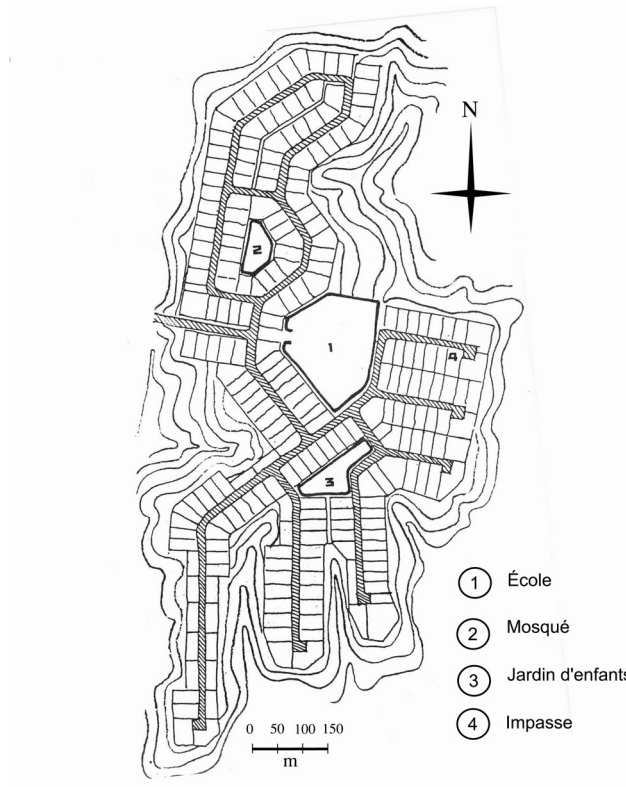


Figure 4.2

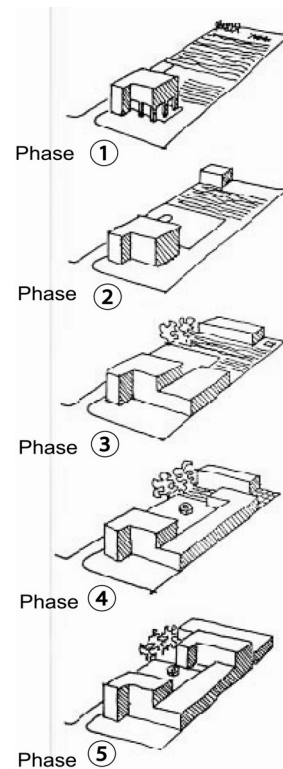


Figure 4.3

Figure 4.2 : quartier typique à Rahat (source : Amit et Kaplan, non daté).

Figure 4.3 : phases de développement de la maison selon le plan directeur des Bédouins (source : Amit et Kaplan, non daté)

2. Les parcelles correspondaient à la famille nucléaire. Elles devaient permettre de construire plusieurs logements, selon les dimensions de la famille. Le terrain était étroit et profond (20m x 50m) afin d'économiser des rues et des infrastructures tout en permettant la construction, à l'arrière, d'une maison supplémentaire pour les fils. Au terme du processus, la maison à l'avant, les maisons construites au fond du terrain et les services construits sur les cotés auraient formé une cour intérieure (figure 4.3).
3. La composition générale du village devait permettre d'articuler clairement les espaces depuis le collectif jusqu'au privé. Dans ce but, l'idée des planificateurs était d'utiliser,

à terme, l'espace laissé libre entre les quartiers, pour y planifier des zones d'articulation à vocation publique ou commerciale.

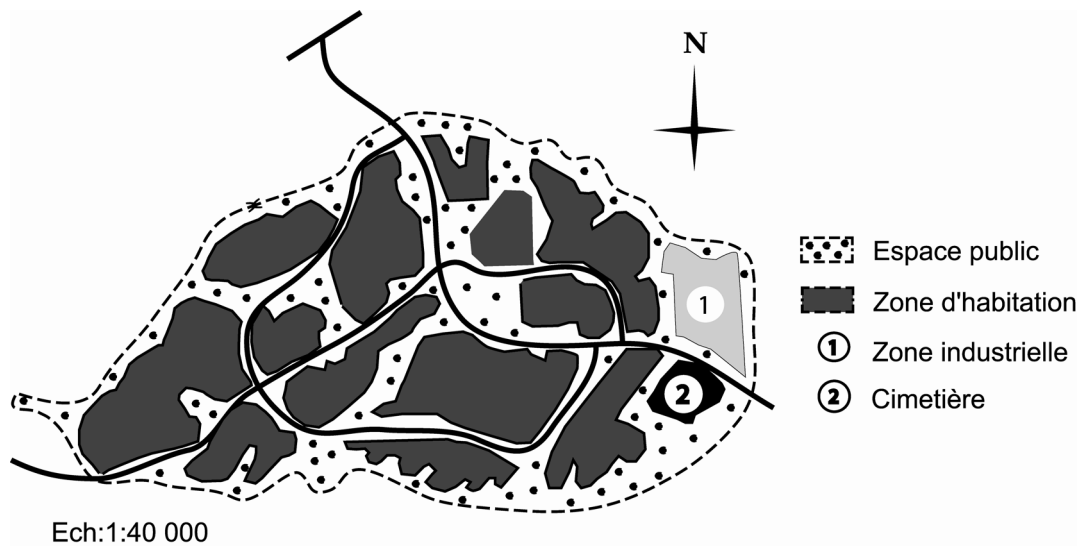


Figure 4.4 : schéma de Rahat

Ces recommandations ont constitué un modèle général pour les villes du Néguev. Toutefois, les règlements des villes bédouines sont calqués sur le modèle pavillonnaire classique en Israël (respect de distances entre la maison et les limites de la parcelle, interdiction de construire des baraques une fois la maison construite...) plutôt qu'inspirés de l'habitat évolutif tel que le plan directeur l'esquissait. Le modèle pavillonnaire bédouin a cependant certaines spécificités que nous avons présentées au chapitre 1 :

1. C'est un modèle appliqué à toute la population bédouine toutes classes sociales, toutes tailles de ménage et toutes familles confondues.
2. Les droits de construction permettent de construire plus du double<sup>49</sup> de la surface qui est autorisée pour les maisons individuelles des autres villes israéliennes et ils permettent aussi deux maisons par terrain.
3. Les maisons construites dans les années 1970 et 1980 à Rahat et Tel Shéva sont, en règle générale, habitées aujourd'hui par plus d'une famille.

<sup>49</sup> Ce qui équivaut à 520 m<sup>2</sup> toutes surfaces confondues pour un terrain de 1000 m<sup>2</sup>.

#### 4.5.2 La participation des habitants

À Rahat, les responsables du projet ont demandé aux Bédouins ce qu'ils étaient prêts à accepter, mais les principes de reloger les Bédouins dans des villes-dortoirs n'ont pas été discutés. Dans ce sens, Rahat a été une « trop belle » réussite parce que la participation « limitée » des Bédouins a abouti à un modèle « pratique » pour les urbaniser. En effet, dans le modèle « construisez votre maison », le Gouvernement s'est déchargé de la responsabilité de la planification et de la promotion des logements. La politique sommaire d'urbanisation s'est rapidement appropriée ce modèle sans plus le remettre en cause.

Lors d'un projet d'aéroport militaire sur un site tribal du Néguev, l'enjeu politique du relogement forcé<sup>50</sup> a conduit le Gouvernement à adopter des formes participatives plus élaborées. Le chef des négociations dit être allé « avec » la population. *« Ceux qui planifient les villes sont des Juifs, pas des Bédouins. Il y a sur le terrain des hommes forts. Il faut aller avec eux, pas contre eux. Quand j'ai commencé, il y avait le Cheikh Abou Rabyia. Il est venu à moi. Il y avait aussi quelqu'un d'autre. Ils avaient de l'autorité ; quand ils parlaient les gens se taisaient et écoutaient. »* (Dudick Shushani, coordinateur des négociations). Du côté des officiels, il y avait une équipe pluridisciplinaire.

La participation n'était pas le but en soi, elle devait servir en premier lieu les intérêts du Gouvernement : rendre le déplacement des Bédouins plus facile et affaiblir les controverses sur le projet [Fenster, 1995]. Elle n'a pas porté sur le modèle urbanistique. En gros, c'est encore le modèle de Rahat qui a été appliqué à Aroer et Kseifa, les deux villes du relogement forcé : des quartiers sont attribués aux lignages et les parcelles sont à bâtir. Celles-ci sont relativement grandes, allant jusqu'à 3.000 m<sup>2</sup>, puisqu'elles compensaient les terres perdues ; c'est ce qui a permis une forme de mélange agricole-urbain. Un relogement plus diversifié, avec un mélange d'unités agricoles et d'habitats plus urbains, aurait pourtant été préférable à une extension du modèle de Rahat. D'autre part, les villes de réinstallation (Aroer et Kseifa), distantes l'une de l'autre et éloignées des centres, sont mal reliées à la région urbaine.

Lorsque le négociateur a mené les négociations entre l'État et les Bédouins, il a surtout fallu convaincre les Bédouins et arriver rapidement à un résultat.

---

<sup>50</sup> Le relogement des Bédouins évacués d'une zone du Néguev (Tel Melhata) pour la construction d'un aéroport militaire construit à la suite du retrait des bases du Sinaï.



## **4.6 *L'intégration des Bédouins aujourd'hui***

### **4.6.1 La population bédouine dans le Néguev**

Les Bédouins forment aujourd'hui un groupe de la minorité palestinienne d'Israël. Ils ne se reconnaissent plus dans les stéréotypes courants qui les enferment dans une image de « nomades » dépassée depuis longtemps. Les 130.000 (en 2002) Bédouins du Néguev forment une minorité de la minorité palestinienne dans la société israélienne. Le Néguev contient 8% de la population totale d'Israël, ce qui équivaut à environ 500.000 habitants, dont plus d'un quart sont Bédouins. De part un taux d'accroissement démographique élevé (5,5%), la population bédouine va doubler d'ici 2020 [Shamaï, 1998].

Les Bédouins du Néguev vivent dans un environnement local en voie de métropolisation. Le pays tout entier constitue un état-ville, les habitants sont concentrés entre Haïfa et Beer Shéva. Les interrelations en termes de complémentarités économiques sont fortes entre les quatre pôles urbains que sont la ville-port de Haïfa au nord, Tel Aviv, Jérusalem au centre et Beer Shéva au sud [Lerman H. & Lerman E., 1992]. La région urbaine de Beer Shéva est aussi désignée comme la « régiopole du Néguev » [Gradus & Stern, 1980]. Elle doit permettre à moyen terme de désengorger Tel Aviv et le centre du pays en proie à de graves problèmes de trafic. Cette région où n'existait pas de villes avant la déclaration de l'État d'Israël, hormis Beer Shéva, fait l'objet depuis la création de l'État israélien, d'un développement volontariste. La ville est structurée autour de son Université (près de 15.000 étudiants) et de ses industries chimiques et autres. Il y a quelques décennies, cette région périphérique a acquis une notoriété mondiale, notamment par le développement de l'Université spécialisée dans la recherche des zones désertiques. L'Université s'occupe de manière intensive de la population des Bédouins du Néguev, à différents niveaux. Actuellement (2002), 363 étudiants bédouins étudient à l'Université dont beaucoup constituent la première génération à accéder au savoir. 146 femmes sont du nombre, dont 26 ont entamé un cycle de maîtrise ou de doctorat.

Les infrastructures (routes, administrations, gare, Université, parcs, etc.) se sont développées de manière extraordinaire dans les années 1990 métamorphosant la ville. Ces efforts vont dans le sens des ambitions affichées dans le plan directeur établi en 1998 « métropole Beer Shéva 2020 », qui table sur une conurbation de près d'un million d'habitants dans 20 ans.

### **4.6.2 La territorialisation**

Il s'est opéré une ségrégation spatiale des Bédouins du Néguev à plusieurs niveaux. On distingue notamment la ségrégation Juifs-Bédouins, la ségrégation Arabes-Bédouins et la

ségrégation entre lignages. Les mécanismes de la ségrégation dans le Néguev sont de deux ordres : le marché du logement et du sol et les affinités socioculturelles. Dans le contexte politique israélien, ni les Bédouins, ni l'État n'ont essayé d'enrayer le mécanisme de ségrégation.

Les causes de la ségrégation sont multiples ; d'abord, les Bédouins qui désireraient s'intégrer à Beer Shéva parmi la population juive ne sont pas sûrs de pouvoir le faire à cause du conflit israélo-palestinien. Par ailleurs, presque personne, côté planificateur, ne songe à remettre en cause cette ségrégation. L'idée même de planifier des villes mixtes pour le relogement des Bédouins n'est jamais entrée en compte dans les politiques gouvernementales.

La ségrégation Bédouins-Juifs au niveau des villes se double d'une ségrégation par lignages au niveau des quartiers. Les familles bédouines tendent à former des quartiers fermés (dans les villes) ou des villages tribaux dans lesquels ne pénètrent pas les membres d'un autre lignage.

L'intégration dans les villes arabes ne concerne pas l'ensemble des Bédouins à cause de l'éloignement : les villes arabes israéliennes les plus proches étant Ramlé ou Lod (Lyddia) à une centaine de kilomètres. Toutefois, les Bédouins qui se sont déplacés vers les villes arabes du centre du pays ont conservé des quartiers distincts.

L'autre facteur de territorialisation est d'ordre économique. Les choix résidentiels des Bédouins sont limités car ils font partie des basses catégories socioprofessionnelles. Le salaire moyen annuel à Tel Shéva ne représente que 67% de celui de Beer Shéva, le chef lieu du district [Lithwick, 2000]. Cinq des sept villes bédouines occupent le rang le plus bas dans le classement socio-économique des municipalités d'Israël. La plus grande localité, Rahat, est la dernière du classement. À l'inverse, les lotissements pavillonnaires voisins (Omer, Metar, Léavim), avec lesquels les Bédouins comparent leur propre habitat, sont classés au sommet de la hiérarchie socio-économique du pays<sup>51</sup>.

#### **4.6.3 Le problème de la terre**

L'urbanisation informelle est une réponse bédouine à une politique d'urbanisation dont l'objectif principal est l'évacuation des terres habitées par les Bédouins. Il faut rappeler qu'encore aujourd'hui, la moitié des Bédouins du Néguev ont refusé le passage à la ville planifiée et vivent dans plus de 100 villages « non-reconnus » dans des abris de tôles et des

---

<sup>51</sup> Selon les données officielles sortant chaque année et classant les municipalités selon un index socio-économique, Omer est au quatrième rang socio-économique des municipalités israéliennes et Tel Shéva est l'antépénultième dans ce classement qui rassemble les 204 municipalités d'Israël [Lithwick, 2000, p. 13].

baraques, et aussi dans des constructions en dur. Un très petit nombre d'entre eux vivent encore sous tentes, d'agriculture et d'élevage.

Pour optimiser l'utilisation du territoire, l'État demande aux planificateurs de concentrer les Bédouins dans un nombre aussi petit que possible de localités semi-urbaines (en se basant sur le fait que, selon les registres et les livres du cadastre ottoman et britannique, la terre n'est pas aux Bédouins). De leur côté, les Bédouins ne sont pas prêts à bouger de leur terre car ils affaibliraient leurs revendications qui reposent sur son occupation historique et ininterrompue. Par ailleurs, ils ne pensent pas que leur vie sera meilleure dans les villes planifiées. Ils sont inquiets des problèmes sociaux qui y émergent, en particulier au niveau des jeunes. Pour eux la vie en ville signifie l'abandon de la tradition, de la tribalité, et certains se méfient de la tentation à la consommation dans les villes de produits tout aussi inutiles que chers et des taxes et frais fixes qu'il faut y assumer.

#### **4.6.4 La politisation des projets d'urbanisation**

Les projets de villes sont du relogement « encouragé » ou « subventionné »<sup>52</sup> : d'un côté, les terrains équipés et vendus bon marché donnent accès aux subsides et aux prêts hypothécaires subventionnés et, de l'autre, le Gouvernement refuse d'équiper et n'hésite pas à démolir les maisons construites sur les sites tribaux.

Les Bédouins se sont organisés en associations pour défendre leurs droits à rester sur leurs terres et sont soutenus par des organisations et des associations non gouvernementales israéliennes<sup>53</sup> dont les résultats à ce jour sont encore limités<sup>54</sup>. Les projets de l'État se fondent sur une rationalité économique et urbanistique qui ne reconnaît pas les préoccupations

---

<sup>52</sup> Deux petites villes sont nées d'un relogement forcé à proprement parler (expropriation indemnisée par l'État pour la construction d'un aéroport militaire dans le Néguev après l'évacuation du Sinaï).

<sup>53</sup> Entre autres : Association for Civil Rights in Israel, the Jewish-Arab Economic Development Fund, the Abraham Foundation, the New Israel Fund (Shatil), The Arab Association for Human Rights, The Regional Council for the Unrecognised Villages in the Negev, The Association for Support and Defence of Bedouin Rights in Israel, The association of fourty.

<sup>54</sup> Trois familles ont obtenu en 2001 la planification de leur village (Abou Caf, Al Sayed, Tarabin). Ces trois villages sont les premières « victoires » remportées par les Bédouins pour obtenir la planification de villages-lignage exclusifs au lignage et, en ce qui concerne Abou Caf (à Umm Batin) et Al Sayad (à Kaser El Sir et Waddi Ghwain), pour conserver leur lien avec leur site historique. Mais cela constitue encore une exception.

culturelles et identitaires des Bédouins<sup>55</sup>. L'État table sur l'attrait des villes tandis que les Bédouins améliorent leurs baraques dans l'habitat tribal. Celui-ci est toujours plus peuplé en raison de la croissance démographique naturelle. Parfois, les Bédouins arrivent cependant à obtenir certains services du Gouvernement,<sup>56</sup> comme par exemple l'adduction d'eau ou le ramassage scolaire.

Le relogement implique une sorte de déracinement. En effet, la terre historique participe à l'identité du groupe. Par ailleurs, la terre préside à l'organisation sociale sur le territoire selon un mode d'accès lignager<sup>57</sup> au sol. Le mode d'habiter en famille intègre la proximité et l'autonomie des membres de la famille patriarcale, des lieux de rencontres au sein de cette famille, l'intimité de la famille nucléaire et la distance avec les Bédouins étrangers au lignage. Seule la moitié des Bédouins a accepté de s'urbaniser. Les habitants qui vivaient déjà sur les sites des villes et ceux qui n'avaient pas de terre ont fait le passage à la ville ; ceux qui voient dans le relogement une rupture de leur lien à la terre et ceux qui refusent la cohabitation avec d'autres lignages sont restés dans leur habitat.

Le mode réglementaire de planification en vigueur en Israël, essentiellement centralisé<sup>58</sup>, rend difficile des formes de planification d'en bas. Yehoyahin Gur, à l'époque urbaniste du district

---

<sup>55</sup> Le problème ne semble pas résolu dans le dernier projet : le plan global « Métropole Beer Shéva, 2020 », conçu à la fin des années 1990 développe un modèle progressif d'urbanisation pour 3 à 5 nouvelles villes bédouines. Les communes urbaines auraient la forme de villages semi-agricoles. Puis, avec l'augmentation de la population et l'adoption d'un mode de vie moderne, un habitat plus dense serait construit dans les espaces laissés libres entre le centre et les quartiers. Le plan n'a toujours pas emporté l'adhésion des principaux intéressés.

<sup>56</sup> Le Gouvernement cède quand des organisations islamiques le concurrencent dans les domaines où il se désengage.

<sup>57</sup> Les groupes bédouins se structurent autour de l'accès partagé aux femmes du lignage. Cette notion de partage est transposable dans l'accès au sol; elle "préside à la gestion du territoire" [Parizot, 2001, p. 54].

<sup>58</sup> L'appareil de planification israélien est construit sur le modèle du Mandat britannique dont la structure est formulée par l'ordonnance du « town planning » (1936). Les organes de planification sont hiérarchisés selon trois niveaux ; le local, le district et le territoire entier. La loi britannique stipulait que le Gouvernement a le droit de construire où il le décide si des impératifs de sécurité l'exigent, ce qui a servi lorsqu'il a fallu bâtir d'urgence des logements et des équipements à la fin des années 1940 et dans les années 1950 [Reichman & Yehudai, 1984]. À partir de 1965, une loi sur la planification et la construction remplace la loi britannique. L'autorité du haut commissaire passe aux mains du Ministre de l'intérieur et l'autorité du « district commissioner » aux mains du Gouverneur de district. La loi de 1965 définit les formes et la hiérarchie des plans d'affectation qui servent de cadre réglementaire à l'aménagement du territoire. Les plans sont établis à l'échelle nationale,

au Ministère de l'intérieur, a tenté d'obtenir, dans les plans nationaux, la planification du village de la famille Abou Rabia, sur un terrain d'environ 23 hectares, sur leur site tribal. Il a fallu remonter toute la procédure d'autorisation jusqu'en haut, car il était nécessaire de changer le plan d'affectation de la région. Le district s'est présenté comme promoteur. Le gouverneur du district devait être d'accord, la direction des terres devait reconnaître que la terre était libre et les membres de la famille Abou Rabia devait prouver que la terre était à eux et c'est ce qu'ils ont fait. Cependant, ces démarches sont difficiles et longues, Yehoyahin Gur se souvient : « *Il m'a fallu convaincre l'administration des terres (Israel Land Authority) que la terre était aux Bédouins. Puis, je me suis assuré qu'il n'y aurait pas d'opposition au niveau du district car il fallait, après l'autorisation au niveau national, obtenir aussi leur aval. Certains membres de la Commission du district ont commencé par refuser. Par exemple les représentants du Ministère du logement qui sont responsables des villages bédouins ... . Puis, j'ai été à trois reprises à la Commission nationale pour la planification pour les convaincre. À la Commission nationale d'urbanisme certains ne voulaient pas permettre le changement du plan qui aurait autorisé le village ...* » [Gur, interview, 2000]. Ce n'est qu'une fois le changement accepté dans le plan d'affectation national qu'il a été possible de commencer le processus habituel de la planification, c'est-à-dire planifier, présenter un plan au district et toute la suite de la procédure... .

#### **4.7 Conclusions**

Les projets de villes bédouines ont été décidés par le Gouvernement israélien pour enrayer la construction d'un habitat en dur, non planifié, autour de Beer Shéva.

Les planificateurs n'ont pas fait participer les populations bédouines aux grandes idées du projet. Des essais d'urbaniser les populations bédouines dans des villes arabes du centre et à Tel Shéva ont été lancés, dans les années 1960. Ces essais n'ont pas eu le succès escompté. Dans les années 1970, un modèle urbanistique a été développé à Rahat avec la population. Il a eu plus de succès que les précédents et a été appliqué par la suite aux autres villes bédouines (Tel Shéva, Kseifa, Lakya, Hura, Segev Shalom et Aroer). Le relatif succès de ce modèle

---

régionale et locale, et sont validés par la Commission qui se trouve à l'échelon immédiatement supérieur à celle qui a rédigé le plan. Un plan local est approuvé par le district, un plan régional, par la Commission nationale, un plan d'affectation national par le Gouvernement. Les plans locaux ne peuvent contredire les plans globaux. Un changement de plan à l'échelle nationale doit passer devant la Commission nationale d'urbanisme et le Gouvernement.

urbanistique auprès des habitants a permis au Gouvernement de poursuivre sa politique d'urbanisation sans la remettre en question.

Ainsi la transition des Bédouins à la ville planifiée s'est faite sous une forme unique dont la composante de base est le terrain de 1000 m<sup>2</sup> équipé d'une maison familiale ; c'est pourquoi le processus de relogement est à son plafond. En effet, ceux qui n'ont pas fait le pas attendent un modèle urbain différent et, surtout, une approche qui tient compte de leur attachement à leur terre et à leur habitat actuel.

Parallèlement au développement urbain, il s'est opéré une ségrégation spatiale des Bédouins du Néguev. L'État n'a rien fait pour contrer cet état de fait. L'idée même de planifier des villes mixtes pour le relogement des Bédouins, ou de favoriser leur intégration à Beer Shéva, n'est jamais entrée ligne de compte dans les politiques gouvernementales. La maison individuelle promue par l'habitant a eu pour effet d'intégrer individuellement les Bédouins dans les villes sans toucher l'intégration économique, sociale, politique des Bédouins dans la société israélienne.

La politique d'urbanisation des Bédouins dans des villes de relogement n'est pas un réel succès puisque l'objectif de l'État de libérer la périphérie de Beer Shéva de l'habitat informel n'a pas été atteint. Seule la moitié des Bédouins a accepté de s'urbaniser. En terme absolu, compte tenu de la croissance démographique, la population de l'habitat informel a même augmenté. Les habitants qui n'avaient pas de terre ont fait le passage à la ville ; ceux qui voient dans le relogement une rupture de leur lien à la terre et ceux qui refusent la cohabitation avec d'autres lignages sont restés dans leur habitat. L'urbanisation informelle est une réponse bédouine à une politique d'urbanisation dont l'objectif principal est l'évacuation des terres habitées par les Bédouins.

## CHAPITRE 5

### TEL SHÉVA

#### 5.1 *Liminaire*

Ce chapitre est consacré à Tel Shéva.

Dans le chapitre 1, nous avons présenté le cadre de référence de Scudder et Colson [1982] pour l'étude du relogement forcé ; l'essentiel de ce chapitre examinera les parallèles à ce modèle qui apparaissent dans le développement de Tel Shéva.

Dans un premier temps, nous expliquerons la composition tribale de la ville. Nous verrons qu'au moins trois groupes d'origines différentes coexistent à Tel Shéva. Nous expliquerons aussi le voisinage familial typique qui s'opère dans les quartiers. Nous verrons comment les parcelles voisines tendent à être peuplées par des groupes bédouins homogènes.

#### 5.2 *La population de Tel Shéva*

A Tel Shéva, trois groupes<sup>59</sup> d'origines distinctes coexistent.

1. Les Bédouins Qdirat. Anciennement établis sur les terres de Tel Shéva et des alentours,
2. Les Bédouins Jaraouin. Anciennement établis au nord du Néguev, ils ont été déplacés dans les années 1950 sur des terres que l'État leur prêtait au nord de Tel Shéva.
3. Les familles d'origine fellah (paysanne).

Les Bédouins Qdirat (30.000 habitants), membres de l'ancienne confédération tribale Tiyaha, sont les occupants historiques de la région<sup>60</sup>. Tel Shéva est situé au milieu de leur territoire. Une proportion importante<sup>61</sup> de ce groupe refuse d'abandonner leur habitat tribal dont ils se

---

<sup>59</sup> Les Noirs n'en font pas partie. À l'origine esclaves travaillant pour les tribus bédouines, ils sont nombreux à Ségev Shalom et Rahat mais pas à Tel Shéva.

<sup>60</sup> Cette région inclut deux villages Hura et Tel Shéva et un tiers de la population bédouine qui n'est toujours pas urbanisée.

<sup>61</sup> Des familles Abou Assa (environ 500 personnes), et Al Assem (environ 2.000 personnes) habitent des villages non reconnus par l'administration, en périphérie de Tel Shéva. Le lignage Abou Caf (environ 1.800 personnes), établi à côté de Tel Shéva, refuse en bloc le passage à la ville de Tel Shéva.

considèrent propriétaires. Ceux qui habitaient à l'emplacement de Tel Shéva ont simplement troqué la baraque informelle contre une maison.

Alors que les Qdirat conservent leurs attaches territoriales, les Jaraouin ont été déracinés. Alliés dans la confédération tribale Tarabin, ils étaient arrivés au milieu du 18ème siècle dans la partie la plus arrosée du Néguev, la région d'Ashkelon où, à la veille de la guerre israélo-arabe de 1948, ils avaient commencé à construire et à cultiver [Boneh, 1982, p. 135-141]. Comme la plupart des Bédouins de cette région très exposée aux combats, ils ont fui la guerre de 1948. Cependant, certains sont revenus et ont cherché à se réinstaller sur leurs terres. Ils représentaient quelques 200 individus appartenant à deux lignages<sup>62</sup> sur une population de près de 3.000 avant la guerre<sup>63</sup> [Boneh, 1982, p. 51-52]. En 1952, lorsque les terres du Néguev ont été placées sous administration militaire, ils ont été déplacés puis installés dans la région de Beer Shéva. Des terres leur ont été louées pour une somme symbolique [Boneh, 1982, p. 146]. Lors de la construction de Tel Shéva, ils ont tout d'abord refusé de se mêler aux habitants de la ville. Puis, en 1987, ils ont fait le déplacement collectivement dans trois quartiers de Tel Shéva où ils vivent à présent.

Les groupes « falahin » (paysans) composés de nombreuses « petites » familles, ont été parmi les premiers à se loger à Tel Shéva. Attirés par le développement de l'agriculture dans le Néguev au 19ème et au 20ème siècle, ils ont travaillé comme métayers pour les Bédouins. Le rapport propriétaire-métayer était un des éléments du statut social. N'étant pas attachés à la terre au même titre que les Bédouins, les groupes paysans ont été les premiers à chercher un travail salarié pour se libérer de leur dépendance économique. Ces différences d'origine, très présentes par le passé, tendent à perdre une partie de leur sens aujourd'hui. Un Bédouin Abou Assa explique : *« Je ne sais pas ce qu'est la définition de falahin aujourd'hui. À l'époque c'était des gens qui n'avaient pas de terre et qui travaillaient pour d'autres. Mais installés dans le Néguev, ils ont fondé leur propre famille et ont parfois acquis de la terre et sont devenus Bédouins »* (Majed, Abou Assa, 34 ans, habitat tribal).

Les « falahin » (paysans), ne forment pas un grand groupe d'origine ou de parenté commune. Ils descendent des paysans venus individuellement de la vallée du Nil ou de régions agricoles de Palestine pour cultiver la terre des Bédouins au 19ème et au 20ème siècle. Ils n'ont pas

---

<sup>62</sup> Les deux lignages sont les Abou Ranem de la tribu Abou Ranem et les Abou Sirhan de la tribu Abou Galioun.

<sup>63</sup> En 1928 la tribu Jaraouin est composée de trois lignages : Abou Galioun, Abou Salik et Abou Yiheh. Selon le recensement (incertain) de la population bédouine du Néguev en 1946, il faut compter au total, en 1946, 21 lignages Jaraouin et 3.927 individus [Muhsam, 1966, p. 31]. Le recensement de 1931 donne une population Jaraouin de 2.480 individus [Randolph, 1963, p. 53]. Oppenheim donne 13 lignages [Oppenheim, 1939, p. 106].



conquis la terre comme les autres groupes mais l'ont achetée ou louée pour la cultiver. Lorsqu'un lignage d'origine paysanne est suffisamment grand, il tend, comme les autres groupes, à former un quartier homogène. Cependant, la plupart des lignages d'origine « falahin » de Tel Shéva sont trop petits pour remplir un quartier. Dans le quartier 38, des familles « falahin » sont mêlées aux lignages Al Assem. Le quartier « falahin » 6 est partagé par la famille Abou Roustoum et Abou Amra. Les Abou Roustoum sont venus en bloc à Tel Shéva à cause d'un différent avec la tribu Al Azazme dans l'habitat tribal.

### **5.3 Les phases du développement de Tel Shéva**

#### **5.3.1 Les tâtonnements : de la fin des années 1960 à la fin des années 1970**

Tel Shéva a été planifié sur un site habité principalement par la tribu Abou Rkayek. Dans les années 1960, les lignages Qdirat de la région de Tel Shéva étaient réunis sous l'autorité administrative du Cheikh Abou Rkayek. Au début des années 1960 ils formaient une population de plus de 3.000 habitants. Les jeunes garçons étaient scolarisés dans une maison en adobe qui servait d'école. Quelques familles habitaient dans des maisons en adobe, d'autres habitaient dans des baraques et des tentes. Les maisons en adobe et en pierre, en ruines, sont encore visibles aujourd'hui à l'est de Tel Shéva. Robert Randolph [1963, p. 101] apporte un témoignage de l'époque. *« Le groupe Abou Rkayek est extrêmement localisé et sédentaire. Les membres de cette famille habitent à 3 ou 4 milles de Beer Shéva et vivent dans une zone d'où ils bougent peu. Ils louent en bail de l'État la terre pour la cultiver et possèdent quelques bêtes. Environ 8 familles habitent dans des maisons en pierres. Le mélange de tentes et de constructions suggère un petit village. (...) Il y a une école élémentaire au milieu de la zone et la plupart des garçons la fréquente ».*

La plupart des Bédouins vivaient déjà dans des baraques de tôles ; les tentes étaient utilisées comme « chig » (espace des hommes). L'architecte Arie Peled, chargé du premier projet de planification, se souvient. *« J'ai regardé comment les Bédouins vivaient... ils n'avaient pas de maisons mais des baraques et abris de tôles. Mais j'ai été reçu sous des tentes ».*

Le site de Tel Shéva avait un intérêt certain pour l'urbanisation. Il n'est qu'à 5 kilomètres à l'Est de Beer Shéva. Son identité géographique est claire, entre le nahal<sup>64</sup> Hébron et le nahal Beer Shéva. De plus, sa situation, au centre de gravité de l'aire de dispersion des Bédouins du Néguev, laissait prévoir un bon potentiel de croissance.

---

<sup>64</sup>Le nahal (hébreu) est un cours d'eau intermittent.

À ces débuts, de 1966 jusqu'en 1980, Tel Shéva n'a pas fait l'objet d'un plan d'urbanisme, mais d'expérimentations sous la forme de deux projets<sup>65</sup> successifs. Ni pour le premier, ni pour le deuxième, la population n'a été consultée. Dans le premier projet, des maisons ont été construites sur des parcelles de 400 m<sup>2</sup> qui devaient être vendues aux Bédouins. Dans le deuxième projet, les parcelles de 1000 m<sup>2</sup> environ étaient vendues vides de construction, la promotion de leur maison étant laissée aux habitants.

Du premier projet, 43 maisons ont été construites en 1968. Les parallélépipèdes blancs, de part et d'autre de la route d'accès, en recul de deux mètres par rapport au trottoir, rythment la rue. L'entrée est placée sur le côté. Dans une deuxième étape, d'autres rangées de maisons devaient se construire au dos de la première rangée et des groupements de 10 ou 12 parcelles devaient s'articuler en diaphragme autour de petites placettes formées par la convergence des rues (figure 5.1). L'école élémentaire et le « centre » (deux boutiques, un centre communautaire et une clinique) ont été construits en même temps que les premières maisons (figure 5.1). Le règlement du quartier fixait le nombre d'étages à deux et la surface constructible à 30% de la surface du terrain.

L'idée des promoteurs était de construire une maison sur le modèle de la tente. Le plan est agencé dans un rectangle de 69 m<sup>2</sup> séparé par des murs transversaux en trois travées de 3,3 mètres de portée. La moitié de la travée centrale est une courette intérieure carrée non couverte. Dans l'autre moitié s'articulent l'entrée « famille » depuis le jardin (à l'arrière), l'accès à la cuisine et au salon (d'un côté) et à la chambre (de l'autre côté) et s'y trouvent les toilettes et la douche. L'entrée « publique », sur le côté de la maison, donne directement dans le salon. Un mur empêche la pénétration du regard vers le jardin depuis le seuil extérieur.

Ce plan permettait la séparation traditionnelle femmes-hommes. Les invités et les hommes utilisaient l'entrée sur la rue, les femmes et leurs invitées utilisaient l'entrée arrière en passant par les jardins. Les enfants utilisaient les deux entrées de la maison indistinctement [Lewando Hunt, 1977, p. 666].

---

<sup>65</sup> L'histoire du premier projet a été relatée dans le chapitre précédent.

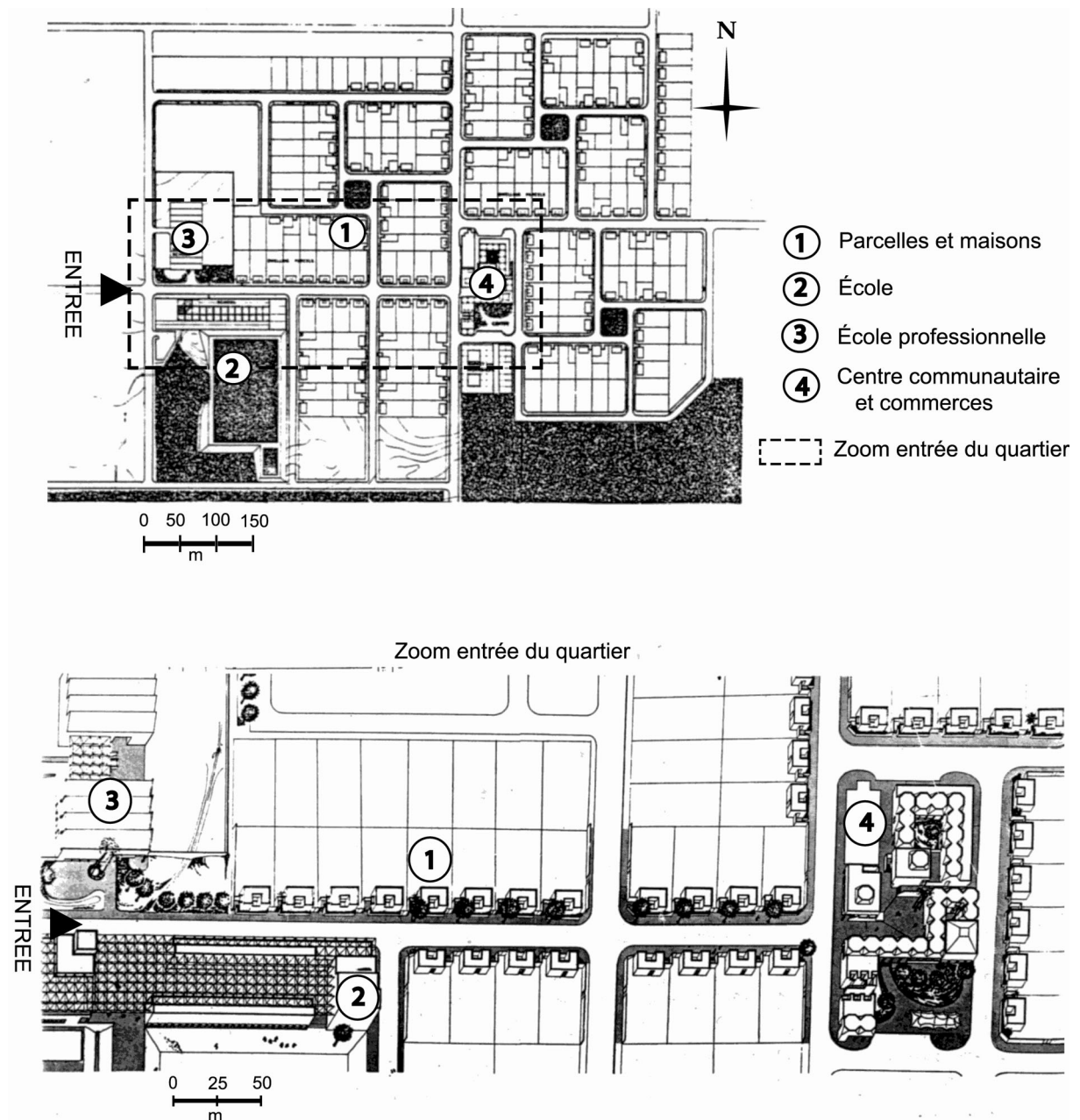


Figure 5.1

Figure 5.1 : premier projet de Tel Shéva et plan détaillé du centre public (source: Harlap, 1977).

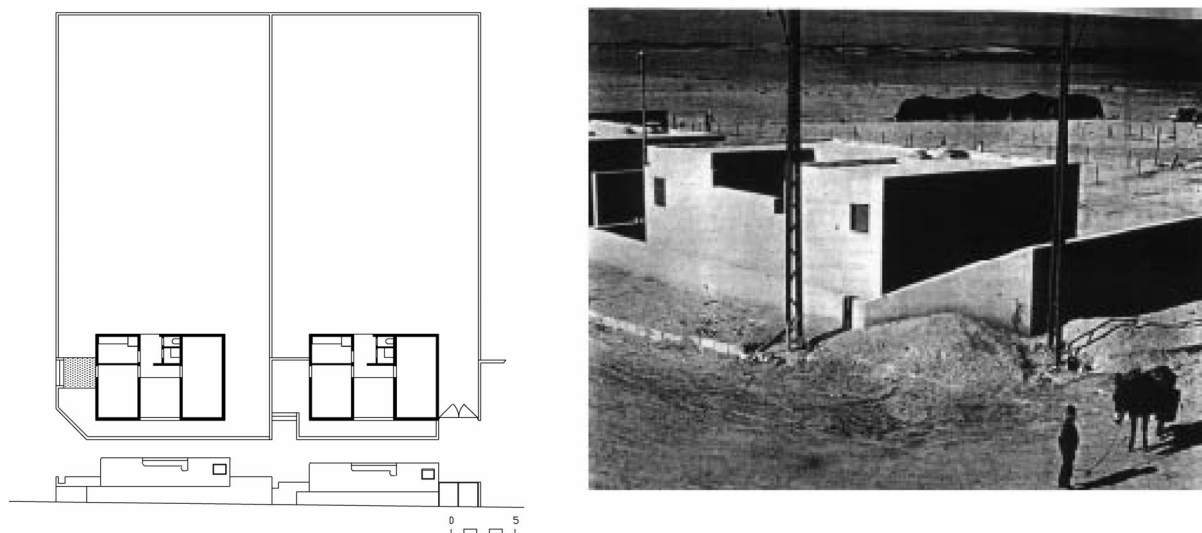


Figure 5.2

Figure 5.2 : plan et photo des maisons construites par le Ministère du logement en 1968.

Ce premier projet ne marque pas véritablement le début du processus de passage à la ville ; le Gouvernement a eu beaucoup de peine à vendre ces 43 maisons. Huit ans après leur construction, seules 27 maisons ont été acquises par des familles bédouines. Parmi les maisons restantes, l'une servait de clinique à un pédiatre qui s'est installé dans le village, une autre servait de service pédiatrique pour la petite enfance. Les 16 autres maisons ont été louées par le Ministère de l'éducation pour loger une cinquantaine d'enseignants venus de la Galilée, qui enseignaient dans les 17 écoles élémentaires des Bédouins du Néguev. Ces 27 ménages<sup>66</sup> représentaient une toute petite fraction de la population qui habitait informellement autour du village.

Il faut attendre 1974 pour que le projet d'urbaniser des Bédouins à Tel Shéva soit relancé ; mais le plan de 1966 fut abandonné. À l'instar de Rahat, dont la construction de maisons a été lancée en 1972 avec succès, des parcelles d'environ 1000 m<sup>2</sup> allaient désormais être vendues aux Bédouins qui construiraient eux-mêmes leur maison. Cependant, le plan de la ville proposé en 1974 rappelle le premier projet : des groupements d'environ 50 parcelles s'articulent autour de placettes formées par la convergence des rues. Pour les planificateurs, la

<sup>66</sup> L'âge moyen des premiers propriétaires de maisons était de 34 ans. Parmi les 27 premières familles de Tel Shéva, 14 familles étaient d'origine "fellah", neuf faisaient partie de la même famille, cinq étaient d'anciens citadins de Beer Shéva d'avant 1948 qui s'étaient installés parmi les tribus bédouines après la guerre de 1948. Neuf ménages étaient de la famille Abou Rkayek, six de la famille El Baz et une famille Jarouin.

perspective brisée des rues favorise des petits voisinages comme dans l'habitat tribal. Le projet total comprend une quarantaine de ces groupements, mais seulement quatre ont été réalisés et forment aujourd'hui le quartier 26 (figure 5.3).

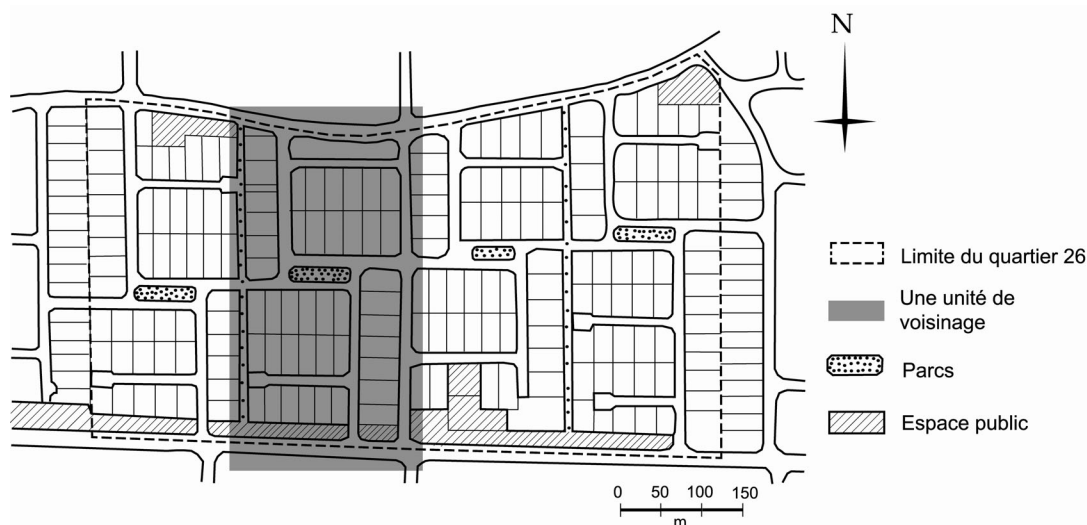


Figure 5.3

Figure 5.3 : le quartier 26 ; réalisation partielle du plan prévu pour Tel Shéva en 1974.

Le quartier ancien a été étendu ; les parcelles de 400 m<sup>2</sup> déjà tracées étaient vendues jumelées. À cette époque le prix d'un dounam (1000 m<sup>2</sup>) était de 2.500 livres israéliennes (3.600 dollars de 2002)<sup>67</sup>.

La vente de parcelles vides n'a pas accéléré le développement de Tel Shéva. Les Bédouins qui vivaient en lignage refusaient de pénétrer dans un quartier habité par des membres d'un autre lignage [Lewando Hunt, 1979]. Par ailleurs, les plus âgés, sans salaire fixe, ne pouvaient pas faire face aux dépenses liées au paiement des charges et des taxes mensuelles de la ville. Certains pensaient aussi qu'habiter dans une maison correspondait à perdre quelque chose de ce qui faisait leur identité.

Dans le quartier qui a été réalisé sur le plan de 1974, au sud de Tel Shéva, le développement a été lent ; une douzaine de terrains ont été acquis en 1977 mais seules deux maisons ont été bâties à cette époque ; sur le reste des terrains il y avait des baraques de formes et de tailles variées et une tente [Lewando Hunt, 1979].

<sup>67</sup> Le Ministère du logement proposait pour la construction de la maison des hypothèques de 45.000 à 60.000 livres israéliennes (65.000 à 86.500 dollars d'aujourd'hui) remboursables sur dix ans à un taux de 10% par an. 4.000 livres de ce prêt (5.700 dollars d'aujourd'hui) se transformaient en don après 10 ans.

Les quartiers ont été peuplés par des individus ou des petits groupes : le père et ses fils ont habité en général à proximité. Ce sont des femmes qui ont poussé certains à s'installer.

À la fin de cette période, les quartiers mélaient différents lignages. Néanmoins, deux lignages ont commencé à peupler des zones spécifiques. Les Abou Rkayek (Bédouins Qdirat) et les El Baz (Bédouins falahin). Les Abou Rkayek ont commencé en 1974 à acquérir des parcelles à l'ouest du quartier ancien de 1968. Les El Baz se sont installés dans le quartier 26. Cependant, ces quartiers ne sont pas homogènes mais marqués par l'« enkystement » de groupes familiaux d'origines tribales différentes. D'autres familles ont rejoint ces quartiers par la suite, comme les Al Assem (Qdirat) qui ont commencé à s'installer à partir de 1979 dans la partie ouest du quartier 26.

À la fin de cette période, la plupart des Bédouins autour de Tel Shéva vivaient encore sous tente ou dans des baraques de tôles.

### **5.3.2 Le peuplement : 1978-1982**

À partir de 1978, l'augmentation des demandes de permis de construire annonce le véritable démarrage de Tel Shéva. Cependant, jusqu'en 1980, beaucoup de Bédouins hésitent encore à s'installer car Tel Shéva ne possède toujours pas de plan de quartier et il n'y a pas de limite claire entre les lignages dans les quartiers. Les Bédouins s'installent individuellement dans des quartiers qui sont hétérogènes. Parmi ces quartiers, il y a le quartier 26 et le quartier ancien avec son extension à l'est, tous deux déjà mentionnés dans le paragraphe précédent, et le quartier 3.

En 1981, un plan d'urbanisme (plan d'affectation de zones) est établi pour Tel Shéva selon les principes des quartiers-lignages développés à Rahat et formulés dans le plan directeur des Bédouins de 1977 (chapitre 3). Le plan d'urbanisme de Tel Shéva sera définitivement approuvé en 1986. Il établit une capacité de 15.000 habitants. Il étend la construction par l'habitant de sa maison et propose 13 nouveaux quartiers d'une centaine de parcelles de 1.000 m<sup>2</sup> (figure 5.4)<sup>68</sup>.

---

<sup>68</sup> Le dounam est une unité de mesure turque, encore employée en Israël, qui correspond à 1000 m<sup>2</sup>.

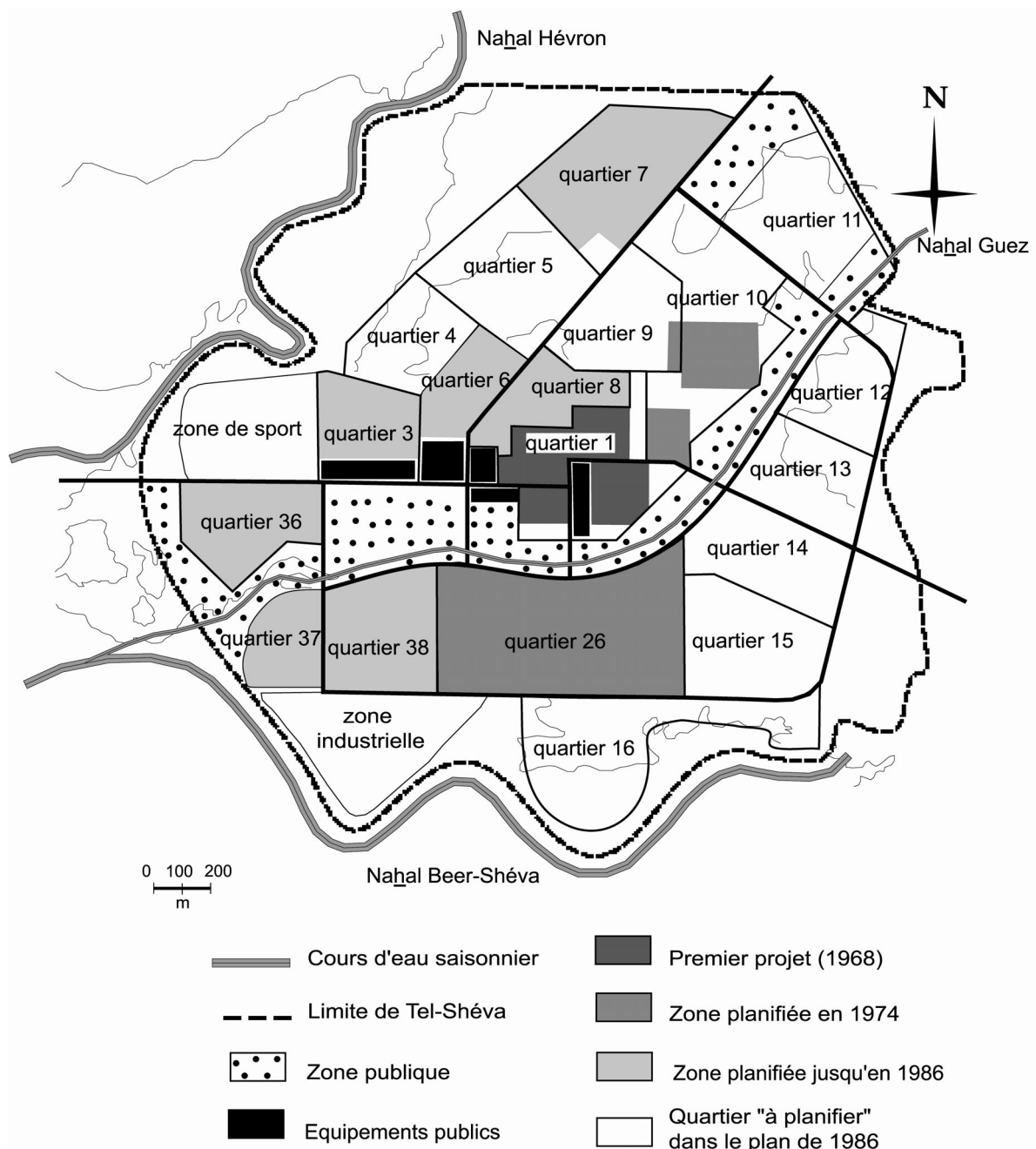


Figure 5.4

Figure 5.4 : Schéma de Tel Shéva d'après le plan d'affectation de 1986.

Le plan de 1986 postule la partition en deux des parcelles dans un intervalle de 10 à 15 ans. Cette partition permet la construction d'une maison supplémentaire sur la parcelle des

parents.<sup>69</sup> Le plan suppose une influence croissante de la société israélienne sur la société bédouine, l'affaiblissement de l'ordre tribal et la réduction des naissances jusqu'à cinq enfants par famille en moyenne. Il suppose aussi une demande accrue en services publics. Une zone verte est prévue le long du « nahal » Guez, qui sépare le village en deux parties. Le village est planifié de part et d'autre de cette zone verte. La zone publique, planifiée à l'entrée du village, est à la jonction d'une double boucle de circulation. La première boucle suit le « nahal » Guez, la seconde ceinture au sud la zone d'habitation et la sépare de la zone industrielle.

Les conditions de construction dans les parcelles sont portées à 40% de la surface du terrain, sans compter la cave (7% du terrain) et le local de services pour la maison (« mahsan ») (5% du terrain). Le règlement permet deux étages et autorise deux maisons par parcelles. Ces conditions permettent la construction de plusieurs appartements et étendent potentiellement l'urbanisation des terrains à plus d'une famille comme cela avait été envisagé dans le plan directeur de 1976.

Le plan de 1986 a contribué, avant même son adoption définitive, à un saut dans le peuplement de la ville parce qu'il clarifie la notion de quartier. En général, les quartiers ont été habités selon des lignages particuliers. Lorsque les lignages étaient trop petits pour habiter un quartier, ceux-ci se sont entendus pour se le partager. Dans le quartier, des familles patriarcales occupent des parcelles contiguës. Lorsque les habitants d'une même famille se partagent un « pâté » de parcelles, il apparaît au cœur de ce « pâté », un espace « intime » par lequel les femmes circulent et où se montent les tentes de la famille (« aricha ») ou les cuisines traditionnelles.

Les Bédouins Qdirat qui habitaient à proximité de la ville, et les Bédouins « falahin » ont été les premiers à s'installer. Les Bédouins Qdirat ont habité les quartiers dont ils occupaient déjà le site ou se sont installés dans l'extension de leurs premiers quartiers.<sup>70</sup>

---

<sup>69</sup> Aujourd'hui les parcelles contenant deux maisons sont encore rares, mais il est fréquent que plusieurs ménages habitent sur une même parcelle. Le doublement de la densité s'est réalisé par l'habitation du local de rangement prévu dans le jardin (le mahsan) ou par la construction d'une autre unité de logement à l'étage.

<sup>70</sup> Les lignages Al Assem et Abou Rkayek se sont installés, par extension du quartier 26, vers les quartiers adjacents. Le lignage Abou Rkayek s'est étendu successivement à l'est vers les quartiers 15, 14 puis 12. La famille Al Assem s'est étendue, depuis l'ouest du quartier 26, vers les quartiers adjacents au sud et à l'ouest planifiés pour elle. Avant la planification, ils habitaient dans ces quartiers qui sont en partie sur leurs terres traditionnelles.



### 5.3.3 Le développement : les années 1980

À partir de 1983, l'installation des groupes périphériques s'est poursuivie de manière continue mais à un rythme plus lent. Depuis cette date, la part la plus importante des besoins en parcelles est due à l'accroissement naturel de la population. Au niveau démographique, il s'agit à Tel Shéva, d'une période de stabilisation (augmentation de 200 habitants entre 1983 et 1984) et d'augmentation régulière (400-800 personnes par an) jusqu'en 2000 de la population. Entre 1983 et aujourd'hui, la part de l'augmentation de la population due à l'accroissement naturel est de 5.5% (Statistical Year book, 2000, Table II.2), alors que celle due à la migration nette varie entre 3 et 5%. La poursuite de la migration vers Tel Shéva concerne les groupes Qdirat et Jaraouin établis dans la périphérie proche ou lointaine autour de Tel Shéva.

Les Bédouins Jaraouin<sup>71</sup>, sont entrés collectivement à Tel Shéva en 1987 dans les quartiers 4, 5 et 7, tout au nord de Tel Shéva, proches de l'endroit où ils habitaient informellement. Leur déplacement a fait l'objet d'une négociation de leurs représentants avec les planificateurs. Sabha Abou Sirhan raconte le cas de sa famille : « *On habitait d'abord dans une cabane de bois. On attendait d'avoir notre propre village. Puis quand ils ont construit un quartier (le quartier 7) on n'a plus voulu attendre. On est entré dans le quartier ; on était 180* ». Lorsqu'ils se sont déplacés, ils ont commencé par construire sur leur terrain des baraques en attendant la construction de leur maison.

Le peuplement lent des Abou Assa (Qdirat) se réalise dans les quartiers 9 et 10 (planification : 1991) situés en partie sur leur territoire tribal. Ces quartiers encore peu peuplés sont en quelque sorte le « fief » des Abou Assa : « *Ceux qui habitaient déjà là-bas n'ont pas laissé d'autres habiter dans ce quartier et les Bédouins ont respecté cela. Finalement ils ont reçu leur quartier par la force des choses. Si tu dis à un autre Bédouin de ne pas venir, il ne vient pas* » (Nouri, Abou Assa, 34 ans, homme, habitat tribal<sup>72</sup>). Le quartier 11, en développement à l'extrême nord-est de Tel Shéva, est en partie sur le territoire tribal des Al Alaouin (Qdirat). Les Al Alaouin, peu nombreux et déjà en partie urbanisés dans les quartiers anciens, partagent leur quartier avec les Abou Anza (falihin). Les autres quartiers Qdirat sont les extensions des quartiers Abou Rkayek dont il a déjà été fait mention dans le paragraphe précédent (quartiers 15-14-12).

---

<sup>71</sup> Ils correspondent aux lignages actuels Abou Sirhan, Al Riati, Abou Hamdiah, Abou Sbitan.

<sup>72</sup> L'habitant n'a pas construit de maison à Tel Shéva, raison pour laquelle il n'est pas mentionné la date de planification. Il habite l'habitat tribal construit informellement en périphérie de Beer Shéva par les Bédouins sédentarisés.

Certains quartiers sont « bloqués » par des familles Qdirat qui refusent de les partager même s'ils sont encore à moitié vides. Pourtant, l'accroissement naturel de la population crée une demande forte en logements. Ainsi, les familles Al Assem encore établies à l'ouest de Tel Shéva attendent la construction de nouveaux quartiers pour rentrer dans la ville. Des familles « falahin » des quartiers anciens vivent à plusieurs dans les maisons pour des raisons économiques mais aussi souvent par manque de parcelles. Cette situation est paradoxale puisqu'aujourd'hui Tel Shéva compte environ 10.000 habitants souvent entassés<sup>73</sup> alors qu'elle est planifiée pour 15.000.

Un plan d'extension est en cours de préparation pour porter la capacité du village à 30.000 habitants pour 2020. Il permettra de mieux relier Tel Shéva à Beer Shéva. Cette dernière, qui s'étend, risque d'englober à moyen terme Tel Shéva. A l'est, une route qui ceinture Beer Shéva traversera Tel Shéva. Au sud, un pont sera construit au-dessus du cours d'eau intermittent « Beer Shéva ». Il donnera un accès direct à la zone industrielle de Tel Shéva qui, jusqu'à aujourd'hui, a eu un développement très réduit à cause de son accès problématique par les quartiers. Cette zone industrielle se trouvera dans la continuité des zones industrielles de l'est de Beer Shéva. Les nouveaux quartiers seront planifiés à l'est, hors des terrains tribaux.

### **5.3.4 L'affirmation de la ville : des années 1990 jusqu'à aujourd'hui**

Cette période est marquée par l'achèvement de la planification des quartiers du plan d'affectation de 1986 et par le développement des infrastructures et des équipements publics, ainsi que par le développement d'une dynamique politique locale.

Au moment des premières élections municipales en 1993, la structure sociale et physique de la ville a atteint un niveau de relative stabilité. Les quartiers du plan de 1986 ont été parcellarisés et des familles ont réservé les parcelles. Au niveau physique, la municipalité est construite et la plupart des quartiers sont complets et sont arrivés au stade de la construction de leurs équipements publics.

Le plan, assez ambitieux, des équipements publics est partiellement réalisé, une partie est en construction et une partie au stade de projet. Les écoles et la clinique ont été construites au début (années 1970), puis la mosquée (années 1980) et la mairie (années 1990) (figure 5.6). Un nouveau bâtiment, inauguré en 1999, a remplacé les pavillons provisoires de l'ancien centre culturel. Le souk couvert a été ouvert en 2000, mais son mode de gestion reste

---

<sup>73</sup> 10.166 habitants en date du 31 mars 2001 selon les données de la direction de la population du Ministère de l'intérieur.

problématique. Actuellement (en 2003), la municipalité s'agrandit d'un nouvel étage et la zone commerciale commence à faire l'objet de projets d'investisseurs bédouins.

L'ancien centre construit en 1968 se situe dans le quartier ancien, à 300 mètres de la nouvelle zone publique où se trouvent le souk et la municipalité. Avec le développement de la nouvelle zone publique planifiée dans le plan de 1986, l'ancien centre a perdu de son importance. La boutique qui s'y trouve s'ouvre directement sur la rue, contrairement à l'idée du début de distribuer les boutiques à partir de la cour. On y entre sans transition depuis le carrefour : pas de portique, pas d'ombre. Les marches empiètent sur le trottoir. Les habitants préfèrent l'accès direct, depuis la rue, à quelques pas de la voiture. La boutique est un lieu de passage concentrant tous les services : cigarettes, sandwiches, boissons, fruits et légumes, conserves, matériel scolaire, bonbons, lampes à pétrole et alimentation de base (farine, sucre). À la fois restaurant, quincaillerie, épicerie et supermarché. Le matin à 7 heures et pendant la pause de 9 heures 30, les enfants s'y rendent pour acheter bonbons, cahiers ou aliments. De même, les habitants au retour du travail y font leurs achats. Aujourd'hui, les boutiques principales (Abou Assa et Al Assem) sont construites en bordure de la route d'accès, à hauteur du nouveau centre né de la proximité de la mairie, du centre culturel, de la clinique, de la poste et des écoles, le long de la rue principale dans la partie ouest de la ville. Des plans sont en cours pour transformer ces boutiques provisoires, construites sans autorisation, en véritables magasins.

Le centre culturel municipal, « matnas » (Centre, Culture, Adolescent, Sport) est situé en face de la mairie. *« C'est une activité relativement nouvelle à Tel Shéva. L'année passée (1997) on ne savait pas ce que c'était que le « matnas » même si, sur le papier, il existait déjà. Il n'y avait d'activités ni en fin d'après-midi ni le soir. Le but est de mettre en oeuvre des projets en fonction des besoins de la communauté »* explique Nasser Abou Sirhan, le premier directeur bédouin. Nasser estime que le « matnas » devrait être lié au « chig »<sup>74</sup> (l'espace

---

<sup>74</sup> Le "chig" à Tel Shéva garde encore une importance dans la vie communautaire. À l'origine c'était une tente communautaire des hommes montée par les chefs de familles à proximité de leurs tentes. Elle servait d'espace de rencontre et d'espace de réception. Elle offrait un lieu pour la discussion des problèmes ou simplement la rencontre. Dans le désert, en l'absence des loisirs modernes, c'est dans le « chig » que les hommes passaient une grande partie de leur temps. Une assemblée nombreuse pouvait s'y tenir sur deux rangées se faisant face. Il permettait de nouer des relations entre les membres des clans et d'entretenir son image de marque et sa réputation. Le « chig » avait aussi une fonction politique. Dans le « chig » se réunissaient les Cheikhs, qui faisaient autorité et débattaient des problèmes de la communauté.

d'hospitalité et de réunion des hommes). De cette façon, il serait au centre tout en pénétrant dans les familles, afin que l'action touche aussi les adolescents et les femmes. Par sa nature et sa fonction, le « matnas » est lié aux autres fonctions publiques de la ville, à la municipalité, aux écoles, à la santé, aux associations diverses. Il a un rôle clé pour accompagner le passage de la communauté à l'urbain et à la modernité au niveau éducatif et culturel.

Jusqu'en 2000, le « matnas » était constitué d'un petit bureau et de deux petits pavillons. Aujourd'hui, c'est un édifice de 1800 m<sup>2</sup> répartis sur deux étages et richement équipé en informatique. Il est constamment empli de jeunes et d'enfants qui y pratiquent sports et travaux manuels. Des cours d'informatique y sont donnés, notamment dans le cadre des cours de formation-réinsertion pour les chômeurs, des cours d'alphabétisation pour les femmes, des activités de loisir et des camps de vacances y sont préparés et animés au long de l'année.

Contrairement au « matnas », la mosquée principale est promue par les habitants et financée par eux. Elle est située au centre de la ville, près de l'ancien centre commercial. Elle passe aux yeux des habitants pour une des plus belles de la région. Chacun s'y reconnaît un peu. Au niveau du paysage urbain, le minaret est un signe de reconnaissance qui renforce sa fonction sociale par sa forme architecturale. La cour de la mosquée n'est pas encore terminée, elle pourrait être un lieu de discussion, de rencontres et d'échanges. Ces dernières années, nombre d'habitants de Tel Shéva se sont rapprochés de la pratique religieuse. Des mosquées sont construites aussi dans certains quartiers<sup>75</sup>.

---

Aujourd'hui, le « chig » est une construction légère parfois en bois (de plus en plus rarement) couverte de toiles de jute doublées d'une étanchéité de plastique, ou parfois constituée de profils métalliques (de plus en plus fréquemment) et de tôles. On s'y installe sur les tapis et les coussins disposés sur le sol de terre battue ou de ciment. On peut le trouver aussi sous une forme plus contemporaine, en béton. Il permet de s'asseoir à l'extérieur sur une terrasse ou à l'intérieur, en fonction de la saison, contrairement à la tente qui s'ouvrait ou se fermait suivant la saison. Il est financée par les membres de la famille.

<sup>75</sup> La mosquée centrale a été planifiée par l'architecte de Beer Shéva Yehoyahin Gur. La mosquée Jaraouin est un projet d'un architecte chrétien, Ramzi, qui a construit aussi une synagogue à Beer Shéva et des maisons individuelles pour les Bédouins de Tel Shéva.



Figure 5.5



Figure 5.6



Figure 5.7



Figure 5.8

Figure 5.5 : l'ancien centre de quartier vu depuis l'accès dans la ville (photo 1999) (photo 1997).

Figure 5.6 : la mairie de Tel Shéva (photo 2000).

Figure 5.7: le souk de Tel Shéva (photo 1998).

Figure 5.8 : le chig du lignage Abou Sirhan construit en béton dans le quartier 7 (photo 1998).

Le terrain de football est situé dans la zone sportive, juste à l'entrée de la ville, entre le nahal Hévron et l'axe d'entrée. Le reste des terrains et les équipements sportifs sont à l'état d'ébauche. Le projet de la zone sportive comprend quatre terrains de tennis, une salle de sport, trois terrains de basket, un terrain d'entraînement pour le football, une piscine, un manège, un parcours "santé", une zone extérieure de jeux pour les colonies de vacances, un terrain de patins à roulette ainsi qu'une série de services, vestiaires, et parkings. Le football mobilise beaucoup de Bédouins. Des équipes locales ou lignagères se réunissent à Tel Shéva ou à Beer Shéva. Ce sujet de conversation donne suite à d'interminables développements. La passion du football lie les communautés. Le rêve des jeunes est de faire partie d'une grande équipe européenne et d'accéder à la célébrité ; Zinédine Zidane, le joueur français, est un héros.

L'appropriation de la scène politique municipale s'est faite lors des premières élections municipales en 1993. À Tel Shéva, les grandes familles se disputent le pouvoir, aucune

famille ne détenant la majorité politique dans la ville<sup>76</sup>. Les trois grandes familles originellement implantées à Tel Shéva, Abou Rkayek, Al Assem et Abou Assa, cherchent séparément l'alliance avec le groupe Jaraouin, originaire du nord, très soudé, qui détient une puissance électorale importante (plus de 500 voix). Ce groupe fait figure de joker : les Jaraouin ne peuvent prétendre diriger Tel Shéva, fief Qdirat, autrement que par alliance avec une des trois familles Qdirat. Les Jaraouin, plus anciennement sédentarisés et qui ont un plus haut niveau d'éducation et de formation que les autres familles, tiennent à leur influence dans certains domaines comme la culture, les activités pédagogiques et l'éducation.

#### ***5.4 Le voisinage familial à Tel Shéva***

La taille et la cohésion du lignage prennent une importance nouvelle dans la ville. Les quartiers supportent une ségrégation sociale selon certains lignages. Par ailleurs, les clivages opposant les lignages marquent la dynamique politique urbaine locale<sup>77</sup>.

Une analyse d'un quartier mélangé, le quartier 3, montre la structuration par familles patriarcales à la base de l'organisation d'un certain nombre de voisinages. Ce quartier hétérogène, planifié en 1980, groupe une grande diversité de lignages<sup>78</sup> qui représentent aussi bien des Bédouins Qdirat que des Jaraouin et des Bédouins « falahin ». Ces groupes vivent parfois sans grands contacts en dépit de leur proximité. Parfois les fossés entre les familles apparaissent : au printemps 2000, un mariage fut arrangé par les parents de deux jeunes du quartier, un garçon Ibn Bary (falahin) et une fille Abou Assa (Qdirat). Deux jours avant la cérémonie, les invités du garçon venus du centre du pays avaient commencé à se rencontrer sous la tente du mariage quand celui-ci a été annulé. La famille de la fille, sous la pression des membres du lignage réunis à la dernière seconde pour discuter de ce mariage dont ils n'avaient pas été prévenus à l'avance, a refusé l'alliance<sup>79</sup>.

---

<sup>76</sup> Jusqu'en 1984, les services municipaux sont fournis par l'administration régionale de Bneï Shimon. Puis deux maires juifs se sont succédés à la mairie de Tel Shéva. En 1993, pour la première fois, des élections ont été organisées.

<sup>77</sup> L'enjeu politique est d'autant plus important que les emplois concentrés à la municipalité représentent une part importante des ressources et sont distribués en fonction des alliances. Parizot [2001] fait une excellente étude de la dynamique politique locale et de la réappropriation des rapports de pouvoir dans la ville de Rahat.

<sup>78</sup> Environs 16 lignages différents: Al Assem, Abou Assa, Abou Tyah, Ibn Bari, Abou Sirhan, Abou Caf, Abou Salik, Abou Kuider, Al Krinaoui, Al Jalad, Al Hamoudi, Al Atrash, Abou Mahfouz, Abou Adrah, El Baz, Abou Alioun.

<sup>79</sup> Le frère du jeune homme par contre s'est marié sans histoire à une fille Jaraouin.

Le caractère familial de l'habitat apparaît dans une lecture des voisinages entre parcelles (figure 5.9). Les rues du quartier 3 encadrent trois doubles rangées de parcelles. La rangée ouest adjacente à la « zone de sport »<sup>80</sup> est habitée par des familles Al Assem. Dans une de ces micro-parties du quartier voisinent le père, sur la parcelle 26, un fils sur la parcelle 27, son frère sur la parcelle 7 qui lui fait dos, un autre frère sur la parcelle 8 qui fait dos au terrain du père et qui est le voisin de la parcelle 7. Un des frères a une deuxième femme dans une maison provisoire sur le terrain de sport en attendant de pouvoir trouver un terrain dans un quartier nouveau (figure 5.10). De plus, sur le terrain du père habitent quatre fils mariés qui attendent de se loger quelque part et une fille divorcée avec sa fille.

En face de la maison du père, de l'autre côté de la rue, habite une autre famille avec laquelle les Al Assem, pourtant voisins, n'ont presque pas de contact. Le père de cette famille « falahin » est installé sur la parcelle 30. À sa gauche, la parcelle 29 est habitée par deux fils mariés qui se partagent chacun un étage d'une maison. Sur la parcelle qui fait dos à la maison de ces deux fils habite un autre fils et sur la parcelle qui fait dos à la maison du père habite encore un fils. Entre la maison du père et celle de ses fils, les séparations sont réduites au minimum. En limite des groupes de parcelles sont construits des grillages ininterrompus.

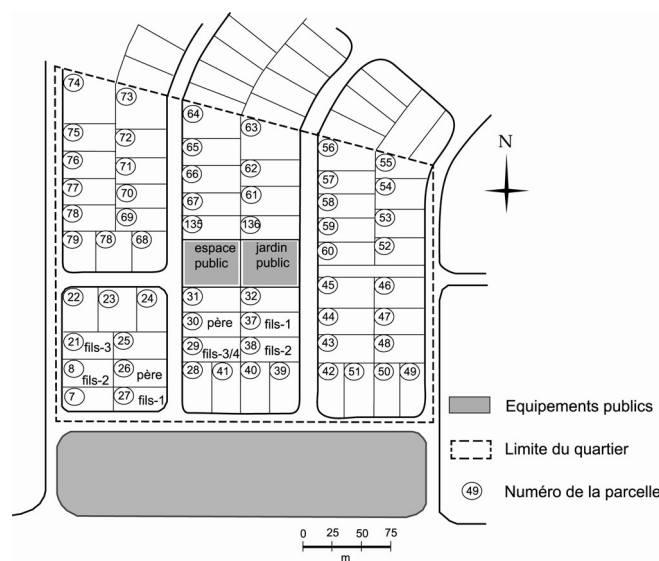


Figure 5.9

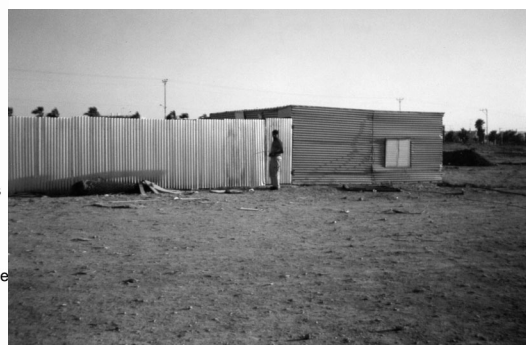


Figure 5.10

Figure 5.9 : plan du quartier 3

Figure 5.10 : maison construite sur la zone de sport à cause du manque de parcelles (photo 2000)

<sup>80</sup> Sur cette zone de sport sont établies des familles Al Assem dans un habitat précaire. Elles vivent là en attendant de trouver un quartier pour leur lignage

Dans ce quartier, il existe des exceptions, des familles nucléaires qui n'ont pas de liens de voisinage. C'est le cas par exemple de la parcelle 32 qui est habitée par une femme d'un mari polygame peu présent chez lui. Néanmoins, elle est cousine de son voisin de gauche. C'est le cas aussi de la parcelle 45, son habitant « moderne » a pris comme modèle la société occidentale. Il a quitté Beer Shéva où il se sentait regardé de travers en tant qu'Arabe, mais n'a jamais vraiment accepté la ville bédouine.

## **5.5 Conclusions**

Nos conclusions sur Tel Shéva sont de deux ordres : les premières toucheront la population de la ville et les secondes son développement urbain.

Au niveau de la population de Tel Shéva, trois groupes d'origines différentes coexistent : les Bédouins Qdirat, originaires de la région, les Bédouins Jaraouin transplantés de la région d'Ashkelon dans les années 1950, et les familles d'origine paysanne qui sont venues travailler comme métayers sur les terres bédouines à la fin du 19ème et au début du 20ème siècle et qui ont acquis la culture des Bédouins.

L'histoire du peuplement de Tel Shéva est indissociable des relations entre ces groupes et au sein de ces groupes. Les lignages, quand c'est possible, habitent séparément leurs propres quartiers. Certains lignages ont attendu d'avoir un quartier homogène pour s'installer à Tel Shéva. Au sein des quartiers, les parcelles voisines sont souvent habitées suivant une logique de voisinage par des membres de la famille élargie : le père et les fils mariés habitent à proximité.

Au niveau du développement urbain, nous pouvons tirer des parallèles entre les quatre phases d'une opération de relogement (chapitre 1) proposées par Scudder et Colson [1982] et les phases de croissance de Tel Shéva.

Dans le chapitre 1, nous avons vu qu'une opération de relogement selon Scudder et Colson [1982] comporte quatre stades. Le développement de Tel Shéva semble montrer des parallèles avec ces stades :

1. De 1966 à 1978, différents projets sont mis en route pour attirer la population sans entraîner son adhésion. Ces années correspondent au stade de « recrutement » selon Scudder et Colson.



2. De 1978 à 1982, on assiste au relogement des populations et au démarrage de la construction. Ces années correspondent au stade de « transition » selon Scudder et Colson.
3. Les années 1980 consistent dans la croissance des quartiers ; un parallèle peut être imaginé avec le stade de « développement » selon Scudder et Colson.
4. Les années 1990 sont des années d'amélioration des infrastructures et des services publics. La ville acquiert une meilleure visibilité en se densifiant et se construisant. Elle se dote aussi d'une gouvernance propre (1993) et est animée par une vie politique locale. Ces traits suggèrent une correspondance avec le stade d' « incorporation » du modèle de Scudder et Colson.

Ces correspondances offrent un cadre de référence que nous utiliserons pour l'analyse des transformations de la maison.

Tel Shéva permet de comprendre l'histoire des Bédouins. Elle réunit les expériences tentées par le Gouvernement depuis le début. Sa population hétérogène reflète la complexité de la communauté bédouine du Néguev. Cependant, Rahat (1971) est la première application du modèle urbain adopté finalement pour les Bédouins ; c'est pourquoi il est important de compléter l'analyse de Tel Shéva par une observation de ce qui s'est produit dans les débuts de Rahat. Ce modèle urbain appliqué collectivement depuis 30 ans repose sur la maison individuelle ; celle-ci constitue une clé de lecture extrêmement puissante de l'adaptation des Bédouins à la vie urbaine au cours de ces trente années.



## DEUXIÈME PARTIE

### LES TRANSFORMATIONS DE LA CULTURE DE LA MAISON



## CHAPITRE 6

### MÉTHODE

#### **6.1 Transition**

Dans la première partie, nous avons ciblé notre domaine de recherche. Nous avons proposé d'expliquer la maison à travers la matérialité, les pratiques sociales d'habiter, les représentations relatives à la maison et les processus de sa conception.

Dans le développement urbain de Tel Shéva (chapitre 5), nous avons montré des parallèles avec le modèle théorique du relogement selon Scudder et Colson [1982] (chapitre 1). Nos hypothèses du changement de la maison sont construites à partir de ces références.

#### **6.2 Hypothèses**

Elles sont les suivantes :

- 1. Les maisons construites à Tel Shéva se transforment selon quatre types qui seront précisés un peu plus loin.**
- 2. Les transformations de la maison correspondent à un changement des formes de participation des habitants à la conception de leur maison : il n'y a pas de participation dans le premier type architectural, mais cette participation est significative à la fin du processus.**

Les changements dans la culture de la maison seront confrontés au modèle de Scudder et Colson. Les quatre stades de ce modèle servent de base à notre hypothèse chronologique du changement de la maison :

- 1. Les Bédouins, sédentarisés dans des baraques calquées sur les tentes, vivaient selon leur culture traditionnelle.**

- 2. Au moment du relogement, les Bédouins ont construit des maisons pour se conformer au règlement de quartier, mais ils ont cherché à reproduire le cadre de leur ancien habitat et leurs pratiques traditionnelles d'habiter.**
- 3. Au stade suivant, les Bédouins ont plagié les maisons construites ailleurs. Le modèle d'habiter traditionnel est transposé dans une architecture moderne.**
- 4. En dernière phase, la maison est appropriée et correspond aux nouvelles valeurs élaborées par le groupe. Ces nouvelles valeurs sont influencées par la « culture de consommation » dans laquelle s'engagent les Bédouins.**

Les hypothèses seront examinées successivement selon quatre angles d'observation qui correspondent chacun à un chapitre. Le chapitre 7 portera sur les changements de la forme. Le chapitre 8 traitera des changements dans les manières d'habiter. Le chapitre 9 mettra en évidence l'évolution des représentations et des idées relatives à la maison. Enfin, le chapitre 10 traitera des changements de la participation des habitants à la production des maisons.

### **6.3 Introduction aux choix méthodologiques**

#### **6.3.1 La recherche architecturale comme approche globale**

Dans la revue de la bibliographie, présentée au chapitre 2, il apparaît deux orientations majeures dans la recherche du construit ; l'une axée sur le comportement de l'habitant et l'autre sur les types architecturaux. Chaque tendance a une vision simplificatrice de l'autre et de ses objectifs propres.

La forme à elle seule ne suffit pas pour rendre compte de ce qu'est une maison. Jean-Charles Depaule avertit qu'il n'y a pas de projection univoque du spatial dans le social, ni une homologie structurelle : « *Un système de distribution est éminemment significatif. Mais il n'est pas possible d'inférer de ses seules propriétés typologiques quel genre de contrôle s'y exerce, ni quelle est la nature du pouvoir qui s'y exprime. Un système de distribution ne dit pas non plus les adaptations que son usage implique ou leur absence (...)* » [Depaule, 1995, p. 180]. Hiller et Hanson ont mis au point des méthodologies pour la recherche architecturale qui permettent de travailler sur la signification des formes en regard des questions de nature sociale. Les auteurs ont qualifié cette démarche de syntaxique. Elle a produit plusieurs études dont certaines touchent à l'habitat bédouin [Bienkowski & Chlebig, 1991 ; Hanson, 1998].

Toutefois, les limites de ces géotypes de la structure spatiale apparaissent quand il s'agit de comprendre la signification culturelle des formes et leur utilisation.

Par ailleurs, la recherche qui privilégie l'étude des comportements sans considérer le contenant architectural est limitée du point de vue de l'application. L'enjeu de la recherche architecturale consiste dans son ouverture vers l'application. La recherche ne peut être réellement utile au planificateur que si elle s'articule autour de ces deux tendances.

Les études morphologiques et les recherches socioculturelles se rejoignent dans la discipline architecturale et plus précisément dans le projet d'architecture : « *en architecture, le but de la recherche n'est pas tant d'améliorer la connaissance que de garantir une meilleure adéquation entre société, technicité et spatialité* » [Simonnet, 1998].

Le choix du sujet de cette thèse a une dimension méthodologique puisqu'il met en relation, à travers l'architecture, les raisons sociales et les raisons techniques de l'évolution des maisons. Il examine aussi l'enjeu de la participation de l'habitant dans l'élaboration du sens de la maison (sens des innovations, enjeu social et culturel de la production architecturale).

### **6.3.2 Une méthode qui prend en considération quatre paliers de la réalité**

En plus de l'étude de la participation des habitants dans le plan, notre méthode prend en considération quatre paliers de la réalité.

En architecture, les recherches sur l'habitation se résument le plus souvent à la morphologie. Celle-ci est constituée de tout ce qui est directement observable : l'agencement, les façades, l'implantation, l'ameublement et l'équipement de la maison. Le danger consisterait à conclure à des permanences typologiques d'ordre culturel même quand elles ne seraient que la conséquence d'un mode de faire traditionnel.

La forme ne suffit pas pour expliquer l'habitation et, en particulier, ses transformations. Pour les comprendre, l'analyse peut s'inspirer de celle de la réalité sociale : celle-ci se manifeste selon plusieurs paliers [Gurvitch, 1958 ; Bassand, 1997] ; « certains sont directement observables et mesurables ; d'autres que nous dirons plus en profondeur, ne sont perceptibles qu'à la suite d'une réflexion et d'une analyse méthodologique. » [Bassand, 1997]. Selon Bassand [ibid.], trois paliers au moins sont nécessaires dans l'analyse de l'habitat : la morphologie, les pratiques des habitants et les représentations. Les pratiques sont modelées par les représentations mais aussi par la morphologie. Nous avons choisi de reprendre ces trois paliers auxquels nous avons ajouté le niveau de la conception architecturale.

Les pratiques sociales sont moins simplement observables que la morphologie. Dans l'étude des maisons, les pratiques sociales présentées en sociologie de la famille par Kellehrals [1995] concernent notamment :

- le cérémonial de l'hospitalité,
- le partage des espaces selon les genres,
- les seuils de l'intimité, individuelle, familiale, dans la maison,
- les rapports de proximité dans l'espace (les distances entre utilisateurs et leur positionnement dans les déroulements des activités),
- les rapports entre enfants et parents,
- la fermeture/l'ouverture de la maison sur la vie publique,
- la spécificité des fonctions dévolues aux espaces du jardin,
- au niveau du quartier, les rapports entre habitants,
- les comportements de voisinage.

Les représentations comportent le niveau des images, des œuvres, des projets, des intentions, des motivations, de l'imaginaire, des pensées. Dans le pavillon, « *l'habitant consomme des significations (...). Au niveau de l'utopie, le consommateur pavillonnaire est intensément absorbé non par des choses mais par des signes (...) le statut du bonheur, la sécurité et l'enracinement, la personnalité et la neutralité.* » [Lefebvre, 1966, p. 20].

L'habitant, en fonction de l'écart entre ses représentations et la maison qu'il a réalisée, élabore une image positive ou négative de cette dernière et il peut éventuellement éprouver le besoin de la transformer pour rejoindre ses aspirations.

Le niveau de la conception architecturale renseigne sur les raisons qui ont produit la forme. Il informe aussi sur la culture architecturale des habitants et des concepteurs, le type de dialogue qui s'est instauré entre eux et la part créative de chacun. Dans notre cas, la conception met en lumière l'évolution du dialogue entre habitants bédouins et spécialistes au fur et à mesure de la compréhension par les Bédouins du sens moderne de la maison.

Nous allons maintenant rendre compte des techniques d'observation que nous avons utilisées pour analyser les différents paliers de la réalité sociale tels qu'ils ont été présentés ci-dessus.



## **6.4 Techniques d'observation**

### **6.4.1 Liminaire**

Notre méthode articule des techniques architecturales et les sciences humaines (immersion dans la réalité locale à Tel Shéva (1998-2000), observation participante, interviews). La première opération a consisté à réunir un échantillon de plans de maison pour opérer un premier classement typologique. À cette fin, les plans ont été scannés et classés dans une base de donnée ACCESS, puis ils ont été comparés. Ces informations ont permis de choisir les concepteurs de maison et de cibler leurs interviews. Puis des habitants représentatifs de cas archétypiques, mis en évidence par les analyses morphologiques et les interviews avec les concepteurs, ont été à leur tour interviewés. L'interview a porté sur les pratiques d'habiter mais aussi sur la façon dont les habitants des différentes époques ont vécu le rapport à la conception.

### **6.4.2 Les techniques d'observation**

Les techniques d'observation doivent permettre de récolter les faits qui serviront à confronter les hypothèses à la réalité. Dans cette thèse, nous associons des données qualitatives et quantitatives. Les premières permettent d'élaborer une typologie. Les secondes renseignent sur les pratiques et les représentations.

Les techniques d'observation adoptées sont de trois formes :

1. L'observation participante (séjour d'un an et demi à Tel Shéva) et les pré-interviews. Elles permettent la familiarisation au sujet, la formulation de premières hypothèses et la construction du plan de recherche. Les observations issues du partage de la vie des gens sont consignées dans un journal. Les pré-interviews servent à la découverte d'idées et de pistes de travail qui seront concrétisées plus loin par les hypothèses.
2. L'analyse quantitative des plans. Un échantillon de plans représentatifs est analysé pour construire une première typologie formelle des maisons à partir de la comparaison des plans entre eux.
3. L'étude de cas et l'entretien. Une enquête de cas élargit l'analyse au niveau des pratiques sociales et des représentations. Les techniques de ces enquêtes sont l'interview directive [Bourdieu et *al.*, 1983, p. 61-71] avec prise de notes ou enregistrement, le croquis d'observation et le relevé photographique.

Parmi les difficultés qu'il a fallu surmonter, le problème de la langue est sans doute celui qui semblera le plus évident. Il s'agit en fait de parler plusieurs langues : l'anglais, l'hébreu et l'arabe. Des trois, l'hébreu a mobilisé le gros de mes efforts d'apprentissage et m'a permis de m'intégrer en Israël et d'y gagner ma vie. Si l'arabe est leur première langue, l'hébreu est celle que les Bédouins utilisent dans les affaires, aux études et au travail. Tous la parlent, mieux parfois que certains Juifs immigrés. Les publications consacrées à la planification et les documents officiels sont en hébreu et cette langue a permis certaines interviews avec les spécialistes de l'espace, Juifs et Arabes, dans leur langue courante de travail. Après avoir fini d'apprendre l'hébreu, ce qui a pris environ deux ans, j'ai pris des cours particuliers d'arabe pendant environ 6 mois. Cependant, mes interlocuteurs Bédouins et moi avons déjà cédé à la facilité d'utiliser la langue que je maîtrisais le mieux. L'anglais m'a servi à mon arrivée en Israël, mais cette langue est peu utilisée par les Bédouins.

### **6.4.3 L'étude morphologique et les modalités de la conception**

Pour l'étude morphologique des maisons, nous avons analysé un échantillon représentatif de maisons et l'interview des concepteurs qui les ont conçues. Ces enquêtes ont servi aussi à illustrer les modalités du dialogue entre habitants et concepteurs.

#### ***L'analyse quantitative***

L'analyse d'un échantillon de maisons (N=300) a conduit à une typologie et à la formulation des questions importantes posées par la suite aux concepteurs et aux habitants. L'échantillon a été extrait d'un total de près de huit cents dossiers de permis de construire conservés à la municipalité de Tel Shéva (la totalité des dossiers de maisons pour lesquelles un permis de construire a été demandé) qui représentent 11 quartiers de différents types, de différentes époques et représentatifs des différents lignages.

Pour compléter ce travail, les débuts de l'architecture bédouine ont été identifiés à partir des archives de Rahat<sup>81</sup>.

Le système ACCESS utilisé pour classer les plans permet d'effectuer des recherches en fonction des paramètres saisis avec le plan et de produire des rapports d'enquête. Les points communs qui apparaissent entre les plans permettent une première proposition de typologie.

Les paramètres inscrits avec les plans sont :

- la date de dépôt de la demande de construire,
- le nom du concepteur,

---

<sup>81</sup> La ville pionnière dans le mode « construisez-votre maison ».

- le nom du client,
- la situation (quartier et numéro de la maison),
- un jeu de descriptions de la forme architecturale.

L'étude quantitative a été une source importante de renseignements pour connaître les concepteurs et préparer les entretiens ; c'est pourquoi elle a précédé les interviews. De plus, en commençant par l'étude quantitative, l'accès aux archives et la photocopie des plans a été plus facile, car cela s'est fait dans une relative discrétion.

Les permis de construire comprennent les nom des concepteurs et des propriétaires, les plans, le détail des taxes et un récapitulatif des surfaces de la maison.

Dans une pré-enquête qui porte sur cinquante maisons, une cinquantaine de paramètres importants ont été reportés pour chaque maison dans des fiches d'enquête. Plus tard, d'autres paramètres ont été rajoutés à la liste ; les plans ont été relevés sous forme de croquis à partir des dossiers.

Le relevé des permis de construire à partir de la prise de notes et de croquis s'est révélé imprécis. La photocopie des dossiers est beaucoup plus intéressante, en particulier parce qu'elle conserve la précision et la richesse d'information sur la maison contenue dans les plans (toponymie, ameublement, agencement, dimensions, traitement de façade, implantation, distribution, entrée...) et permet de réaliser ainsi un éventuel recentrage, à posteriori, des caractères d'identification de la typologie. Par ailleurs, les données d'identification en hébreu contenues dans le permis de construire (surfaces détaillées par étage et par type d'espace et surface totale du terrain et de l'habitation, noms des propriétaires et des concepteurs, dates, historique des procédures administratives sur le terrain...) apparaissent plus clairement dans les photocopies. Les plans des maisons du corpus de l'analyse typologique devaient donc être photocopiés pour apparaître tels qu'ils ont été dessinés par les concepteurs, permettant une consultation facile pour l'analyse et la comparaison.

Ces plans sont la propriété des habitants et, sans leur accord, la photocopie de pièces du dossier de permis de construire pose problème. Il a fallu obtenir la confiance et le soutien du personnel de l'administration et des responsables municipaux, ainsi que celle des habitants, pour pouvoir entreprendre un travail lourd de photocopie dans les locaux de la mairie. Trois cents dossiers ont pu être reproduits ; pour chacun 4 à 8 photocopies ont été effectuées. Les informations minimums reproduites sont :

- les données personnelles et chiffrées concernant la demande de construire,

- le plan de situation au 1 : 250,
- les plans au 1 : 100 (sous-sol, rez-de-chaussée et premier étage),
- les façades avant et arrière, quelquefois aussi les façades latérales).

Le deuxième volet de l'analyse typologique a consisté à classer et analyser la masse d'informations récoltées.

Une première classification a groupé les maisons selon les quartiers dans des classeurs. Cette méthode ne permettait pas de se faire facilement une idée générale du corpus ni de varier aisément les paramètres du classement. La manipulation des dossiers était inconfortable.

Il a fallu créer une base de données qui permette de varier le classement des plans pour faciliter leur comparaison. Tous les plans d'agencement à l'échelle 1 : 100, ainsi qu'une importante partie des plans d'implantation et toutes les façades ont été gravés et introduits dans une base de données ACCESS. Cette opération a rendu possible des classements en fonction de paramètres spécifiques. Au long du travail de scannage et de classement, les réflexions soulevées par la consultation de chaque plan ont été retranscrites dans un journal et ont été vérifiées durant l'analyse et les interviews.

Une fois la totalité des plans classés et comparés, une typologie a été formulée pour servir de base à la suite de l'enquête.

La suite de l'enquête a consisté à identifier comment la construction des maisons a démarré et quelles ont été les phases de l'évolution des types de maison. Il s'est avéré que les archives de Tel Shéva ne nous ont pas renseigné sur les débuts des maisons individuelles. Par contre, l'histoire des maisons est apparue dans les archives du Ministère de l'intérieur, au Bureau d'aménagement local de « Shimonim B » où les demandes de permis de construire étaient classées chronologiquement. Les deux cents premiers dossiers ont été consultés, leurs concepteurs ont été identifiés et les types et modèles construits relevés. Par ailleurs, Tel Shéva n'est pas le premier terrain d'expérimentation des maisons individuelles des Bédouins. C'est à Rahat que la construction a commencé. Certains dossiers de permis de construire du premier quartier construit sur le mode "construisez votre maison" contenaient un plan indiquant les modèles construits et nous ont apporté un complément d'information indispensable. Deux modèles sont omniprésents : ce sont des plans types conçus par un architecte de Beer Shéva sur demande du Ministère du logement pour faciliter le démarrage de Rahat.

En plus de ces recherches, des dossiers de permis de construire des autres villes bédouines ont été consultés, ainsi que ceux du lotissement juif d'Omer, à côté de Tel Shéva. Certains parallélismes ont ainsi été vérifiés.

### ***L'interview des concepteurs***

Les informations données par l'analyse des plans ont été complétées par les interviews de certains concepteurs. Plus d'une dizaine d'entre eux, qui ont eu un rôle central dans l'évolution de l'architecture bédouine, ont été rencontrés. Ils nous ont renseigné sur l'évolution de leurs rapports avec leurs clients. Leurs interviews ont été enregistrées lorsque l'interviewé s'est senti à l'aise avec le magnétophone ; dans certains cas, elles ont été manuscrites (2/7).

Les informations obtenues des concepteurs ont aussi porté sur l'attitude des habitants, les démarches de conception et les pratiques d'habiter.

## **6.4.4 L'étude des pratiques sociales**

L'étude des pratiques sociales s'est faite par l'observation participante, l'interview des habitants et le relevé des intérieurs. Dans notre démarche, nous nous sommes partiellement inspirés de la méthode de Pinson [1992] de relevés « éthno-architecturaux » dans son enquête sur les maisons marocaines. « Elle (la méthode éthno-architecturale) met en œuvre deux procédures d'extraction des pratiques habitantes : l'entretien non-directif et l'observation directe avec prises de vue photographiques » [Pinson, 1992, p. 13].

### ***L'observation participante***

Jugée indispensable pour comprendre la vie des habitants de Tel Shéva, l'observation participante consiste à partager le quotidien des habitants.

Entre octobre 1998 et février 2000, j'ai vécu à Tel Shéva pendant un an et demi, partageant les conditions de vie, la maison non étanche au froid, les problèmes de transport entre mon lieu de travail à Beer Shéva ou Sde Boker et la ville bédouine. De mon domicile bédouin, j'ai ressenti les stigmates de la ville bédouine, de la proximité géographique, mais aussi de l'éloignement au niveau de l'identité ou de la citoyenneté qui sépare les habitants bédouins de la société juive.

Entre le printemps 1999 et l'hiver 2000, j'ai habité un « mahsan », une petite maison au cœur de la famille patriarcale Ibn Bary, entre la cuisine de la mère, la maison du propriétaire et celles de ses frères et des parents. Sur le côté droit, il y avait deux voisins dont l'un vivait avec sa famille dans une baraque rudimentaire en béton à peine fermée d'une mauvaise porte. L'accès de ma maison depuis la rue se faisait à travers le jardin du voisin. Dans cette petite

maison indépendante, j'ai pu partager le quotidien de trois générations (pique-nique, retrouvailles, fêtes de famille, mariage...).

La vie à Tel Shéva m'a permis de connaître les gens et de participer aux événements du village. C'est principalement le vécu de terrain qui constitue le point fort de cette période.

L'immersion dans la société étudiée est un processus délicat dont les difficultés ont été décrites abondamment dans la littérature, et se sont confirmées durant mes propres expériences. Nous renvoyons pour ce sujet aux remarques de Kaj Noschis [1984, p. 163-166]. Pendant la vie sur place, les phénomènes les plus révélateurs apparaissent parfois de manière inattendue, dans la routine et son quotidien, dans le cadre domestique de la maison ou lors des événements marquants de la vie, comme les fêtes célébrées pour la naissance, le mariage ou d'autres occasions exceptionnelles.

La société bédouine est apparue comme une société de l'impromptu où les événements une fois possibles et dévoilés se passent très vite. L'improvisation tient une place relativement importante et les actions apparaissent spontanées ou impulsives. Être au bon endroit au bon moment peut facilement conduire à être entraîné dans une chaîne d'actions ou être témoin d'événements importants de la vie locale. Une bonne part des invitations aux fêtes auxquelles j'ai participé au début m'a été faite alors que je cherchais quelqu'un ou que je m'apprêtais à faire quelque chose de complètement différent. Le fait de rencontrer un des organisateurs ou un participant au moment de la fête me permettait d'y être invité.

### ***L'interview des habitants***

Les habitants interviewés (N=35) représentent un échantillon de la population de Tel Shéva (générations, lignages, modes de vie...). Les premières interviews ont été semi-directives. Un guide d'entretien a été précisé au long des interviews pour obtenir une explication par les gens sur la vie dans les maisons. Les entretiens suivants s'inspirèrent de la méthode de l'entretien non directif du psychothérapeute : poser le moins de questions possibles ; s'abstenir de s'impliquer dans le contenu de l'entretien ; réaliser l'interview dans un cadre adéquat. Les entretiens ont été manuscrits.

### ***Le relevé des maisons***

Une vingtaine de maisons ont été relevées, le plan du permis de construire ayant servi de base sur laquelle ont été marqués les changements apportés par l'habitant. Lorsque cela a été possible, des photos ont été faites du mobilier ; les maisons ont été visitées, l'utilisation des

pièces, l'équipement et l'ameublement ont été relevés ; dans le cas contraire, les informations ont été inscrites sur les plans selon les indications de l'habitant.

#### **6.4.5 L'étude des représentations**

Les données concernant les représentations de la maison sont extraites par trois techniques d'observation d'ordre qualitatif : l'observation participante, l'interview des habitants et la visite de maisons associée au relevé des intérieurs.

L'interview des habitants renseigne sur les signifiés de l'habitation ou des parties de la maison. Ces signifiés ont été découpés puis regroupés par thèmes, ce qui a permis de révéler un concept de la maison selon différentes générations d'habitants.

Les relevés architecturaux ont concerné la façade, les matériaux, les meubles et l'équipement, la toponymie des espaces sociaux de la maison, l'appropriation et l'aménagement de ces espaces et les transformations opérées par l'habitant. Ces informations renseignent sur les valeurs qui guident l'utilisation et le choix de l'architecture.

#### **6.4.6 Remarques sur les visites de maisons**

La visite des maisons a constitué la partie la plus délicate de la thèse. Même les membres de la famille élargie ne sont pas toujours les bienvenus dans les parties « familles » de la maison et se contentent de faire une visite dans le salon des invités.

L'espace domestique est celui des femmes<sup>82</sup>. Il est tabou chez les Bédouins, ce qui pose des problèmes au chercheur. Le fait d'être connu, ou même membre provisoire de la société bédouine locale, n'aide pas à dépasser la gêne des habitants à dévoiler les parties domestiques de la maison. Certains habitants se méfient des rumeurs, des ragots, des commérages ou des malveillances dans le village. Ils craignent aussi que les autorités soient mises au courant des transformations ou agrandissements qui n'ont pas fait l'objet d'un permis de construire et leur demandent de produire un nouveau dossier. Outre les frais de dossier, la production d'une nouvelle demande de permis de construire peut aboutir à une révision à la hausse des taxes municipales. Dans l'habitat spontané, la méfiance des habitants est augmentée par la menace de démolition qu'ils subissent.

L'habitant définissait lui-même sa contribution à la recherche au cours de la visite. L'« analyse » incluait dans son esprit un processus conduisant à des photographies, relevés, études de plans, études de la vie privée, et a effrayé certains habitants. La démarche était

---

<sup>82</sup> Il s'avère que la maison d'un homme célibataire n'a pas de zone d'intimité claire alors que celle d'un homme marié est tabou.

souple et se développait avec l'habitant pendant l'entretien. Elle a été fructueuse et rendue possible par l'intervalle de temps relativement important entre l'élaboration de la liste des maisons pressenties pour l'analyse qualitative et le travail d'analyse proprement dit. La souplesse a dû être acceptée dans les modalités de ces enquêtes. En effet, toutes les personnes visitées n'ont pas eu le même comportement face à la visite. Certains ont marqué plus de retenue que d'autres, ou plus de méfiance face à la prise de notes ou à l'enregistrement. Dans certains cas, l'habitant a été réticent à une visite après s'être laissé aller à des confidences, alors que dans d'autres cas, la visite a été proposée. Certains habitants se gênaient de dévoiler leurs conditions de vie alors que d'autres avaient le désir de les montrer.

L'approche des gens enquêtés s'est faite par des amis rencontrés entre 1996 et 1999 ou auprès de mes voisins de Tel Shéva. Dans un premier temps, les personnes interviewées et visitées étaient des amis. Par la suite, le cercle de mes connaissances s'élargissant, la liste des personnes acceptant d'être interviewées a grandi.

Une démarche fonctionnant sur la prise de rendez-vous n'est pas apparue efficace. Les visites étaient plus faciles à organiser au pied levé, en fonction des disponibilités du moment. L'improvisation a en effet encore largement sa place dans la société bédouine et en Israël en général. Une journée peut se passer sans qu'aucune visite ni interview n'aient pu être faite ; d'autres fois, les visites se sont enchaînées, procurant une riche information. La visite d'une maison a permis la visite de celle d'un frère et ainsi de suite.



## CHAPITRE 7

### LES CHANGEMENTS DE FORME DES MAISONS

#### 7.1 *Liminaire*

Notre hypothèse postule que la transformation de l'habitation à Tel Shéva suit quatre étapes (chapitre 6). Avant leur relogement, les Bédouins vivaient dans des tentes ou des baraques de tôles inspirées des tentes. Au moment du relogement, ils tentèrent de reproduire leur ancien cadre de vie. Puis ils ont cherché à construire une architecture « moderne » qui arbore des signes architecturaux empruntés à la société israélienne. Enfin, la maison a correspondu à des nouvelles valeurs élaborées par le groupe dans le nouvel environnement. Celles-ci sont influencées par la « culture de consommation » dans laquelle les Bédouins sont engagés.

Ce chapitre propose d'examiner cette hypothèse en élaborant une typologie qui met en évidence les formes des maisons construites successivement. Les habitations seront décrites chronologiquement sur la base de l'observation quantitative réalisée sur trois 300 permis de construire à Tel Shéva, sur l'examen systématique des premiers dossiers de permis de construire de Rahat et Tel Shéva et enfin sur la base des interviews réalisées auprès des concepteurs.

#### 7.2 *La tente et ses transformations au seuil du relogement*

Les Bédouins désignent pareillement la tente et la maison par le mot « bit » (maison). La tente est faite de la toison des chèvres et de la laine des chameaux des nomades ; elle leur procurait l'ombre indispensable à leur survie dans les steppes. Elle a été reproduite du Moyen-Orient, au Sahara pendant des centaines d'années et a inspiré la tente berbère de l'Atlas, à des milliers de kilomètres de l'Arabie bédouine<sup>83</sup>. Les Bédouins semi-nomades possédaient une tente d'hiver et une tente d'été (appelée « kharbouch »). Cette dernière faite de sacs assemblés, plus légère, était utilisée pour les déplacements avec le troupeau [Ashkenazi, 1938, p. 117-119 ; Havakook, 1986, p. 21]. Les plus pauvres s'abritaient sous la tente d'été même en hiver.

---

<sup>83</sup> Laoust compare les tentes d'Afrique du Nord et celles des Bédouins de Libye à celles des Berbères du Maroc. Selon lui, la terminologie employée pour la tente confirme l'origine arabe de la tente des Berbères [Laoust, 1930, p. 226]. Selon Feilberg [1944] des variantes de la tente noire bédouine se retrouvent, en quasi-continuité, dans les zones steppiques qui s'étendent de la Mauritanie au Tibet.

L'emplacement de la tente dépendait de la saison : en été, elle était montée au sommet d'une colline ou au milieu d'une plaine ouverte au vent. En hiver, la tente était plantée contre une pente ou dans un endroit protégé du vent [Havakook, 1986, p. 82-89].

La tente est un morceau d'étoffe tendu, le velum, supporté par des poteaux en bois. Le velum est rectangulaire, cousu de plusieurs bandes d'étoffe fabriquées en poil de chèvre, de 60 à 80 cm. de large, dont la longueur correspondait à la largeur de la tente. Ces bandes étaient tissées par les femmes et cousues ensemble bord à bord [Feilberg, 1944, p. 28-30 ; Havakook, 1986, p. 21-23]. Ce mode de composition modulaire permet théoriquement de prolonger sans limite la longueur de la tente. Celle-ci avait en général deux travées<sup>84</sup> de 3.5 m. à 4.5 m. mais elle pouvait être plus longue, jusqu'à huit travées (neuf poteaux centraux) [Havakook, 1986, p. 73]. La surface de la tente était en moyenne d'environ 30 m<sup>2</sup>.

Sous les bords du velum se trouvent des parois plus ou moins verticales d'étoffe. Leur bord inférieur touche le sol. La tente est ouverte sur l'un des grands côtés, tandis que les trois autres côtés sont fermés (figure 7.1).

La tente était orientée sur un mode binaire correspondant aux points cardinaux. L'entrée tournée vers l'est et l'arrière vers l'ouest permettait de profiter des vents d'ouest en levant la toile le soir pour rafraîchir la tente ou, au contraire, de s'en protéger sans avoir à fermer l'entrée. De plus, les efforts dus au vent étaient repris dans le sens de la tension des cordes. Dans cette disposition, le Bédouin pouvait aussi régler la pénétration du soleil ; en levant la toile, il voyait le soleil du soir. Comme l'entrée était orientée à l'est, il se levait avec la lumière du matin.

Une toile tendue (« manad ») depuis le fond de la tente vers l'extérieur séparait l'espace en deux compartiments. Celui de droite (partie nord) était consacré à l'hospitalité des hommes alors que celui de gauche, parfois masqué par des écrans qui formaient une cour à l'extérieur, était réservé à la famille. Cette organisation est tout à fait particulière à la tente bédouine ; elle n'apparaît pas de la même manière dans la tente berbère dans laquelle la femme n'est pas isolée des hommes par un écran comme dans la tente bédouine<sup>85</sup>.

---

<sup>84</sup> Les descriptions concernant la tente varient selon les auteurs. Bar Zvi [1979, p. 621] et Havakook [1986, p. 73] reconnaissent que la tente composée d'un seul poteau central est la plus fréquente.

<sup>85</sup> La tente berbère est aussi séparée en deux, un espace contenant le foyer et un espace pour les hommes ou les invités mais aussi parfois pour les jeunes animaux; cependant, cette séparation ne forme pas deux compartiments étanches. Assis dans la tente berbère, l'invité peut apercevoir la femme. Selon Laoust [1930], en adoptant la tente arabe, les Berbères ont conservé leur propre utilisation de l'espace intérieur. Celui ci devait être composé d'une pièce pour la famille et d'une pièce pour les bêtes [Laoust, 1930, p. 174]. Cette utilisation se distingue de

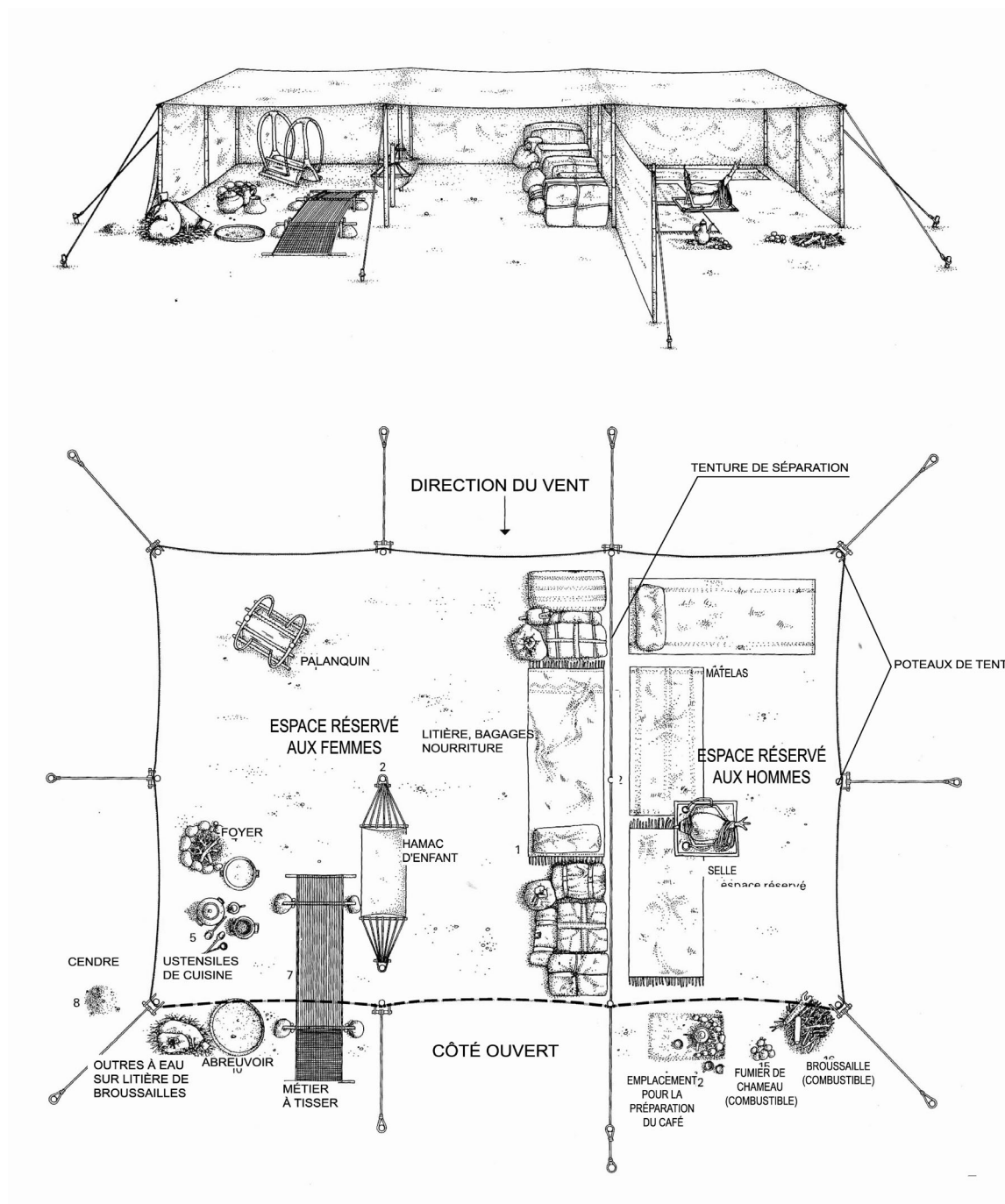


Figure 7.1

Figure 7.1 : Tente bédouine (d'après Encyclopedia Universalis France, 1982)

celle, bédouine, strictement compartimentée en deux espaces côte-à-côte. C'est pourquoi, contrairement à la tente bédouine où l'on n'entre que par l'avant, la tente berbère a quatre portes et peut s'ouvrir sur quatre directions. Les Ait Youssi le traduisent dans une expression que reporte Laoust [ibid., p. 178] : « *il y a quatre portes à la tente* ».

La tente était supportée par une rangée de poteaux sur l'avant et sur l'arrière et une rangée de poteaux au milieu. Les poteaux du milieu avaient 2.2 m. de haut et ceux de l'avant et de l'arrière avaient 1.5 m. de haut. La tente avait 3 à 4 m. de profondeur [Ashkenazi, 1938, p. 117-119].

La tente n'exprimait pas le statut personnel. Linda Layne [1994] le démontre par rapport à la tente des Bédouins Abaddis, en Jordanie, qui n'ont pas d'architecture ou de mobilier, mais créent à la fois l'espace et leur identité sociale par les pratiques qu'ils mettent en jeu. « *En Amérique, le séjour, la chambre à coucher, la cour, et ainsi de suite, existent, que les habitants soient présents ou pas. (...) (chez les Bédouins), il n'y a rien à priori dans la forme de l'espace qui distingue le « chig » (la zone de l'hospitalité) du « rab'a » (la zone de la famille). La construction de la tente ne crée pas l'espace. C'est le placement des acteurs sociaux (masculin ou féminin, jeune ou vieux, connus ou inconnus, de la famille, notoriété etc...) dans la relation à un autre individu qui crée l'espace* » [Layne 1994, p. 65-66]. Les Bédouins sous la tente ne comptent pas sur le mur pour protéger leur intimité ; les visiteurs suivent des règles sociales très précises pour ne pas déranger la sphère familiale, même lorsqu'elle n'est pas cachée à la vue. Différentes activités peuvent avoir lieu dans le même espace sans affecter le comportement de tous [Layne, 1994, p. 66-67].

La place de chacun dans le « chig » (la tente des hommes) est définie par les relations sociales ; les Bédouins s'assoient sur deux longs tapis qui se font face. Il n'y a pas en soi de différences dans la qualité des places. Les tapis sont semblables. Pourtant, une fois les hommes sous la tente, il y a une différence de signification et de statut selon la place des interlocuteurs. La place est l'enjeu d'une négociation ; les individus se lèvent et attendent debout jusqu'à ce que le nouvel arrivant trouve sa place en fonction de son statut, de son degré d'intimité avec les gens, de la nature de sa visite et du temps qu'il compte rester.

Chaque femme d'un mari polygame possédait et habitait indépendamment sa propre tente qui était de préférence éloignée de celles des autres coépouses [Havakook, 1986, p. 30-31]. Le mari polygame dormait dans chacune des tentes à tour de rôle. Il recevait ses hôtes dans la partie de réception (« makad ar-rajel » ou « chig ») de la tente de sa première femme. Lorsqu'il n'avait qu'une tente pour plusieurs femmes, chacune avait son compartiment. La première épouse vivait dans le compartiment adjacent à l'espace de réception et portait la responsabilité de la tente dans son ensemble.

Dans les années 1960, les Bédouins sont passés à l'économie salariale (chapitre 3). À cette époque, la tente est remplacée par la construction d'abris en dur composés de matériaux

récupérés du boom de la construction dans le Néguev<sup>86</sup>. Au moment de la planification de Tel Shéva, les Bédouins autour du site de la ville planifiée (tribu Abou Rkayek) habitaient des abris en tôles très similaires aux tentes<sup>87</sup>. Ces matériaux sont devenus faciles à se procurer. Par ailleurs, le passage à l'économie salariale rendait plus difficile la conception traditionnelle qui impliquait un gros troupeau pour réunir la matière première et beaucoup de temps pour le tissage. L'utilisation des matériaux nouveaux n'a pas servi à consolider la tente mais à la remplacer par des abris en dur. Les nouveaux couples se sont directement installés dans des baraques en tôles que le mari montait avant le mariage. Deux espaces se côtoyaient ; l'un plus ou moins fermé, réservé aux femmes, l'autre ouvert réservé aux hommes (figures 7.2 et 7.3). La tente a été soigneusement pliée et conservée sur des bidons pour être à l'abri de l'humidité.



Figure 7.2

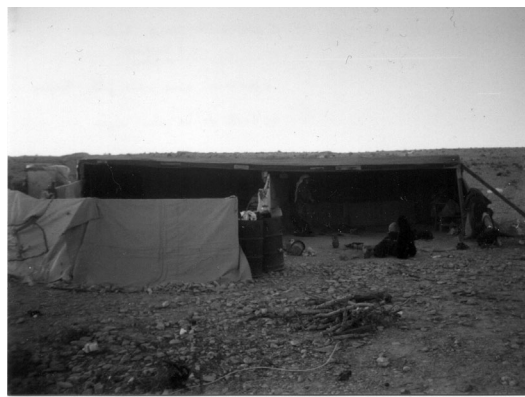


Figure 7.3

Figure 7.2 : baraque, habitat tribal<sup>88</sup>, périphérie de Beer Shéva (photo 2001).

Figure 7.3 : l'habitation en dur (tôles et bois) reprend la spatialité de la tente, Ovdatt (photo 1998).

<sup>86</sup> Le processus de passage de la tente à la maison dans les campements s'étend sur plusieurs générations. À l'origine, un chef de famille plantait sa tente sur un terrain dont il avait la propriété reconnue par la tribu. Cette tente était, par la suite, remplacée par un abri précaire en tôles qui ressemblait à une tente. Puis, les fils qui se mariaient construisaient à côté du père des abris de plus en plus élaborés. Ces abris n'étaient pas conçus comme un processus achevé. La « baraque » montée initialement était construite sans gros investissements de départ, sans main d'œuvre spécialisée. Les matériaux de récupération qui la composaient étaient peu onéreux. Les Bédouins commençaient par construire une première pièce; puis ces abris étaient peu à peu modifiés et remplacés par des maisonnettes dont le plan s'écartait de celui des tentes. Aujourd'hui, les habitations des campements sont en général complètement équipées, mais plus simples que celles des villes planifiées.

<sup>87</sup> C'est ce que rapporte Arié Péled (interview personnelle, 1999), l'architecte chargé du plan de Tel Shéva de 1967 qui a sillonné le site de Tel Shéva à l'époque.

<sup>88</sup> Il s'agit d'un habitat informel construit en général par les membres d'une même famille sur des terres tribales.

### **7.3 *La « maison standard »***

#### **7.3.1 Transition**

Tel Shéva a été fondée en 1968 ; cependant, il n'y a pas eu de mouvement de masse vers la ville. Ce n'est qu'en 1978 que démarre réellement le phénomène de construction à Tel Shéva. Les vrais débuts de la construction des maisons par les Bédouins sont apparus à Rahat en 1972, lors de la mise en application du modèle urbanistique « construisez votre maison », dans lequel les habitants ont assumé la conception de leur maison.

#### **7.3.2 Le premier concepteur de la « maison standard »**

Entre 1972 et 1978, la quasi-totalité des 400<sup>89</sup> maisons construites par les Bédouins correspond à ces deux plans-types. L'architecte de ces plans, Gideon Rafaéli, avait planifié, avec son associé, Tamir, les maisons construites en 1968 à Tel Shéva par le Ministère du logement (chapitre 4). Lors du démarrage de Rahat, les nouveaux « plans-types » que lui avait commandés le Ministère du Logement devaient éviter aux habitants les complications d'un processus de planification qui ne leur était pas familier et faciliter les procédures d'obtention des permis de construire. L'architecte n'a pas fait d'enquête sur les besoins des habitants, n'estimant pas le projet suffisamment important pour justifier un investissement en temps. Ceux-ci ont répété ces plans, construisant en quelque sorte une architecture « standard ».

#### **7.3.3 La forme des « maisons standard » : « la boîte »**

Au début, les « plan-types » construits à Rahat et Tel Shéva ressemblaient aux maisons de bas standing construites en série dans les années 1950 et 1960 dans le milieu juif : une forme de « boîte à chaussure », un parallélépipède simple et dépouillé (figure 7.6). Ces plans présentent de fortes similitudes avec les prototypes construits dans les années 1930 par les architectes israéliens formés ou influencés par l'École du Bauhaus (figure 7.4). Ces plans, et les standard de logements qui les accompagnent, ont été enseignés en Israël à toute une génération d'architectes dont Rafaéli a fait partie.

---

<sup>89</sup> À Rahat, environ 400 maisons ont été construites dans ce laps de temps. Cette estimation est faite sur la base du nombre de maisons construites à Rahat entre 1971 et 1977 [Ben David, 1993, p. 44], compte tenu, comme semble le démontrer la consultation des permis de construire de Rahat, du fait que tous les dossiers déposés entre 1971 et 1977 sont de Rafaéli.

A Tel Shéva, en 1976, 1977 et 1978, environ 70 maisons ont été construites sur ce modèle. L'estimation est faite après consultation des archives de la Commission d'urbanisme locale (Shimonim Bet) où sont déposés, par ordre chronologique, les dossiers des permis de construire de Tel Shéva.

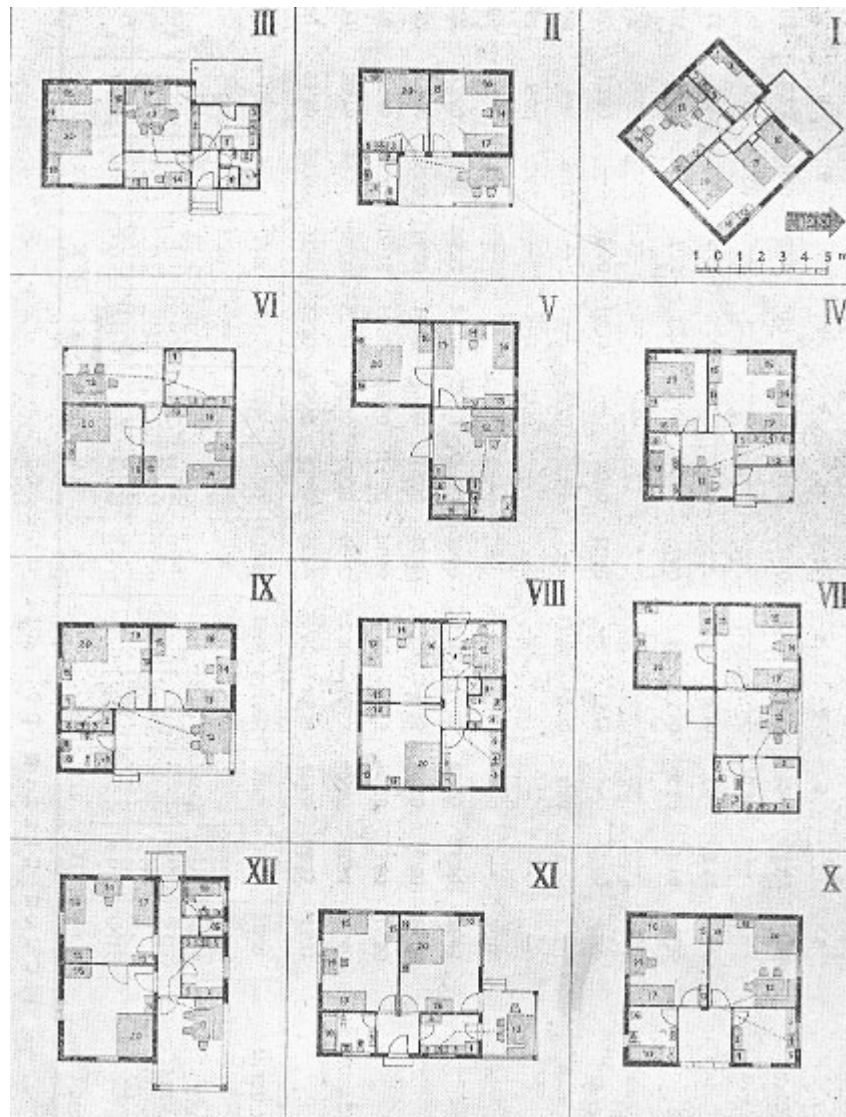


Figure 7.4

Figure 7.4 : plans des maisons individuelles de trois pièces réalisés entre 1933 et 1939 pour le logement ouvrier en Israël (source : Engineers', architects' and surveyors' union in Palestine, 1943).

Les deux modèles les plus construits dans les villes bédouines jusqu'en 1978 étaient désignés par « type B » et « type C » dans les plans de l'architecte Rafaéli. À chacun de ces modèles correspondaient deux variantes ; l'une sur pilotis (type C', B') et l'autre de plein pied (type C, B). En général, les maisons ont connu deux phases de construction ; dans un premier temps un appartement sur pilotis ou de plein pied s'implantait ; un deuxième s'y ajoutait par la suite.

Le modèle le plus petit et le meilleur marché, le « modèle C » (72 m<sup>2</sup>) a été préféré par les premiers habitants, comme le prouve un relevé du premier quartier de Rahat, au début des années 1970 (figure 7.5).

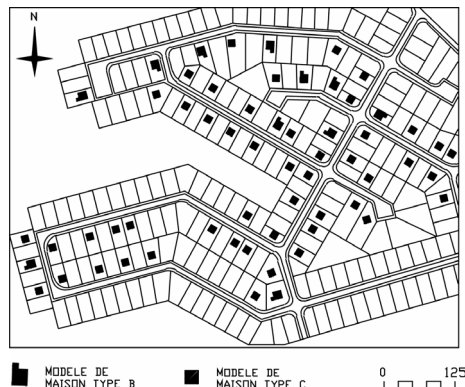


Figure 7.5



Figure 7.6

Figure 7.5 : répartition des deux types de maisons construites dans le premier quartier de Rahat en 1976) (plan dessiné à partir d'un relevé de situation extrait d'un permis de construire élaboré par Rafaéli en 1976).

Figure 7.6 : maison de type C en construction à Rahat (source : Harlap, 1980).

Le succès obtenu par le type C est « un pied de nez » à la théorie qui suppose que l'habitant est compétent pour faire le projet d'une maison correspondant au mieux à ses besoins. Le type C ne tenait pas compte, dans la distribution et la disposition des pièces, des règles de la culture bédouine concernant la séparation des sexes, ni de l'importance d'un grand espace d'hospitalité. Même le plan de 1968, construit en série par le Ministère du logement (chapitre 5) semble beaucoup plus approprié aux Bédouins que le type C. En effet, le modèle de 1968 proposait une séparation du domaine de la femme et du salon, une petite cour intérieure et une entrée sur le jardin, autant d'éléments absents dans le type C qui ont servi aux femmes et à la vie domestique.

Le type C est symétrique (figure 7.7). Un couloir ouvert sur l'extérieur, dans l'axe de la maison, distribuait d'un côté une chambre de taille moyenne (12 m<sup>2</sup>) et de l'autre les salles d'eau : le WC séparé, la cuisine (6 m<sup>2</sup>) et une petite salle de bains équipée d'une douche et d'un lavabo. Au fond, le couloir donnait sur deux chambres symétriques de 16 m<sup>2</sup> chacune.



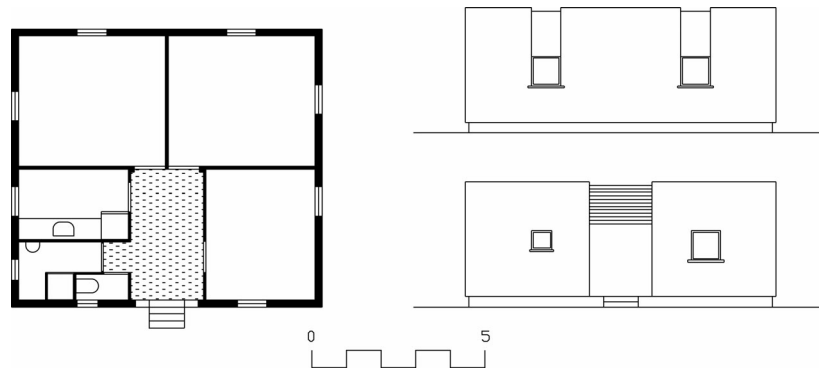


Figure 7.7

Figure 7.7 : Le type C (planifié au début des années 1970)

Le type B (98.5 m<sup>2</sup>) était un peu plus grand que le type C. De la terrasse, une entrée donnait sur le salon (20 m<sup>2</sup>) et une autre sur la chambre principale (13 m<sup>2</sup>). L'accès par la chambre ou le salon permettait d'arriver à un hall (5 m<sup>2</sup>), au centre de la maison, qui distribuait toutes les pièces : 3 chambres (chacune d'environ 12 m), le salon, une salle de bains et à un WC. Le rez-de-chaussée avait une entrée par l'arrière (figure 7.8 et 7.9).

Le type B présentait quelques dispositifs proches de la mentalité bédouine, comme le grand salon disposant d'une entrée séparée ; pourtant, les Bédouins n'ont commencé à adopter ce plan que quelques années après que le type C ait été construit en masse.

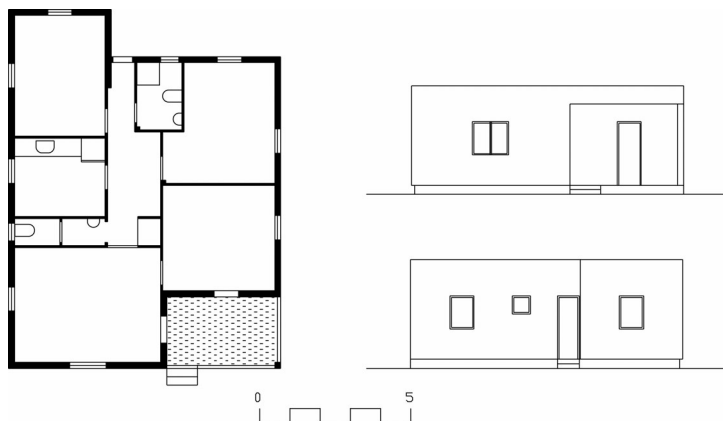


Figure 7.8



Figure 7.9

Figure 7.8 : le type B (planifié au début des années 1970).

Figure 7.9 : une façade un peu travaillée du type B sur deux étages, crépi et fermeture de la terrasse avec des verres de couleurs (photo 2000).

L'architecte avait dessiné d'autres modèles qui auraient pu sembler mieux convenir que les types C et B, mais ils n'ont pratiquement pas été construits<sup>90</sup>.

Dès 1978, des concepteurs arabes venus du nord du pays ont introduit de nouveaux plans. Cependant, jusqu'à fin 1981, les plans-types B et C de Rafaéli ont dominé dans la région. Ils ont été copiés sans grandes modifications et même signés par d'autres concepteurs. Au début, il suffisait en effet qu'un membre de la famille construise une maison pour que les autres le suivent en empruntant le même procédé.

Par ailleurs, les maisons simples ressemblaient aux baraques de tôles construites par les Bédouins en dehors de la ville, ou dans la ville, comme solution provisoire avant la construction de la maison<sup>91</sup>. Jusqu'à aujourd'hui, des baraques informelles sont encore fréquemment construites dans la périphérie immédiate de Tel Shéva, à côté de certains quartiers tribaux, par manque de terrains et de possibilités d'extension des quartiers<sup>92</sup>.

#### **7.3.4 L'introduction de variantes : les types proposés par les concepteurs arabes**

À partir de 1978, des concepteurs arabes venus du nord ont enrichi les choix de plans. La méthode de conception n'a cependant pas changé ; chaque concepteur possédait un petit nombre de plans standard que les Bédouins appliquaient sans rechercher l'originalité. Dans ces maisons apparaissaient toujours les deux phases de construction de la maison, c'est-à-dire un premier niveau sur pilotis ou de plain-pied, auquel s'additionnait un second niveau par la suite.

---

<sup>90</sup> Nous avons dénombré quatre autres types dans les permis de construire.

Le type A est une variante du modèle B avec une pièce en moins.

Le type S est plus grand (168 m<sup>2</sup>) et se compose de pièces plus grandes, notamment un salon de 24 m<sup>2</sup>.

Dans le type F, deux pièces de 20 m<sup>2</sup> sont placées côte à côte sur le modèle des tentes. Sur l'avant, une terrasse couverte distribue les pièces. Une cuisine, une salle de bains et un WC sont placés sur le côté. La surface brute totalise 98 m<sup>2</sup>, y compris la terrasse couverte ; ce modèle n'a pas été construit à Tel Shéva.

Un type N ressemblant plus ou moins au type B avec l'escalier arrivant au milieu du couloir central de distribution, n'a jamais été construit. Quelques exemplaires ont été construits mais avec un escalier extérieur.

<sup>91</sup> La persistance d'une baraque au milieu d'un quartier de villas s'explique par des problèmes économiques ou des blocages administratifs pour l'obtention du permis de construire. Les habitations informelles permettent alors à la famille d'habiter en attendant que des solutions soient trouvées pour la procédure réglementaire. Les « baraques » ont souvent permis d'habiter en attendant la construction de la maison. Lorsque le lignage Abou Sirhan s'est installé à Tel Shéva (quartier 7), à la fin des années 1980, les 200 familles se sont installées d'abord dans des abris de tôles construits sur les parcelles.

<sup>92</sup> Par exemple: la zone de sport encore à l'état de friche est habitée par des Bédouins en attente de terrains dans la ville (lignage Al Assem).

Jabali Abd Alhafes, l'un des nouveaux concepteurs, proposait un plan qui rappelait le schéma d'organisation des maisons arabes à patio avec les chambres distribuées à partir d'une pièce centrale. Une variante avec une cage d'escalier, permettait la superposition d'appartements (figure 7.10 et 7.11).

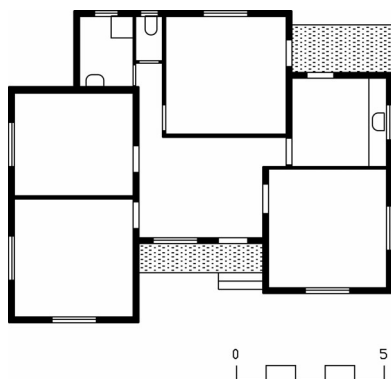


Figure 7.10

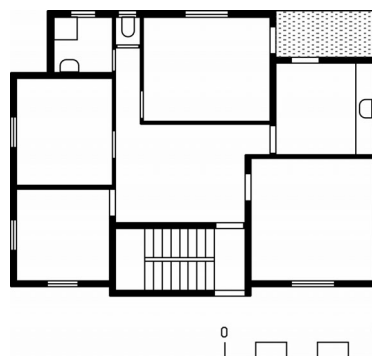


Figure 7.11

Figure 7.10 : le plan « centré » de Jabali Abd Alhafes (planification 1979).

Figure 7.11 : variante de ce plan avec cage d'escalier (planification 1979).

A Rahat, Tel Shéva et Ségev Shalom, deux modèles signés Hendi Sharif ont été construits entre 1978 et 1982. Dans le premier l'accès au salon se faisait directement à l'entrée. Un petit hall distribuait les autres pièces : trois chambres, une salle de bains, un WC et la cuisine avec un coin à manger (figure 7.12). On retrouvait aussi ce modèle avec pilotis. Le second modèle, plus spacieux, disposait d'un espace central plus généreux (figure 7.13). Dans les deux modèles, l'accès à l'appartement du rez-de-chaussée se faisait de la cage d'escalier.

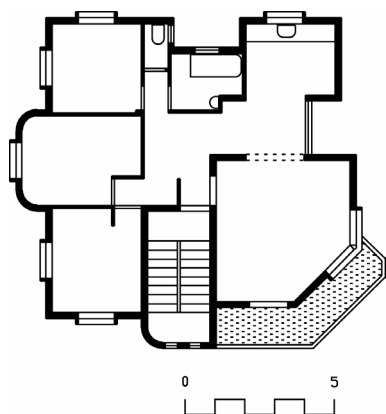


Figure 7.12

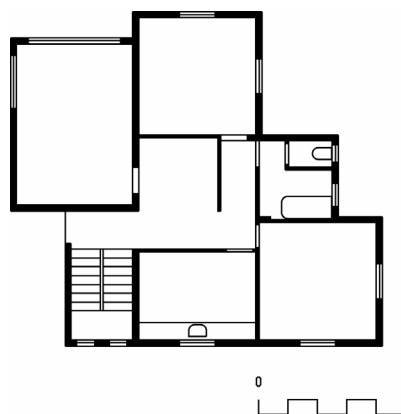


Figure 7.13

Figure 7.12 et 7.13 : les modèles de Hendi Sharif (planification 1978).

Les façades de toutes ces maisons étaient dépouillées et percées de petites fenêtres. Elles ressemblaient à celles des maisons construites dans les premiers quartiers de Beer Shéva pour les nouveaux immigrants : même volumétrie, fenêtres de proportions similaires, expression de la dalle supérieure en couronnement de façade. Certaines maisons des nouveaux immigrants rappelaient particulièrement le type C : un parallélépipède de deux niveaux, de 72 m<sup>2</sup> chacun avec un escalier extérieur. Ces maisons de Beer Shéva (quartier aleph et guimel), vendues à leurs occupants, étaient même plus étriquées, car elles abritaient à l'origine quatre familles différentes (deux par étages).

## **7.4 La « maison des catalogues »**

### **7.4.1 Transition**

Dans les années 1980, l'arrivée de concepteurs bédouins a annoncé une nouvelle étape du changement architectural. Ces concepteurs formés localement à Beer Shéva ont commencé par plagier les types C et B qu'ils ont découvert autour d'eux. Puis, l'esthétique simple des « maisons standard » a été lentement remplacée par des maisons de toutes tailles et de formes plus complexes qui ont contrasté avec les maisons « standard » de la période précédente.

### **7.4.2 Les concepteurs bédouins des « maisons des catalogues »**

À partir de 1979, des plans ont été signés par certains concepteurs bédouins. Le premier d'entre eux, Moussa Abou Zaïd, a commencé à construire en 1979. Il a été suivi par Nasser Abou Frauneh et Salamé Abou Salouk et, un peu plus tard, Alsheikh. Dans les années 1980, la quasi-totalité du marché des maisons individuelles des villes bédouines était dominé par une douzaine de techniciens bédouins, qui n'étaient pas architectes. La plupart ont reçu une formation de technicien ingénieur qui leur donne le droit de signer les demandes de permis de construire, les plans, les calculs statiques et les schémas constructifs. En général, ils ont travaillé un ou deux ans comme salariés dans le milieu « juif »<sup>93</sup>, dans des entreprises du bâtiment ou des bureaux d'architecture. Le soir, ils dessinaient des maisons individuelles pour des clients bédouins et, avec le temps, ils se sont fait une clientèle.

La copie a facilité la planification aux premiers concepteurs ; leurs premiers plans étaient pour la plupart des reproductions des plans de Rafaéli. La modestie de ces petites maisons les rendait familières aux Bédouins qui connaissaient des baraques similaires dans les campements tribaux. *« Mon idée était qu'il fallait planifier pour les besoins minima. Au début*

---

<sup>93</sup>Dans le Néguev, les communautés juives et arabes ne se mélangent pas.

*je n'ai pas construit un palais. J'ai planifié le plus simple. C'était un genre de « mahsan » mais avec un toit en béton<sup>94</sup>» (Abou Zaïd, concepteur). Les constructeurs bédouins étaient proches de la mentalité des habitants : « J'ai fait ce plan (type C) parce qu'il est bon marché à tous points de vue. Les taxes de construction sont bon marché. Les taxes municipales sont bon marché, La planification ne coûte presque rien, les matériaux et les finitions sont bon marché » (Abou Zaïd).*

Avec le temps, chaque constructeur a constitué son propre catalogue de maisons. Les premières innovations sont issues des modifications des premiers plans. Les concepteurs ont aussi élaboré de nouveaux plans à partir des modifications apportées par les habitants sur les maisons construites. Ce plagiat « évolutif » est à l'origine d'une nouvelle période de l'architecture des maisons bédouines ; les concepteurs ont, peu à peu, étoffé leur catalogue de maisons puis, par effet d'entraînement, ils se sont mis à concevoir leur propre architecture. Une concurrence s'est alors installée, chacun développant de nouveaux modèles. Abou Zaïd, par exemple, a fait des albums photos des façades et des catalogues de plans.

Abou Zaïd explique comment il a conçu un nouveau modèle. «...À partir de cette petite maison que j'ai modifiée et agrandie, j'ai fait une nouvelle maison, mais pas une boîte. C'est ma création préférée. Elle convient à tout le monde. C'est cette maison que je me suis construite en 1990 ! (...) Je me suis dit que je peux faire un grand salon devant et des chambres derrière, je peux faire ça rond...esthétique. L'esthétique est importante...j'ai fait presque la même chose mais avec des variations... » (figure 7.14).

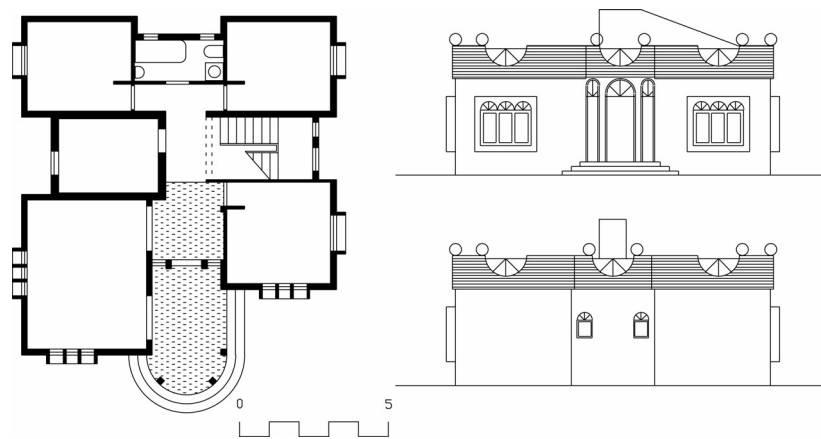


Figure 7.14

Figure 7.14 : plan de Abou Zaïd dessiné à partir du type C.

<sup>94</sup> Pour illustrer son explication, le concepteur dessine le type C de Rafaéli.

Heïr Alsheikh, un des premiers concepteurs bédouins, habite Tel Shéva et, depuis 1983, il est l'auteur de plusieurs maisons de la localité. Il a lui aussi développé ses propres modèles. *« Au début les clients demandaient le plan « standard » : fais-moi une maison comme celle là ! Puis, j'ai décidé que j'allais changer les plans, et je leur ai proposé mes maisons (...). Les gens ont demandé des choses de plus en plus précises : un salon fermé, une plus grande cuisine, plus de chambres, pas de terrasse... »*. Il construisait aussi en dehors du milieu bédouin. *« Nous sommes même entrés en concurrence entre nous pour pénétrer le milieu israélien « juif ». J'ai fait au moins 100 maisons à Beer Shéva, Meitar et ailleurs »*. Il n'y avait pas de clientélisme par rapport à un lignage ou à un autre.

La reproduction de plans d'un catalogue octroyait aux concepteurs plusieurs avantages, notamment dans l'économie de travail, la rapidité d'exécution et une grande productivité. *« Au début j'ai fait payer le moins pour le maximum de services, c'est pourquoi mon affaire a marché. ... Les gens attendaient leur tour dans la salle d'attente, un peu comme à la clinique. Si quelqu'un n'attendait pas son tour, je lui disais : toi, vas-t'en, je ne te prends pas ! »* (Abou Zaïd, concepteur).

### 7.4.3 La forme des maisons des « catalogues »

L'esthétique a pris une valeur. La forme des maisons s'est compliquée ; des courbes, des arrondis et des angles à quarante cinq degrés ont été introduits. Les façades ont été agrémentées d'encadrements de fenêtres, de luminaires en toiture, d'arcs au-dessus des fenêtres ou autour des pergolas, d'acrotères saillants, d'une base de la maison (figures 7.15 et 7.16). Toutes ces choses contrastaient avec « la boîte » de la période précédente. Par contre, le plan est resté composé de pièces fermées, sans fluidité spatiale (infra, figure 7.14).



figure 7.15



Figure 7.16

Figure 7.15 : maison des catalogues avec liminaires, encadrements de fenêtres et arcades.

Figure 7.16 : maison des catalogues avec liminaires, arrondi du salon, acrotère (photo 1999).

Les concepteurs bédouins se créèrent un style personnel. Cependant, les modèles qui ont servi de base à leurs premiers projets se reconnaissent dans leurs premiers plans.

Les plans signés Abou Zaïd étaient symétriques, les encadrements de fenêtres affirmés. Il gardera plus tard le style symétrique organisé de part et d'autre de l'axe d'entrée qu'il a emprunté au type C de Rafaéli : salon et chambre sur la façade principale ; cuisine et escalier au milieu de la maison ; deux chambres et la salle de bains à l'arrière. Dans une adaptation du type B, la façade était plus expressive et un couloir, relativement long, distribuait les pièces (figure 7.17).

Dans les plans signés Alsheikh, le salon était souvent arrondi ou les angles de la façade principale coupés à 45 degrés. Une petite maison signée Alsheikh, distribuée à partir d'un couloir central, rappelait aussi le type C. Alsheikh y a prévu la cuisine à l'arrière, le salon à l'avant et une terrasse dans le prolongement du salon (figure 7.18).

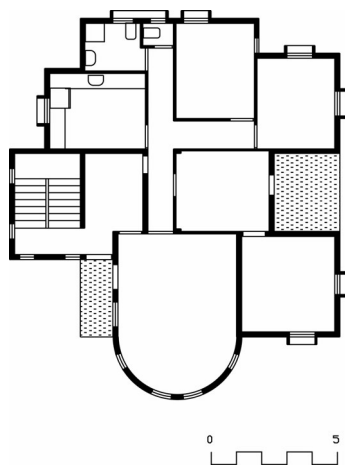


Figure 7.17

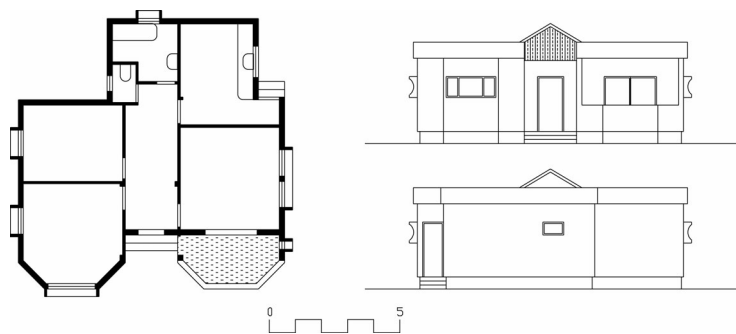


Figure 7.18 (plan et façades avant et arrière)

Figure 7.17: plan conçu par Rafaéli à partir du type B (planification 1982).

Figure 7.18 : maison de Alsheikh qui rappelle le type C (planification 1983).

Peu à peu le style des maisons a évolué suivant l'esthétique des lotissements pavillonnaires de la périphérie de Beer Shéva (Omer, Léavim, Metar, Névé Noï). Les maisons qui y étaient construites alors s'inscrivaient dans la tendance « postmoderne » et se distinguaient du rationalisme des maisons construites précédemment par une recherche d'originalité dans l'expression architecturale. Peu à peu, de nouvelles solutions distributives ont émergé comme,

par exemple, les maisons sur demi-niveaux et les plans qui proposaient un séjour ouvert sur la cuisine.

Les maisons organisées par demi-niveaux sont l'expression la plus marquante de l'influence des quartiers résidentiels de Beer Shéva (figure 7.19). La structure en demi-niveaux a été beaucoup copiée à Tel Shéva dans les années 1990. Au niveau de l'entrée, il y avait le salon et la cuisine, un WC pour les invités et parfois une chambre et, au demi-niveau supérieur, les chambres et la salle de bains. Sous ce demi-niveau, l'espace était libre et ouvert sur le jardin.

Certaines caractéristiques du plan étaient séduisantes pour les Bédouins : l'espace sous la maison pouvait être fermé, au besoin, pour l'agrandir ; il pouvait entre-temps servir d'espace extérieur de réception. La séparation par demi-niveau aurait pu refléter la division rituelle des activités des hommes (les fonctions de l'hospitalité) et des activités des femmes (la vie domestique). L'homme et la femme dans ce type de logis auraient pu bénéficier d'un domaine clairement dissocié par la distinction des zones en plan et en coupe. Toutefois, dans le plan, cette séparation n'est pas réalisée puisque le salon sert aussi à la famille à défaut d'espace de séjour et la cuisine est prévue au niveau du salon.

La particularité la plus marquante des logements sur demi-niveaux est qu'ils constituent une solution strictement mono-familiale pour les Bédouins qui, jusqu'alors, se réservaient la possibilité d'accueillir des fils mariés dans des appartements construits au-dessus du logement initial. Les maisons sur demi-niveaux sont véritablement individuelles.

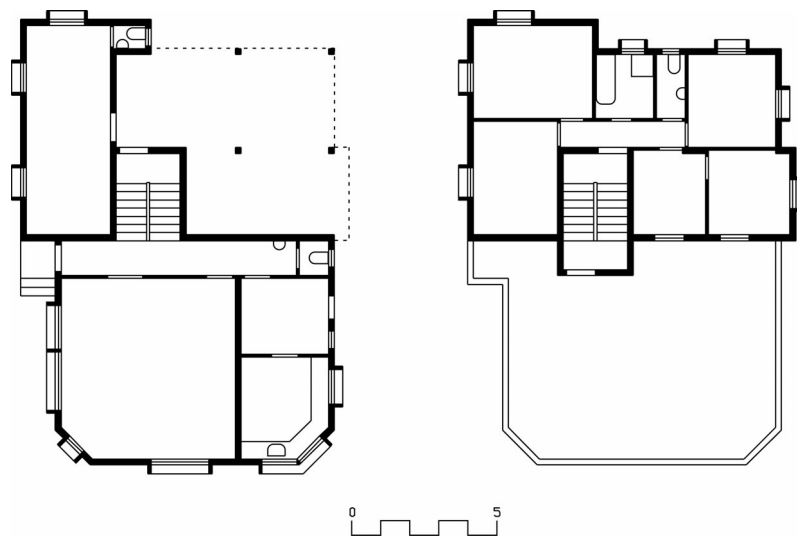


Figure 7.19

Figure 7.19 : une des premières maison sur demi-niveaux à Tel Shéva (planification 1985).



Dans les maisons, la toiture terrasse accessible par la cage d'escalier suggère parfois une véritable pièce ouverte sur le ciel. Le toit est souvent orné de lampadaires sur son pourtour et le sol est carrelé.

#### **7.4.4 Les adaptations de la « maison des catalogues » et de la « maison standard » à l'évolution de la famille**

Les « maisons standard » et les « maisons des catalogues » devaient pouvoir se compléter de logements pour un ou plusieurs fils mariés. Avec le temps, la maison mono-familiale se transformait en maison patriarcale de plusieurs appartements. Le logement des fils sur le terrain du père a pris cinq formes :

La construction d'un second logement sur le premier (ou sous le premier quand celui-ci était sur pilotis<sup>95</sup>) a été la pratique d'agrandissement la plus courante (figure 7.20). L'accès à l'étage se faisait par des escaliers indépendants qui permettaient de dissocier l'utilisation des deux appartements en rendant les accès, et éventuellement aussi les parties du jardin dans leur prolongement, autonomes (figure 7.24).



Figure 7.20



Figure 7.21

Figure 7.20 : construction d'un nouveau logement superposé au premier (type B) (photo 2001).

Figure 7.21 : photo d'un mahsan (photo 1999).

---

<sup>95</sup> Tous les plans construits par les premiers habitants ont laissé l'option de la construction du logement du fils au-dessus ou en-dessous de la maison du père. Deux cas étaient possibles : la variante qui consistait à commencer par la construction du rez-de-chaussée et celle de construire l'étage d'abord sur pilotis. L'une comme l'autre permettait la construction d'un appartement supplémentaire par la suite (voir paragraphe 7.3).

Le local de services autorisé par le règlement<sup>96</sup> à l'arrière du terrain pour l'entreposage a souvent été aménagé en logement provisoire pour un fils marié (voir figure 7.21 et 7.22). Ce local est communément appelé « mahsan » (hébreu), ce qui signifie « magasin, dépôt ». L'espace de 50 m<sup>2</sup> (5% de la surface du terrain) autorisé pour la construction du « mahsan » suffit juste pour une chambre, un salon, une cuisine et une salle de bains.

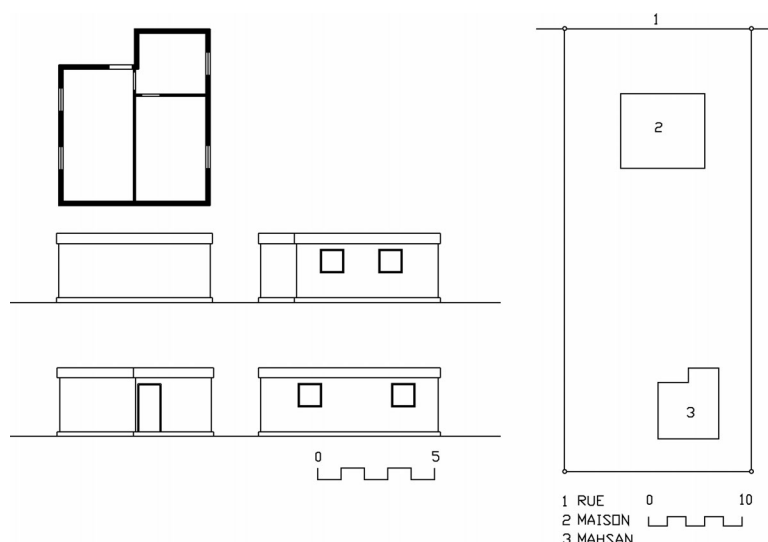


Figure 7.22

Figure 7.22 : le logement dans le « mahsan » à l'arrière de la parcelle, plan, façades et implantation (planification 1985).

Quand le règlement de construction le permettait, une deuxième maison, séparée, a été parfois construite sur le terrain. Chaque maison ainsi définie pouvait contenir un appartement par étage (figure 7.23).

<sup>96</sup> Le local de services est autorisé à l'arrière du terrain, dans le dernier tiers de la parcelle. Le règlement exclut son utilisation pour du logement ; mais les Bédouins, qui n'ont pas la tradition de l'entreposage s'en ont fait une petite maison. Elle sert de logement aux fils devenus jeunes adultes ou d'habitation provisoire en attendant la construction de la maison elle-même. Le logement dans le « local de services » permet l'économie des taxes municipales et des taxes de construction imputables aux surfaces habitables. Les habitants ne payent que les taxes pour les surfaces de services. Les autorités ferment les yeux sur cette utilisation non conforme au règlement tant que l'habitant n'en fait pas ostensiblement une petite « villa ». Aujourd'hui, la demande de construire du local de services doit être accompagnée d'un plan de la maison principale pour éviter que l'habitant ne se contente de ce local.

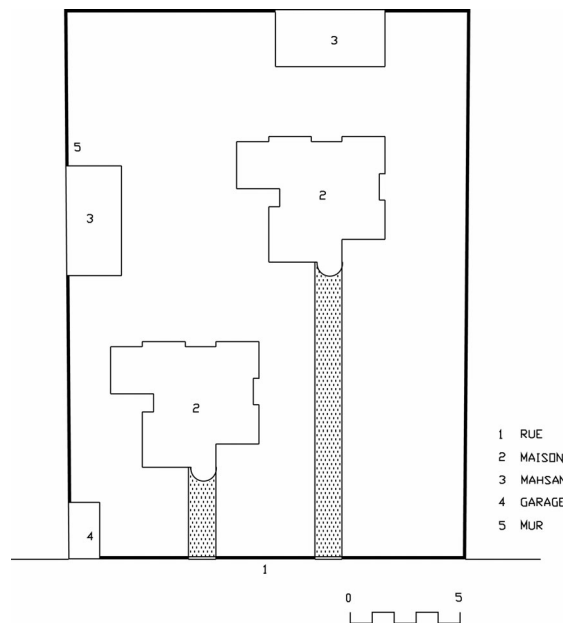


Figure 7.23

Figure 7.23 : plan d'implantation de deux maisons séparées sur un terrain (plan de 1995).

La construction d'appartements contre l'édifice initial a permis de produire des logements lorsque les règlements ne permettaient pas de construire une deuxième maison sur le terrain. La maison s'est alors transformée en un système assez complexe d'appartements imbriqués partageant parfois une pièce de réception commune. L'extension de la surface de la maison est rendue possible par les conditions du règlement de Tel Shéva qui donne droit à environ 400 m<sup>2</sup> constructibles. Parfois, plus de quatre appartements ont été construits successivement et les droits de construction ont été exploités à leur limite (figure 7.24).

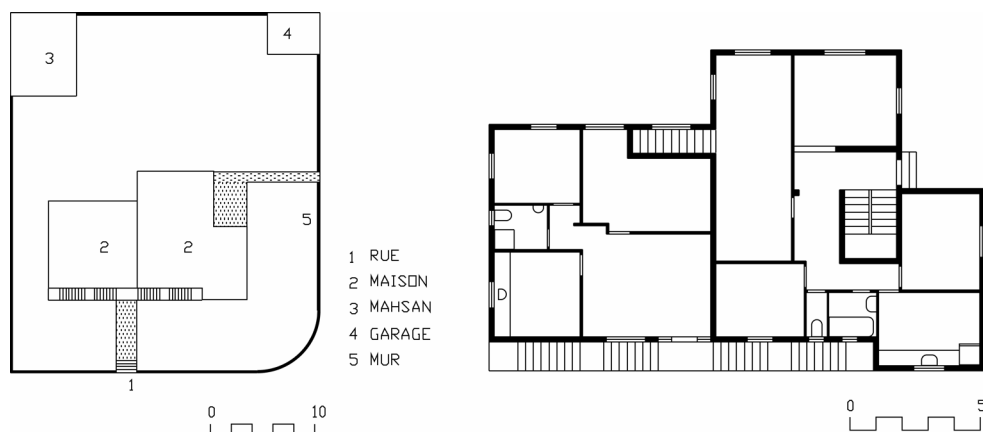


Figure 7.24

Figure 7.24 : la maison composée de maisons imbriquées (planification 1985-1993).

La maison familiale, planifié comme tel dès le début, est inspiré des habitations familiales que l'on trouve sur le territoire palestinien entre Daarya et Hébron. Elle a deux étages avec deux appartements par étage desservis par une cage d'escaliers dans l'axe du bâtiment. Ce modèle a fait sa première apparition dans la ville de Rahat : il a été introduit chez les Bédouins par un planificateur travaillant à Hébron et il a inspiré les habitants bédouins qui se rendaient en Cisjordanie. De telles habitations collectives ont été construites dans certaines villes bédouines du Néguev, mais rarement à Tel Shéva. Les règlements de construction de Tel Shéva donnent en théorie des droits de construction suffisants pour construire ce type d'architecture, mais ils sont imprécis sur cette pratique ; il n'existe pas d'article qui l'interdise ou qui l'autorise (figure 7.25).

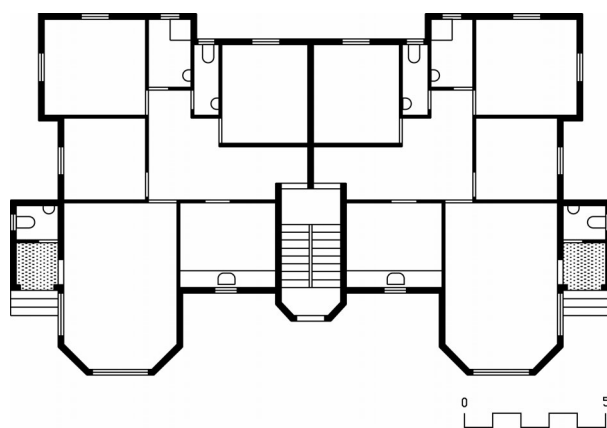


Figure 7.25

Figure 7. 25 : Immeuble familial (Rahat, 1998).

En dépit de ces « solutions » familiales, les jeunes espèrent leur indépendance. Il arrive un moment où ils se séparent et fondent leur propre foyer sur des terrains proches, dans un autre quartier. Ils forment ainsi un nouveau noyau familial.

## 7.5 La « maison individualisée »

### 7.5.1 Transition

À la fin des années 1980, les concepteurs toujours plus nombreux ont produit des plans plus compliqués. Des pièces ont été ajoutées et leurs proportions ont changé.

Le salon, la cuisine et l'entrée sont devenus plus ouverts en dépit de la séparation toujours présente entre la partie de la famille et celle de la réception. Des lieux nouveaux dans la maison ont été attribués aux jeux des enfants, à la famille et aux loisirs (télévision, séjour, ...). La nature de la maison change aussi : jusqu'à la fin des années 1980, les maisons se sont développées en modèles pluri-familiaux mais, à partir des années 1990, le style de la villa individuelle s'est imposé aux dépens de la maison familiale. Les toits en pente et la configuration du plan sur demi-niveaux n'ont plus permis, comme auparavant, de superposer des appartements.

Beaucoup de maisons de Tel Shéva de cette période ont été construites directement sous leur forme définitive. Dans quelques cas où le budget était réduit, des extensions ont été prévues dès le départ mais, contrairement à la période précédente, cette option était la moins fréquente.

### **7.5.2 Les concepteurs de la « maison individualisée »**

La fin des années 1980 a coïncidé à Tel Shéva avec l'urbanisation d'un nouveau groupe bédouin : les Jaraouin (voir chapitre 5), et les débuts d'un concepteur de ce lignage, Kassem Abou Sirhan<sup>97</sup> : Quand les membres de son lignage (environ 300 personnes) ont fait le passage à la ville à la fin des années 1980, Kassem s'est lancé dans l'architecture avec une méthode de conception individualisée, plus participative : « *Prendre quelque chose et l'appliquer ailleurs, je ne l'ai pas aimé et je ne l'ai jamais fait. J'ai pensé qu'il faut planifier pour quelqu'un en fonction de ses besoins, de ses conceptions, de sa famille... J'ai dit non !...Je ne ferai pas de reproduction de maison à partir d'un catalogue !* » (Kassem). Les habitants ont joué le jeu et les maisons ont évolué en conséquence.

Guidé par le concepteur, les nouveautés se sont inspirées de l'évolution de la mode architecturale dans le milieu israélien. Kassem y dessinait des villas chez un architecte et, le soir, il dessinait pour sa communauté. Celle-ci était réceptive aux idées de Kassem parce qu'il était de la famille et parce que ce lignage, ayant un petit passé de sédentaire, était plus instruit que la plupart des autres et avait une expérience plus ancienne de la maison en dur.

Kassem posait des questions de base à l'habitant, ce que ne faisaient pas ses prédécesseurs de peur de sembler indiscrets. Quand quelqu'un venait le voir, Kassem lui demandait où était le terrain, quelle était la taille de sa famille et certains détails au sujet de ses désirs pour la maison : combien de chambres, quelle taille pour le salon, la surface de la terrasse, de la cave,

---

<sup>97</sup> Kassem a terminé ses études au Collège technologique de Beer Shéva en 1984. Il est aujourd'hui maire de Tel Shéva.

le niveau des pilotis, la toiture accessible. Il prenait toutes ces informations sans proposer un plan sur-le-champ. *« Je lui disais : donnes-moi ces données et reviens me voir dans une semaine ! »* (Kassem). Après une semaine, il faisait une petite esquisse au crayon qu'il expliquait au client. *« Je lui montrais le plan : ici c'est une chambre à coucher, ici c'est le salon, ici c'est une terrasse... et je lui demandais s'il veut changer quelque chose, si cela lui va ou pas »*. Si le client voulait changer le plan, Kassem écoutait ses remarques et, si c'était acceptable, il dessinait la proposition sur papier d'esquisse, faisait le plan et le présentait à nouveau. Il recevait le client trois à cinq fois.

Les maisons conçues par Kassem sont différentes les unes des autres et ont des formes plus complexes que celles conçues sur les plans-types ou à partir des catalogues mais, malgré leur caractère contemporain, elles conservent des éléments du mode d'habiter traditionnel. Kassem cherchait aussi à se faire plaisir ; il aimait les terrasses, les pilotis, les grandes pièces, un salon qui tire profit de la direction du vent, les escaliers plus larges, et il a toujours conçu une deuxième entrée de l'autre côté de la maison. *« Tu peux entrer par l'avant, mais tu peux toujours entrer par la deuxième entrée dans l'espace de la famille, si tu as des invités dans le salon »*. Pour le salon, il a planifié en fonction des besoins du client. Certains d'entre eux voulaient le salon en contact avec la cuisine et le séjour ; alors il créait un écran permettant une séparation visuelle entre le salon et la cuisine. *« Je leur ai expliqué que le séjour c'est ce qui sert de salon aux femmes. Et ainsi, du moment où tu as de la visite, de la famille, tu as un salon pour les hommes et un autre pour les femmes.(...) Avant cela il n'y avait pas d'espace pour les femmes dans la maison »* (Kassem). Comme pour le salon ouvert avec la cuisine mais séparé par un écran, Kassem a proposé des espaces modernes comme le coin télévision ou la salle à manger, sans sacrifier aux impératifs culturels bédouins. Il était nécessaire de prendre du temps pour expliquer les options architecturales proposées et en convenir avec le client. Ces séances semblaient parfois pénibles lorsque le client avait très peu de notions d'architecture. Pour ceux d'entre eux qui avaient déjà vécu une première expérience de la maison, les échanges étaient aisés et les solutions vite trouvées. Les jeunes étaient plus réceptifs.

Les concepteurs de la première génération ont dû s'aligner tant bien que mal sur cette nouvelle approche de la conception. Al Assem, un jeune concepteur, explique le changement : *« Je suis maintenant en compétition avec les concepteurs de l'ancienne génération. Cela fait 20 ans qu'ils sont sur le terrain mais ils ne comprennent rien. Il y a 20 ans, on faisait des copies. Aujourd'hui, quand quelqu'un vient et me demande une maison, je lui dessine un croquis »*. L'introduction de la conception assistée par ordinateur (CAO, DAO) a permis de

produire une variété de maisons à partir d'un plan. Ces changements, produits avec l'ordinateur, ne modifient pas toujours l'architecture ; parfois le concepteur ne fait que remplacer la police du texte, les styles des côtes, le mobilier, la façade, etc.

### 7.5.3 La forme des « maisons individualisées »

L'architecture des modèles « des catalogues » et celle des maisons « individualisées » se distinguent sur plusieurs points. Premièrement, la variété : les plans identiques se font plus rares. Deuxièmement, l'agencement du plan devient plus fluide, en particulier au niveau de l'ensemble cuisine-séjour-salle à manger et entrée. Troisièmement, de nouveaux lieux sont planifiés dans la maison pour l'étude des enfants, la vie de famille ou les loisirs. Quatrièmement, la pierre et la tuile sont devenues incontournables. Une maison qui n'est pas en pierre n'est pas considérée socialement. La tuile est, elle aussi, très valorisée.

Le changement de l'architecture à Tel Shéva peut se comparer, avec quelques années de retard, à ce qui se passe à Omer, le lotissement cossu voisin de Tel Shéva. Dans les années 1970, les pièces de la maison étaient fermées (figure 7.26). Dans les années 1980, le salon et la cuisine ont été ouverts et séparés de la salle de bains et des chambres. Dans les plans récents, la cuisine apparaît comme un sous-espace du salon ; la séparation entre la zone nuit et la zone jour est parfois soulignée par une différence de niveau, un étage ou une séparation forte en plan (figure 7.27).

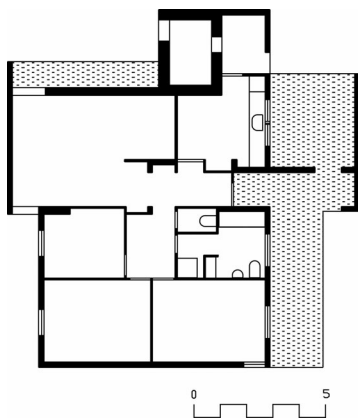


Figure 7.26

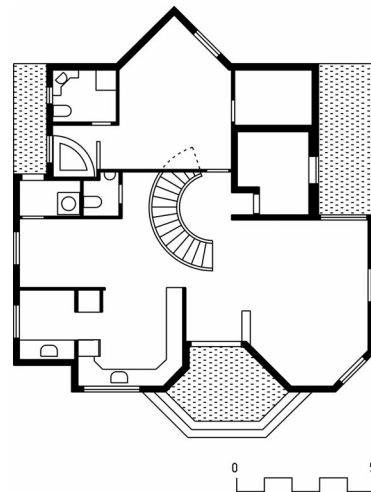


Figure 7.27

Figure 7.26 : maisons fabriquées en série à Omer (entreprise Rasko) (planification 1979).

Figure 7.27 : plan de 1997 à Omer.

### ***La variété***

La variété architecturale est une conséquence de l'augmentation du nombre de concepteurs et de l'extension de l'offre proposée par chacun d'eux. Les modèles des nouveaux concepteurs ont des volumétries complexes ; l'utilisation de deux ordres orthogonaux qui se juxtaposent à 45 degrés augmente cette complexité, dans certaines maisons. Celle-ci donne à l'habitant le sentiment d'avoir une architecture originale (figures 7.28, 7.29).

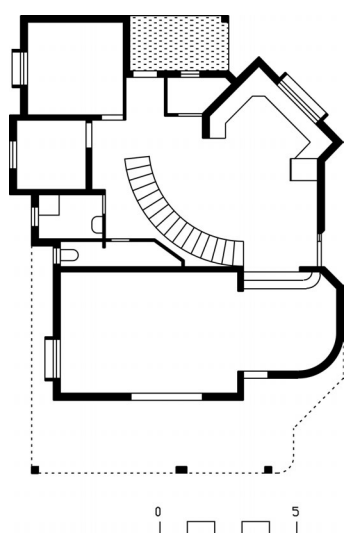


Figure 7.28



Figure 7.29

Figure 7.28 : « maison individualisée » à Tel Shéva (permis de construire de 1999).

Figure 7.29 : façade avant de cette maison (photo 1999)

### ***La fluidité de la « zone jour »***

Dans la phase de construction, les habitants renoncent aux cloisonnements des pièces diurnes réservées à la famille, comme la cuisine, la salle à manger et le séjour, (figure 7.30, 7.31 et 7.32).

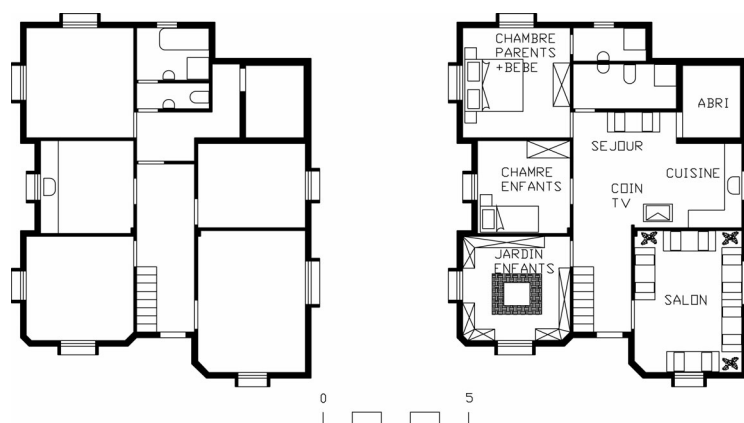


Figure 7.30





Figure 7.31



Figure 7.32

Figure 7.30 : ouverture de la cuisine sur le couloir et le séjour familial ; plan du permis de construire (1993) et plan réalisé (1994).

Figure 7.31 : élargissement du hall central pour la création d'un séjour ; plan du permis de construire (1994) et plan réalisé (1999).

Figure 7.32 : ouverture de la cuisine et d'une chambre sur le couloir pour créer un séjour/salle à manger/cuisine ouverts ; plan du permis de construire (1992) et plan réalisé (2000).

Exceptionnellement, le salon séparé est sacrifié à l'exemple des plans ouverts à l'américaine. En général, le client décide de la suppression des murs entre le salon et la cuisine pendant le chantier (figures 7.33 et 7.34).



Figure 7.33

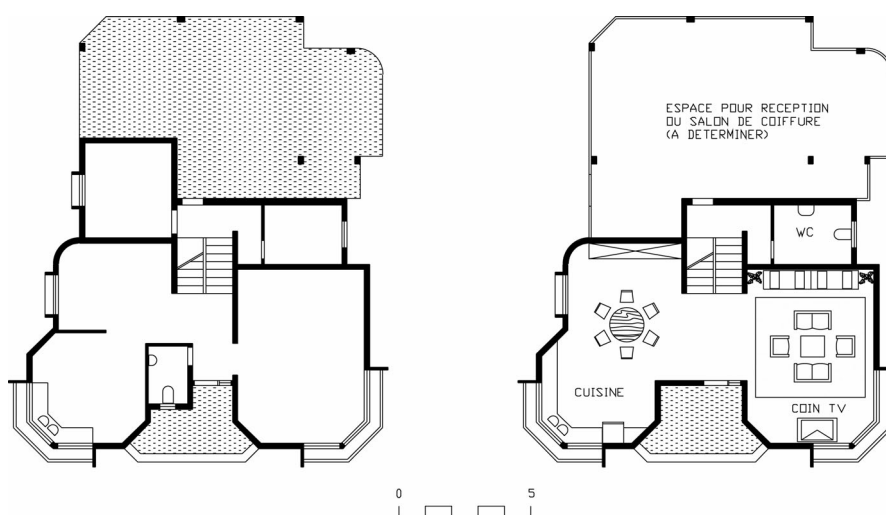


Figure 7.34

Figure 7.33 : plan original (1998) et plan réalisé (2000), noter l'ouverture du salon.

Figure 7.34 : plan original (1999) et plan réalisé (2001), noter l'ouverture du salon et la création d'un espace polyvalent au rez-inférieur pouvant servir pour la réception.

### ***L'apparition de nouveaux lieux dans la maison***

De nouveaux espaces sont désignés et le plan dessiné est meublé à l'européenne. La salle à manger, qui n'existait pas dans les plans précédents, est nommée et meublée dans les plans de la nouvelle génération. Il en est de même du coin télévision, de l'espace de jeux pour les enfants, de l'espace de travail pour la femme et, parfois, du « jacuzzi » ou de la cheminée.

Souvent, un séjour est créé pour la famille, séparé du salon habituel réservé aux invités<sup>98</sup>. Ce séjour est parfois réalisé par une dilatation du couloir. Il permet la séparation des femmes, de l'acte d'hospitalité, sans dénier l'importance du lieu consacré au colloque familial. Dans beaucoup de plans la chambre des parents s'agrandit et une douche est accessible directement depuis cette chambre (figure 7.35 et 7.36).

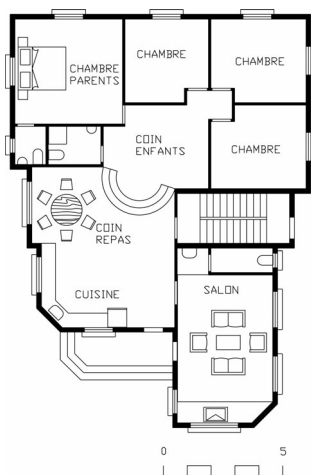


Figure 7.35

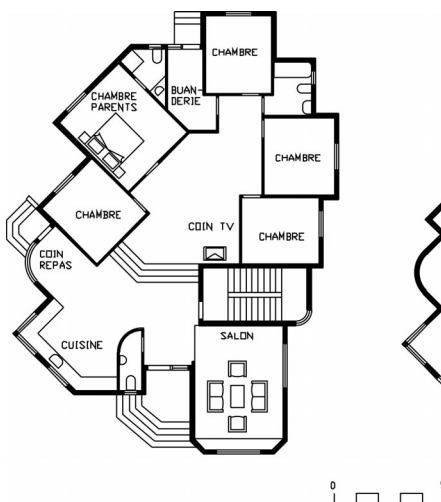


Figure 7.36

Figure 7.35 : plan illustratif des nouveaux lieux dans la maison et de leurs relations (2001).

Figure 7.36 : autre configuration avec une organisation sur le même principe que celui de la figure 7.35 (2001).

À partir de 1990, la cave apparaît dans certains plans, puis elle devient plus fréquente. Elle est considérée comme une surface de services ; c'est pourquoi les taxes municipales et les taxes de construction sont plus réduites. Sa surface nette est de 7% de celle du terrain, sans la cage d'escaliers et l'abri de protection civile qui est souvent au sous-sol. Pour 1000 m<sup>2</sup>, cela représente 70 m<sup>2</sup> autorisés. Le sous-sol est parfois utilisé comme espace de réception séparé de la maison ; c'est une pièce, en partie ouverte au niveau des pilotis, profitant de la déclivité du terrain (figure 7.36).

### ***Le langage architectural en façade***

L'utilisation de matériaux onéreux comme la pierre et la tuile et l'aménagement d'un jardin verdoyant se sont généralisés. « *Aujourd'hui, si tu ne construis pas en pierre, cela ne vaut pas la peine* » (concepteur de maison, 25 ans.). Celui qui n'a pas fait de pierre lors de chantier fait

<sup>98</sup> La nomenclature des espaces est écrite en hébreu comme toutes les écritures portées sur le dossier de construction.

de gros efforts pour la réaliser par la suite, lorsqu'il en a les moyens. Mais les habitants trouvent toujours des signes plus valorisants pour placer la barre plus haut.

Si la famille n'a pas les moyens de recouvrir toute la maison de pierres, seuls les murs flanquant l'entrée le seront (figure 7.37). Les façades des maisons construites à l'époque précédente sont revêtues de pierres lors de rénovations. Certains, pour réussir à assumer le coup de l'opération, font le travail eux-mêmes. La pierre n'est pas seulement une influence des classes israéliennes aisées où elle est valorisée, mais elle appartient aussi à la culture palestinienne où il existe une pratique très ancrée de la construction pierre. Les collines de Hébron et de Jérusalem sont bâties sur de la pierre. Les ouvriers qui travaillent comme tâcherons pour les Bédouins sont originaires de ces régions.

Les encadrements des fenêtres ou les corniches en pierre font l'objet d'une surenchère d'expression (figure 7.38). Souvent, les éléments hétéroclites appliqués en façade donnent l'impression d'un collage. Certains sont empruntés au vocabulaire islamique (texte tiré d'une sourate du Coran inscrit sur le fronton, utilisation d'arches et de colonnes arabisantes), d'autres éléments, sur la même maison, sont empruntés à l'esthétique occidentale comme la tuile et les baies vitrées.



Figure 7.37



Figure 7.38

Figure 7.37 : le traitement d'angle de la façade principale en pierre (photo 2001).

Figure 7.38 : détail d'un encadrement en pierre (photo 2001).

La tuile aussi est très utilisée ; elle est onéreuse. L'habitant qui a peu de moyens ne construira qu'un bout de toit en tuiles, devant l'entrée ou sur la cage d'escaliers (figures 7.39 et 7.40). Certains réussissent à donner l'impression d'une toiture en tuiles en construisant des « casquettes » au-dessus des balcons, mais en conservant un toit plat à l'arrière. Cela coûte moins cher et permet d'utiliser la toiture. La façade devient une combinaison de références variées. On y trouve des arcs ou des arcades, des sourates du Coran, une couverture en tuiles.

Les habitants essaient de faire toujours un peu plus que leurs prédécesseurs, de faire le maximum d'effet en fonction de leurs moyens.



Figure 7.39



Figure 7.40

Figures 7.39 et 7.40 : maison du début des années 1990 ; couronnement de tuiles au-dessus de l'entrée.

La complexité de la forme est associée à la beauté. Les formes non-orthogonales sont valorisées. À l'intérieur, l'effort se concentre sur l'escalier. Lorsqu'il en a les moyens, l'habitant réalise la main courante et les balustres en pierre.

La partie avant du terrain, espace le plus en vue, fait l'objet d'intenses aménagements. Une terrasse sert parfois d'espace de divertissement ou de réception. Le choix des essences des plantes fait l'objet d'une attention particulière. « *Chaque fois que je rends visite à mes amis de Tel Shéva qui ont construit une nouvelle maison, ils me montrent le jardin et me disent « regarde comme c'est beau ». Ils ont des fleurs et des arbres spéciaux* » (homme de l'habitat informel, 35 ans).

Certains voient dans la surenchère architecturale un défi social qui ne mène nulle part : « *Chez nous, on dit que « le trop est l'ennemi du bien ». Il faut faire de l'esthétique avec goût.* » (homme, 42 ans). Dans des cas extrêmes, certains n'arrivent jamais à finir leur maison qu'ils ont vu trop grande et trop chère (figures 7.41 et 7.42).

Ces tendances apparaissent aussi, d'une certaine manière, dans le reste de la société israélienne. Elles rappellent le passage des formes puristes et rationnelles de l'architecture moderne aux formes plus compliquées ou symboliques de l'architecture postmoderne. Le parallélisme au niveau formel entre l'évolution de l'architecture à Tel Shéva et ailleurs en Israël s'explique en partie par un phénomène de copie. Nous y reviendrons en conclusion de ce travail.



Figure 7.41



Figure 7.42

Figure 7.41 : l'effort dans l'expression architecturale (photo 2001).

Figure 7.42 : un chantier à l'abandon.

## 7.6 *Conclusions*

### 7.6.1 Les changements des formes

Les transformations morphologiques de la maison suivent les quatre stades proposés en hypothèse :

1. Sous la « tente », deux espaces ouverts vers l'est se côtoyaient, l'un réservé aux hommes et l'autre aux femmes. L'architecture de la tente ne désignait pas le statut du propriétaire et les espaces n'étaient pas qualifiés en soi : c'est le placement des acteurs sociaux (masculins ou féminins, jeunes ou vieux, connus ou inconnus, etc.) dans la relation à un autre individu qui donnait signification à l'espace. La tente ne faisait pas l'objet de plan, ni ne dérogeait aux coutumes de fabrication.
2. La « maison standard », construite lors du relogement (1978-1982) à Tel Shéva et dès 1972 à Rahat, était un parallélépipède simple, une boîte avec des petites fenêtres. Quelques modèles étaient uniformément appliqués sans différences individuelles. Dans le jardin, les habitants montaient sous des tôles les espaces de la vie quotidienne.
3. La « maison des catalogues », dans les années 1980, suivait des schémas relativement classiques de plans de pièces avec la cuisine fermée (cuisine, salon, couloir) ; cependant la volumétrie extérieure était plus complexe. Le plan du salon était parfois arrondi en façade ou les angles étaient coupés à 45 degrés, les divisions de l'espace avaient un dessin plus compliqué, certaines pièces étaient en retrait ; des éléments de décors sont apparus en façade.

4. La « maison individualisée », à partir des années 1990, est marquée par la recherche d'originalité, les espaces-jour sont plus ouverts, des nouveaux lieux sont qualifiés dans la maison : « coins-enfants, séjour, espace-télévision ». La tuile et la pierre sont valorisées et font partie du langage architectural « normal » des maisons.

Le passage d'un stade architectural à l'autre n'est pas compréhensible à partir de la morphologie seule. C'est pourquoi, nous allons préciser ces stades et tester cette typologie dans les chapitres suivants. Nous pouvons déjà affirmer cependant que les transformations des rapports de conception expliquent certains mécanismes de transformation de la forme.

En effet, l'augmentation du choix proposé aux habitants, et leur participation dans la conception, ont induit le changement des maisons. Les premières maisons consistaient en quelques modèles standard dupliqués à la demande par un architecte. Puis, les nouveaux modèles proposés par les concepteurs attirés par le marché bédouin de la maison individuelle ont provoqué l'accroissement du choix et l'expression architecturale d'une différenciation sociale.

Par la suite, des concepteurs bédouins sont sortis des écoles de Beer Shéva. Ils se sont formés à l'architecture israélienne du moment et ont accéléré la transmission des modes. Rapidement, ils se sont pris au jeu de la conception en compilant leurs propres plans dans des catalogues de maisons qu'ils proposaient selon les désirs du client. En retour, les nouveautés ont eu des effets sur les habitants : les plus avancés dans le changement ont servi d'émules aux autres. Le changement est devenu alors un besoin avec une dynamique propre à laquelle les concepteurs ne pouvaient plus échapper s'ils voulaient rester dans le coup. Ces processus ont accéléré le développement d'une « architecture de consommation »<sup>99</sup>. Le client a pu exprimer dans l'architecture ses aspirations sociales dont la copie des modèles dominants de l'architecture israélienne voisine est un révélateur. De leur côté, les concepteurs bédouins étaient familiers de la culture des habitants et n'ont pas été encombrés par une culture ou une ambition d'architecte, ce qui leur a permis d'anticiper les besoins et de répondre sans regret aux désirs de leurs clients.

À la fin des années 1980 et au début des années 1990, certains concepteurs ont fait participer l'habitant. Cette manière de faire s'est imposée auprès des nouvelles générations qui ont

---

<sup>99</sup> Chombart de Lauwe [1968, p. 213] explique que la logique traditionnelle répond à des besoins et diffère de la logique moderne qui crée des besoins en suscitant des aspirations nouvelles provoquées par la société moderne de consommation.

rejoint la mode postmoderne de l'architecture éclectique développée en Israël et ailleurs dans les années 1980.

Dans une perspective historique, la ville planifiée instaure un changement fondamental dans le rapport à l'objet : la tente était parfaitement intégrée par les Bédouins alors que la maison, de par la transformation du mode de planification, est beaucoup plus abstraite.

## 7.6.2 Tableau du changement morphologique

| <b>Le changement architectural</b>    |   |
|---------------------------------------|---|
| Le modèle d'avant la ville : la tente | <p><b>Concepteurs :</b></p> <p>Concept d'habitation transmis par la tradition.</p> <p>Fabrication du velum par les femmes.</p> <p><b>Architecture :</b></p> <p>Architecture légère, provisoire.</p> <p>Éléments de construction produits et montés par les habitants.</p> <p><b>Description morphologique :</b></p> <p>Orientation de l'habitation par rapport aux points cardinaux.</p> <p>Séparation en deux compartiments : celui de droite (partie nord) consacré à l'hospitalité des hommes, celui de gauche, parfois masqué par des écrans, réservé à la famille nucléaire.</p>   |
| Deuxième stade : « maison standard »  | <p><b>Concepteurs : étrangers au milieu</b></p> <p>De 1972 à 1978 : conception par un architecte de Beer Shéva.</p> <p>De 1978 à 1982 : conception par des Arabes venus du nord et du centre du pays en plus du premier concepteur.</p> <p><b>Architecture : pas de variété</b></p> <p>Conception sur la base de plans-types, pas de variété.</p> <p><b>Description morphologique : maison simple</b></p> <p>Plan d'environ 100 m<sup>2</sup>.</p> <p>Simplicité des formes (parallélépipède simple, façade crépie et dépouillée d'ornements).</p> <p>Addition d'un deuxième appartement sur ou sous le premier.</p> <p>Polyvalence des pièces, utilisation quotidienne du jardin pour la vie de famille.</p> |



|   |  |
|---|--|
| Troisième stade : « Maison des catalogues » | <p><b>Concepteurs : concepteurs bédouins</b></p> <p>De 1982 à 1990, conception aux mains d'une demi-douzaine de concepteurs bédouins.</p> <p><b>Architecture : augmentation de la variété architecturale</b></p> <p>Présentation des maisons dans des catalogues sous forme d'albums illustrés de photos.</p> <p><b>Description morphologique : « maison maquillée »</b></p> <p>Grandes maisons, surfaces moyennes de l'ordre de 140 m<sup>2</sup> dans les années 1988</p> <p>Augmentation de la variété des formes des maisons.</p> <p>Ornementation des façades.</p> <p>Spécialisation des espaces. Distinction des espaces de sommeil et des espaces cuisine, séjour et distribution.</p> <p>Application de schémas de distribution par couloir ou par demi-niveau.</p> <p>Maisons de deux appartements superposés. (Les plans sur demi-niveaux dérogent pour la première fois à cette règle.)</p> |
| Quatrième stade : « Maison individualisée » | <p><b>Concepteurs : augmentation de la concurrence et apparition de concepteurs bédouins « occidentalisés »</b></p> <p>Dans les années 1990, augmentation de la concurrence entre les concepteurs (une vingtaine de concepteurs à la fin 1990 pour un marché en stagnation)</p> <p><b>Architecture : un projet pour chaque maison</b></p> <p>Généralisation d'une méthode de conception participative.</p> <p>Maisons originales et individualisées.</p> <p><b>Description morphologique : originalité et démonstration</b></p> <p>Complexification des volumes.</p> <p>Utilisation de pierres et de tuiles.</p> <p>Ouverture de la salle à manger, de la cuisine et du séjour.</p> <p>Qualification de nouveaux lieux dans la maison : « coins-enfants », « séjour », « espace-télévision ».</p>  |



## CHAPITRE 8

### LES TRANSFORMATIONS DES PRATIQUES D'HABITER

#### 8.1 *Liminaire*

Dans ce chapitre, nous allons examiner comment ont vécu les habitants dans les quatre types d'habitation que nous avons proposés au chapitre précédent : dans la tente, les « maisons standard », les « maisons des catalogues » et les « maisons individualisées ». Nous mettrons en évidence les relations entre pratiques d'habiter et formes architecturales.

#### 8.2 *Les pratiques d'habiter la tente*

La séparation de la tente bédouine correspondait à la division rituelle des tâches : la partie gauche correspondait au monde féminin lié aux activités domestiques et la partie droite correspondait au monde masculin et aux activités publiques. Les hommes y rencontraient les autres chefs de familles, recevaient leurs hôtes, discutaient politique ou affaires. Ils y affirmaient leur statut social. La partie des hommes était généralement vide hormis les ustensiles pour le café. Lorsque des invités se tenaient dans la partie des hommes, la femme, pour ne pas y apparaître, les servait par l'intermédiaire de son mari. De son côté, le mari ne se mêlait pas de la partie famille (le « mahram »). Tous les biens y étaient entreposés et l'on y dormait. Le temps passé avec la femme dans la partie domestique, aux dépens d'activités masculines, était considéré comme une faiblesse aux yeux des autres hommes. Les parents n'avaient pas d'intimité puisque les enfants dormaient à leur côté. Dans la partie famille, à l'extrémité de la tente, un coin nommé « rafa » permettait de se laver.

Le rapport à l'espace était inculqué dès la petite enfance. Les filles apprenaient très jeunes qu'elles devaient se cacher des étrangers, alors que les petits garçons se promenaient librement. Ils étaient séparés des filles à partir de la puberté et dormaient alors dans la partie réservée à l'hospitalité.

Dans le campement une tente était en général réservée à l'hospitalité au nom de toutes les familles : le « chig ». Les tentes d'une famille<sup>100</sup> étaient dressées sur une seule rangée ou,

---

<sup>100</sup> Le campement bédouin réunissait les tentes du père et des frères mariés. Le Bédouin s'installait rarement seul [Bar Zvi, 1979, p. 623].

parfois, en demi-cercle. Le « chig » du campement était monté en premier, généralement au centre du camp [Al Aref, 1937]. Le « chig » permettait de recevoir des hôtes venant d'autres tribus, et c'est là que se réunissaient les hommes de la famille. Parfois, l'espace d'hospitalité du patriarche du campement faisait office de « chig » commun. L'existence du « chig » témoigne de l'importance donnée à la réunion des hommes de la famille dans l'organisation politique de la société bédouine<sup>101</sup>. Il n'y avait pas d'espace de réunion féminin qui ait eu la même importance.

Lorsqu'un nouveau venu s'installait dans le « chig », il saluait les hommes présents un à un. Ceux qui font partie de la famille, ou les plus jeunes, se levaient en le saluant et restaient debout jusqu'à ce que le nouvel arrivant ait choisi sa place. Le repas pris dans le « chig » était partagé en commun. Les hommes s'installaient autour du plat et partageaient à la main de grosses bouchées. Le repas était pris en moins de cinq minutes, puis les hommes se levaient pour se rincer les mains et la bouche. Le soir, le repas était pris juste après la prière du « maghrib » (couchant) qui se déroule au moment où le ciel rougit sur l'horizon quand le soleil a disparu. En famille, les comportements n'étaient pas astreints au même cérémonial. Les réunions entre femmes étaient beaucoup plus détendues et libres que celles entre hommes. La tente n'était pas isolée des événements extérieurs ; elle offrait l'ombre et une relative protection contre la pluie, mais pas de protection contre le vent, le froid, l'humidité et les rôdeurs : « *Dans la tente régnait une sorte de silence qui renforçait tous les bruits des éléments extérieurs. Le plus dur, c'était quand il pleuvait. Parfois, de l'eau ruisselait par gouttes depuis le toit ; d'autres fois, elle coulait de l'extérieur comme un ruisseau et pénétrait dans la tente. Tu sens la tente s'alourdir. Parfois, l'eau s'accumule sur la toile, tu dois la faire couler en poussant avec un bâton sinon la tente s'effondre. Si le vent est fort, tu dois tenir la tente. Dans une tente tu entends tout, le vent, la pluie ; tu as peur, tu sens que la tente bouge alors qu'une maison reste stable et solide* » (Hédi, Ibn Bary, 34 ans, homme, 1993)

La vie y était difficile. « *On allait chercher du bois, avec ou sans âne, pour faire le feu. On allait aussi chercher l'eau...* » (Hédi, Ibn Bary, 34 ans, homme, 1993)

Lorsque la tente a été remplacée par l'abri en dur, au milieu des années 1960, ni la structure de l'espace ni les comportements des habitants n'ont changé fondamentalement (figures 8.1 et 8.2). Les pratiques d'habiter telles que les façons de s'asseoir, de manger, de cuisiner et de partager l'espace sont restées les mêmes. Un habitant qui était adolescent sous la tente dans

---

<sup>101</sup> La filiation patrilinéaire est très importante dans beaucoup de domaines. C'est elle qui donne à l'individu son identité, le situe socialement et historiquement.

les années 1980 se souvient de la vie d'alors : *« au début, j'habitais une tente. Elle était séparée en deux. Une partie servait de salon et l'autre de cuisine. C'est dans celle-ci que papa et maman dormaient avec le bébé et un autre enfant. Nous autres, nous dormions dans le salon, à quatre sur un large matelas alors que quatre autres enfants se partageaient un matelas identique. C'était des matelas faits à la main. Ils n'étaient pas parfaitement rectangulaires, parfois je recevais les pieds de quelqu'un dans la figure. Jusqu'à 11 ans, nous dormions tous ensemble. Ce n'est que vers 14-15 ans que les enfants dormaient seuls. Shaker, l'aîné, allait dormir chez la grand-mère. Il était comme son fils »* (Hédi, 34 ans, Ibn Bary, homme, 1993).



Figure 8.1



Figure 8.2

Figure 8.1 : un chig construit en 1999 en périphérie de Beer Shéva (photo 2001).

Figure 8.2 : l'espace famille dans une tente-baraque en périphérie de Beer Shéva (photo 1998).

Lorsque les Bédouins ont changé la tente pour l'abri de tôles, les rituels d'hospitalité sont restés les mêmes. Les hommes, assis sur deux tapis posés parallèlement, se faisaient face ou se côtoyaient. Dans l'un des angles de l'espace des hommes, un trou était creusé qui servait de foyer pour la préparation du thé ou du café. La préparation du café était surtout un rituel. Toute l'opération était rythmée ; les grains de café étaient rôtis dans une poêle pendant quelques minutes. L'homme, d'un mouvement sec du poignet les faisait sauter dans la poêle et les débarrassait du même coup de leur fine peau. L'opération était effectuée à intervalles réguliers pendant que les hommes présents discutaient entre eux. Une fois les grains de café rôtis, ils étaient versés dans un récipient creux en métal où ils étaient écrasés à l'aide d'un pilon. Là encore, le mouvement régulier du pilon dans le récipient rythmait le temps. Ensuite le café moulu était cuit sur les braises avec de la cardamome dans une cafetière avec un long bec. Pour finir, il était servi aux invités par un fils de la maison qui le présentait dans des

tasses minuscules en faisant le tour des invités. Ces pratiques perdurent encore dans l'habitat informel et chez les plus âgés.

### **8.3 Les pratiques d'habiter la maison standard**

#### **8.3.1 Introduction**

À la fin des années 1970, les conditions étaient en place pour le peuplement de Tel Shéva qui ne s'est pas fait attendre : une partie de la population était mûre pour construire une maison. La population de Tel Shéva est passée de quelques dizaines d'habitants en 1977 à près de 3.000 en 1983<sup>102</sup>.

Pour la masse des Bédouins, qui vivait dans un habitat de transition aux abords du site de Tel Shéva, le désir de se construire une maison s'est répandu à la manière d'une mode : « *Tout à coup, on a tous voulu une maison* » (Mohamed, Abou Rkayek, 55 ans, homme, 1980).

Cependant, les premiers habitants avaient encore des comportements hérités de la vie sous tente. Ils avaient monté, avant Tel Shéva, une tente ou un abri de structure similaire à la tente mais construit en tôles et y vivaient avec leurs femmes et leurs enfants. La plupart d'entre eux étaient engagés dans des activités salariées, principalement dans le secteur secondaire (bâtiment, industrie ...), déjà avant d'intégrer la ville. À côté du travail salarié, ils continuaient l'élevage du troupeau. Ils ont aujourd'hui (2003) 50 ans et plus et ont été éduqués de façon traditionnelle ; leurs parents avaient vécu sous la tente et avaient conservé un mode de vie bédouin (même s'ils avaient vécu dans un campement fixe).

Dans le jardin, à Tel Shéva, les habitants ont cherché à reproduire leurs habitudes et leur cadre de vie passé. Le jardin a eu une fonction importante dans la transition à la vie d'intérieur. Les Bédouins ont pu l'aménager en dépit des contraintes des règlements de quartier.

#### **8.3.2 L'utilisation du jardin**

La surface des premières maisons était deux à trois fois plus grande que la surface des tentes bédouines. Cependant leur spatialité était différente. La tente n'isole pas le Bédouin de l'espace qui l'entoure, tout comme un parasol à la plage n'empêche pas celui qui s'y abrite de ressentir l'étendue de la mer et de la plage. C'est ainsi que même une petite tente donne une plus grande impression d'espace qu'une immense maison. Complètement ouverte, mis à part la protection visuelle placée en avant de la partie des femmes, de façon à former une espèce

---

<sup>102</sup> Sources : Statistical Yearbook of the Negev Bedouin, 1999, Table II/1, p.29 et d'après des observations sur des permis de construire déposés aux archives du Bureau d'urbanisme régional.

de cour, la tente n'était qu'un abri contre le soleil. « *La tente donne un sentiment de liberté* » (Majed, Abou Assa, 34 ans, habitat informel). Si les dimensions de la tente avaient été conservées pour construire la maison, et sans la possibilité d'utiliser le jardin, les habitants auraient eu l'impression de loger dans une cellule de prison.

Le sentiment de confinement dans la maison explique l'importance fondamentale du terrain qui permet de reproduire les pratiques de vie acquises avant Tel Shéva et, surtout, qui permet de garder le contact avec les éléments du désert (vent, lune, étoiles et nuit, bruits, odeurs de la terre...) et avec l'ambiance de la vie rurale (animaux domestiques, arbres du verger...). Les premiers habitants, capables de réutiliser leur tente ou habitués à bricoler des abris de tôles ont reproduit leur ancien espace de vie à côté de la maison « officielle ».

Ainsi, le jardin s'est révélé être le lieu principal de vie, jusqu'à aujourd'hui, pour les ménages de la première vague de peuplement de la ville. Il offre un lieu pour toutes les activités de la famille, telles que la cuisson et la prise des repas, le repos, la réunion de la famille, le sommeil, la lessive. La maison n'était pas chauffée en hiver, ni même complètement étanche ; le jardin exposé au soleil était préférable aux pièces glacées. En été, à l'inverse, les habitants préféraient se tenir à l'ombre dans le jardin et y dormir plutôt que de transpirer dans la maison mal ventilée et dont les murs et le toit, frappés de soleil pendant toute la journée, renvoyaient l'après-midi et la nuit une chaleur insupportable.

### ***L'utilisation de la parcelle***

Les descriptions qui vont suivre sont au présent car les habitants de cette génération n'ont pas changé leurs habitudes.

La séparation des femmes et des visiteurs est murement réfléchie. Sur la partie avant de la parcelle, perçue comme publique, les habitants ont monté le « chig ». C'est par là qu'arrivent les visiteurs hommes. La partie arrière de la parcelle, souvent adjacente aux terrains des fils ou des frères, est réservée à la vie de famille. Les visiteurs femmes y accèdent parfois par l'arrière ou par les côtés, utilisant un passage prévu pour cela entre les maisons. Chacune de ces parties est reliée à la maison par une porte ; celle de devant sert aux visiteurs, l'autre permet l'accès depuis le jardin. Dans certains cas, une porte sur le côté sert aux deux utilisations : « *Je n'ai pas changé le plan, mais j'ai fait pivoter la maison de 90 degrés pour avoir l'entrée de côté plutôt que de face. J'ai construit le « chig » devant l'entrée, à droite. J'ai monté à gauche, au fond du terrain, le "mahsan", dont j'ai fait une pièce de réception*

*pour la femme » (...). Les femmes de la famille viennent par l'arrière. Les étrangères viennent par l'avant ... » (Ibrahim, 50 ans, Abou Assa, homme, 1982).*

Dans la partie arrière du jardin, à l'abri des regards, est montée soit la cuisine en tôles, soit la « aricha » (tente de la famille) où les femmes vaquent ensemble à leurs occupations. Ce sont des lieux de la famille utilisés lors des retrouvailles. Tous, femmes et hommes réunis autour du foyer se retrouvent après une séparation (retour de pèlerinage, de convalescence,...) pour partager le repas préparé avec l'agneau sacrifié pour l'occasion (figures 8.3, 8.4, 8.5 et 8.6).



Figure 8.3



Figure 8.4



Figure 8.5



Figure 8.6

Figure 8.3 : la « aricha » à l'arrière de la maison (photo 2000).

Figure 8.4: la cuisine traditionnelle à l'arrière de la maison (photo 1998).

Figure 8.5 : le « chig » du père (photo 2000).

Figure 8.6 : sacrifice d'un mouton dans le jardin pour le retour de pèlerinage d'un fils (photo 2000).

Le jardin potager et le verger ont essentiellement une fonction symbolique ; ils rappellent le cadre d'avant le relogement. L'olivier et le figuier généralement plantés dans le jardin sont emblématiques de l'habitat traditionnel. Les oliviers y sont plantés dans les lits de ruisseaux intermittents qui sont fermés par des barrages pour la rétention de l'eau, créant ainsi des aires d'arrosage en hiver, lors des pluies. Les figuiers, quant à eux, y sont plantés individuellement,



à proximité du lit de ces cours d'eau intermittents. Par ailleurs, ces arbres tirent aussi leur statut symbolique de la Bible et du Coran où ils sont souvent cités.

Le jardin a permis aux Bédouins de maintenir leurs habitudes de consommation et d'avoir à portée de main une réserve de viande pour les événements et les repas de fêtes. Les animaux consommés vont du pigeon au mouton ou au veau. Le veau est toujours acheté pour l'occasion, il n'y a pas d'élevage dans la ville. Tous ces animaux sont égorgés et préparés immédiatement. Il se passe environ trois heures entre le moment où l'animal est encore vivant et le repas. Aujourd'hui encore, certains habitants habitués à sacrifier leurs animaux répugnent à consommer de la viande achetée morte. En achetant de la viande morte, ils ne peuvent juger de l'état de fraîcheur et de la qualité des animaux abattus. Par ailleurs, la religion impose la consommation de viande provenant d'animaux sacrifiés selon un rituel d'abattage. En sacrifiant l'animal lui-même l'habitant contrôle le respect de ces règles.

### ***Le « chig » vu par des responsables de la planification***

Lors de la mise en place des villes bédouines, le règlement a exclu la construction de baraques en tôles pour abriter les lieux traditionnels dans le jardin, notamment le « chig ». Le point de vue du responsable de l'application du règlement était clair : il ne peut y avoir un modèle de ville hybride dans laquelle les Bédouins reproduiraient partiellement une vie sous tente.

*« Le « chig », c'est des bêtises cela n'existe même pas. Qu'il existe, entre la limite de construction et la maison, une sorte d'abri en tôles, c'est illégal, c'est clair, en plus cela gêne. On a produit des ordres de démolition et on a démoli. (...) Il y a aussi des problèmes avec les magasins (« mahsan »), une partie ne sert pas de dépôt pour entreposer des outils ou du matériel. Ce sont des maisons pour la deuxième femme. Moi je fais cela...(il met la main devant les yeux)*

*« Tu fermes les yeux ? »*

*« Non je ne ferme pas les yeux je fais cela. (Il remet sa main devant les yeux en écartant les doigts, sous entendu : « je ne m'en mêle pas ») Qu'est ce que cela me fait qu'ils utilisent cela comme dépôt pour ce qu'ils veulent, pour leur grand-mère ou pour quoi que ce soit... En fait le problème est le suivant : si tu veux que ça devienne une ville, tu ne peux pas laisser les choses comme elles étaient dans la campagne. S'il n'y a pas de règles, cela ne va pas, cela marche à la campagne mais tu dois en fin de compte décider où tu veux vivre. Le « chig », cela ne concerne pas la maison. Dans la maison, tu as une infinité de possibilités tu fais un rez sur pilotis et tu peux recevoir tes invités, mais tu n'es pas obligé de continuer la tradition*

*de la tente, ce n'est pas la même chose. Tu ne peux pas vivre tout le temps dans deux mondes. »*

(Natan Magen, urbaniste de l'époque à la Commission régionale pour les villes bédouines).

Pour encourager le passage à la maison, les responsables de l'urbanisme n'ont pas hésité à démolir le « chig » édifié sur la parcelle par l'habitant. La justification légale de ces démolitions se trouve dans le règlement d'urbanisme : les baraques précaires ne sont pas autorisées, elles doivent être signalées dans la demande du permis de construire et détruites une fois la maison construite. Le permis d'habiter n'est donné à l'habitant qu'après vérification de la conformité au permis de construire. Sans ce permis d'habiter, l'habitant ne peut avoir droit au branchement électrique<sup>103</sup>. Cette pratique permet à l'administration de faire pression sur l'habitant sans recourir à des poursuites. Par ailleurs, l'habitant ne peut maintenir longtemps une situation transitoire en vivant dans des baraques puisque la construction de la maison doit commencer dans un délai de trois ans après l'acquisition du terrain.

### ***Le « chig » pour les Bédouins***

L'interdiction d'élever des structures informelles en tôles a été contournée par les Bédouins en détournant de leur fonction des structures de services prévues dans le règlement de l'habitat pavillonnaire : le garage pour la voiture et le magasin pour le jardin et l'entreposage du matériel : *« j'ai construit un garage qui sert de « chig ». A l'époque il fallait le détruire mais on nous laissait construire un garage, alors j'ai dit que c'était un garage mais en réalité, c'est un « chig »* (Ibrahim, Abou Assa, 50 ans, homme, 1982).

Pour certains habitants, les plus âgés, les chômeurs, le « chig » était devenu leur lieu de vie ; ils y dormaient, y offraient l'hospitalité, s'y occupaient, y rencontraient leurs frères... . *« S'il n'y avait pas le « chig », on ne serait pas resté. Je dors dans le « chig ». Je fais le café chaque matin sur le « canoun » (gril). Je peux le déplacer. J'ai un trou au milieu du « chig » pour faire le feu. Vers 18 heures, mes fils arrivent. (...) Je suis pratiquement toute la journée ici »* (Shaker, Al Assem, 57 ans, homme, 1982). La position du "chig" est importante. L'habitant cherche à l'orienter de manière à avoir de l'air en été.

Certains habitants qui se sont contentés de construire les espaces extérieurs de la famille (cuisine, espace de discussion, cour, etc.) ont envisagé de monter un « chig » lorsqu'ils se sont trouvés à la retraite. Pour l'habitant devenu âgé, le « chig » est un lieu au statut valorisé où se tenir et accueillir les visiteurs. Ce n'est pas se sentir enfermé dans la maison en attente de la

---

<sup>103</sup> Cela concerne toute la population et pas seulement les Bédouins.

mort. Assis dans le « chig », l'habitant est un point de rencontre social notamment pour ses fils.

### 8.3.3 L'utilisation de la maison

Les premiers habitants ont reproduit, dans la maison, les habitudes de vie qu'ils connaissaient dans la tente. « *À Aroer, j'ai vu des gens extraire des dallettes du sol pour faire un foyer dans leur maison* » (Moussa, Abou Rkayek, 50 ans, homme, 1988).

L'équipement de ces maisons était des plus rudimentaires ; les habitants n'avaient pas l'habitude des meubles. Ils ne connaissaient pas les lits, les tables ou les chaises, de même que les couverts ou les plats. Il n'y avait pas de frigo, pas de four. « *Quand je suis entré dans ma maison, elle était vide... J'avais des matelas et des tapis. Ma femme et moi, on dort sur des couchettes sur le sol* » (Shaker, Al Assem, 57 ans, homme, 1982). Mais personne ne se plaignait de l'inconfort. « *Est-ce que j'ai besoin d'une chambre à coucher (avec son équipement : lit double, armoires...) ? À mon âge est-ce qu'il me faut tout ce confort ?... je ne suis pas un enfant....* » (Shaker, Al Assem, 57 ans, homme, 1982). Un intérieur vide n'était pas signe de pauvreté. « *La maison était une espèce de magasin où l'on range les objets* » (Nouri, Abou Zaïd, 24 ans, homme, 1979<sup>104</sup>).

Au début, il n'y avait pas de spécialisation des pièces, ni le salon, ni les chambres ou la cuisine n'existaient en tant que tel. Les pièces étaient polyvalentes. Seule importait la séparation des sexes. Dans les maisons de cette période, le salon n'existait pas toujours et était rarement décoré ou meublé. La pièce qui, sur le plan, faisait office de salon, pouvait servir de chambre (figure 8.7). Des couvertures étaient sorties le soir et le salon se transformait en chambre à coucher pour les garçons. Généralement, c'est la maison toute entière qui correspondait à l'espace de la famille où se tenaient les femmes. Les visiteurs n'y entraient pas. L'espace qui leur était consacré était rejeté à l'extérieur dans le jardin.

Les femmes bédouines de cette époque ne savaient pas l'usage réel d'une cuisine ou d'un lit. Lorsque l'habitant achetait une cuisine, c'était une cuisine simple, achetée d'occasion. L'équipement électroménager était modeste, voire inexistant. « *Je n'ai pas acheté de cuisine. J'avais l'eau mais pas l'électricité. Je suis resté 6 ou 7 ans sans électricité : je n'avais pas d'argent* » (Mohamed, Abou Rkayek, 55 ans, homme, 1980).

Souvent le repas de cette génération d'habitants, se prend encore dehors ; c'est là que les femmes préfèrent cuisiner, dans une cuisine au feu de bois construite en tôles ou sous la forme d'une « aricha » (tente familiale où se prépare les repas). La salle à manger était inconnue. Le

---

<sup>104</sup> Nouri habite chez son père à Rahat; il n'est pas marié.

repas se prend à même le sol, avec les mains, dans un plat commun. Tous dorment sur le sol, parfois sans même avoir de chambre : ils dorment dehors en été et, en hiver, ils se choisissent un coin. Lorsqu'ils avaient une chambre, celle-ci n'était ni meublée, ni décorée. Les filles et les garçons dormaient séparés à partir de l'adolescence.

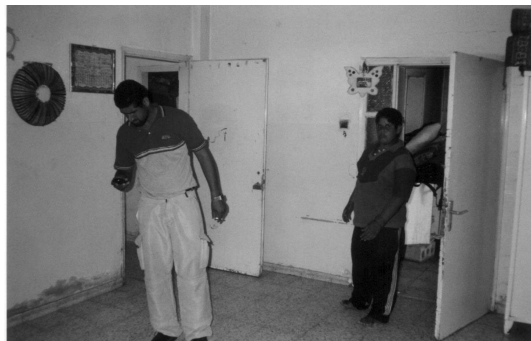


Figure : 8.7

Figure 8.7: la pièce désignée comme « salon » est utilisée pour dormir (photos 2000).

Avec le temps, certaines des premières maisons ont fini par être habitées par une famille patriarcale (le père et plusieurs frères mariés) (figure 8.8). Dans ces maisons où l'intimité faisait défaut, personne n'appréciait la promiscuité traditionnelle. Elle générait inévitablement des frictions entre les femmes ou entre les jeunes et les adultes. L'aspiration de tous a été d'obtenir plus d'autonomie (figure 8.9). La situation idéale était souvent la maison sur un terrain proche de celui des parents. Cependant, par pragmatisme et manque de terrains et d'argent, des logements supplémentaires ont été construits sur le terrain des parents.



Figure 8.8



Figure 8.9

Figure 8.8 : la promiscuité : logement d'un fils, sa femme et son bébé dans une des chambres de la maison du père (photo 2000).

Figure 8.9 : la chambre indépendante d'un jeune aux études (photo 2000).

## **8.4 Les pratiques d'habiter les « maisons des catalogues »**

### **8.4.1 Introduction**

Les « maisons des catalogues » ont été construites à partir de 1983 par des jeunes quittant la maison parentale, et non plus par des personnes quittant l'habitat informel. Cette population a aujourd'hui entre 30 et 50 ans.

### **8.4.2 Les moteurs du changement**

Les Bédouins se sont ouverts peu à peu aux influences arabes, israéliennes et occidentales modernes. Ces influences, relayées par les médias, ont pénétré au cœur des foyers.

Les références arabes sont captées par la télévision devenue très populaire, la radio et la presse écrite. L'antenne parabolique, largement utilisée depuis les années 1990, permet de capter les chaînes d'Arabsat. Les feuilletons et les publicités y véhiculent des modèles de consommation et des modes de vie. Par ailleurs, les Bédouins côtoient les Arabes israéliens du nord et du centre, lors de leurs études, et parfois marient des filles de là-bas venues étudier à Beer Shéva ou venues enseigner dans les villes et villages bédouins du Néguev.

L'influence du mode de vie des israéliens est encore plus évidente car les Bédouins le cotoient au quotidien, au niveau des services publics, à Beer Shéva, à leur travail ou durant leurs études supérieures. Les mariages entre Israéliennes juives et Bédouins existent mais ne sont pas significatifs du changement ; par contre beaucoup de Bédouins ont des collègues israéliens juifs qu'ils fréquentent parfois. Les études professionnelles ou universitaires mettent en jeu une compétition entre les étudiants qui ont un effet fort sur les Bédouins.

Ils ramènent aussi des influences de leurs études à l'étranger, en Ukraine, en Roumanie, aux Etats-Unis ou en Hollande. Certains reviennent avec une femme qui souvent se « bédouinise ». Ils acquièrent aussi lors de leurs voyages des idées, des références et une soif de connaître d'autres cultures.

Les Bédouins du Néguev ont marié des nombreuses femmes de Hébron ou Gaza qui ont amené avec elles leur culture palestinienne et ont poussé à l'adoption du mobilier moderne de la chambre à coucher et de la cuisine. Les Bédouins ont d'ailleurs acheté cet équipement dans les villes palestiniennes ; d'abord à Gaza, puis, suite à l'Intifada des années 1980 et la fermeture de la bande de Gaza, les Bédouins se sont tournés vers Daaryia, dans la direction de Hébron. En quelques années, le commerce des meubles s'est mis à fleurir dans cette bourgade. La « matoua », étagère métallique sur laquelle sont empilés matelas, couvertures et

coussins, vient aussi des villes palestiniennes. Avant ce meuble, les Bédouins se servaient d'une planche de bois posée sur deux bidons (figures 8.10 et 8.11).



Figure 8.10



Figure 8.11

Figure 8.10 : « matoua », étagère pour les matelas-mousses et les couvertures.

Figure 8.11 : « marassé » bédouin pour ranger les couvertures au-dessus du sol.

Les femmes bédouines ont accompagné le changement engagé par les femmes palestiniennes. Elles ont poussé leur mari au confort de l'équipement moderne et à la vie de maison. Ce sont elles, plutôt que leur mari, qui ont préféré l'habitat urbain, où il leur est plus facile de rendre visite à leur famille qu'en milieu tribal où, contrairement à l'homme qui vit au milieu de ses frères, elles souffrent souvent d'isolement. Elles avaient le sentiment que l'homme passait trop de temps au « chig » avec ses frères au détriment du temps consacré à la famille. Mais surtout, en ville leurs tâches domestiques sont facilitées. L'électricité et l'eau courante permettent l'utilisation d'un équipement électroménager (machine à laver, cuisinière...) et la maison, mieux fermée sur l'extérieur, est plus propre.

La ville a séduit les femmes car elle leur paraissait être un espace de plus grande liberté individuelle que le village tribal où elles étaient entourées de la famille de leur mari. Cependant, en pratique, les hommes ont cherché à renforcer leur contrôle sur les femmes pour contrebalancer le potentiel de liberté offert par la ville et l'espace public. Le contrôle de certains quartiers par les habitants est allé parfois jusqu'à la fermeture d'une rue afin de créer une impasse (cela s'est fait dans le quartier Abou Sirhan en 2001). Cet acte qui transforme l'espace public en espace lignager vise à contenir les femmes dans le seul cadre de la famille et, ainsi, à garder l'honneur féminin du lignage face aux étrangers.

Ces influences ont fait émerger trois nouveautés significatives qui apparaissent dans le rituel du mariage à partir des années 1980 : il s'agit des séances photos, de l'adoption des meubles de la chambre à coucher parentale et du voyage de noces. Le mariage traditionnel n'a pas été abandonné. Il dure trois à quatre jours, le dernier jour se terminant par le sacrifice d'animaux et un repas collectif qui scelle l'événement (figure 8.12). Mais au dernier jour, les mariés ont un mariage moderne ; le marié est en costume, la mariée en robe blanche et la séance photos immortalise le moment (figure 8.13). Enfin, le couple part en voyage de noces pour quelques jours à Eilat ou en Turquie.

Ces nouveautés reflètent l'influence du mariage médiatisé et idéalisé dans les feuilletons et la presse. La quête de l'image est souvent associée à un appauvrissement de la réalité vécue et de l'expression de l'être. Nous y reviendrons au chapitre 9.



Figure 8.12



Figure 8.13

Figure 8.12 : veau sacrifié dans le jardin, le matin, pour le repas de mariage (photo 1999).

Figure 8.13 : mariage moderne bédouin à Tel Shéva (photo 1999).

Certains pionniers dans l'adoption de ces modèles modernes ont eu une forte influence sur les autres. Faïz (44 ans) de Tel Shéva est technicien chimiste dans une usine de Beer Shéva ; il dit passer plus de temps avec ses amis israéliens de culture occidentale qu'avec les Bédouins de Tel Shéva. « *Tu (il s'adresse à l'auteur) es plus proche de la culture bédouine que moi...* ». Il aurait voulu se marier avec une européenne et vivre en Hollande. « *... Je ne l'ai pas fait par respect pour mes parents qui préféraient que j'épouse une femme d'ici* ». Faïz explique que son exemple a introduit certaines nouveautés dans la société :

« *J'étais un des premiers à faire des photos de mariage (robe blanche<sup>105</sup> pour la mariée, complet cravate pour le marié), la mariée était restée de 8 heures à 15 heures chez le coiffeur). On est parti en lune de miel à Eilat. C'était en 1981. Tout cela ne se faisait pas chez*

<sup>105</sup> Rappelons que la robe blanche de mariée est une invention du 19ème siècle en Europe.

nous, à l'époque. J'avais lu dans les journaux où aller pour les photos, pour la coiffure, pour le voyage... Je me suis renseigné, j'ai téléphoné. J'ai demandé les prix. On m'expliquait ce qui était fourni... cela a fait du bruit. Mon père n'était pas content, mais il n'avait pas le choix. On a fait un podium pour le mariage et on a mis de la musique. Les gens ont dansé. Des amis sont venus de tous les coins, y compris des amis juifs de Beer Shéva. Il est certain que j'ai influencé les gens de ma tribu ; d'ailleurs, 30% d'entre eux ont voulu faire la même chose après notre mariage » (Faïz, Abou Sirhan, 44 ans, homme, 1984).

Mais Faïz, qui est l'aîné de sa famille, n'a pas seulement influencé les pratiques du mariage. Sa façon de vivre aussi a eu un effet sur les autres. « *Ma femme a été une des premières à voyager à l'étranger. On a été en Turquie, en Grèce, à Londres, à Rhodes, à Paris.* ».

L'expérience de la spatialité de la maison a aussi produit des changements. Avec le temps, il s'est révélé que, dans la maison, l'appropriation de l'espace n'est pas la même que dans la tente. Dans la maison, chacun veut sa chambre et chaque pièce a une fonction. « *Il y a 20-30 ans, tout le monde était pareil. (...) C'est seulement quand on a commencé à vivre ici que les choses ont changé* » (Shaker, Al Assem, 57 ans, homme, 1982). La maison a facilité le renforcement des liens entre l'homme et la femme et au sein de la famille nucléaire : « *c'est aussi grâce à la maison, que tu es tout le temps avec la famille, heure après heure, minute après minute. La maison me donne l'occasion de demander conseil à ma femme pour tout, la cuisine, les rideaux, le sol, même les photos que je mets au mur* » (Enad, Abou Amra, 38 ans, homme, 1998). La maison donne une cohésion à la famille : « *avant, les enfants ne ressentaient pas la famille* » (Enad, Abou Amra, 38 ans, homme, 1995).

La spatialité de la maison a rendu la promiscuité plus pénible et a suscité des réactions face au sentiment de surpeuplement des maisons. Certains regrettent de n'avoir pas prévu une grande maison. « *Je ne suis pas satisfait. Si j'avais su, j'aurais mis cinq ans de plus à la construction et j'aurais fait une maison bien. Il manque deux chambres.* » (...) *J'avais 14 enfants, où je les mets ?* » (Youssef, Al Alaouin, 57 ans, homme, 1981).

La maison semble d'autant plus encombrée qu'elle doit abriter de nouvelles activités comme les études des enfants et les loisirs domestiques prisés par les jeunes (télévision, jeux d'enfants, passe-temps). « *Les enfants ont commencé à étudier, chacun voulait préserver son intimité* » (Shoukri, Al Assem, 28 ans, homme, 1998). De poly-fonctionnels, les espaces vont devenir spécialisés pour répondre aux nouvelles activités domestiques (loisirs, études...), aux besoins d'intimité personnelle et au sentiment d'espace que recherchait l'habitant.

L'hygiène a mobilisé aussi plus d'attention. Dans les premières maisons, les habitants avaient fait peu d'efforts pour l'équipement des sanitaires. Il était très difficile de garder en bon état



de fonctionnement ces installations surexploitées. Les jeunes ont appris l'importance de ces fonctions et ont voulu y remédier et améliorer leur confort.

Les habitants n'ont pas pu faire abstraction des modèles extérieurs. Les changements de pratiques d'habiter se sont imposés.

### 8.4.3 Description des pratiques d'habiter dans les maisons « des catalogues »

#### *La spécialisation des pièces*

Les fonctions qui se trouvaient à l'extérieur des maisons ont reçu une place à l'intérieur. Le « chig » ou la cuisine extérieure des parents, suffisait aux jeunes. D'autres ne voyaient tout simplement pas de fonctionnalité aux espaces traditionnels. « *Le « chig », on en n'a pas besoin* » (Amal, Abou Alioun, 30 ans, femme, 1993).

Le salon a remplacé le « chig » mais son utilisation n'était pas très différente : on s'assoit par terre, parallèlement aux murs. Le salon « bédouin » équipé de matelas et de coussins a parfois été doublé d'un salon « moderne » avec des fauteuils (figure 8.14 et 8.15). Dans ce cas, le premier est utilisé lorsque les invités sont nombreux ou âgés (habitués à s'asseoir par terre) ; le second, par contre, sert de préférence lorsqu'il n'y a que 2-3 hôtes. Il est difficile cependant de trouver un aménagement agréable à la fois à des personnes assises au sol et assises sur des chaises. Le décor du salon vient en général des territoires palestiniens (comme souvent tout le mobilier) et consiste en fleurs en plastique et photos de nature verdoyante. Les signes religieux sont discrets. Le tapis de prière est le plus souvent rangé dans le salon.



Figure 8.14



Figure 8.15

Figure 8.14 : salon « bédouin » dans la maison au moment de l'emménagement (photo 1998).

Figure 8.15 : salon « moderne » (photo 1999).

Les agrandissements du logement ont porté généralement sur le salon. Le nouveau salon est deux fois plus grand, parfois même trois fois plus grand (figure 8.16). Un tel agrandissement, sans commune mesure avec les besoins quotidiens, illustre la valeur symbolique attribuée à cet espace et le rôle d'hospitalité et de disponibilité qui lui est dévolu. À cette époque, la forme arrondie en façade correspond à une volonté de créer l'originalité (figure 8.17).



Figure 8.16

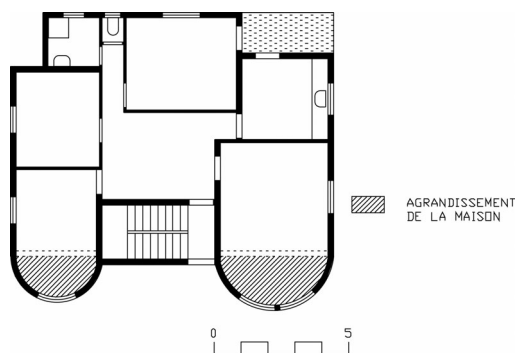


Figure 8.17

Figure 8.16 : agrandissement d'un salon indépendant (planification 1983)

Figure 8.17 : agrandissement du salon et traitement d'un arrondi

Contrairement aux maisons de la génération précédente, les pièces sont partiellement meublées et ont des fonctions marquées, en particulier la cuisine et la chambre à coucher des parents.

Dans les années 1980, les nouveaux mariés emménageaient ensemble dans une maison équipée avec une chambre à coucher meublée et une cuisine équipée. La chambre à coucher est en quelque sorte le « décor final du mariage ». Lorsque la cérémonie se termine, la maison est présentée à la mariée qui la découvre, avec l'équipement de la cuisine et de la chambre, comme on découvre un peu son futur univers ; d'où l'importance symbolique de ces espaces qui forment en quelque sorte, pour la femme, la « façade renversée de la maison ». La chambre à coucher est d'autant plus importante qu'elle accueille le nouveau couple pour sa première nuit ensemble. Elle est fortement marquée par son caractère d'intimité : lit double avec miroir, petite coiffeuse, parfums et produits de maquillage (figure 8.18).

L'équipement de la cuisine comprend certains éléments principaux : paillasse, frigo, évier, four, cuisinière (figure 8.19).



Figure 8.18



Figure 8.19

Figure 8.18 : la chambre à coucher (photo 1998)

Figure 8.19 : la cuisine (photo 2001)

### ***Les espaces extérieurs***

Le jardin avant est mis en scène : il est fleuri, des arbres d'ornement sont plantés, alors que l'arrière est parfois encore réservé à l'utilisation domestique. « *J'ai fait exactement ce que l'on appelle un jardin (...). Du côté du mur, j'ai mis des beaux cyprès. Du côté de la cour, j'ai planté des arbres fruitiers* » (Naïm, Ibn Bary, 36 ans, homme, 1984) (figure 8.20). Le jardin est utilisé aussi pour des loisirs ou pour rejeter à l'extérieur certaines activités salissantes. « *Mon mari veut parfois faire un barbecue. Je suis très souvent dehors, pour cuisiner, faire un café. Comme cela, la maison reste propre* » (Imen, Abou Freha, 28 ans, 1993).

Dans le jardin avant, une terrasse permet parfois de recevoir à l'extérieur en restant en contact avec la rue. Des chaises, des matelas en mousse ou des tapis sont sortis pour l'occasion.

Plusieurs femmes ont gardé l'alternative de cuisiner à l'extérieur, mais au gaz et non plus au feu de bois comme leurs mères le faisaient (figure 8.21). En général, la cuisine extérieure sert à la préparation de grandes quantités ou pour éviter les odeurs ou pour cuisiner des aliments traditionnels comme le pain bédouin. Ce pain est relativement élastique et fin comme des feuilles de papier ; il est cuit sur une tôle convexe posée sur un réchaud à gaz qui remplace le feu de bois traditionnel (figures 8.22 et 8.23). La cuisine extérieure permet aussi à la femme de cuisiner des mets bédouins sans être dépendante de sa belle-mère.



Figure 8.20

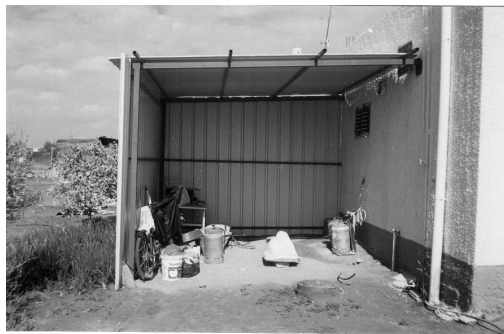


Figure 8.21



Figure 8.22



Figure 8.23

Figure 8.20 : le jardin avant

Figure 8.21 : la cuisine extérieure

Figure 8.22 : le four au gaz qui permet la cuisson du pain traditionnel

Figure 8.23 : la cuisson traditionnelle du pain dans l'aricha

Le toit-terrasse est devenu parfois une alternative au jardin pour dormir à la belle étoile, pour la buanderie ou pour la réception.

### ***Un conservatisme : la division sexuée de la maison***

Une stricte séparation des sexes reste de vigueur dans la « maison des catalogues ». Hormis le salon, la maison n'est pas accessible aux étrangers. Les femmes restent hors de vue des visiteurs et le salon a un accès séparé.

Les espaces de sommeil des garçons et des filles sont séparés. Lorsqu'il n'y a pas assez de chambres, le salon fait office de chambre à coucher pour les garçons et les filles dorment dans le hall ou le séjour réservé à la famille (figure 8.24). L'habitation est parfois agencée sur deux étages. Les garçons dorment alors généralement en bas et les filles en haut avec les parents. « *C'est plus facile de vivre avec les filles et de laisser de l'indépendance aux garçons* » (Moussa, Al Assam, homme, 34 ans, 1990).

Dans un cas, une nouvelle maison a permis à la fois d'agrandir et de séparer : les filles et la grand-mère dorment dans l'ancienne maison alors que les parents, les fils et les espaces d'hospitalité se trouvent dans la nouvelle maison, contigüe à l'ancienne (figure 8.25).

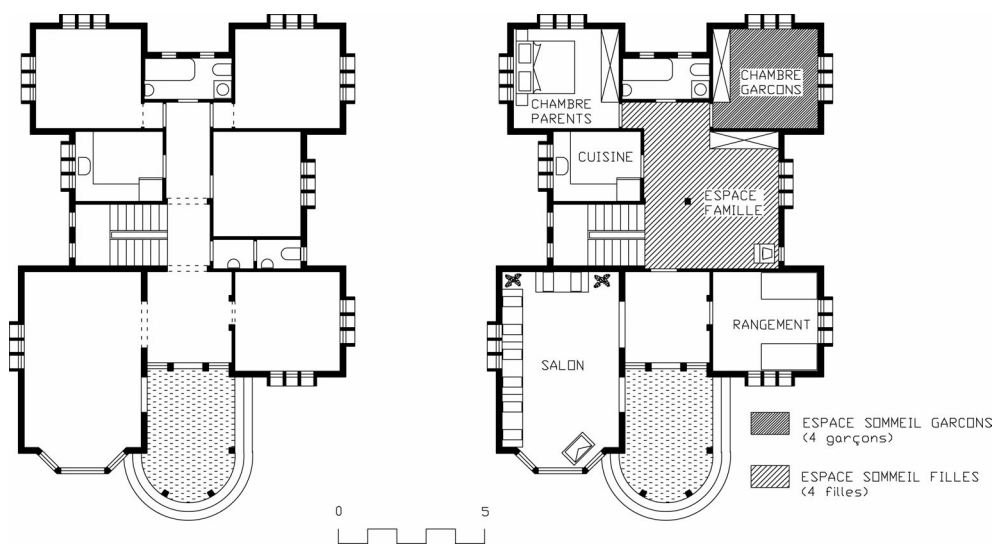


Figure 8.24

Figure 8.24 : partage des lieux de sommeil des filles et des garçons dans une maison de 1992.

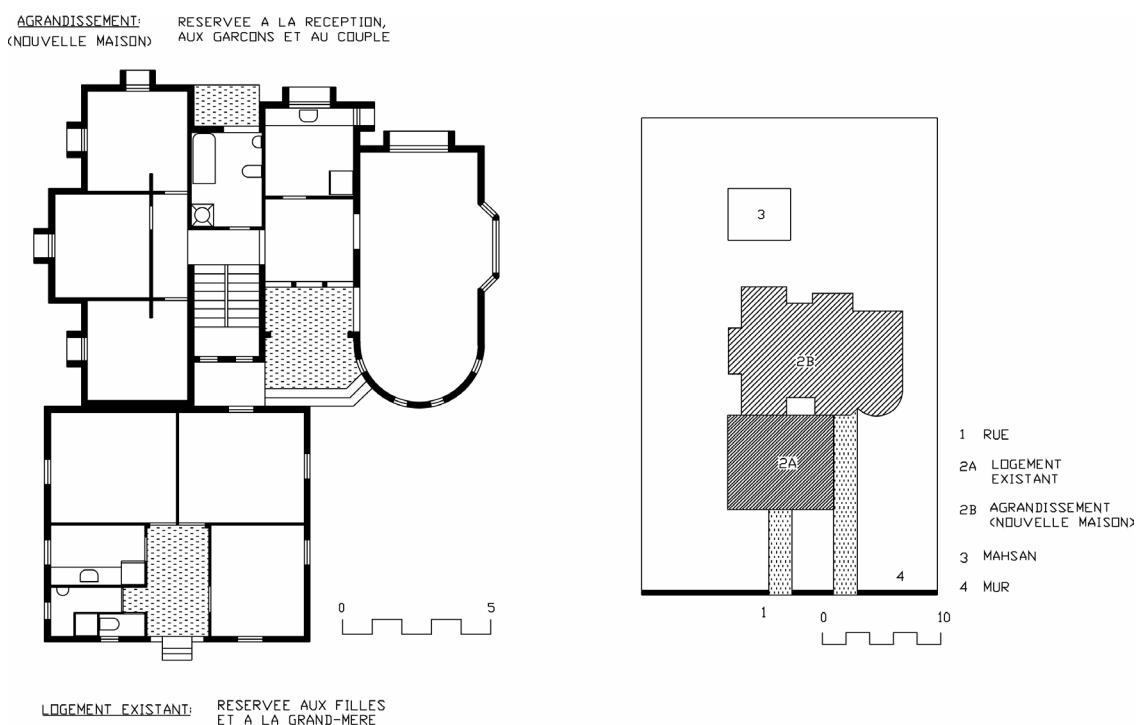


Figure 8.25

Figure 8.25 : logement des filles dans la petite maison construite anciennement et des garçons et du couple dans la nouvelle maison construite contre l'ancienne au début des années 1990. Remarquer l'accès séparé dans le plan d'implantation.

Les premiers à avoir un espace individuel sont les garçons aînés, surtout s'ils font des études. Cet espace individuel peut être une chambre ou un étage de la maison ou encore le « mahsan » transformé en maisonnette. La chambre est équipée d'un matelas posé à même le sol et d'un espace de travail (figure 8.9, p. 154).

Dans toutes ces maisons, seuls les parents ont un lit.

Lors de changements au cours du chantier, les modifications les plus fréquentes, en plus de l'agrandissement du salon présenté précédemment, ont été la création d'une autre entrée par l'arrière et la séparation du salon du reste de la maison. Dans un plan, une aile nouvelle a été construite pour l'hospitalité (figure 8.26). Les éléments d'organisation spatiale qui apparaissent dans cet exemple sont archétypiques de ce que recherche alors l'habitant : une entrée autonome du salon, des sanitaires distincts pour le salon et pour la famille, et un cheminement d'accès séparé dans le jardin. Cette organisation duelle est analogue au fonctionnement de la tente dont les espaces famille et accueil, qui se côtoient, ne sont pas reliés. Dans toutes les maisons, les accès sont dédoublés suivant ce modèle. Si ce dispositif n'apparaît pas sur les plans, il apparaît dans la réalisation.

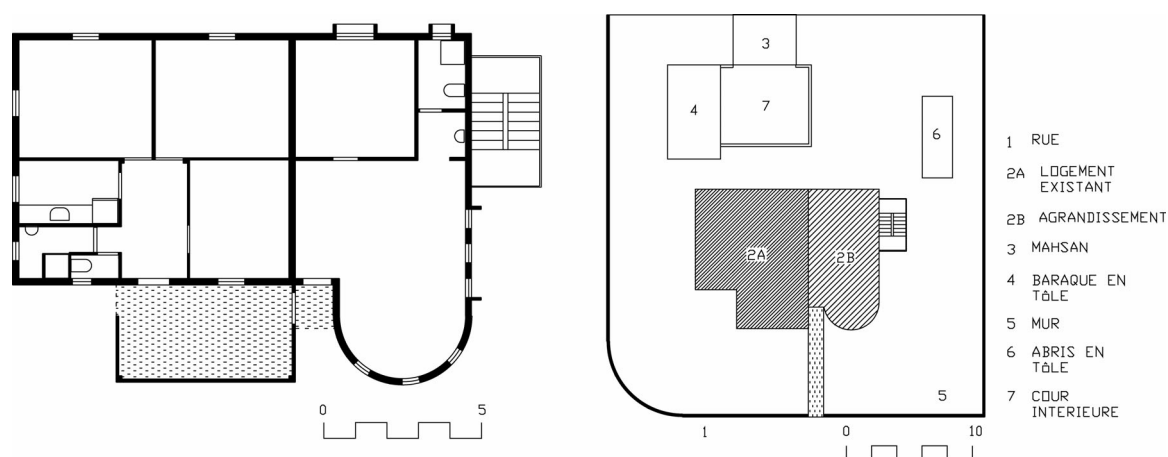


Figure 8.26

Figure 8.26 : création d'une nouvelle partie pour l'hospitalité.

Lors de transformations de l'habitation toute la famille s'y met (figure 8.27 et 8.28).



Figure 8.27



Figure 8.28

Figures 8.27 et 8.28 : la transformation de sa maison par l'habitant.

## **8.5 Les pratiques d'habiter les maisons individualisées**

### **8.5.1 Introduction**

Dans les maisons construites dans les années 1990, les changements de comportements correspondent à l'adoption progressive d'une nouvelle culture d'habiter. Les habitants dont il est question ont aujourd'hui entre 20 et 30 ans ; ils ont encore peu d'enfants et ont été socialisés dès l'enfance à Tel Shéva. Toutes les maisons contemporaines ont un point commun : ceux qui les habitent ont eu envie de réussir leur maison et y ont beaucoup réfléchi.

### **8.5.2 Les moteurs du changement**

À partir des expériences des maisons précédentes, l'habitant s'est forgé une idée plus claire de ce dont il a besoin. L'espace individuel est renforcé pour éviter la promiscuité mal vécue des premières maisons. Les habitants résolvent aussi le problème de la position des toilettes souvent problématique car elles servaient à la fois à la famille et aux invités.

Alors que les habitants valorisent leur intérieur, l'espace extérieur est perçu comme étranger et anonyme et sujet à des carences dans l'entretien et à la négligence des habitants. La perte de contrôle sur l'éducation des enfants, l'hétérogénéité sociale et, surtout, le rapprochement géographique de clans rivaux génèrent des malaises. Des tensions existent aussi entre habitants plus traditionnels et générations plus modernes. « *Je peux dire que je suis satisfait à*

*80 % de la maison. Je dis 80 % parce qu'en ce qui concerne l'environnement, c'est 0 %. Je n'aime pas le comportement des gens. Le nombre d'enfants fait qu'il y a des problèmes. Il y a des conflits entre les tribus et pas de police qui règle les choses. Je ne veux rien avoir à faire avec certaines personnes de cette ville »* (Faïz, Abou Sirhan, 40 ans, homme, 1984).

L'équipement électroménager a induit des changements dans les pratiques d'habiter. Par exemple : le réfrigérateur permet de conserver la nourriture, la viande en particulier, et donc de cuisiner de petites quantités et de conserver les restes pour des repas ultérieurs. Il a rendu rationnel l'individualisation des repas et a affaibli les pratiques commensales de groupes qui devaient permettre de consommer la totalité de la viande dans la journée afin qu'elle ne se perde pas.

Enfin, le travail salarié, la fermeture des logements et la notion de privacité ont augmenté le temps passé ensemble par l'homme et la femme dans la maison. Les mariages ne sont plus toujours imposés. Le couple part en voyage, l'homme partage les décisions avec la femme. Le couple en est consolidé. Dans ce contexte, l'investissement qui permet de s'approprier son logis est devenu important. Lors du projet de leur maison, les habitants accordent beaucoup d'importance à la vie de famille et aux façons d'être ensemble.

### **8.5.3 Description des pratiques d'habiter la « maison individualisée »**

#### ***La poésie de l'espace intérieur et l'image de soi dans la maison***

Les habitants cherchent à réaliser dans la maison un chez soi confortable et douillet, un « home, sweet home ». La maison répond mieux aux « valeurs d'intimité de l'espace intérieur » (Bachelard, 1992).

Au niveau de l'image, l'habitant de ces maisons « individualisées » projette ses valeurs et sa réalisation sur l'architecture ; la façade avant de la maison marque ce besoin d'individuation. Elle est utilisée pour présenter une image positive de soi. Certains affichent une modernité et un style sobre avec de larges fenêtres et des volumes simples. D'autres déploient une surenchère de langage en collant en façade toutes sortes d'éléments d'inspirations diverses (infra figure 7.29 p. 130). Certains cherchent un concepteur palestinien capable de donner à la maison à la fois la marque arabe et leur modernité.

Alors que la femme est plus que jamais cloîtrée entre quatre murs, l'espace de distribution a été élargi, et permet de vivre en famille sans demeurer tributaire du salon plutôt réservé à la réception (cf infra. figures 7.30, 7.31 et 7.32 p. 130 et 131). « *Même quand elle est dans la cuisine, ma femme sait ce qui se passe dans le séjour central et peut participer à la vie de toute la maison* » (Younes, El Alaouin, 38 ans, homme, 1996). Avec ce système, le séjour de



la famille est à la convergence des fonctions de la maison et prend une véritable identité. « *Ce n'est pas comme le couloir d'une école, il y a un centre* » (Naïm, Ibn Bary, 36 ans, homme, 1998). La femme cherche parfois à le meubler de canapés et à le décorer (figure 8.29 et 8.30).



Figure 8.29



Figure 8.30

Figure 8.29 : le décor du « sas » d'entrée qui donne sur l'espace famille (photo 1998).

Figure 8.30: l'espace famille de la maison au moment de l'emménagement (photo 1998).

Lorsqu'il s'installe, l'habitant cherche souvent à s'approprier son « intérieur ». Il choisit longuement des revêtements intérieurs qui lui plaisent. Une femme raconte. « *Mon mari a fait la planification et moi j'ai fait l'intérieur. J'ai changé les chambres comme je les désirai. C'est moi qui ai décidé de l'emplacement des salles de bains. (...) Je voulais une grande salle à manger pour y mettre des plantes. (...) J'ai pensé que le vert irait bien pour le cadre de la fenêtre. Les grilles des fenêtres sont vertes aussi. Je veux mettre le plus de vert possible, je trouve que c'est important dans le désert. (...) Je vais faire un jardin. J'aime les plantes, les fleurs. (...) Le salon et la cuisine sont en bas. En haut c'est pour moi* » (Amina, Abou Fréha, femme, 32 ans, originaire de Galilée) (infra figure 7.34). Une attention toute particulière est portée sur les accessoires et les équipements de la salle de bains. Le choix de la couleur du carrelage ou des accessoires de salle de bains fait l'objet d'un soin tout particulier. « *Regarde la salle de bains, comme elle est belle ! (...)* ».

La maison joue un rôle important dans l'isolement de la cellule familiale tout en accueillant une information sur le monde. La télévision est posée dans l'espace central ou dans le salon des invités. Parfois, il y a un poste dans chacune de ces pièces et dans la chambre à coucher. Elle est souvent le lieu d'attraction de la maison. « *Je peux la regarder depuis toutes les pièces : la chambre des enfants, celle des parents et bien sûr depuis la cuisine. Je peux même voir ce qu'il y a à la télé par réflexion dans le tableau quand je suis dans l'escalier* » (Younes, El Alaouin, 38 ans, homme, 1996).

Un « culte de soi » qui apparaît dans l'attention portée sur son confort, sa santé, son poids, l'alimentation, l'hygiène, etc. apparaît aussi comme un comportement nouveau. La maison est équipée de plusieurs salles de bains, une dans la chambre des parents et une accessible du couloir. La salle de bains dans la chambre à coucher est hautement prisée pour le confort qu'elle procure dans l'intimité du couple. *« Chez mon père, je savais quand il faisait l'amour parce qu'il employait la douche. Je ne voulais pas que cela soit le cas chez moi, alors j'ai fait installer une douche dans la chambre »* (Issa, Abou Alioun, 28 ans, homme, 2003).

La pratique du sport s'inscrit aussi dans cette conception plus individualiste et hygiéniste de l'existence. Rares encore sont les habitants de Tel Shéva inscrits dans un « country club ». Cependant, il y en a de plus en plus. Dans ces endroits, ils peuvent bénéficier des installations de fitness à la mode et de programmes de mise en forme. Certains font des joggings seuls le soir pour « garder la forme ». D'autres encore trouvent des manières ingénieuses de faire du sport chez eux. *« Je fais mes exercices sur le toit. Tu poses tes genoux sur un coussin et tu fais rouler la barre en avant, comme ça, tu fais travailler ton dos. C'est un système que j'ai vu sur la chaîne de téléachat, j'ai essayé de faire quelque chose de similaire (...) »* (Moussa, Abou Rkayek, 50 ans, 1988<sup>106</sup>).

Dans les maisons récentes, les enfants dorment pour la première fois dans des lits. On leur apprend aussi à être plus soigneux.

### ***La culture de consommation et du progrès technologique***

La course à l'équipement donne parfois l'impression que les habitants bédouins veulent être « plus royalistes que le roi » ; ils dépassent les Israéliens dans la course à la consommation. *« J'ai même deux machines à laver ; quand l'ancienne était défectueuse, j'en ai acheté une nouvelle, puis l'ancienne s'est remise à marcher ; j'ai deux frigos, il n'y a rien que je n'aie pas ; j'ai 4 télévisions, un magnétoscope, un ordinateur... »* (Faïz, Abou Sirhan, 40 ans, homme, 1984).

Plusieurs raisons expliquent ce phénomène. Les habitants veulent rattraper le stigmate du Bédouin qui vit en marge de la civilisation, mais ils sont aussi attirés par la société moderne et ils sont poussés par la psychologie des modes excitée par les vendeurs. Certains voient la maison comme l'aboutissement d'un long sacrifice et comptent arriver à un résultat qui en vaille la peine. *« On ne construit qu'une maison dans sa vie et on y consacre tellement d'argent et d'efforts, je veux qu'elle soit parfaite, que rien n'y manque. »* (Aziz, Abou Assa, 24 ans, homme, 2003).

---

<sup>106</sup> Le plan date de 1988 mais le chantier a duré 12 ans, l'habitant a terminé la maison en 2000.

Les habitants<sup>107</sup> se situent dans une perspective d'évolution en termes de progrès technologiques et économiques et non plus, comme dans la société nomade, dans une stabilité des modèles et une concentration sur le présent. La course au progrès crée une augmentation des besoins ; les habitants sont de plus en plus insatisfaits, livrés à la course vers la nouveauté qui rend l'acquisition précédente obsolète. Dans ce mouvement, caractéristique d'une société de consommation, le téléphone portable, la télévision ou la voiture, ainsi que la maison, sont des éléments soumis à une continuelle évolution de la mode.

Souvent, les objets modernes combinent une fonctionnalité sociale et une fonctionnalité pratique. La chaise l'illustre bien : elle avait une fonction honorifique, elle était présentée aux invités qu'on voulait honorer, mais elle a acquis aussi une fonctionnalité pratique, liée à la nécessité de fonctionnaliser la prise du repas. Une femme raconte comment cela se passait dans la maison de ses parents nouvellement construite : « *On avait des chaises dans notre maison. Le matin et le soir, je m'asseyais à table pour manger et à midi je mangeais par terre sur le matelas en mousse. Quand je n'avais pas le temps, je m'asseyais sur une chaise.* » (Imen, Abou Sirhan, 28 ans, 1989). Lorsque des hommes d'une famille sont installés dehors et qu'un invité apparaît, la chaise, s'il y en a une, lui est offerte de préférence et les membres de la famille choisissent les places au sol<sup>108</sup>.

Le symbole porté par ces équipements est parfois plus important que leur utilité. Certains s'équipent d'appareils modernes qu'ils ne peuvent pas encore utiliser faute de courant ou de familiarisation. Les manières de tables modernes ne sont pas encore totalement adoptées alors que les habitants sont déjà suréquipés en vaisselle.

#### **8.5.4 La diminution des fonctions d'hospitalité dans la maison**

Contrairement à l'intense vie sociale du « chig », les visites sont peu fréquentes dans les maisons. Elles ont été en partie remplacées par des loisirs individuels (télévision, magnétoscope, ordinateur, sport, etc.). Le salon est devenu une pièce d'apparat qui signifie plus qu'elle ne sert. Certains habitants ont fait plusieurs salons mais ils n'en utilisent qu'un. Les autres ont une fonction de démonstration du statut aisé. Dans le salon, la disposition des différents éléments est soigneusement pensée et régulièrement organisée par la femme. La mise en scène est toujours parfaite ; ce qui est un peu moins bon est mis à l'intérieur où cela ne se voit pas. « *Les gens regardent, ils voient que la situation d'un tel n'est pas terrible...* ».

---

<sup>107</sup> Bien sûr il s'agit ici de tendance, mais elle est révélatrice des changements d'attitude.

<sup>108</sup> Les hommes ont la priorité sur l'utilisation des chaises lorsque les hommes et les femmes de la famille s'assoient dehors ensemble.

Parfois, faute de séjour, le salon de réception devient le lieu de la famille. « *Le salon est utilisé par la famille ou par les invités, mais la plupart du temps par la famille, il y a rarement des invités* » (Amina, Abou Fréha, 26 ans, femme, 1994).

Le salon moderne, équipé de fauteuils et de canapés, parce que les habitants voient à la télévision qu'il est universel, est mieux valorisé que le salon « bédouin » équipé de matelas. Ceux qui peuvent se le permettre achètent des fauteuils ou des canapés, motivés avant tout par le prestige que cela confère. Plusieurs avouent cependant s'asseoir plus volontiers sur des matelas posés à même le sol.

Une ou deux fois par an, lors d'occasions exceptionnelles, beaucoup d'invités sont réunis. La toiture-terrasse, ou la terrasse au niveau des pilotis, ou la cour font office de « chig » et offrent un espace protégé des regards étrangers. À ces occasions, les invités utilisent des coussins brodés qui conservent une fonction importante. Ils sont brodés par la femme ou achetés dans les villes palestiniennes.

### ***Les conservatismes***

Les comportements dans la maison n'ont pas évolué exactement de la même manière pour tous les habitants. Il y a des variations individuelles, selon les lignages, le type de mariage (bédouin ou avec une femme venue des villes palestiniennes ou israéliennes) et le niveau d'éducation. Cependant, le souci de la séparation des sexes est en général préservé. L'espace ouvert aux étrangers à la famille est séparé de l'espace familial ; comme nous l'avons présenté au point 8.4.3.

Pris entre le poids de la culture et le désir d'une vie moderne, l'habitant devient imaginatif pour éviter que la vie de famille et la logique de l'hospitalité ne se heurtent. En général, le salon des invités et le salon de la famille sont séparés, permettant de recevoir sans interférence avec la vie familiale. « *Dans les premières maisons construites à Tel Shéva, quand les gens recevaient des invités, la femme devait se cacher dans la chambre. Les invités dérangaient la vie de famille ou étaient dérangés par les enfants. (...) J'ai fait un séjour séparé du salon, J'y ai mis l'ordinateur et la télévision. C'est là que j'aime le plus être avec les enfants. Et nous avons un salon, pour recevoir* » (Moussa, Abou Rkayek, 50 ans, 1988<sup>109</sup>) (figure 8.31).

Certains séparent la vie de famille et les invités dans deux étages différents. « *J'ai deux étages, deux cuisines, deux salons. J'ai une porte de côté, pour la famille et j'ai une porte pour les invités, pour aller à l'étage. Tu ouvres la porte et tu trouves immédiatement l'escalier qui monte au salon de réception* » (Enad, Abou Amra, 38 ans, homme, 1998)

---

<sup>109</sup> Le chantier a duré 12 ans, l'habitant a terminé la maison en 2000

Certains des premiers habitants, affranchis des contraintes de la tradition, ont ignoré volontairement la séparation du salon mais ils se sont trouvés en porte-à-faux avec la culture. Ils comprennent aujourd'hui qu'ils ne peuvent pas faire abstraction des comportements admis autour d'eux. « *J'ai un plan ouvert, la cuisine est dans l'espace du salon. Aujourd'hui je le regrette. Je suis gêné d'inviter des gens chez moi. Ce n'est pas important pour moi que ma vie de famille ne soit pas cachée, mais les invités se sentent gênés* » (Mohamed, 45 ans, Rahat<sup>110</sup>)

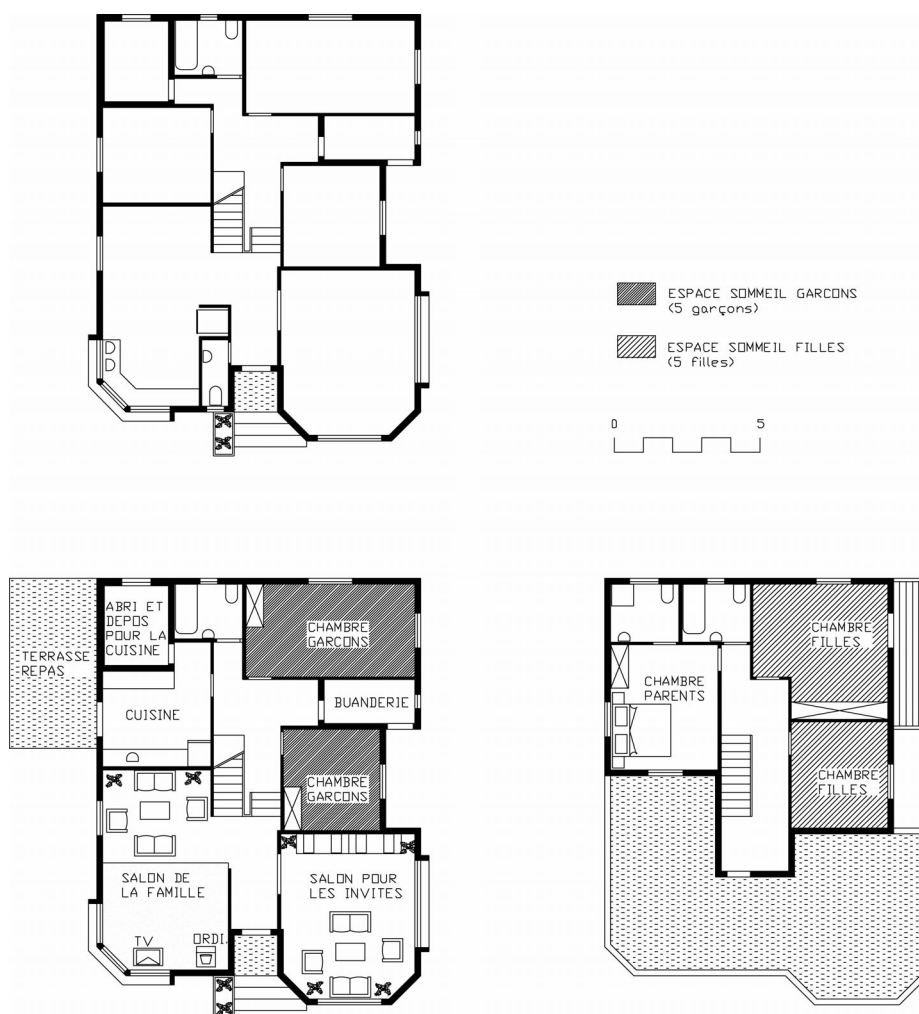


Figure 8.31

Figure 8.31 : plan original de Moussa Abou Rkayek (1996) et plan réalisé (situation en 2000).

Compte tenu de la rapidité des changements, les modes de vie modernes des jeunes coexistent avec ceux plus traditionnels des anciens même dans les maisons les plus modernes. Les jeunes tiennent compte des manières de vivre des anciens qui préfèrent, par exemple, s'asseoir sur

<sup>110</sup> L'année de planification n'est pas connue avec exactitude, elle se situe dans les années 1980.

des matelas. Des habitants, à cheval sur des pratiques d'habiter modernes et traditionnelles, passent indifféremment des unes aux autres. « *Parfois je suis tout le temps sur les matelas ; alors, pour ne pas devenir paresseux, je m'assois un peu sur une chaise* » (Saïd, Abou Aouad, 42 ans, 1999).

Certains continuent d'entretenir à l'arrière du jardin un pigeonnier et un poulailler et de cultiver un jardin potager ; plus rarement ils gardent quelques moutons. Les occasions d'en sacrifier un peuvent être relativement nombreuses au long de l'année<sup>111</sup>. Le jardin permet d'avoir toujours un mouton à portée de la main pour répondre rapidement à ces événements. Certains habitants ont baptisé les cages où se trouvent les animaux de « coin animalier » (« pinat *ḥaï* » en hébreu), ce qui donne une consonance moderne à une pratique traditionnelle. Le « coin animalier » peut réunir une volière, un poulailler, un pigeonnier ou un enclos pour mouton.

Les habitants de cette période ne ressentent pas le besoin du « chig », celui du père suffit. Mais l'abandon du « chig » n'est pas systématique pour tous ; il dépend souvent du lignage auquel les Bédouins appartiennent. Les membres des familles Abou Assa et Abou Rkayek, par exemple, conservent plus volontiers des « chig ». Les familles Abou Sirhan ont construit, en 1997, un « chig de quartier » en béton, pour tout le lignage (infra. figure 5.7 p. 87). Par la suite, d'autres quartiers ont été équipés d'un « chig » commun. D'autres lignages, plus petits, ne montent plus de « chig » ou alors ils utilisent celui du chef de famille. Kassem Abou Sirhan explique l'importance du « chig ». « *Tu y rencontres des gens, tu y conclus des mariages, c'est très très utile. Sans le « chig », tu ne peux pas vivre.* » En effet, le « chig » est un espace de la culture bédouine qui n'a pas trouvé son pendant dans le salon de la maison. Le salon, parce qu'il est dans l'enceinte de la maison, acquiert une signification plus privée que le « chig ». « *Le « chig », c'est un endroit public : tout le monde y est le bienvenu. Ce n'est pas comme le salon où il faut être invité : si quelqu'un vient te voir dans ton salon, tu peux le refuser mais dans le « chig » tu ne peux pas lui dire non* » (Kassem Abou Sirhan).

Les habitants dédoublent encore souvent leur cuisine pour combiner deux modes de préparation des repas. La cuisine moderne, dans la maison, est adaptée à l'accommodation d'aliments semi-préparés, pour des familles (1-10 personnes). La cuisine extérieure permet la

---

<sup>111</sup> Par exemple : fête du mouton, mariages, retour de pèlerinage à la Mecque, rétablissement de quelqu'un qui sort de l'hôpital, fête à l'occasion d'un succès, d'un achat de voiture, de la construction de la maison, naissance d'un enfant, circoncision, sortie de prison...

préparation complète des mets (abattage, préparation, cuisson) et en grande quantité (10-40 personnes). Elle est cachée au fond de la maison et l'habitant y cuisine au gaz. « *J'ai mis la cuisine traditionnelle en arrière pour qu'on ne la voie pas* ». La cuisine extérieure au gaz permet d'éviter les odeurs de fumée qui imprègnent les habits et sont gênantes dans certains lieux publics (bus, lieu de travail par exemple) ; par ailleurs elle est plus pratique et plus rapide. Certains appareils électriques permettent de cuire le pain sans produire de fumée grâce à un petit four en forme de casserole. Lorsqu'il faut préparer de la nourriture pour plusieurs centaines de personnes, une fosse de deux ou trois mètres de long est creusée dans la terre ; elle est remplie de braises sur lesquelles on fait bouillir la viande et le riz.

### **8.5.5 Remarques sur la polygamie**

Les familles polygames ne constituent pas une exception du changement architectural : les processus qui s'observent dans les maisons de familles monogames sont les mêmes que dans celles des familles polygames. Dans l'échantillon enquêté, une dizaine de familles polygames sont représentées. Il est apparu que chaque femme constituait un ménage en tant que tel, avec une maison équipée comme s'il s'agissait d'une femme unique, à la différence que le mari consacre moins de temps à chacune des maisons. En effet, ses charges sont plus importantes. En plus de ses activités professionnelles, il doit trouver du temps pour chacune de ses épouses. Pour ce faire, il passe une nuit avec chaque femme à tour de rôle. Cette méthode à l'inconvénient de réduire le temps consacré à la vie de famille. Dans les maisons des femmes de maris polygames, même parfaitement équipées et entretenues, il est plus difficile de créer une vie de couple.

Les raisons qui incitent à la polygamie sont complexes et variées. Elles pourraient faire l'objet d'une thèse à elles toutes seules ; nous ne nous y attarderons pas. Notons cependant que la polygamie assurait à l'homme de la valeur et de la considération dans la société bédouine. Elle lui permettait d'avoir des rapports avec plusieurs femmes différentes sans être en porte-à-faux avec la religion. Par ailleurs, il arrive que des hommes d'un âge avancé recherchent une nouvelle compagne qui leur procure le sentiment de jeunesse et qui deviendra la seconde épouse. Cette pratique ne contredit pas la coutume. Elle est cependant violemment rejetée par les épouses et les candidates au mariage ; les jeunes filles ne s'y prêtent que poussées par leur père ou par la crainte de rester célibataire, ou encore par la misère. Les statistiques ne montrent pas encore de changement de tendance dans la polygamie parce que celle-ci n'a jamais vraiment touché les jeunes hommes en dessous de 25 ans qui sont justement aujourd'hui les plus marqués par le changement culturel.

### 8.5.6 Remarques sur la multiplicité des cas

L'évolution qui a été présentée n'est pas exhaustive de la majorité des cas. Cependant, le changement est univoque même s'il n'a pas touché tout le monde. Les maisons construites au cours de cette période peuvent être classées en trois catégories :

1. Les maisons construites par les jeunes éduqués à Tel Shéva.
2. Les nouvelles maisons, construites par des personnes venues directement de l'habitat informel.
3. Les maisons construites à la place de maisons plus anciennes.

Le premier cas, « les maisons construites par les jeunes éduqués à Tel Shéva », a été largement exposé dans ce chapitre car il concerne la génération actuelle de Tel Shéva représentative du changement. Les deux autres cas sont présentés ici succinctement :

#### ***Les nouvelles maisons, construites par ceux qui sont venus directement de l'habitat spontané***

Ces habitants ont quitté le campement tardivement pour accéder dans la ville au confort et à la légalité mais aussi à cause de la politique gouvernementale qui les pousse dans leur décision. Les femmes, en particulier, désirent vivre en ville et parfois les hommes cèdent, sans l'avouer publiquement.

Ces habitants cherchent souvent à être plus modernes que les modernes, mais ils regrettent souvent la maison qu'ils ont construite et ne savent que faire de l'équipement qu'ils y ont installé. Ils n'ont pas eu la patience de participer à la conception. Ils s'aperçoivent qu'ils ont dépensé beaucoup d'argent pour des détails qui ne leur ont rien apporté au niveau de la qualité de vie et qui sont de l'ordre de l'apparat. « *J'ai fait une très grande maison, qui m'a coûté 800.000 shekels (200.000 dollars), mais on dort tous dans une seule pièce.* » (Ali, Abou Assa, 41 ans, homme, 2001). Ces habitants emménagent souvent avec une famille déjà nombreuse, ce qui ne facilite pas l'adaptation à la maison.

Ils rêvent parfois de quitter la ville et de rentrer dans leur campement. « *Je retourne souvent à Bir Abou el Hammam où j'habitais auparavant. J'aimerais y emmener les deux femmes et retourner là bas (...)* » (Fari, Abou Assa, 37 ans, 2000). Le problème principal ressenti, plus encore que la maison, est le changement d'environnement social : « *...ici, la vie ne me convient pas, la rue n'est pas à toi. Je crée des problèmes aux gens qui traversent ou qui me dérangent, je ne suis pas du tout satisfait de Tel Shéva. La maison n'est pas le problème ; le problème c'est la ville* » (Fari, Abou Assa, 37 ans, homme, 2000). L'habitant vit une nostalgie et tend à minimiser les raisons qui l'ont poussé à partir : « *là où on était avant, on se sentait*



libre. Le « chig » est à côté, des gens viennent, tu te sens le roi du monde. Ici tu n'es qu'un petit homme avec une télé, un ordinateur et rien d'autre » (Fari, Abou Assa, 37 ans, homme, 2000).

### ***Les maisons construites à la place d'une maison plus ancienne***

Ceux qui changent de maison ont plusieurs motivations comme par exemple : agrandir la maison, changer de quartier, construire quelque chose de plus neuf, clinquant et confortable. « Dans ma première maison, la chambre était trop petite et n'avait pas de douche. Je voulais un étage mais aussi changer de quartier pour avoir un terrain d'angle avec une vue dégagée. (...) » (Yousra, femme arabe venue du nord, 30 ans, 2000). L'habitant désire se mettre au goût du jour et cherche à réaliser ce que la maison précédente ne lui apportait pas. Comme il a l'expérience de son ancienne maison, il agit en connaissance de cause.

## **8.6 Conclusions**

Il apparaît des correspondances entre morphologie et pratiques d'habiter qui tendent à confirmer notre typologie des quatre formes d'habitation de Tel Shéva élaborée au chapitre 7 : «tente et abri de tôles» antérieurs au relogement, «maison standard », « maison des catalogues », et « maison individualisée ».

1. Comme nous le proposons en hypothèse, les pratiques d'habiter antérieures à Tel Shéva (dans la tente et l'abri de tôles) sont restées proches du modèle traditionnel d'habiter. Lorsque la tente a été remplacée par l'abri en dur, au milieu des années 1960, ni la structure de l'espace, ni les pratiques d'habiter n'ont changé fondamentalement : l'espace était strictement séparé selon les genres, une grande importance était donnée à l'hospitalité. L'ambiance de la tente n'était pas celle d'un espace fermé ; les activités pouvaient se faire à l'ombre de la tente ou à l'extérieur. Le confort que procure l'électroménager n'existait pas.
2. La « maison standard », construite lors de l'installation des premiers habitants, n'était ni équipée, ni meublée. Il n'y avait pas de spécialisation des pièces. Les habitants vivaient principalement à l'extérieur ; ils ont reproduit dans le jardin les pratiques de vie de la tente qu'ils connaissaient. Le « chig », la terrasse et la cuisine extérieure recevaient les activités de la vie quotidienne (cuisine, réunion, repos).
3. La « maison des catalogues » construite par les habitants de la phase d'adaptation au nouvel environnement est partiellement meublée ; ce sont en particulier les espaces des femmes qui le sont (chambre à coucher, cuisine), alors que d'autres espaces, comme le

salon et les chambres d'enfants, sont encore utilisés selon les pratiques traditionnelles. On s'y assoit ou s'y couche à même le sol sur des tapis ou des matelas-mousse. Les espaces extérieurs ont en général perdu leur fonction d'accueil des lieux traditionnels pour devenir des lieux de loisirs et de détente proche de la mentalité moderne.

4. Dans la « maison individualisée », l'individu qui a reconstruit ses repères cherche à s'approprier son espace en le meublant et en le décorant, souvent en référence à des modèles modernes. L'habillage de façade est le signe d'une aisance matérielle affichée. L'habitant attend de la maison qu'elle lui renvoie l'image qu'il veut que l'on se fasse de lui. La maison est suréquipée ; l'habitant est à l'affût de marques reconnues. Il veut montrer qu'il n'a plus rien à envier aux habitants « modernes ». Un certain conservatisme ressort dans la séparation des sexes et la séparation de l'espace dit public de l'espace privé familial.

Les changements de la forme des maisons, telle l'augmentation du nombre de pièces, la maison plus grande, la création d'un séjour pour la famille, coïncident avec l'importance croissante de la famille nucléaire au détriment de la famille élargie et à une redéfinition des rapports du couple. Dans le modèle traditionnel, l'homme ne se reconnaissait pas de devoirs envers sa femme. Au contraire, le pavillonnaire offre un « cocon familial » et une intimité nouvelle au couple ; la femme y joue un rôle central en tant que génitrice et épouse. La maison individuelle a accéléré les changements sociaux et familiaux par les conditions nouvelles de sociabilité et d'environnement qu'elle propose. Dans la société traditionnelle, les activités séparées de l'homme et de la femme ne leur permettaient pas de rester longtemps ensemble. Aujourd'hui, la femme a plus de temps libre et réclame plus d'attention. L'espace du couple dans la maison correspond à ce nouveau besoin et à la nécessité de définir la place de chacun. Par ailleurs, les habitants de Tel Shéva ont dû s'adapter au fonctionnement économique de la société salariale (le temps c'est de l'argent) ; on va travailler au lieu de s'asseoir dans le « chig » qui perd ainsi de son importance.

Enfin, la place de l'enfant a changé. Dans la société traditionnelle, l'éducation intellectuelle de l'enfant était négligée ; on lui accordait plus d'autonomie et lui, de son côté, n'exigeait rien. Aujourd'hui, l'enfant veut une autre forme de considération de la part de ses parents. Les parents aspirent à donner une éducation moderne aux enfants. Cela provoque des besoins en espace et en matériel : il faut un ordinateur et une chambre d'études pour les enfants.

Il s'avère donc que les pratiques sociales et les comportements d'habiter des Bédouins ont changé au long de l'expérience de la ville. Les changements qui apparaissent dans la culture d'habiter expliquent en partie le changement des formes. Les changements des

comportements dans la maison indiquent qu'il y a une symétrie avec les quatre stades du modèle d'adaptation au relogement et à la ville proposés dans nos hypothèses.

### Tableau du changement des pratiques d'habiter

| Correspondance entre les types morphologiques et les pratiques d'habiter |   |
|--|---|
| <b>Les pratiques d'habiter dans l'habitation traditionnelle</b>          | <p>Activités exercées à l'extérieur ou à l'ombre de la tente (ou de l'abri de tôles).</p> <p>Mobilier et mode de vie sobres.</p> <p>Séparation des tâches selon les genres.</p> <p>Grande importance donnée à l'hospitalité.</p> <p>Qualification de l'espace selon la position et le jeu des acteurs sociaux : pas de mobilier fixe, de configuration spatiale ou de décor qui désigne l'espace.</p> |
| <b>Les pratiques d'habiter dans la « maison standard »</b>               | <p>Reproduction des pratiques de la tente.</p> <p>Polyvalence des pièces.</p> <p>Séparation de l'espace des hommes et de celui des femmes</p>   |
| <b>Les pratiques d'habiter dans la « maison des catalogue »</b>          | <p>Volonté des habitants de paraître modernes et de s'intégrer.</p> <p>Pratiques d'habiter tirées de la vie sous tente mêlées à des interprétations de modèles modernes.</p> <p>Spécialisation de certaines pièces comme la chambre parentale et la cuisine.</p> <p>Affectation de pièces au sommeil des enfants.</p>   |
| <b>Les pratiques d'habiter dans la « maison individualisée »</b>         | <p>Primauté du couple sur la famille élargie.</p> <p>Recherche du confort.</p> <p>Ameublement et mise en scène de chaque pièce, équipement électroménager exhaustif, recherche dans le décor.</p> <p>Marquage de l'appropriation individuelle.</p> <p>Spécialisation de chaque pièce pour une fonction.</p>   |



## CHAPITRE 9

### LES REPRÉSENTATIONS RELATIVES À LA MAISON

#### 9.1 *Liminaire*

Ce chapitre examinera notre typologie du point de vue des représentations. Elles « *constituent le niveau des images, des œuvres, des projets, des intentions, des motivations, de l'imaginaire, des pensées, etc.* » [Bassand, 1997, p. 28]. Les représentations conditionnent chez l'habitant le sentiment de satisfaction. Ces significations données au mot « représentations » ne sont à pas confondre avec les « comportements de représentations », de mise en scène, qui consistent à se montrer à autrui et sont du domaine du paraître.

#### 9.2 *Les représentations relatives à la tente*

La tente était un modèle stable qui correspondait à un système clos où chaque individu recevait un statut et un rôle bien déterminés selon son âge, son sexe et son ordre de naissance dans la généalogie familiale. La tente ne signalait pas de différenciation sociale. Elle correspondait à l'être.

Elle était une projection anthropomorphique et symbolique du monde. Les parties de la tente étaient désignées par le vocabulaire du corps humain. Le toit était appelé « dos de la tente », « zahr al beït », l'ouverture était appelée « bouche de la tente », « afam el beït », les poteaux des angles à l'arrière de la tente étaient appelés « rajlin », c'est-à-dire « pieds ». Les poteaux des angles avant de la tente s'appelaient « yidin », c'est-à-dire « bras ».

La séparation sous la tente de deux espaces, l'un masculin, au nord, l'autre féminin, au sud, chacun consacré à une fonction différente, révèle une organisation symbolique du monde en relation avec la structure binaire de l'homme. La séparation en deux est particulièrement claire dans l'organisation de la pensée et du langage des peuples de style oral dont les nomades ont longtemps fait partie [Jousse, 1987]. Selon Marcel Jousse [ibid.], le texte de la Bible en est un exemple parfait. Il a d'abord été transmis oralement. C'est pourquoi, pour être retenu, le texte a été structuré, au niveau sémantique comme au niveau syntaxique, sur un mode binaire.

La séparation du monde masculin et du monde féminin se répercutait dans une division rituelle des tâches. Toutes les activités qui avaient lieu dans la partie famille (les activités

domestiques, la cuisine, le nettoyage, l'éducation des enfants) étaient réservées aux femmes. Toutes les activités qui prenaient place dans le domaine de l'hospitalité étaient réservées aux hommes (politique, affaires, vie publique, vie religieuse). Les valeurs féminines et masculines correspondaient à une catégorisation culturelle des genres. Le monde masculin, actif, prédominait sur le monde féminin, passif, secret et sacré [Parizot, 2001, p. 53].

La séparation des sphères masculine et féminine s'inscrivait dans une conception de l'honneur dont l'un des aspects les plus importants était lié à la défense du « haram », du « sacré féminin privé » ; l'autre aspect concernait les relations entre les hommes des différents lignages qui par leurs comportements dans leurs rapports pacifiques ou belliqueux, devaient maintenir ou accroître le « sharaf » (point d'honneur) de leur groupe. « *Dans la pratique bédouine du « sabi » (rapt des femmes), il relevait de la « horma » ou du « ird » (l'honneur féminin) de préserver la chasteté des femmes du groupe, du « sharaf » (l'honneur masculin) de s'emparer des femmes des autres (...)* » [Guichard, 1977, p. 51].

Ces deux types d'honneur expliquent aussi que dans la relation sexuelle « (...), l'homme était considéré comme ayant pris ou gagné quelque chose et la femme comme ayant donné ou perdu quelque chose » [Muhawi, Kanaana, 1997, p. 41]. Le devoir de préserver l'honneur de la femme, « ird », s'étendait à l'espace familial (« mahram »), le domaine de la femme. C'est pourquoi il est interdit, tabou, (« haram »). Mais l'interdit ne prenait effet que si une femme y habitait (un homme sans femme n'avait pas d'espace « interdit » chez lui<sup>112</sup>). La partie de la tente réservée aux activités des hommes était toujours ouverte à l'hospitalité sans que l'étranger ne soit introduit dans la partie de la tente où résidait la femme. Ainsi les femmes, avec tous les biens et toutes les réserves indispensables à la survie, étaient mises « hors convoitise ». Alors que ce qui se situait dans la partie des hommes était mis à la disposition de l'invité. Les côtés masculin et féminin de la nature humaine ont été transposés dans la tente. Dans l'espace des hommes se jouait « la compétition d'honneur » selon les règles<sup>113</sup> qui lui

---

<sup>112</sup> Les comportements changent du tout au tout quand la maison est habitée par des hommes célibataires ou quand elle l'est par des hommes mariés. Une expression berbère du Haut Atlas ramène aux mêmes conclusions : « tu n'as pas envie d'un cadre à ta fenêtre ? » Cette question adressée par une jeune fille à un célibataire signifie « tu ne veux pas te marier ? » Elle sous-entend que la maison est ouverte sans femme, mais celle-ci apporte les fermetures sur l'extérieur (la porte et les volets).

<sup>113</sup> L'hospitalité s'étendait à tous les besoins de l'invité, non seulement la boisson et le repas mais aussi le repos, le soin de ses animaux, un endroit à l'ombre et abrité. Celui qui recevait l'hospitalité contractait une dette envers celui qui l'offrait. Il s'engageait tacitement à y répondre. Des règles très précises concernaient les comportements et les conduites de l'hospitalité. L'infraction à ces règles causait un outrage. De son côté, l'invité respectait certaines règles. Il évitait de passer devant l'espace réservé aux femmes et il se gardait de porter son

étaient propres. Sans cette complète dissociation, l'espace d'hospitalité ne pouvait plus fonctionner.

La tente bédouine présentait de nombreuses similarités avec la maison kabyle étudiée par Bourdieu [1972] (entrée orientée vers l'est ; partie de droite, dehors, feu associés à l'homme ; partie de gauche, dedans, eau, associés à la femme). Ces similarités se retrouvaient dans la parenté et les rapports entre les sexes (même pratiques matrimoniales, même structure sociale, même ordre symbolique de l'honneur masculin (« sharaf-nif ») et féminin (« ird-horma ») [Guichard, 1977, p. 7-54]. Bourdieu a démontré que la symbolique de la maison des Kabyles s'inscrivait dans leur conception du monde. Dans la société bédouine, comme dans la société kabyle, l'organisation de l'espace permettait de séparer les principes antagonistes de l'honneur de l'homme et de celui de la femme ; l'un actif combatif et l'autre passif et protégé.

Il existait cependant une différence de spatialité importante entre la tente bédouine et la tente ou la maison berbère. Dans la maison berbère, le monde féminin intérieur était séparé du monde masculin extérieur par le seuil de la porte. La séparation interne ne dissociait pas un monde masculin d'un monde féminin mais séparait un compartiment pour les animaux et un compartiment réservé à la famille. La tente bédouine par contre contenait deux compartiments séparés physiquement, l'un consacré aux tâches masculines et l'autre consacré aux tâches féminines. Cette structuration était celle de l'autonomie de la tente : le Bédouin déplaçait avec lui son monde qui contenait deux faces : aussi bien le monde de l'homme que celui de la femme.

Les deux espaces placés côte à côte dans la tente sont emblématiques du couple. La tente protégeait la réunion de l'homme et de la femme et la signification sacrée de leur union. Dans les langues sémitiques, considérées comme sacrées<sup>114</sup>, la deuxième lettre de l'alphabet, « bet » : ב en hébreu ou « ba » : با en arabe, qui a la valeur 2, symbolise l'habitation (be'it en arabe et en hébreu). La valeur 2 s'explique car la maison, à l'image du monde, réunit le spirituel et le matériel, le masculin et le féminin<sup>115</sup>. Dans la tente s'opérait bien sous un toit la

---

regard sur elles. Il s'abstenait aussi de demander des choses qui ne lui étaient pas présentées. Un espace séparé de la partie famille de l'habitation était toujours disponible, avec un lot de couvertures, pour offrir l'hospitalité aux voyageurs ou aux visiteurs

<sup>114</sup> Dans la religion juive, Dieu s'est exprimé en hébreu et pour les Arabes, Il s'est exprimé en arabe.

<sup>115</sup> Le « alif » (arabe) ou « aleph » (hébreu), premières lettres de l' « alpha-bet », ont la valeur 1. Cette valeur et ces lettres sont le symbole de l'unité de Dieu (« El », « Alla »). Ces lettres n'ont pas de valeur phonétique en tant que telle; elles prennent la valeur d'une autre voyelle selon les cas ou sont silencieuses. Le silence phonétique est

séparation de l'espace en deux parties, l'une attribuée au monde féminin et l'autre au masculin, mais c'était aussi le lieu de l'union de ce monde sexué. En ce sens, la maison est une totalité : elle acquiert une valeur sacrée par l'union qu'elle rend possible.

### **9.3 Les représentations relatives à la maison standard**

Pour les premiers habitants éduqués sous la tente, la maison est une forme d'abri contre les intempéries qu'il faut bâtir parce que le règlement l'impose.

Elle est perçue comme secondaire au profit des tentes et abris montés dans le jardin pour abriter les pratiques traditionnelles. Le désintérêt des premiers habitants pour l'architecture (chapitre 7) se comprend aisément : l'important était d'être protégé du vent, de la pluie et du froid. L'esthétique n'était pas une considération importante dans les premières maisons qui ont gagné, par la suite, le surnom ironique de « boîtes ». Ceux qui étaient habitués à vivre dehors se sont faits difficilement à la vie entre quatre murs et n'en ont pas une image positive. *« Dans la maison, tu vois des murs, tu n'as pas de vue ; c'est pourquoi les gens ont des lunettes dans les villes. Ils ont toujours des murs en face d'eux »* (Aïd, Ibn Bary, 65 ans, homme, 1979).

À l'inverse, dans les espaces traditionnels construits dans le jardin, l'homme s'est senti à sa place socialement, physiquement et temporellement. Son monde était organisé selon des règles claires. La séparation du terrain correspondait à une zone ouverte aux regards où s'associaient les hommes, et à une zone cachée où évoluaient les femmes et elle correspondait à une partition avant-arrière ; le « chig » était placé à l'avant et la cuisine extérieure ou la « aricha » à l'arrière. Le lieu à l'arrière, où l'on se réunissait, était considéré comme le centre de la famille. La relation que ces espaces entretenaient avec l'extérieur permettait à l'habitant de voir le monde et la nature. *« Depuis le « chig » on voit la pluie* (véritable spectacle pour les habitants du désert) ». Les espaces extérieurs ont permis de reproduire l'organisation symbolique et les rituels de la vie traditionnelle. Mais, surtout, ils rappellent la vie sous tente et il s'y ordonne un monde rassurant qui rappelle le passé. L'habitant y a reproduit les

---

aussi symbole de l'immatérialité [Vigé, 1992]. Le « ba » (arabe) ou « bet » (hébreu) est la maison, c'est-à-dire le monde matériel. Lui seul est saisissable. Ainsi, le Coran et la Tora s'ouvrent sur le « b », la seconde lettre de l'« alpha-bet » qui veut dire aussi « dans » (dans les deux langues) et qui signifie que le monde qui commence est le monde matériel ; l'autre, le mode spirituel, n'a ni commencement, ni fin. La création du monde permet, parce qu'elle offre un « dedans », d'arriver à la conscience du Dieu, immatériel. L'union du matériel et du spirituel est la base de l'homme. Le couple achève de parfaire symboliquement cette union et devient ainsi procréateur.



pratiques de vie apprises sous tente : la préparation du café, les rituels d'hospitalité où il utilise les instruments traditionnels. « *J'aime les choses qui me rappellent le passé* » (ibid.). Le « chig » construit dans le jardin est, pour certains hommes, indissociable de leur personnalité. « *Ce « chig », c'est la vie du Bédouin... . S'il n'a pas le « chig », il ne vaut rien... C'est l'honneur de l'homme,...* » (Shaker, Al Assem, 57 ans, homme, 1983) (figure 9.1).

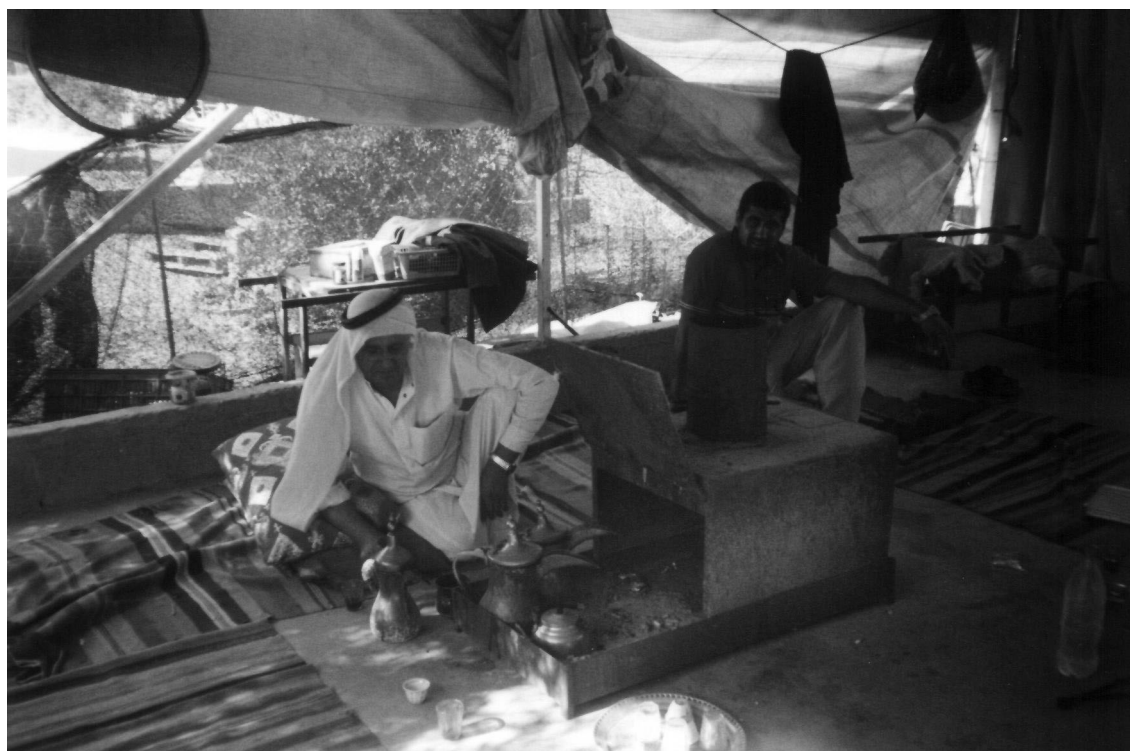


Figure 9.1

Figure 9.1 : le « chig », le café symbole de l'hospitalité (photo 2000).

Les maisons construites dans les années 1970 et 1980 sont aujourd'hui dévalorisées. « *C'est un plan complètement merdique* ». Les habitants ont le sentiment d'avoir été considérés comme naïfs. Certains ont détourné la conversation pour ne pas évoquer leur propre cas ; d'autres admettent avoir été bernés. « *L'ingénieur<sup>116</sup> s'est moqué de nous en nous regardant dans les yeux. (...) Il ne nous a rien demandé et nous a refilé son plan* » (Youssef, Al Alaouin, 57 ans, homme, 1981). Les habitants plus jeunes n'hésitent pas à se moquer de ceux qui n'ont, à leur avis, encore rien compris à l'architecture. « *Je leur dis toujours : vous avez payé cher*

<sup>116</sup> Les habitants de Tel Shéva emploient le mot « mouhandes » (ingénieur) pour désigner le concepteur, même quand celui-ci n'est qu'un technicien-ingénieur.

*une photocopie ! »* (Nouri, Abou Suhyban, 46 ans, homme, 1980). Les premières maisons sont dédaignées, même par leurs concepteurs. *« C'était des maisons-poubelles ; elles n'ont rien d'intéressant. Ce n'est pas de l'architecture »* (l'architecte Rafaéli). Les maisons étaient laides mais elles ont suffi ; les habitants auraient accepté n'importe quoi. *« Pour eux, c'était bien. »* (Enad, Abou Amra, 38 ans, homme, 1998). Certains appellent ces maisons des « *boîtes d'allumettes* ». D'autres les ont même appelées « *frigos* » en référence aux problèmes pour les chauffer en hiver. Même quand l'habitant est satisfait de sa maison, les fils sont beaucoup plus critiques. Un des premiers habitants de Tel Shéva parle néanmoins de palais. *« À l'époque, les habitants de Beer Shéva disaient que c'était un palais. Cette maison, ils l'appelaient « le palais ». »* (Aïd, Ibn Bary, 65 ans, homme, 1978). Mais aujourd'hui, plus personne ne considère cette maison comme autre chose qu'une « boîte » insignifiante.

#### **9.4 Les représentations relatives à la maison des catalogues**

Les premiers changements de l'architecture au début des années 1980 ont été adoptés par conformisme et par souci d'intégration. Le lit, par exemple, est devenu une nouvelle nécessité sociale pour les habitants de Tel Shéva. Avoir une chambre à coucher meublée, c'était être « *comme il faut* ». *« Je n'ai ni lit, ni chambre à coucher : à mon âge est-ce que je dois être comme il faut ? »* (Shaker, Al Assem, 57 ans, homme, 1982). Cependant, la fonction sociale du mobilier ne s'accompagnait pas toujours d'une fonction pratique. *« J'ai dormi une dizaine de fois dans le lit mais le matelas est trop mou, et ma femme et moi dormons par terre, à côté du lit »* (Majed, Abou Assa, 34 ans, homme, habitat spontané en périphérie de Tel Shéva<sup>117</sup>). Le but était de faire une maison, peu importe laquelle. *« (...) Il y avait une formule chez nous : maison veut dire : femme, cuisine, paillasse. Et j'ai fait comme tout le monde. Ma femme n'a dit ni oui ni non. Elle ne savait pas ce que c'est la « paillasse »* (Shaker, Al Assem, 57 ans, homme, 1982).

Puis, à partir du milieu des années 1980, la chambre à coucher parentale, symbole du couple, est devenue indispensable aux jeunes (§ 8.4.3, p. 156). Les Israéliens et les Palestiniens des villes ont fourni aux habitants des nouveaux modèles de référence, même s'ils ne correspondaient pas au mode de vie et au niveau de vie de la plupart des habitants (§ 8.4.2, p. 151-154) Peu à peu l'équipement de la maison, la façade et le jardin ont pris une valeur en soi. Les femmes ont sans doute conditionné ce changement. Non seulement certaines étaient d'origine urbaine et ont voulu s'équiper du confort qu'elles connaissaient, mais elles

---

<sup>117</sup> L'habitant n'a pas encore construit de maison dans la ville.

comparaient également leur maison et leur équipement entre elles, accordant une importance particulière à leur intérieur.

Les maisons ont aussi commencé à exprimer les différences économiques entre les habitants. La taille de la maison est devenue le premier signe de différenciation sociale sans qu'elle soit accompagnée d'une véritable réflexion sur le fonctionnement de la maison. Les maisons sont passées d'une moyenne de 100 m<sup>2</sup> à plus de 140 m<sup>2</sup> dans les années 1980. Habités à dormir tous ensemble, certains habitants n'utilisaient même pas, au début, les pièces qu'ils ont construites. Par contre, ils ont eu toutes les peines à achever la construction dont le coût a été sous-estimé<sup>118</sup>.

Les pratiques rituelles de la vie quotidienne, comme la préparation du café, la discussion dans le « chig », le soin des animaux, ... et les règles qui les régissaient, n'ont plus eu de signification pour les jeunes. « *Ils faisaient du feu au jardin. Moi, je ne vais pas faire du feu pour rôtir mon café, passer une heure, une demi-heure, pour faire un peu de café...merci !* » (Enad, Abou Amra, 38 ans, homme, 1998). Les espaces traditionnels d'hospitalité ou de réunion de la famille n'ont plus le rôle économique et politique d'avant : « *mon père a fait un « chig ». Moi je n'en veux plus. Cela n'apporte rien* » (Enad, Abou Amra, 38 ans, homme, 1998).

## **9.5 Les représentations relatives aux « maisons individualisées »**

Aujourd'hui, la maison reflète une identité nouvelle réunissant des éléments traditionnels et modernes.

### **9.5.1 La constitution d'un chez-soi**

La maison représente le confort et l'autonomie. L'omniprésence de la télévision illustre l'intériorité et l'individualisation de la vie domestique d'aujourd'hui. La télévision trône au cœur des espaces les plus importants. Dans la chambre, elle accompagne le repli individuel de l'homme ou de la femme qui veut s'isoler. Dans le salon, elle divertit les invités. Dans le

---

<sup>118</sup> Confrontés à des contraintes financières, ils bâclaient les finitions. Ils fermaient la maison comme ils pouvaient. Ils achetaient les portes les moins chères, ne terminaient pas les escaliers ; les fenêtres restaient sans vitres pendant des années et le jardin était laissé au stade du projet. Dans certains cas, le mur de clôture, pourtant essentiel aux yeux des habitants, n'était construit que plusieurs années après l'emménagement. Dans ce cas, le terrain nu, ouvert au regard, n'était pas utilisable et les habitants souffraient de se trouver les uns sur les autres dans une maison parfois inconfortable, sans pouvoir utiliser le jardin. Une fois la maison terminée, l'habitant s'apercevait qu'il aurait pu mieux agencer son espace.

séjour, elle est le pôle d'attraction de la famille. Partout, elle est une fenêtre intérieure sur le monde extérieur et illustre l'autonomie et l'intériorité de l'espace domestique.

La maison n'est pas qu'une façade comme la « maison des catalogues » ; elle est aussi un intérieur douillet. « *J'aime le beige et le bleu. Tu l'as remarqué ? C'est pourquoi j'ai choisi ces couleurs dans la maison* » (Mahmoud, Abou Sirhan, 33 ans, homme, 1998). L'utilisation de matelas orthopédiques est représentative d'un effort qui n'est plus seulement dirigé vers la démonstration, comme c'était le cas dans la « maison des catalogues », lorsque certains habitants achetaient un lit pour paraître moderne ou pour satisfaire aux demandes de leur femme. Si possible, l'habitant n'emménage qu'après avoir tout meublé, jusqu'aux tableaux aux murs ; puis, il ne touche plus à l'architecture de la maison mais continue à équiper son intérieur de mobilier et d'appareils nouveaux.

Les habitants, pour se sentir bien dans la maison et avoir tout ce qui leur convient, n'hésitent pas à s'endetter. « *Quitte à emprunter, autant faire une belle maison. Si je compte ce que je dépense par mois pour mes cigarettes, je peux bien faire le même sacrifice pour la maison. On construit pour la vie* » (Karim, Abou Assa, 24 ans, homme, 2001). Pendant la construction de leur maison, certains vivent des années de vaches maigres dans une baraque précaire et attendent d'entrer dans leur maison un peu comme d'entrer dans un paradis. En général, les habitants n'achètent plus de meubles d'occasion : « ce serait être misérable ».

On ne pénètre pas sur le terrain sans y être invité. « *Ce sont les visites qui entrent sur le terrain* » (Nasser, Al Assem, 36 ans, homme, 1991). La clôture du terrain protège le noyau familial, d'autant plus que l'extérieur est considéré comme un environnement hostile auquel les enfants sont soustraits. « *Les enfants de la rue ont une mauvaise influence sur les miens* » (Ahmed, Al Assem, 28 ans, homme, 1998).

La « maison individualisée » illustre une idéalisation de la vie de famille. Les habitants projettent sur l'agencement du plan leurs représentations de la famille. Cela se traduit en particulier par la pièce centrale qui sert de séjour à la famille. Cette pièce est un condensé de la maison, « c'est tout à la fois ». Le séjour de la famille, lorsqu'il est au milieu de la maison, donne le sentiment qu'il y a un centre ; l'habitant exprime un sentiment de satisfaction par rapport à l'espace produit. « *C'est ce que j'ai le mieux réussi...* » (Hédi, Ibn Bary, 34 ans, homme, 1998).

La vie domestique conduit à la valorisation de la propreté et de l'ordre. Les enfants dans les tentes ne pouvaient rien salir : il suffisait de passer un coup de balai pour écarter les salissures

tombées sur le sol<sup>119</sup>. Aujourd'hui, « beaucoup d'enfants, cela fait du désordre ». « *Tu as vu dans l'autre maison, tu as 9 paires de chaussures et 9 paires de sandales. Cela en fait 18... . C'est difficile de garder la maison en ordre* » (Saïd, Abou Aouad, 42 ans, 1999). Tel Shéva est désordonnée. « *A Tel Shéva, il y a des lacunes dans l'entretien des maisons. Les enfants arrachent le plâtre. Les gens ne soignent pas leur maison. Ils sont peu conscients de la valeur des choses. Ils n'ont pas les moyens de réparer...* » (Moussa, Abou Rkayek, 50 ans, homme, 1988–fin du chantier en 2000). Alors que dans l'univers familial, l'habitant aspire à l'ordre. « *Nous faisons attention à la maison. Nous sommes une famille soigneuse. On apprend aux enfants à faire l'ordre, à ranger les choses...* » (Moussa, Abou Rkayek, 50 ans, homme, 1988–fin du chantier en 2000).

### 9.5.2 Les références de la maison

Les habitants vont chercher leurs références architecturales en dehors de leur communauté ; ils s'étonnent que l'on puisse s'intéresser aux maisons de Tel Shéva. « *J'ai vu ce qu'ils font à Omer. Cela c'est de l'architecture ; là-bas tu peux apprendre quelque chose !* » (Radjah, Ibn Bary, 62 ans, homme, 1983). Certains n'hésitent pas à aller chercher plus loin encore leurs références, par exemple à Savion au sud de Tel Aviv, ou à Hertzlia Pitouah. Les villas israéliennes y sont agencées sur le modèle américain où tout est montré. L'habitant n'hésite plus à s'y référer. « *J'ai adopté l'idée du salon ouvert, d'où tu vois tout, le frigo le plus luxueux, la télévision. J'ai pris l'idée en plus petit....* » (Enad, Abou Amra, 38 ans, homme, 1998). La force du modèle est telle que certains font une mise en scène d'un salon ouvert qui masque un comportement traditionnel, et le véritable espace de réception, séparé de l'espace domestique, est sous la maison, au sous-sol.

Le sous-sol est d'ailleurs, lui aussi, un symbole. « *Les gens qui ont les moyens font des caves* ». Dans les maisons israéliennes qui servent de modèles, les surfaces constructibles sont justes suffisantes pour une maison individuelle et les terrains sont hors de prix. Dans ces conditions, les caves se justifient. Cependant, à Tel Shéva, les terrains sont grands et bon marché et les surcoûts d'excavation et de fondations ne justifient pas économiquement une construction en sous-sol. Plus généralement, la nouveauté en tant que telle est valorisée et les habitants n'hésitent pas à la proclamer chez eux, même quand il s'agit de détails. « *J'ai un tapis sur la moquette. C'est nouveau !* » (Enad, Abou Amra, 38 ans, homme, 1998). Le mot

---

<sup>119</sup> Dans les tentes, le sol de terre et le peu d'objets et d'équipements ne posaient pas véritablement le problème de l'entretien. De plus, par manque d'eau et à cause de la poussière, les ustensiles de cuisine n'étaient nettoyés qu'avant leur usage.

« moderne » est connoté positivement. « *Pour les habitants, le salon moderne est plus beau. Il est moderne. On voit à la télévision que les gens ont cela* » (Hédi, Ibn Bary, 34 ans, homme, 1998). Certains, parmi les plus instruits, ont comme référence une architecture arabe. « *J'ai lu des livres sur le style arabe et des magazines d'architecture, et je suis arrivé à la conclusion que la meilleure maison est celle qui convient à tes besoins et prend en considération ta culture* » (Saïd, Abou Aouad, 42 ans, homme, 1999).

Le jardin et la façade<sup>120</sup> sont aussi les supports des nouvelles valeurs (figure 9.2). « *Quand je visite mes amis, ils me montrent leur jardin et me disent : tu vois cette beauté !* » (Majed, Abou Assa, homme, 34 ans) (figure 9.3). Un habitant de Tel Shéva (Salem, Abou Assa, 34 ans, homme, 2002) a planté sur sa pelouse un olivier centenaire qui sert d'ornement. L'olivier acheté à grands frais ne tire plus sa signification du lieu : il est acheté, déraciné et planté dans le jardin à l'image de ce qui se fait dans les villas européennes ou américaines. L'arbre centenaire réifié représente un idéal d'authenticité transposé dans le jardin. La mise en scène est d'autant plus forte que, derrière la maison, vivote dans une baraque la première femme.

L'habitant cherche à rejoindre les images que les médias lui communiquent ; mais la mise en scène du bonheur conduit à une aliénation de l'être qui relègue l'élément vécu derrière l'élément joué. Le mariage est un des éléments d'une scénographie de la vie que l'habitant veut jouer, espérant ainsi vivre ce qui est véhiculé par l'image. La robe blanche et le costume du marié apparus chez les Bédouins dans les années 1980 (chapitre 7) étaient mis le jour du mariage en vue de la séance photos. Celle-ci doit cristalliser les images du bonheur, sur le modèle de ce qui se fait ailleurs en Israël ou dans les pays arabes, dans un décor de mise en scène. Le bonheur est matérialisé dans les photos, la robe et le mobilier de rêve, en particulier celui de la chambre à coucher.

Le besoin apparemment irrationnel de s'approprier les symboles de l'aisance matérielle véhiculés par l'Occident favorise un phénomène d'appauvrissement culturel et, dans certains cas, un complexe d'infériorité vis-à-vis des modèles occidentaux. Ces derniers renvoient au statut social aisé alors que les modèles traditionnels, vidés de leur substance économique, perdent du sens. Non seulement le milieu bédouin est dévalorisé mais Israël aussi. Pour les habitants, en Europe tout est plus beau qu'en Israël. « *Tu construis la même maison ici et là-bas ; là-bas, elle est plus belle* » (concepteur, 30 ans, Tel Shéva).

---

<sup>120</sup> Nous avons présenté précédemment l'esthétique de la façade (§ 7.5.3, p. 133-136).



Figure 9.2



Figure 9.3

Figure 9.2 : maison d'Enad : observer les avants-toits en tuile sur la façade avant.

Figure 9.3 : maison de Sélim, la réunion sur la pelouse du jardin, sous le parasol.

### 9.5.3 Aux limites du mimétisme...

La question de l'identité se pose en fin de compte lorsque l'habitant a réussi à faire ce que tout le monde désirait secrètement : une maison qui n'a, en apparence, plus rien à envier au style de vie des riches Israéliens. Poussé par la compétition de prestige qui se joue à Tel Shéva pour la maison, un habitant a construit une superbe maison (infra, figure 7.41, p.136) qui n'a rien à envier aux villas des quartiers cossus de la périphérie de Tel Aviv, avec un salon ouvert, un jacuzzi, une pelouse. Il a poussé le défi jusqu'à fonder un deuxième ménage avec une jeune femme juive pour laquelle il a voulu, au départ, construire cette maison. Mais, tiraillé entre deux mondes, il avoue : « *sans cela (et il montre un pain bédouin de sa mère qu'une petite fille est venue nous apporter), tout cela ne vaut rien (et il fait un geste vers la maison qu'il vient de finir)* » (Salem Abou Assa, 34 ans, homme, 2000).

## 9.6 Conclusions

L'évolution des représentations relatives à l'habitation confirme la typologie des quatre formes d'habitation de Tel Shéva (chapitres 7 et 8).

1. Au stade de la tente, l'habitation était une projection symbolique du monde qui s'organisait selon deux principes : le masculin et le féminin. Chaque genre avait un honneur qui lui était propre et disposait d'un espace dans la tente qui permettait à cet honneur d'être défendu : les hommes y mettaient en jeu « la compétition d'honneur » ; l'espace des femmes par contre était le sanctuaire de la famille dont l'accès était interdit. Ces deux types d'honneur, en relation avec le genre, expliquent la séparation étanche des deux compartiments de la tente.

L'honneur féminin doit se protéger alors que l'honneur masculin doit se gagner. Ces représentations relatives à la tente concordent avec la structure spatiale et les pratiques d'habiter.

2. Dans la « maison standard », les habitants valorisaient les lieux qu'ils construisaient à l'extérieur de la maison, à l'image de ce qui se faisait dans l'habitat antérieur au relogement. La maison était un abri où l'on rangeait les affaires, où l'on dormait parfois et qui était plutôt le domaine de la femme. Le terrain était séparé en fonction des représentations traditionnelles : l'avant était celui de l'hospitalité et de l'homme, l'arrière était plutôt le domaine de la famille, des femmes, de la cuisine.
3. Dans la « maison des catalogues », les habitants combinaient des valeurs anciennes et modernes, et adoptaient ouvertement -parfois exagérément- des symboles de modernité. Le coût et la façade signifiaient un statut social. Cependant, dans la maison, l'espace domestique était marqué par les rites et les codes qui réglaient les pratiques traditionnelles d'habiter. Le salon devenait l'espace réservé aux hommes où l'honneur et les règles d'hospitalité ne devaient pas faillir ; le reste de la maison était interdit d'accès aux visiteurs.
4. La « maison individualisée » d'aujourd'hui reflète l'identité des habitants. L'habitation doit être un lieu d'épanouissement et de bien-être. Elle répond encore à la division selon les genres, mais l'espace accordé à la réunion du couple et à la vie de famille prend de plus en plus d'importance aux yeux des habitants. Ceux-ci s'approprient des modèles extérieurs au groupe bédouin.

Dans le processus de transformation qui mène de la tente à la « maison individualisée », la tente est d'abord le reflet symbolique de l'être, puis la maison est celui d'une société plus matérialiste et individualiste : maison qui reflète le « moi ». Dans ce dernier stade, elle résume l'identité de l'habitant, son statut social, son univers familial et des valeurs organisées autour de la famille restreinte, le développement personnel et l'individualité.

Un besoin de réaliser un « chez-soi » apparaît dans la « maison individualisée ». Le « chez-soi » est un microcosme où l'habitant organise ses valeurs et ses représentations dans sa maison et se protège du désordre extérieur. Il y construit et ordonne son « univers personnel » et y optimise le confort, ne voulant manquer de rien.

L'expression de la maison sur l'extérieur se transforme aussi. La taille, symbole de richesse matérielle, a été un facteur important dans les années 1980. Depuis les années 1990, les références sont beaucoup plus complexes. L'habitant construit l'image qu'il veut donner en



façade et dans le jardin, sans pour autant négliger l'intérieur. Les maisons ne sont plus seulement le symbole d'un statut social, mais elles sont aussi le cadre du bonheur et de la vie du couple. L'habitant accorde une importance particulière à l'individualisation de son architecture, l'associant à sa quête d'épanouissement et de réussite tout en cherchant à imprimer sur l'espace des marques personnelles. Pour conserver cette image, les habitants conçoivent différemment l'éducation des enfants. Ceux-ci doivent se comporter de manière à ne pas démolir cet idéal.

Symbole du monde de l'image, la télévision au sein de la maison ouvre une fenêtre intérieure sur le monde. L'habitant cherche à rejoindre les images véhiculées par la société de consommation et associées au bonheur ou à une vie réussie ; mais la mise en scène du bonheur conduit à une aliénation de l'être qui relègue l'élément vécu derrière l'élément joué. Le bonheur est associé à une image mise en avant par la société de consommation et matérialisée dans l'architecture ou les articles de consommation.

Les valeurs traditionnelles de la tente n'ont cependant pas complètement disparu dans la maison moderne ; elles se fondent avec de nouvelles valeurs dans une conception contemporaine de la maison.

## Tableau du changement des représentations

| Correspondances entre les types morphologiques et les représentations relatives à l'habitation |   |
|--|---|
| <b>Les représentations relatives à la tente</b>  | Opposition de deux principes : le masculin et le féminin. Chaque genre a un honneur qui lui est propre et dispose d'un espace dans la tente qui permet à cet honneur d'être relevé. L'honneur féminin doit se protéger alors que l'honneur masculin doit se gagner.   |
| <b>Les représentations relatives à la « maison standard »</b>                                  | La maison est simplement un abri contre les éléments naturels.<br>Les espaces traditionnels construits dans le jardin sont valorisés, ils reprennent la structure symbolique sexuée de la tente (opposition du masculin et du féminin) et permettent de relever les devoirs d'hospitalité.  |
| <b>Les représentations relatives à la « maison des catalogue »</b>                             | La richesse s'exprime en façade.<br>L'architecture se limite principalement à la façade, les habitants n'accordent pas vraiment d'importance à l'agencement intérieur.<br>Les espaces traditionnels du jardin perdent leur sens.  |
| <b>Les représentations relatives à la « maison individualisée »</b>                            | La maison devient une projection non seulement du statut mais de la personnalité et d'une représentation du bonheur<br>La maison a un rôle dans la qualité de la vie de famille. L'intérieur est associé à un « chez-soi » : un univers personnel contrôlé, stable et apaisant, dans lequel l'habitant réunit son projet de vie.<br>La maison est une « carte de visite » qui renvoie à l'identité de l'habitant. |

## CHAPITRE 10

### LES CHANGEMENTS DANS LA PARTICIPATION DES HABITANTS À LA CONCEPTION DE LA MAISON

#### *10.1 Liminaire*

Ce chapitre explique comment a évolué la participation des habitants au projet de leur maison. Nous verrons que la participation évolue avec les changements de la culture de la maison.

#### *10.2 La confection de la tente*

La tente traditionnelle était confectionnée par la femme avant le mariage selon un modèle préétabli. Il n'y avait pas de travail de conception proprement dit de la tente. Tous les détails étaient inscrits dans un savoir-faire traditionnel, peu sujet à variation. La largeur des bandes d'étoffes en poil de chèvres qui composaient la tente était donnée par les métiers traditionnels de tissage. Les morceaux d'étoffe étaient toujours très longs dans le sens des fils de chaîne, mais relativement étroits dans le sens de la trame (environ 75cm.), la largeur étant déterminée par la largeur du métier et par d'autres conditions de tissage. Les bandes cousues ensemble bord à bord formaient le velum [Feilberg, 1944, p. 28]. Le savoir-faire du tissage et la couture des bandes entre elles étaient transmis de mère à fille. La « standardisation » des bandes d'étoffes permettait, lors d'un mariage par exemple, d'assembler bout à bout deux tentes pour former des structures plus grandes. Les supports en bois étaient de longueur déterminée. Ceux du centre étaient un peu plus hauts que ceux placés sur les bords, afin de permettre à l'homme de se tenir debout, à l'eau de s'écouler et à la tente de tenir au vent.

Les matériaux composant la tente étaient produits au sein de la société bédouine, ce qui donnait à la tente sa constance de forme. Dans les années 1950 et 1960, la société bédouine est devenue davantage dépendante du monde extérieur (chapitres 3 et 4). L'accès aux nouveaux matériaux, comme le bois et la tôle récupérée lors du boom de la construction dans le Néguev, a remis en cause la logique de conception traditionnelle. Ces changements de contraintes ont provoqué la rupture de l'équilibre traditionnel. L'habitation s'est alors ouverte à des métamorphoses comme d'ailleurs l'ensemble de la culture bédouine.

Cependant, les transformations des conditions de production ne se sont pas accompagnées d'un changement au niveau des processus cognitifs qui président à la conception de la forme de l'habitation. Au début, les Bédouins reproduisaient avec d'autres matériaux la configuration spatiale de la tente. Ils ne cherchèrent pas l'innovation spatiale. Il n'y avait pas de changement de signification pour eux entre la maison et la tente dans la mesure où leurs pratiques d'habiter n'avaient pas changé (figure 10.1).



Figure 10.1

Figure 10.1 : habitation informelle (photo 1999).

### ***10.3 La participation des habitants de la « maison standard »***

#### **10.3.1 La reproduction d'un petit nombre de plans-types standard**

Les personnes en charge du développement des villes ont fait élaborer des plans au préalable afin d'aider les premiers habitants ignorants des procédures de planification réglementaires. Dans le mode planifié, les habitants doivent présenter les plans de la maison qu'ils veulent construire afin d'assurer qu'elle soit conforme aux conditions fixées par un règlement. Ils doivent avoir recours à un professionnel habilité à présenter le dossier des plans (des techniciens ou des architectes agréés). Une fois le terrain en leur possession, les habitants ont un délai de trois ans pour commencer la construction de leur maison.

Les Bédouins venus des tentes n'étaient pas familiers avec ces procédures administratives. C'est pourquoi l'architecte Gideon Rafaéli a été chargé de produire quelques variantes de plans qui ont été proposées aux habitants. « *Le Ministère du logement m'a payé les plans-types et, par la suite, il les a proposés aux Bédouins. Ils devaient servir pour les premiers habitants qui ne comprenaient rien* » (l'architecte Rafaéli). La commercialisation des plans standard passait par des intermédiaires. La commande ne présentait pas d'intérêt architectural pour l'architecte qui faisait, par ailleurs, des projets de villas beaucoup plus sophistiqués pour des clients riches en Israël et en Afrique du Sud. Selon lui, les plans proposés n'avaient rien de bédouin et il n'y avait pas de continuité culturelle entre l'architecture des tentes et le principe de la maison. « *Aucune richesse spatiale, rien de bédouin non plus ... . La seule chose, c'est que la femme ne devait pas être vue, c'est tout* » (l'architecte Rafaéli). Les plans ressemblaient beaucoup à ce que faisaient les architectes modernes dans les années 1930 pour les logements ouvriers (chapitre 7). Les habitants ont fait plutôt bon accueil aux plans-types qui leur évitaient d'être entraînés dans des rouages administratifs dont ils se méfiaient ou dans un gonflement des coûts de construction la maison. Entre 1978 et 1981, les nouveaux concepteurs arabes, venus du nord, utilisèrent la même méthode.

Les habitants eux-mêmes n'ont pas cherché à participer à la conception de leur maison. Ils ne concevaient pas qu'il leur faille des logements particuliers. Les tentes étaient toutes pareilles et il n'y avait pas de raison pour que cela soit différent avec les maisons. « *Je ne savais pas si c'était cher ou pas, s'il fallait un ingénieur ou pas. Tu ne sais pas ce que tu dois faire la première fois. Tu dois construire et tu ne sais pas comment* » (Raja, Abou Rkayek, 45 ans, homme, 1982). Même la surface de la maison et le nombre de chambres ne préoccupaient pas les habitants à cette époque. Personne ne s'attendait à un manque de place dans la maison ; sous la tente, tous s'accommodaient d'un espace relativement petit. « *Je pensais qu'on s'arrange dans n'importe quelle situation. Dans la tente on était 10-15 l'un à côté de l'autre* » (Shaker, Al Assem, 57 ans, homme, 1982). Les premiers habitants voyaient l'agencement comme une série de chambres le long d'un couloir, un peu comme la tente qui est une suite de compartiments.

### 10.3.2 Le rendez-vous manqué de la participation ?

En fait, les Bédouins n'étaient pas prêts à la participation, comme le prouve l'histoire au début des années 1980 de Ouda Abou Fréha<sup>121</sup> de Tel Shéva et, plus tard, de l'architecte Ramzi<sup>122</sup> originaire de Haïfa, tous deux diplômés de l'université.

Abou Fréha et Ramzi ont voulu faire participer les habitants à la conception de leur maison. L'ingénieur Abou Fréha, après des études au Technion (Israel Institute of Technology), voulait faire se mettre au service de sa communauté. Le soir, après son travail de géomètre, il dessinait des maisons individuelles pour la famille proche, les frères, les cousins. Il ne comptait ni ses heures, ni ses efforts pour faire participer l'habitant au projet. *« Je m'asseyais avec le client jusqu'au moment où le plan lui plaisait. (...) Une fois un projet terminé, c'était une histoire morte ; pour le projet suivant, je faisais quelque chose de nouveau »*. Ouda Abou Fréha ne voulait pas travailler comme un boutiquier en vendant des plans sortis d'un tiroir. *« Ce n'est pas exactement mon truc d'ouvrir une sorte d'épicerie de vente de plans. Au lieu de me développer, je n'allais pas avoir la conscience morale satisfaite »*.

De son côté, l'architecte Ramzi espérait donner une impulsion à une architecture « bédouine » sur les bases de la culture arabo-musulmane<sup>123</sup>. *« Il manque aux Bédouins une culture, un passé architectural, c'est pourquoi je pense qu'il aurait fallu commencer selon une certaine tradition, quitte à changer par la suite et évoluer vers plus de modernisme. Tu avais une feuille blanche et, au lieu de faire des gribouillis, tu aurais pu partir sur une pensée de fond. Cependant, les Bédouins pensent aujourd'hui que s'ils copient Omer ou Meitar, ils s'élèveront dans l'échelle sociale »*. Ramzi était animé par un idéal plus que par le gain ; il travaillait selon les tarifs que les Bédouins payaient avec, peut-être, un petit supplément. *« Le technicien ne se sacrifiera pas par idéologie. En tant qu'architecte, j'ai une approche particulière, je travaille parfois à mes frais. Ce qui m'importait, c'est que l'organisation des*

---

<sup>121</sup> Ouda Abou Fréha est le premier Bédouin ingénieur. Il a étudié le métier d'ingénieur et celui de géomètre au Technion.

<sup>122</sup> Ramzi est un architecte arabe chrétien originaire de Haïfa. Il a étudié l'architecture en URSS, puis il s'est installé à Beer Shéva où il a commencé par construire la maison de sa sœur.

<sup>123</sup> Opinion proche de celle de Françoise Choay : « Les travaux de C. Levi-Strauss sur l'organisation spatiale des sociétés homéostatiques, ceux de P. Bourdieu sur les villages kabyles, ou même certaines analyses concernant la structure des médinas étaient riches d'enseignements et susceptibles d'application à l'échelle de quartiers ou d'ilôts, dans le cas de minorités économiques et culturelles n'ayant pas intégré la culture urbaine dominante » [Choay, 1994, p. 33].

*fonctions convienne au client. Je discutais longuement avec mes clients avant de faire le projet ».*

Abou Fréha et Ramzi échouèrent dans leur projet ; les habitants ne comprenaient pas l'utilité de réfléchir à la conception : « (...) *On voulait une maison et c'est tout !* » Un plan était un plan ; il n'y avait pas de raison de désirer une maison originale puisque la façon de vivre était semblable pour tous : « *À l'époque toute la société était pareille* » (Shaker, Al Assem, 57 ans, homme, 1982). Les habitants demandaient un plan d'une maison déjà construite par un voisin ou un parent. Comme ils n'avaient pas de notions d'architecture, ils se sont trouvés en décalage avec le modèle « construisez votre maison » qu'on leur proposait. « *Je leur disais : si tu fais la même chose que ton voisin et un deuxième fait la même chose et un troisième aussi, celui qui va voir la première maison va penser que l'architecte qui a fait ces maisons toutes les mêmes ne faisait pas son travail. C'est une méthode « construisez votre maison » : chacun construit ce qu'il désire. Pas une copie* » (Ouda Abou Fréha). De plus, les habitants étaient incapables de lire les plans ; seule la maison construite voulait dire quelque chose pour eux. Ils ne comprenaient la signification d'une notion comme les « m<sup>2</sup> ». Il fallait parfois leur montrer sur le terrain les surfaces qu'ils demandaient pour être sûr qu'il n'y avait pas de malentendu. Les mots « architecte » et « architecture » ne faisaient pas partie de leur vocabulaire.

Surtout, les habitants ne voulaient payer que le minimum pour la conception. La méthode des techniciens-ingénieurs qui vendaient des copies de plans pour 20% du prix était rentable pour tout le monde. La production du dossier pour le permis de construire était plus rapide. Au service d'urbanisme, les responsables connaissaient les plans par cœur et délivraient rapidement les autorisations et les clients ne risquaient pas de mauvaises surprises. Les concepteurs qui prônaient un processus créatif n'étaient pas concurrentiels. « *Un plan coûtait 600 shekels et les autres faisaient des plans pour 300, 400 shekels, je ne pouvais pas entrer en concurrence avec eux* » (Ouda Abou Fréha).

Ces tentatives manquées de faire participer le client mettent en lumière la dimension culturelle de la participation. Pour les premiers habitants l'architecture était réduite à sa fonction de protection contre la pluie et le soleil. L'expression architecturale ne révélait rien du statut social. Ils n'ont pas non plus imaginé un mode de vie individualisé auquel il fallait adapter la forme, ni attribué une fonction unique aux pièces.

## **10.4 La participation des habitants de la « maison des catalogues »**

### **10.4.1 La méthode des premiers techniciens bédouins**

Dans les années 1980, le marché de la maison individuelle des villes bédouines est passé aux mains des techniciens bédouins locaux (Abou Zaïd, Fraouneh, Abou Salouk, Alsheikh). Cela ne les gênait pas de vendre le même plan plusieurs fois. Ils proposaient d'emblée au client la solution en le convainquant que c'était le plan le plus adéquat.

Le client ne discutait pas. *« Je l'ai pris. Je n'ai pas regardé d'autres plans. L'ingénieur m'a dit : reviens dans deux jours et ça sera prêt »*. Les habitants ne comprenaient pas toujours le plan qu'ils avaient adopté. *« Quand j'ai fait le plan, je n'ai pas exactement compris. L'abri n'était pas obligatoire et pourtant « l'ingénieur » m'en a fait un ; ça me fout en l'air ma vie (...) Il me manque une chambre pour les filles »* (Younes, Al Assem, 38 ans, homme, 1993). La position problématique des toilettes par exemple qui devaient servir aussi aux invités mais qui se situaient au cœur de l'espace de la famille ne leur apparaissait qu'une fois la maison construite. L'erreur la plus flagrante souvent mentionnée était la maison trop petite ou trop grande. Dans les maisons trop petites, personne n'y trouvait sa place. À l'inverse, d'autres habitants qui s'étaient enrichis construisaient le plus grand possible, au détriment de l'aspect fonctionnel.

Pour la plupart des habitants, le projet n'était qu'une formalité qui se réglait en quelques jours. Souvent, les habitants récoltaient les fonds nécessaires au paiement en travaillant intensivement et n'étaient pas sur place lors de la conception ou du chantier. Le père ou un frère s'occupait de suivre le projet et la réalisation. Même quand l'habitant était présent, le temps qu'il consacrait à la phase du projet était réduit au minimum.

### **10.4.2 La dynamique de transformation de la participation**

La réalisation des maisons a permis aux habitants de prendre conscience de leurs besoins. En effet, l'extériorisation de la pensée suscite un développement des processus cognitifs. *« Une fois que quelque chose est extériorisé, on peut l'étudier, le changer, le perfectionner, tout en apprenant des choses essentielles sur soi »* [Hall, 1976, p. 35].

Après avoir démarré par de la copie pure, les techniciens ont modifié un peu les plans ; puis, ils ont créé leurs propres modèles (chapitre 7). L'augmentation de la variété de maisons proposées par les concepteurs a supporté une catégorisation sociale qui s'est exprimée dans la taille et l'esthétique de la maison. Les grandes maisons (150 à 300 m<sup>2</sup>) devaient produire une impression de richesse et assurer au propriétaire considération et honneur, parfois aux dépens



des finitions intérieures. Au début les habitants ont copié les maisons de ceux qui avaient une influence, les notables et les plus riches. Selon Ben David [1988], pour ce capital symbolique, certains sont allés jusqu'à vendre des biens qui leur permettaient de gagner leur vie (des tracteurs, des bêtes ...).

Certains habitants ont agrandi ou transformé leur maison après y avoir emménagé.

D'autres ont modifié le plan lors du chantier. En général, il s'agissait de modifications simples comme le renoncement à des cloisons. Les petits changements ont porté souvent sur la séparation visuelle du hall d'entrée et de l'espace familial ou sur l'agrandissement des fenêtres.

D'autres encore ont adapté la maison à l'évolution de la famille. Ceux qui s'étaient installés dans les « maisons standard », étaient venus avec de grandes familles. Or dans les « maisons catalogues », les couples se sont installés en général avant d'avoir des enfants. Il était plus facile, dans ces conditions, de gérer l'utilisation de la maison et, si besoin, de l'agrandir.

Quand un habitant trouvait une bonne idée, celle-ci était rapidement adoptée par les voisins.

*« Quelqu'un avait construit la clôture avec des plaques de PVC posées horizontalement, dans le sens des nervures, puis quelqu'un d'autre a eu l'idée de les poser verticalement. Comme c'est plus joli, tout le monde a commencé à le copier »* (Saïd, Abou Aouad, 42 ans, homme, 1998).

## ***10.5 La participation des habitants de la maison individualisée***

### **10.5.1 La méthode de conception au tournant des années 1990**

Au tournant des années 1990, des concepteurs comme Kassem Abou Sirhan (chapitre 7) ont essayé de partager la conception avec le client. Imen (Abou Sirhan, femme, 28 ans, 1990) explique comment son frère, Kassem, a dessiné leur maison. *« Il a tout fait comme nous l'avions demandé. On a dit : on veut cela, cela et cela et il a fait cela, cela et cela. On s'est assis toute la famille ensemble. Ma mère voulait des grandes chambres et un balcon, mon père voulait un salon de 10m. de long. Moi j'ai dit s'il y a un salon, une salle à manger une salle de bains qu'est ce que je peux vouloir d'autre »*.

Pour s'attirer le client, le concepteur devait lui expliquer le gain économique qu'il lui faisait faire. Kassem exploitait toutes les possibilités de faire passer certaines surfaces de la maison (escaliers, entrée, surfaces couvertes, balcons et caves) en surface de service taxée à plus bas taux.

Le concepteur n'hésitait pas à introduire, d'entrée de jeu, le doute chez le client pour remettre en question le plan que celui-ci avait en tête. « *Quand un client venait me voir avec son plan, je lui expliquais quels en sont les problèmes jusqu'à ce que je le convainque à 100% que, dans le plan, il y a des choses qui sont bien pour lui et d'autres choses qui ne le sont pas* » (Kassem). Le concepteur rendait ses clients attentif à certaines de leurs habitudes qu'ils pourraient mieux gérer. « *Tu lui dis : tu préfères sortir de ta chambre, douché et rasé ou tu préfères te dépêcher le matin et être obligé d'aller avant les enfants dans la douche. Il me demande comment c'est possible, alors je lui explique : je te fais une salle de bains dans ta chambre* » (Kassem). La réflexion engagée, le client n'arrête plus de penser à la décision à prendre. « *Après la discussion qu'il a avec moi, il commence à penser dans toutes les directions (...) . C'est important, je lui montre des nouvelles choses, il rentre à la maison et revient avec d'autres nouvelles choses* ».

Cette fois, les habitants étaient prêts à réfléchir à la maison. D'une part, ils avaient une expérience de son fonctionnement. D'autre part, ceux qui ont construit sans réfléchir ont contribué, par leurs erreurs, à responsabiliser ceux qui ont construit après eux. « *Si je devais conseiller quelqu'un aujourd'hui, je dirais qu'il faut utiliser sa tête et se poser les questions : comment bâtir ? Qu'est ce que tu veux ? Il faut prendre les responsabilités, tenir compte de la situation de la famille et des enfants dans le futur* » (Raja, Abou Rkayek, homme, 42 ans, 1985). « *On devrait penser sa maison avec dix, voire 50 ans d'avance...* » (Younes, Al Assem, 38 ans, homme, 1993). En vivant dans la maison des parents, les jeunes ont compris toutes les contraintes de la vie domestique, des fonctions d'hospitalité et des fonctions de séjour et de repos (nombre et taille des pièces, dispositifs d'entrée, emplacement des sanitaires, agencement de la cuisine, agencement du séjour et lieux d'études des enfants) comme au niveau technique. Par exemple, l'habitant apprend l'avantage d'avoir des grandes vitres orientées vers le sud en hiver, ou pourquoi chauffer certaines pièces de préférence à d'autres.

La participation dans la conception a été rendue possible par l'émergence d'une nouvelle génération plus ouverte au changement et plus réceptive à la vie moderne que l'ancienne. Les jeunes ont commencé à reconnaître le projet comme l'étape la plus importante. La participation du client au projet a été valorisée socialement et s'est imposée. « *Aujourd'hui le concepteur qui travaille en faisant des copies a une mauvaise image* ». Les concepteurs de l'ancienne école ont changé de discours. « *Si quelqu'un vient et me demande de lui faire une copie d'une maison construite de l'autre côté, je refuse. Si c'était dans un autre quartier peut-être...* » (le concepteur Alsheikh).

Abou Zaïd, explique comment, au début des années 1990, les clients ont changé d'attitude. *« Les clients se sont mis à réfléchir eux-mêmes au plan (...). Ils sont mêmes venus avec l'esquisse qu'ils ont dessinée ! Cela n'existait pas avant »*. Les clients faisaient souvent référence à des exemples qu'ils ont vu. *« Il y a environ 8 ans, les Bédouins ont commencé à imiter les Juifs. Ils ont copié à tous les niveaux : toits en tuiles, pierre, agencement du plan... »* (Abou Zaïd, concepteur). Pour Abou Zaïd, les Bédouins se sont enjuivés au niveau culturel *« ... ils voulaient imiter mais ils ne savaient pas si ça leur convenait ou pas. Ils sont devenus Juifs »*.

### **10.5.2 Le client-architecte**

Aujourd'hui, certains habitants se font « architectes » ; ils suivent leur idée de départ. *« Rien n'a été fait sans réflexion. (...) Avant de construire, je savais ce que je voulais. C'est difficile de ne pas renoncer à ce que tu veux et d'obtenir ce que tu as demandé »* (Enad, Abou Amra, 38 ans, homme, 1998). Parce qu'il est ambitieux dans le résultat, l'habitant est aussi plus exigeant avec les constructeurs. *« Quand tu t'investis autant, tu exiges d'obtenir ce que tu as demandé sinon ce n'est pas la peine. C'est pas pour quelques centimes, c'est mon argent »* (Enad, Abou Amra, 38 ans, homme, 1998). Les échecs sont d'autant plus amers que l'investissement est considérable. La participation intensifie le sentiment de satisfaction ...ou de déception.

Alors que les premiers habitants avaient honte de passer du temps à cogiter sur la maison, ceux d'aujourd'hui ne se gênent pas de dire qu'ils y pensent beaucoup. Les finitions intérieures sont elles-mêmes mûrement réfléchies, en particulier le revêtement de sol.

Le degré de participation dépend du client. Ceux qui sont les moins inventifs s'appuient encore sur les catalogues mais ils prennent le temps de choisir et demandent des adaptations. *« Alsheikh m'a montré 500 plans. Il m'a donné un cahier après jusqu'à ce que je trouve ce que je voulais ; mais j'ai demandé des changements. J'ai renoncé à la cave, j'ai demandé l'abri à côté de la cuisine pour y mettre la farine »* (Shoukri, Al Assem, 27 ans, homme, 1998). D'autres réfléchissent avec le concepteur. *« J'ai travaillé un an sur les plans. J'ai demandé au concepteur des propositions. Il a fait une esquisse et j'ai dit : c'est ce que je veux ! »* (Aziz, Abou Assa, 24 ans, homme, 2003). Certains travaillent par collages d'éléments qu'ils ont vus ailleurs et qu'ils imposent à leur concepteur. Quoiqu'il en soit, le client qui apporte des photos ou des plans ne veut pas une copie à 100%.

La femme donne parfois son avis, même si les hommes ne le reconnaissent pas publiquement. Le client amène le plan chez lui puis il revient avec les conseils de sa femme après quelques

jours. « On avait une cuisine de première classe. C'est ma mère qui a choisi la cuisine, la couleur des armoires, l'ameublement et l'arrangement des meubles. Tout vient de ma mère. Elle a aussi demandé de grandes chambres » (Imen, Abou Sirhan, 28 ans, femme, 1990)

Des clients préfèrent concevoir leur maison sur le chantier avec l'entrepreneur. Ils choisissent comme base un plan qui leur plaît ; puis ils opèrent des transformations. Une fois la maison terminée, ils mettent à jour le permis de construire et s'arrangent avec l'administration. Cette méthode implique un chantier plus lent qui laisse le temps à l'habitant de manifester sa créativité. Par ailleurs, les habitants pèsent le prix de chaque changement et prennent des décisions rationnelles. Par exemple : un habitant, en déplaçant la cuisine, a séparé le domaine de la femme du salon réservé aux invités et il a éloigné les odeurs de cuisine (figure 8.31). Le déplacement de la cuisine a permis aussi de la relier au jardin et à la terrasse arrière abritée des regards. Un autre habitant a conçu son projet pendant le chantier. Le plan réalisé n'a plus grand chose à voir avec l'original. Il a grandi sa chambre et y a inclus une douche ; la cuisine, le salon et le séjour sont remodelés (Figures 10.2 et 10.3).

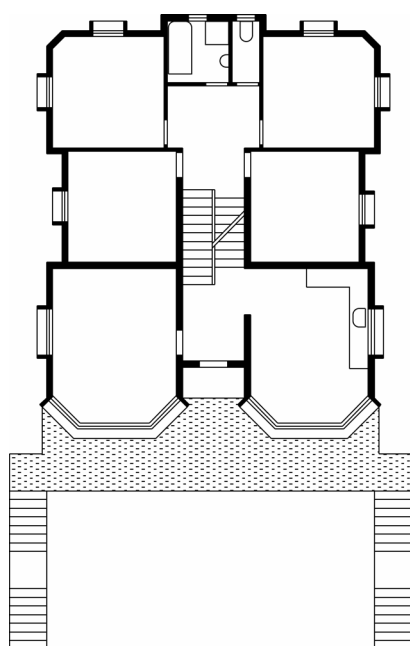


Figure 10.2

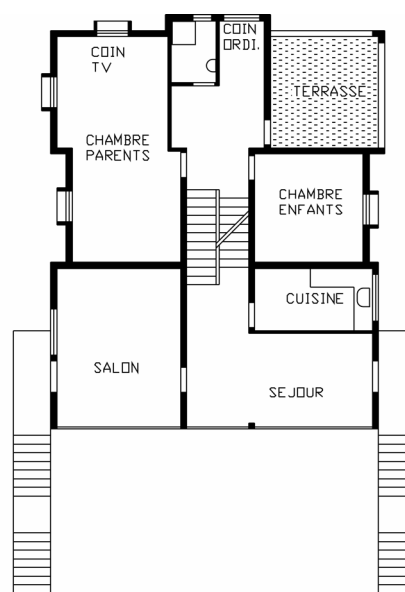


Figure 10.3

Figure 10.2 : plan du permis de construire.

Figure 10.3 : adaptations en cours de chantier (agrandissement de la chambre des parents avec l'accès à une douche et transformation de la cuisine, du salon et du séjour).

### 10.5.3 Remarques sur la participation

C'est souvent dans des petits détails que l'habitant s'approprie le résultat ; même celui-ci est dérisoire du point de vue architectural. Par exemple, un habitant électricien a fait faire de son équipement électrique une référence. Un autre habitant, maître du « système D comme débrouille », a prévu, autour de la cour, une clôture démontable. Si nécessaire, il la déboulonne et la remonte après la visite des contrôleurs. Pour un autre, le tuyau de cheminée placé dans la cage d'escaliers est une trouvaille. « *Le tuyau chauffe la maison. On ouvre les chambres pour les chauffer* » (Moussa, Abou Rkayek 50 ans, homme, 1998). Le sentiment d'appropriation donne à l'habitant une jouissance. Un habitant admire son propre jardin le matin, depuis la terrasse. « *Je regarde le jardin. J'ai un éclairage le long du mur vers les arbres, ils ont très bien poussé, j'ai mis du terreau, tout est en pierre de Jérusalem autour ...* » (Enad, Abou Amra, 38 ans, homme, 1998).

### 10.5.4 Les avatars de la construction

L'habitant joue le rôle d'entrepreneur, payant les ouvriers à la tâche. Il s'occupe de la sécurité du chantier, du choix des pierres, du planning, du budget et de l'organisation des travaux. Au niveau des matériaux, il doit faire face à toutes sortes d'imprévus.

L'absence de plans d'exécution, oblige le client et l'entrepreneur à résoudre de nombreux détails sur place, en particulier au niveau de la pierre en façade. « *Le plafond a une hauteur de 2.80 au lieu de 2.50 qui est le minimum, à cause du module de pierre en façade* » (Saïd, Abou Aouad, 42 ans, homme, 1998).

Les habitants se trouvent dans des situations d'autant plus difficiles que la compétence des techniciens ne suit pas toujours leurs exigences architecturales. « *Je me suis trouvé avec un poteau au milieu d'une chambre. Le problème, aujourd'hui, c'est que les techniciens ne savent pas faire ce que le client leur demande* » (Mahmoud, Abou Sirhan, 34 ans, homme, 1999). Certains concepteurs calculent mal les escaliers ou évaluent mal les proportions en adaptant, sur la demande des habitants, des plans réalisés ailleurs. L'habitant doit alors résoudre des casse-tête lors du chantier. Une minorité d'habitants élaborent de l'ambition démesurée. Ils se lancent dans la construction de maisons qu'ils ne finissent jamais. D'autres copient des choses à Omer, Metar, qui ne correspondent pas à leurs besoins.

Certains habitants et les concepteurs sont devenus des experts pour exploiter les conditions du règlement, arrivant parfois à loger 3 ou 4 familles sur une parcelle.<sup>124</sup> *« J'ai fait à Aroer une maison de quatre étages, alors que le règlement limite le nombre d'étage à deux. La maison totalise 2040 m2 pour un terrain de 3500 m2. Chaque étage fait 510 m2. J'ai creusé deux étages sous terre. J'ai utilisé un puits de lumière au centre de la maison pour aérer et éclairer les étages enterrés »* (concepteur de maison).

### **10.5.5 Le concepteur doit réévaluer son rôle**

Les nouvelles exigences des habitants en matière de participation compliquent la tâche des concepteurs. Comme chaque plan leur demande plus de temps, leur marge diminue. Les honoraires sont très bas, environs 700 dollars pour le dossier y compris le suivi du chantier. Pour Alsheikh qui a commencé avec les maisons catalogues, la planification de maisons n'est plus sa source principale de revenu. *« Moi, personnellement, je n'ai pas de problème, j'ai construit cette usine d'acier et de blocs de ciment que tu vois derrière l'agence... »*. Les concepteurs ne se font pas d'illusion sur leur avenir. La concurrence sur les prix, eux-mêmes hérités des tarifs de l'époque des « maisons-catalogues », a miné les honoraires. Un concepteur explique qu'il ne fait plus d'affaire aujourd'hui, malgré les centaines de maisons qu'il a construites dans les années 1980 et 1990 : *« Je me sens coincé dans ce métier. Je ne peux plus m'en sortir. Même en copiant des plans déjà faits, ça ne rapporte rien. Je dirais aujourd'hui aux jeunes que ça ne vaut vraiment pas la peine d'entrer dans ce métier »*. Pour certains jeunes il faudrait être architecte pour s'en sortir. En effet, les mandats publics réservés aux architectes sont mieux payés : une école publique correspond aux honoraires de 87 villas.

## **10.6 Conclusions**

Les transformations de la participation des habitants à la conception confirment et complètent notre typologie du changement de la maison élaborée au chapitre 6.

1. La tente s'inscrivait dans la logique d'autosubsistance ; elle était produite sans intervention extérieure, ni au niveau des matériaux ni au niveau du savoir-faire. Elle était confectionnée par la femme sur le modèle que lui avait transmis sa mère. L'abri en tôles a remplacé la tente lorsque de nouveaux matériaux ont été disponibles.

---

<sup>124</sup> Ceux qui font cela y sont en général poussés par des contraintes économiques ou par le manque de terrains, qui les empêche de construire des maisons individuelles séparées.

2. Le passage à la ville planifiée a entraîné les Bédouins dans une logique bureaucratique dont le mode de fonctionnement qui repose sur la planification leur était étranger. Les clients qui étaient désorientés par les nouveaux modes de production de la ville planifiée se sont reposés sur des solutions « standard ». À ce stade, ils ont maintenu l'attitude qu'ils avaient face à la tente : ils n'ont pas cherché à inventer quelque chose ou à réfléchir à des possibilités d'agencement originales. Leur liberté architecturale était limitée par un type de connaissance qu'ils en avaient.
3. La participation au stade suivant s'est limitée au choix de la maison dans un catalogue. Souvent, le professionnel choisissait la maison pour le client. Les catalogues illustrent la diversité architecturale en fonction de la taille et du coût. Les modèles architecturaux ont été associés à une forme de stratification sociale. Les habitants n'ont pas, à ce stade, participé à la conception de l'agencement intérieur. L'ambition de concepteurs de faire participer les habitants à une démarche architecturale créative n'a rien changé : les habitants n'ont pas voulu réfléchir au plan de leur maison.
4. La maison individualisée correspond à une nouvelle phase de la participation où l'habitant s'implique à fond dans la conception et s'attribue souvent le rôle de concepteur. Il est fier de sa maison et n'arrête plus d'investir pour perfectionner son équipement et son ameublement. La théorie postmoderne selon laquelle l'habitant devrait pouvoir participer au projet de la maison pour la construire selon ses besoins spécifiques prend sens. Cependant l'histoire de Tel Shéva nous apprend que ce stade est l'aboutissement d'une transformation des valeurs, de la culture et de l'identité, un phénomène collectif qui s'est étendu sur plus de trente ans à Tel Shéva et qui reflète un changement de culture.

L'usage de la liberté de faire le plan de sa maison correspond à une transformation des valeurs. La maison passe d'un objet-besoin, fonctionnel, standard, à celui de produit porteur d'attentes individuelles et idéalisées, support d'une symbolique du bonheur et de l'accomplissement de soi. En jouant le rôle le plus important dans la conception, les habitants révèlent l'importance nouvelle qu'ils accordent à l'élaboration de leur identité individuelle. L'engagement et les prises de responsabilité dans la construction offrent, en effet, une plage d'affirmation de soi.

## Tableau du changement de la participation

| Correspondance entre la typologie et la participation |   |
|---|---|
| <b>L'habitation traditionnelle</b>                    | <p>Reproduction des modes de faire hérités du passé ; confection par la femme d'un modèle transmis par sa mère.</p> <p>Construction sans intervention extérieure, ni au niveau des matériaux, ni au niveau du savoir-faire.</p> <p>Lors du remplacement de la tente par l'abri en tôles : utilisation des nouveaux matériaux disponibles.</p> |
| <b>La « maison standard »</b>                         | <p>Non-participation et désintéret des habitants au projet.</p> <p>Application d'un modèle standard.</p> <p>Adaptation de la maison construite pour la conformer aux modes de vie.</p>  |
| <b>La « maison des catalogues »</b>                   | <p>Choix de la maison dans des catalogues proposés par les concepteurs.</p> <p>Pas de considération de l'habitant sur l'agencement de l'espace.</p> <p>Début d'une dynamique des modes en particulier dans les façades.</p>   |
| <b>La « maison individualisée »</b>                   | <p>Marquage de l'architecture par l'individu.</p> <p>Valorisation de la phase du projet.</p> <p>Augmentation du temps passé par l'habitant à réfléchir au plan.</p> <p>Responsabilisation de l'habitant sur le résultat architectural.</p>  |



## CHAPITRE 11

### SYNTHÈSE ET CONCLUSIONS

#### *11.1 Transition*

Ce travail se limite à montrer les changements qui se sont exprimés dans l'habitation entre 1972 et aujourd'hui dans l'urbanisation planifiée, ce processus touche plus de la moitié de la population bédouine du Néguev. 1972 représente le début de l'opération « construisez votre maison » des villes bédouines. Ces 30 ans<sup>125</sup> de changements de l'habitation révèlent un processus de transformation des valeurs. L'étude porte principalement sur Tel Shéva, la première des sept villes planifiées pour le relogement des Bédouins et Rahat.

Avant de commenter nos hypothèses, nous voulons rappeler que le sujet des villes planifiées par l'État d'Israël fait l'objet d'un conflit politisé entre les Bédouins et l'État du fait qu'il est associé au problème de la terre d'une minorité palestinienne d'Israël. Nous n'avons pas voulu entrer dans ce débat ; deux chapitres de la thèse expliquent l'historique de la sédentarisation et de l'urbanisation. Il faut rappeler, cependant, la spécificité du contexte d'urbanisation. Actuellement environ 50% des Bédouins du Néguev n'habitent toujours pas dans les villes planifiées mais vivent dans plus de 100 villages « non-reconnus »<sup>126</sup>, dans des abris de tôles, des baraques, et autres formes de constructions précaires et aussi dans des constructions en dur ; quelques uns vivent encore d'agriculture et d'élevage, des cas isolés vivent sous tentes. Comme le gouvernement n'a pas renoncé à limiter au maximum le nombre de villes de relogement, le potentiel d'extension de Tel Shéva (et des autres villes bédouines) concerne partiellement l'accroissement naturel ; la majorité devrait venir directement de l'habitat non

---

<sup>125</sup> Les premières maisons de Tel Shéva ont été construites en 1968. Cependant ce premier projet n'a concerné que quelques cas isolés dans la structure sociale et le lotissement était construit par avance par le Ministère du Logement. Le véritable processus d'évolution architecturale de maisons construites par l'habitant commence à Rahat en 1972.

<sup>126</sup> Les Bédouins qui se sont sédentarisés ont créé des campements, parfois sur des sites anciens, puis des villages, et revendiquent le droit de s'y fixer formellement ; ce que le gouvernement refuse. Le fait que ces sites ne soient pas affectés au logement ne permet pas aux Bédouins de respecter la procédure réglementaire de construire, même dans les cas où le terrain leur est reconnu, et les met en état d'illégalité. L'habitat « non reconnu », loin de perdre en importance, s'est développé parallèlement aux villes planifiées du fait du taux d'accroissement démographique (la population bédouine s'est multipliée par un facteur 10 entre 1950 et 2000).

reconnu, rendant de plus en plus difficile la transition à la ville planifiée pour ceux qui ont encore des habitudes de vie rurale et qui doivent « prendre le train en marche ».

### ***11.2 Discussion de la première hypothèse : les transformations de la maison***

Selon nos hypothèses de départ, le relogement des Bédouins a engendré un certain nombre d'étapes révélatrices du processus de déracinement et d'adaptation au nouvel environnement qui accompagne toute opération de relogement. Nous avons examiné deux hypothèses. Nous allons commencer par discuter l'hypothèse qui postule une évolution architecturale des maisons de Tel Shéva selon ces étapes. Notre deuxième hypothèse suppose l'augmentation de la participation au projet de leur maison par les habitants ; elle sera abordée au point 11.3.

Pour postuler les étapes du changement des maisons, nous nous sommes appuyés sur des pré-enquêtes sur place et sur le modèle théorique de Scudder et Colson [1982] (chapitre 1). Ce dernier propose un cadre théorique, à l'origine formulé pour le relogement involontaire (réfugiés, etc.), pour l'analyse des réponses des populations au relogement. Le modèle explique les mécanismes d'adaptations au nouvel environnement comme des réponses au stress qu'induit le relogement. Il propose quatre stades. Au stade de « recrutement », les populations sont informées par les autorités de l'intention de les reloger. Puis, au stade de « transition », la population fait le passage au nouveau site de relogement. Ensuite, au stade de « développement » les conditions de vie d'une majorité des foyers s'améliorent et les disparités sociales s'élargissent. Enfin, au stade de l'« incorporation » les familles relogées, désormais familiarisées avec leur cadre de vie, gagnent le sentiment d'un chez soi. Selon Scudder et Colson, certaines opérations ne dépassent pas le stade de « transition » car elles n'arrivent pas à fixer la population dans le nouveau site ni à offrir des moyens d'existences convenables.

À Tel Shéva dont le relogement est subventionné, les phases du développement de la ville (chapitre 5) semblent suivre le schéma général développé ci-dessus. Le stade de « recrutement » est marqué à Tel Séva par une période de tâtonnements où sont tentées des expérimentations successives de projets urbanistiques sans consultation de la population. Puis, le stade de « transition » s'y est déroulé à la fin des années 1970 et au début des années 1980 avec le peuplement des quartiers. Viennent ensuite des années marquées par la consolidation des quartiers et l'établissement d'une nouvelle génération qui a connu la ville. Cette étape semble correspondre au stade de « développement ». Enfin, dans les années 1990, la ville est marquée notamment par la construction des édifices publics et une prise en charge du

politique au niveau local. Cette dernière étape semble indiquer une correspondance avec le stade d'« incorporation ».

À partir de ce schéma du développement urbain, nous avons formulé le changement culturel de la maison suivant quatre étapes architecturales que nous avons posées comme des hypothèses. Nous les rappelons :

1. Avant le relogement, les Bédouins vivaient selon un modèle proche des pratiques d'habiter traditionnelles. Ils étaient sédentarisés dans des tentes ou des baraques de tôles calquées sur les tentes.
2. Le moment du relogement a constitué une rupture. Les Bédouins ont construit des maisons simples pour se conformer au règlement de quartier sans accorder de l'importance à l'architecture mais ont cherché à reproduire, dans le jardin, leur ancien habitat et leurs pratiques d'habiter.
3. Au stade suivant, les Bédouins ont cherché à s'intégrer au nouvel environnement. Ils ont plagié les maisons à la mode dans la société israélienne ; le modèle d'habiter de la tente a été transposé tant bien que mal dans une architecture moderne.
4. En dernier stade, les Bédouins se sont appropriés une culture « moderne » de la maison qui a correspondu aux nouvelles valeurs élaborées par le groupe. Ces nouvelles valeurs ont été influencées par la « culture de consommation » dans laquelle se sont engagés les Bédouins.

L'analyse menée à partir de quatre angles d'observation (la morphologie, les pratiques d'habiter, les représentations relatives à la maison et les modes de participation à la conception) confirme ces hypothèses des quatre étapes. Elle nous permet de défendre une typologie architecturale du changement socioculturel : la « **tente ou l'habitation antérieure au relogement** », la « **maison standard** », la « **maison des catalogues** » et la « **maison individualisée** ».

La convergence des quatre angles d'observation dans l'explication de la typologie, indique que le sens de la maison est composé de facettes multiples mais indissociables.

Les étapes architecturales du changement à Tel Shéva :

1. Avant le relogement, « la tente »<sup>127</sup> était un abri ouvert sur un côté, deux espaces se côtoyaient, l'un réservé aux hommes et l'autre aux femmes. La tente traditionnelle était un modèle stable, reproduit selon des modes de confection transmis de mère en

---

<sup>127</sup> Dans les années 1960, la tente était en mutation dans la période qui a précédé l'urbanisation.

filles. Les représentations de la tente révélaient une séparation culturelle du monde en deux : le masculin et le féminin. Dans l'espace des hommes se jouait « la compétition d'honneur », l'espace des femmes par contre était le sanctuaire de la famille dont l'accès était interdit. Cette dichotomie correspondait à deux types d'honneur en relation avec le genre. L'honneur féminin devait se protéger alors que l'honneur masculin devait se gagner. Dans les années 1960, les matériaux de la tente ont été remplacés par des matériaux de récupération mais les formes sont restées proches du modèle traditionnel.

2. Lors du peuplement, ce que nous avons appelé la « maison standard » était un parallélépipède simple, une boîte avec des petites fenêtres, elle correspondait à l'architecture des premières années de peuplement à Tel Shéva, de 1978 à 1982 et à Rahat dès 1972. La « maison standard », n'était ni équipée ni meublée et il n'y avait pas de spécialisation des pièces. Les habitants vivaient principalement à l'extérieur ; ils ont reproduit dans le jardin les pratiques de vie de la tente qu'ils connaissaient. Le « chig » (l'espace des hommes), la terrasse et la cuisine extérieure recevaient les activités de la vie quotidienne (cuisine, réunion, repos). Les habitants ont maintenu des représentations antérieures au relogement à Tel Shéva. Ils valorisaient les lieux construits à l'extérieur de la maison ; la maison était considérée comme un abri où l'on rangeait les affaires, où l'on dormait parfois, et qui était plutôt le domaine de la femme. Le terrain était séparé en deux, comme l'était la tente : l'avant était celui de l'hospitalité et de l'homme, l'arrière était plutôt le domaine de la famille, des femmes et de la cuisine. Comme dans le stade de « transition » de Scudder et Colson, lors du passage à la ville, les habitants, désorientés, ont réfléchi à partir des modèles qu'ils connaissaient. Ils n'ont pas cherché à inventer une maison ou à réfléchir à des agencements originaux, ils ont appliqué une solution « standard ».
3. Par la suite, ce que nous avons nommé « la maison des catalogues » a correspondu aux années 1980 qui sont des années d'adaptation des habitants au nouvel environnement. La maison était choisie dans des catalogues élaborés par des concepteurs bédouins. Elle avait encore un plan strictement compartimenté (cuisine, salon, et couloir sont dissociés). Des fantaisies sont apparues au niveau de la forme et de la façade et ont montré un besoin de casser l'image de la maison standard : le plan du salon était parfois arrondi en façade ou les angles coupés à 45 degrés, un décorum était appliqué en façade (luminaires sur le toit, encadrement de fenêtre, arcs, colonnade...). Les espaces des femmes étaient meublés (chambre à coucher, cuisine) alors que d'autres

espaces comme le salon et les chambres d'enfants étaient encore utilisés selon les pratiques traditionnelles. Dans la « maison des catalogues », les habitants combinaient des valeurs anciennes et modernes et adoptaient ouvertement, parfois exagérément, des symboles de modernité. Les différences économiques se sont de plus en plus exprimées dans l'architecture des maisons. Ceux qui avaient des revenus modérés ont continué à habiter dans des maisons modestes alors que d'autres construisaient de grandes maisons au-delà de leurs besoins. Cependant, dans la maison l'espace domestique était toujours régi par des coutumes et des habitudes héritées des tentes : le salon était l'espace réservé aux hommes où l'honneur et les règles d'hospitalité ne devaient pas faillir, le reste de la maison était interdit d'accès aux visiteurs. La recherche d'intégration, au moins de façade, combinée avec la persistance de pratiques traditionnelles correspond bien au stade de « développement » selon Scudder et Colson. Cette étape intermédiaire, caractérisée par une volonté d'intégration et un appétit de changement chez l'habitant, annonce une métamorphose de la maison.

4. Dans le dernier stade, la « maison individualisée », est marquée par la recherche d'originalité, les espaces du salon et de la cuisine sont ouverts. De nouveaux lieux sont aménagés (salle à manger, séjour familial, coin télévision, coin enfants, bureau). La tuile et la pierre sont valorisées et font partie du langage architectural « normal » des maisons. L'individu cherche à s'approprier son espace en le meublant et en le décorant. Un certain conservatisme ressort dans la séparation des genres et la séparation de l'espace dit public de l'espace privé familial. Dans cette maison, l'habitant cherche à marquer son architecture d'une empreinte personnelle. La maison doit être confortable et moderne. Les habitants, ne voulant manquer de rien, recherchent des appareils neufs et de bonne qualité, si possible des marques occidentales prestigieuses. L'espace accordé dans la maison pour la réunion du couple et la vie de famille prend de plus en plus d'importance. Les habitants réfléchissent longtemps avant de prendre des décisions, s'investissent plus dans la conception. La maison individualisée révèle une nouvelle culture de la maison qui correspond à une phase d'intégration au nouvel environnement ; ce que Scudder et Colson ont nommé le stade d' « incorporation ». À ce stade les habitants ont assimilé, interprété ou se sont appropriés des valeurs qui circulent dans la société israélienne et, plus largement, dans la société « informationnelle et programmée ».

Aux quatre types architecturaux correspondent des groupes d'âges et de culture différents ; ce qui montre l'importance, dans le changement culturel, des sauts de génération.

Les habitants de la génération d'avant les villes planifiées préfèrent continuer à vivre, selon leurs habitudes, en périphérie de la ville dans un habitat plus ou moins traditionnel.

Les habitants des maisons standard ont aujourd'hui plus de 50 ans ; ils sont encore fortement attachés au mode de vie traditionnel. Ils ont été socialisés dans les baraques à l'extérieur de la ville où ils avaient commencé à fonder une famille avant de faire le déplacement à Tel Shéva.

Les habitants de la « maison des catalogues » ont généralement entre 30 et 50 ans et sont à cheval entre la vie moderne et la vie traditionnelle. Ils ont grandi et vécu leur adolescence dans les baraques ou les tentes mais ont fait des études ou travaillé en dehors du milieu bédouin dès l'adolescence. Par ailleurs, ils ont grandi avec la télévision. La plupart ont cherché l'innovation sans contredire leur appartenance au groupe.

Les habitants de la « maison individualisée » ont entre 20 et 30 ans, beaucoup ont grandi à Tel Shéva. Ils représentent les nouvelles générations, éduquées dans un autre environnement que leurs parents et sont plus réceptifs aux nouvelles valeurs. Ils cherchent, en général, plus d'autonomie par rapport à la famille patriarcale (au père) et dans leur stratégie sociale. La question de l'identité se pose à eux avec plus d'acuité.

Confrontée aux affirmations du modèle théorique proposé par Scudder et Colson, la typologie de maison qui a été examinée à Tel Shéva appelle quelques remarques. Le modèle de Scudder et Colson s'est révélé un outil efficace pour accompagner l'analyse, mais c'est un modèle schématique qui demande à être illustré et complété avec précaution tant chaque cas est particulier (ce que les auteurs appelaient de leurs vœux). De plus, l'extension architecturale que nous proposons demande encore à être expliquée à travers les notions de stress qui sont à la base du modèle de Scudder et Colson, notions que nous n'avons pas abordé directement. Ceci étant dit, et compte tenu des limites particulières de notre analyse, l'extension architecturale du modèle est possible et montre la relation de l'habitation aux aspects socioculturels du changement. Il est évident que tous les habitants ne transforment pas leurs habitations en même temps. Ce sont ceux qui représentent des tendances qui finissent par s'imposer à un moment donné qui sont présentés à travers les quatre stades. Actuellement, certains vivent encore comme il y a trente ans, d'autres cherchent à réaliser un chez-soi qui correspond à leur identité.

### ***11.3 Discussion de la deuxième hypothèse : les transformations de la conception***

Selon notre deuxième hypothèse (chapitre 6) les étapes du changement correspondent à une métamorphose du rôle des Bédouins dans la conception : les Bédouins relogés ont utilisé peu à peu la liberté de construire selon leur volonté, leurs moyens et leurs besoins. La capacité à être actif dans la conception de leur maison correspond à une forme d'intégration de notre société moderne. C'est cette hypothèse que nous allons maintenant discuter.

Les étapes de la participation à la conception se sont succédées mécaniquement ; même si tous les habitants n'ont pas été touchés pareillement. Au début, les habitants, peu familiarisés avec la vie de maison, étaient incapables de se faire une idée précise de leurs besoins en espaces domestiques : la « maison standard » a répondu à un besoin primaire de protection. Ensuite, le catalogue a correspondu à une étape du passage d'une maison-besoin à une maison d'apparence; à ce stade, le fonctionnement de l'espace n'était pas encore une question importante pour l'habitant. Enfin, depuis le début des années 1990, l'habitant a élaboré le projet d'une maison-moi, « maison individualisée » qu'il discute avec le concepteur et qui correspond à ses nouvelles aspirations (la famille nucléaire, l'emphasis donnée à l'éducation des enfants, la quête du bonheur, la recherche du confort, l'aspiration au chez soi et à l'indépendance). Ce n'est qu'à ce stade que l'habitant participe à la créativité architecturale et que les théories postmodernes de la participation et de la diversité en architecture trouvent un prolongement du côté des usagers.

Les lotissements israéliens voisins, l'éducation scolaire, les médias et des mariages mixtes entre Bédouins et non-Bédouins (arabes israéliens, palestiniens) ont influencé les Bédouins.

Mais la maison individuelle joue aussi un rôle actif dans le changement. Elle est le lieu où s'esquissent et s'expérimentent les projets des habitants. De par sa spatialité, elle propose une intimité nouvelle au couple et à la famille nucléaire et pousse à une spécialisation des pièces qui n'existait pas dans la tente.

Il apparaît que la participation à la conception n'est pas acquise par avance ; surtout si le modèle architectural n'est pas familier aux habitants. La maison à Tel Shéva est une aventure collective qui passe par un partage d'expériences et par l'élaboration collective de valeurs. Participation et culture sont imbriquées.

## 11.4 Essais d'explication des mécanismes du changement

Pour étendre la discussion, nous proposons de comprendre les mécanismes du changement à partir de deux références qui sont Hall [1978] et Chombart de Lauwe [1968].

Pour Chombart de Lauwe, les aspirations sociales sont les moteurs des évolutions culturelles. Dès qu'un besoin en matière d'habitat (par exemple la nécessité d'un toit) se trouve satisfait par la plus grande partie de la population, il permet à de nouvelles aspirations de se libérer sous la forme de nouveaux besoins. « *(Les besoins-aspiration) s'imposent facilement et deviennent rapidement de nouveaux besoins-obligations. Le processus se déroule toujours de la même manière* » [Chombart de Lauwe, 1968, p. 220]

Les modifications du cadre d'existence, et les développements économiques qu'ils entraînent, ont affecté les aspirations des habitants. La variété du choix proposé et les évolutions techniques multiplient aussi les aspirations ; ce qui apparaît à Tel Shéva, lorsque les Bédouins se conforment aux standards et aux modes du nouvel environnement et copient les maisons des Juifs.

La société de consommation pousse la nouveauté. La maison individuelle est devenue un objet de consommation. Ce processus apparaît bien à Tel Shéva, quand le choix proposé aux clients s'est élargi et que des modes sont apparues dans les projets de maisons. Non seulement l'architecture de la maison mais l'acquisition des éléments qui la composent, le mobilier de jardin, les matériaux, la cuisine, les équipements électroménagers, etc., est attisée par l'économie moderne de consommation.

Edward T. Hall [1978] met en avant un autre facteur d'accélération du changement : ce qu'il nomme la « projection ». Selon Hall, l'homme est un être de projection ; les outils, les habits, les ordinateurs, la maison,... sont des projections, elles complètent la nature physique de l'homme. Les projections matérielles permettent aux hommes de s'adapter et de régler des problèmes sans changer la structure de leur corps. La projection sert le processus de changement car « *...une fois que quelque chose est extériorisé, on peut l'observer, l'étudier, le changer, le perfectionner, tout en apprenant des choses essentielles sur soi* » [ibid, p. 35]. La projection « permet à l'homme d'examiner ce qu'il a dans sa tête et de le parfaire » [Hall, 1979, p. 34]. Le cas de Tel Shéva montre que la réalisation des maisons a permis la transformation du concept de la maison par les habitants au long des générations. Les projets de la maison individuelle par les habitants ont permis d'extérioriser une image et de l'assimiler progressivement.



Le choix du pavillon pour l'urbanisation des Bédouins ne serait pas nécessairement une mauvaise solution. Le pavillon grâce au jardin permet une souplesse d'utilisation appréciable dans les débuts d'une opération de relogement. Puis, au long d'une trentaine d'années, les habitants ont interprété une architecture moderne et se la sont appropriée ; même s'il leur a fallu un saut de génération.

Dans le relogement, la transition est plus facile si les formes d'habitation et le cadre de vie du nouvel environnement ne s'éloignent pas trop de l'ancien. Dans le cas contraire, il s'agit d'une rupture dans l'évolution naturelle du mode de vie. Le cas de Tel Shéva montre que l'habitant commence par accommoder cette rupture en adoptant des pratiques anciennes dans le nouvel environnement. Dans tous les cas, il conviendrait de mettre en place les formes de relogement les plus douces possible. Pour les Bédouins, des formes évolutives et souples, semi-rurales, de transition à la ville, si possible sur le site et avec la participation des habitants, auraient pu être imaginées. À ses débuts, la « liberté » laissée aux habitants de Tel Shéva de construire ce qu'ils désirent est un peu l'histoire de la « soumission librement consentie » : les premiers habitants ont accepté ce qu'ils ont eux-mêmes « choisi » alors qu'ils auraient sans doute refusé ces maisons si elles leur avaient été imposées.

Le relogement et le changement des formes d'habitation ne s'accompagnent pas immédiatement d'un nouvel équilibre mais bien d'une rupture d'équilibre et d'un malaise que l'habitant essaie de réduire en bricolant sur le nouvel habitat les habitudes et les logiques de l'ancien. La liberté architecturale s'exprime grâce à un type de connaissance que les habitants acquièrent au long des générations au contact de la société urbaine.

### 11.5 Tableau des transformations des maisons de Tel Shéva

|   |   |
|---|---|
| <p>La « tente »</p> <p>La période antérieure au relogement des Bédouins</p> | <p><b>Forme :</b></p> <p>Tentes ou baraques. Plan des baraques calqué sur celui des tentes.</p> <p>Juxtaposition de deux espaces, l'un réservé aux hommes et l'autre aux femmes.</p>  |
|   | <p><b>Pratiques d'habiter :</b></p> <p>Utilisation de l'espace selon les règles traditionnelles : attribution des activités publiques, politiques et économiques à l'homme dans le côté gauche de la tente ; attribution des tâches domestiques à la femme dans le côté droit de la tente.</p>  |
|   | <p><b>Représentations relatives à la tente</b></p> <p>Structuration culturelle binaire du monde (et de la tente), le masculin et le féminin, en rapport avec deux types d'honneur selon le genre, l'honneur féminin doit se protéger alors que l'honneur masculin doit se gagner.</p> <p>Qualification de l'espace par l'usage et la position des acteurs (homme, femme) et non par l'architecture, la forme et le marquage du lieu.</p> <p>Habitation-être : le rôle et le sens de l'homme et de l'habitation sont prédéfinis.</p> |
|   | <p><b>Remarques sur la participation des habitants à la conception</b></p> <p>Reproduction des modes de faire et de formes hérités du passé.</p> <p>Production de l'habitation sans intervention extérieure, ni au niveau des matériaux ni au niveau du savoir-faire. L'abri en tôles est la conséquence de la disponibilité de nouveaux matériaux.</p>   |

|   |   |
|---|---|
| <b>La maison « standard » :</b><br><b>L'installation dans le nouvel environnement</b> | <b>Forme</b><br>Maisons toutes pareilles, d'architecture simple.  |
|   | <b>Pratiques d'habiter</b><br>Reproduction des pratiques d'habiter de l'habitat informel (tente et baraques).<br>Polyvalence des pièces.  |
|   | <b>Représentations relatives à la maison</b><br>Représentations héritées de l'habitat traditionnel.<br>Catégorisation des espaces extérieurs et intérieurs selon une dialectique de l'honneur (honneur masculin tourné vers l'extérieur : jardin avant et honneur féminin protégé : maison et jardin arrière).  |
|   | <b>Participation des habitants à la conception</b><br>Désintérêt des habitants pour la phase de projet.<br>Adaptations de la maison construite, et construction informelle de lieux traditionnels dans le jardin.   |
| <b>La maison des « catalogues » :</b><br><b>L'adaptation au nouvel environnement</b>  | <b>Forme</b><br>Plan strictement compartimenté (cuisine, salon, et couloir dissociés).<br>Besoin de casser l'image « minimaliste » de la maison standard.<br>Apparition de « fantaisies architecturales » : décors de façade, arrondis et angles dans le plan.  |
|   | <b>Pratiques d'habiter</b><br>Séparation de la partie de la maison réservée aux femmes de celle réservée aux hommes.<br>Copie de modèles dominants véhiculés par les sociétés modernes (israéliennes, arabes, occidentales) :<br>Utilisation de meubles (chambre à coucher, cuisine) et spécialisation des pièces.  |
|   | <b>Représentations relatives à la maison</b><br>La richesse s'exprime en façade.<br>Valorisation de l'esthétique et de la modernité en façade.<br>Catégorisation des espaces de la maison selon une dialectique de l'honneur (honneur masculin tourné vers l'extérieur : salon et honneur féminin protégé : reste de la maison).<br>Maison-apparence : l'extérieur fait l'objet d'attention, le plan ne fait pas l'objet d'une réflexion approfondie. |
|   | <b>Participation des habitants à la conception</b><br>Choix des maisons dans des catalogues élaborés par des concepteurs bédouins.<br>Pas de désir de participation à la conception du plan de la part des habitants.   |

|   |   |
|---|---|
| <b>La maison « individualisée » :</b><br><b>L'appropriation du nouvel environnement</b> | <b>Forme</b><br>Marquage d'une originalité dans l'architecture.<br>Ouverture du salon et de la cuisine sur les espaces de circulation et création de nouveaux lieux :<br>salle à manger, espace de jeux pour les enfants, séjour familial ou coin télévision.   |
|   | <b>Pratiques d'habiter</b><br>Appropriation de l'espace par l'habitant en le meublant, en le décorant et en y imprimant sa marque.<br>Séparation des genres.<br>Recherche de confort et de modernité, suréquipement électroménager.   |
|   | <b>Représentations relatives à la maison</b><br>Projection sur la maison d'une image du bonheur, de la réussite individuelle et , en façade, de l'aisance matérielle (valorisation de la tuile et de la pierre).<br>Marquage et identification durable des lieux de chacun, valorisation de l'intimité du couple.<br>Maison-moi : l'habitant cherche à travers la maison à construire son identité. |
|   | <b>Participation des habitants à la conception</b><br>Investissement personnel des habitants dans la conception.<br>Interprétation et appropriation des valeurs de la société moderne.  |

### ***11.6 Remarques sur les spécificités du cas des Bédouins du Néguev***

Les transformations des styles architecturaux à Tel Shéva ne sont pas très différentes, en apparence, de l'évolution des styles des maisons des quartiers résidentiels ailleurs en Israël. Ce n'est pas étonnant puisque ce sont les modèles que les habitants et les concepteurs de Tel Shéva ont copiés.

Si l'on compare les étapes successives la « maison standard » jusqu'à la « maison individualisée », le changement des formes est plus ou moins le même dans le lotissement périurbain des villes israéliennes et à Tel Shéva, avec cependant un retard de 10 ou 15 ans chez les Bédouins. Dans les transformations des maisons en Israël, apparaît une période moderne marquée par une architecture minimaliste (« moins c'est plus ») ; puis, postmoderne marquée d'historicismes et de formalismes. Les métamorphoses de la maison reflètent l'entrée dans la société informationnelle et programmée (chapitre 1) marquée dans la culture de la maison par des processus d'individualisation et d'individuation. Cependant le processus de Tel Shéva est particulier. Les changements illustrent une transformation de sens et de valeurs ; ils y sont exacerbés, massifs et concentrés dans le temps. Le relogement a constitué une rupture et a impliqué un phénomène d'adaptation spécifique. Par ailleurs la culture bédouine nomade a induit des particularismes dans le passage à la maison qui se retrouvent aujourd'hui encore dans les villes.

Cependant, la situation de changement mise en évidence dans les villes bédouines est particulière aussi pour d'autres raisons : le cas des Bédouins du Néguev donne à voir le passage à la vie urbaine à travers un modèle unique d'intégration : la maison individuelle. Cette situation exceptionnelle est due à la politique d'urbanisation particulière mise en place par l'État (chapitre 3 et 4). Elle montre les changements de la culture de la maison, à l'échelle d'une microsociété, toutes couches sociales et toutes familles confondues. En effet, les Bédouins n'ont pas eu de possibilités de choix comme, par exemple, des villages agricoles ou semi agricoles ou des quartiers populaires de logements collectifs communs en Israël. Ils n'avaient qu'une alternative de logement s'ils n'avaient pas les moyens ou l'envie de vivre dans une ville israélienne de la majorité juive : le terrain de 1000 m<sup>2</sup> et la possibilité de construire leur maison à leur convenance dans une ville de relogement. Il est vrai que les dirigeants bédouins dans les villes (et aujourd'hui, toutes ont une gouvernance locale et indépendante) s'opposent à y introduire tout autres types de logement (par exemple des lotissements en bande avec peu de terre).

L'application d'un modèle urbain unique pour toutes les classes sociales et avec un mélange tribal induit des tensions internes à la ville. Cela pousse aussi à des solutions inhabituelles dans ce type d'urbanisme pour les plus pauvres, les familles nombreuses, les jeunes couples, les veuves ou les personnes âgées.

Il faut relever une autre singularité : chez les Bédouins le modèle urbanistique doit apporter la solution de logement pour une population au plus bas dans les indices socio-économiques alors que la référence architecturale est celle des classes sociales supérieures. Le modèle de la maison individuelle qui pousse à des investissements de prestige induit une pression très forte sur les habitants qui se doivent de ne pas perdre la face avec la construction d'une maison.

Ainsi, le modèle urbanistique des villes bédouines, tout en se rapprochant du modèle « construisez votre maison » israélien, conserve des particularismes. La maison emprunte à la fois à la culture arabe et à celle des Israéliens juifs<sup>128</sup>. Nous avons montré précédemment la culture des maisons individuelles en termes de processus plutôt que de modèle stable. Nous proposons, néanmoins, six hypothèses qui présentent, comme un arrêt sur image, quelques traits de la maison individuelle à Tel Shéva.

- Les maisons de Tel Shéva opèrent une séparation très nette, parfois totale, des hommes et des femmes qui se trouvent dans la maison. Cette séparation correspond à la définition du domaine consacré à la vie de famille et à celui consacré à l'hospitalité.
- Dans les maisons de Tel Shéva s'ouvre un espace séjour de la famille (séjour ou cuisine-salle à manger) séparé du salon. Le séjour est consacré à la famille et le salon aux invités (il semble se dessiner une tendance liée à des raisons économiques de réunir ces deux espaces).
- Le terrain sépare encore une partie avant, réservée aux hommes, qui joue un rôle de représentation sur la rue et une partie arrière qui est plutôt celle des femmes et qui permet une reproduction des espaces traditionnels en marge de l'architecture montrée
- L'utilisation du mobilier (chambre à coucher, coiffeuse, salon, ...) présente des similitudes avec celle qui se pratique ailleurs dans les pays arabes en général et en Palestine en particulier. Ces modèles sont eux-mêmes en changement.
- L'importance sociale accordée aux possessions matérielles (l'équipement électroménager, l'ameublement, la voiture, les appareils électroniques comme la tv l'ordinateur etc) reflète l'influence croissante de la société de consommation.

---

<sup>128</sup> Encore faudrait-il rappeler qu'il est difficile de définir une culture des Juifs israéliens ou des Arabes israéliens dans ce pays marqué par une mosaïque ethnique.

- La maison est le lieu de l'appropriation d'espaces et d'appareils nouveaux, comme la salle de bains qui devient un espace symbolique, la télévision qui s'inscrit dans la vie domestique des femmes et des enfants, la valorisation croissante de l'intimité familiale aux dépens de la famille élargie.

### ***11.7 Ouvertures sur des nouvelles recherches***

Pour une poursuite de la recherche nous proposons d'approfondir le rôle de la participation dans les changements culturels en comparant le phénomène des mutations de la culture de la maison dans d'autres formes d'urbanisation (urbanisation spontanée, logements collectifs, ...). Les théories de Chombart de Lauwe (la sociologie des aspirations) et de Hall (les mécanismes cognitifs et le phénomène de la projection) constituent des outils théoriques utiles dans l'analyse des mécanismes du changement. Leur utilisation pour la comparaison des différents types d'habitat permettrait de mieux évaluer tout un domaine de contact entre architecture, participation et culture qui reste encore à développer pour comprendre les dynamiques populaires de la culture de la maison.

Nous proposons d'utiliser le modèle de Scudder et Colson [1982] comme outil de référence dans l'étude des processus de changement culturel. Un axe de recherche consiste dans la comparaison du modèle du changement qui apparaît à Tel Shéva à d'autres milieux, comme par exemple l'adaptation de communautés juives israéliennes ou de communautés arabes d'autres villes bédouines et arabes au Moyen Orient et au Maghreb, etc. Ces recherches permettraient d'examiner si l'hypothèse d'une culture arabe de la maison individuelle est pertinente ou s'il est plus approprié de décrire et d'identifier des dynamiques de changement qui apparaissent dans une variété de cas d'étude.





## ANNEXE

### LE COÛT ET LE FINANCEMENT DE LA MAISON

#### **La maison individuelle dans le régime d'accession à la propriété en Israël**

Les aides aux Bédouins pour la construction de leur maison individuelle sont définies selon les règles générales des aides à l'accession à la propriété<sup>129</sup> en Israël. La propriété constitue le statut « normal »<sup>130</sup> de résidence en Israël pour les Juifs et les Arabes. La proportion de ménages propriétaires de leur logement est plus élevée parmi la population arabe d'Israël (93.4%) que parmi la population juive (70.1%). Le Gouvernement aide les accédants grâce à un prêt subventionné auquel peut s'ajouter un prêt complémentaire accordé par la banque. Tous les accédants qui achètent pour la première fois un logement ont droit selon la loi à l'hypothèque subventionnée par le gouvernement<sup>131</sup>. L'aide de l'Etat pour l'accession accompagne tous les types de ménages, les familles qui n'entrent pas dans une catégorie d'aides spéciales, peuvent recevoir des subsides plus généreux du gouvernement.

---

<sup>129</sup> La propriété individuelle en Israël a, dès le départ, été favorablement considérée par l'État. Le marché locatif ne constituait pas une alternative appropriée : d'une part, peu après l'établissement de l'État d'Israël, la loi sur la protection du locataire héritée de la législation britannique mise en place pour protéger le logement des familles des soldats qui portaient au front durant la seconde guerre mondiale, a dissuadé les investissements dans le marché du logement locatif commercial. D'autre part, la vente par l'État des logements construits permettait de collecter auprès des habitants des fonds pour alimenter l'effort de construction. Enfin, dans les zones périphériques la propriété est apparue comme un moyen de retenir les populations dans ces régions. La majorité des logements locatifs construits par l'Etat dans les années 1950 et 1960 ont été vendus aux locataires, par la suite, à des conditions très favorables. Le logement public qui constituait environ 22.6% des logements en 1957 est passé à 6.2% en 1995 [Werczberger, 2000]. Le marché de la location privée d'Israël concerne principalement la location, par des particuliers, de petites unités de logement restées vides et, en général, dépréciées. Il n'y a pas, en Israël, d'aide de l'État pour la construction privée de logement à loyer modéré. L'encouragement de l'Etat pour la location consiste à l'aide au loyer pour les nouveaux immigrants (part importante de la population des locataires) et l'exemption de taxes sur les revenus de la location non commerciale des petits propriétaires. En revanche le marché locatif commercial a souffert des lois fiscales qui prélèvent de lourdes impositions sur la valeur ajoutée sur les terrains urbains non équipés et taxent les propriétaires commerciaux sur leur revenu.

<sup>130</sup> Seule les ménages pour lesquels la propriété est hors de portée ou ne convient pas, louent. En 1995, 72% des ménages d'Israël étaient propriétaires de leur logement [Werczberger 2000]

<sup>131</sup> Les nouveaux immigrants reçoivent un subside plus important qui leur permet de bénéficier d'un prêt qui couvre au total jusqu'à 99% du coût de leur logement.

Trois paramètres concourent à définir le montant du prêt à l'accession à la propriété : le nombre d'années de mariage, le nombre d'enfants et le nombre de frères et sœurs de chaque conjoint. Un barème fixe un certain nombre de points pour chaque paramètre. Les Bédouins totalisent souvent le maximum de points. Ce subsidie est augmenté en fonction des mois de service militaire accomplis. Pour ceux qui ne font pas l'armée<sup>132</sup> (la grande majorité des Bédouins) l'aide maximum est de 148.000 shekels (environ 33.000 dollars)<sup>133</sup> à 4% d'intérêt et le subsidie est de 40.800 shekels (8.500 dollars). Le taux d'intérêt est plus élevé pour les catégories bénéficiant de moins de points. Le remboursement peut s'étaler sur 30 ans au rythme de 581 shekels par mois (120 dollars) (printemps 2001). L'aide est versée aux Bédouins en trois temps. 30% est versé après la construction des fondations, 50% une fois le squelette de la construction et le toit terminés (hors d'eau), 20% les finitions effectuées. Un estimateur, est envoyé pour juger des travaux.

### **Le coût de la maison bédouine**

64% des ménages qui ont construit dans les villes et villages bédouins jusqu'en 1991 ont utilisé les aides au financement [Ben David, 1993, p. 50]. Cette proportion peut surprendre car les Bédouins n'ont pas tous une stabilité de l'emploi et sont, en général, plutôt réticents à s'endetter. Avec l'hypothèque, la maison est à la portée de la plupart des Bédouins, il est possible de construire une maison de 150 m<sup>2</sup>, sans le terrain, avec 240.000 shekels (53.000 dollars). « *Celui qui veut construire a droit à un prêt de 150.000 shekels à 4% d'intérêt sur trente ans. Il reçoit 50.000 shekels comme subsidie. Puis il rajoute 30.000, 40.000 shekels et il fait le minimum* » (concepteur bédouin de maisons individuelles).

Les maisons construites par les Bédouins coûtent à peu près la moitié de ce que coûtent les maisons ailleurs en Israël. Entre 400 et 700 dollars le m<sup>2</sup> brut (en fonction de la qualité des finitions) à Tel Shéva et entre 800 et 1.200 dollars le m<sup>2</sup> dans les autres villes israéliennes. Le coût d'une maison moyenne de Tel Shéva en 2000, tourne autour de 275.000-300.000 shekels pour environ 140 m<sup>2</sup> (environ 60.000 dollars). Et la fourchette est de 200.000 shekels (44.000 dollars) pour les moins chères et 1.000.000 shekels (222.000 dollars) pour les plus chères. Avec le temps, les Bédouins dépensent de plus en plus dans la maison, le niveau des finitions est supérieur. Aujourd'hui, certains prennent un prêt hypothécaire de deuxième rang de 300.000 shekels (66.000 dollars) et accumulent des dettes.

---

<sup>132</sup> Le subsidie maximum avec un service militaire/civil complet des deux conjoints se monte à environ 227.520 shekels à 4% et 65.280 shekels de subsidie.

<sup>133</sup> 4.5 shekels équivalent à 1 dollar en 2001

Le système de l'hypothèque encourage le début de la construction : une fois les fondations construites, 30% de l'hypothèque est versée par la banque. L'habitant peut alors rembourser ceux qui lui ont avancé l'argent. Au niveau juridique, la maison doit commencer dans un délai de trois ans après l'achat du terrain. Par contre, terminer la maison n'est pas facile. La construction de la clôture, le jardin, les vitres ou certaines finitions restent parfois inachevées. Lorsque l'habitant n'a pas les moyens de payer la maison, le chantier dure plus longtemps. Alors au lieu de construire en deux ou trois ans, il construit en quatre ou cinq ans et pendant les travaux l'habitant vit dans une baraque provisoire élevée sur le terrain ou une maisonnette construite à l'arrière ou chez ses parents. Certaines familles modestes ne finissent pas le mur qui protège de la rue avant d'habiter. « *J'habite, la maison est finie, mais je n'ai pas de mur. Ça coûte cher et je n'ai pas encore d'argent pour ça. Ça me gêne beaucoup. (...) Il faut 25.000 shekels pour le mur, la terre et la clôture. Je n'ai pas de jardin juste deux arbres et un peu de fleurs* » (Shoukri, Al Assem, 27 ans, homme, 1998)<sup>134</sup>. L'aide de la famille pour financer la maison est assez fréquent, mais il est gênant pour certains d'y recourir. « *Je suis très content de la maison. Je m'y sens à l'aise. Surtout je ne dois rien aux autres* » (Moussa, Abou Rkayek, 50 ans, homme, 1997).

### **Le subventionnement des parcelles et les autres ressources**

Le terrain dans les villes bédouines coûte un quart de ce que coûte un terrain standard deux fois plus petit (500 m<sup>2</sup>) dans une autre ville. 1000 m<sup>2</sup> équipés coûtent 45.000 shekels dans les villes bédouines<sup>135</sup> (1998) (environ 10.000 dollars) sauf à Rahat où il coûte 60.000 shekels (13.000 dollars) ; pour comparaison, un terrain normal de 500 m<sup>2</sup>, non équipé, en Israël coûte environ 40.000 dollars. Pour acquérir un terrain dans les villes bédouines, il faut être un homme marié ou un célibataire de plus de 24 ans. Les indemnités pour les installations abandonnées dans le campement correspondent plus ou moins en général au prix du terrain. Les allocations familiales<sup>136</sup> sont utilisées par certains Bédouins de revenu modeste pour payer leurs charges de construction. En novembre 2001, l'allocation jusqu'au 6ème

---

<sup>134</sup> Comme mentionné dans l'introduction de la thèse, les citations identifient le locuteur comme suit : prénom fictif, lignage, âge, sexe, année de planification de la maison.

<sup>135</sup> Le prix de l'équipement et du terrain calculé ensemble a fait un saut de 11.000 à 55.000 shekels à Tel Shéva en 1997 pour redescendre à 45.000 shekels en 1998 (60.000 shekels à Rahat). Dans le prix environ les deux tiers du prix du terrain équipé sont une participation aux frais d'équipements, et un tiers est une participation à la valeur du terrain.

<sup>136</sup> Le Bitouah Léoumi ou Assurance Nationale, est l'organisme gouvernemental de sécurité sociale d'Israël. Il gère les aides sociales des Israéliens (allocations vieillesse, décès, maternité, enfants, femme divorcée, service

enfant était de 3.071 shekels (685 dollars) par mois, puis 856 shekels (190 dollars) par mois pour chaque enfant supplémentaire. Pour dix enfants (la moyenne pour une femme bédouine) les allocations s'élèvent théoriquement en 2001 à 6.495 shekels par mois (environ 1.500 dollars), sans compter les allocations d'étude, ce qui est nettement plus élevé que le salaire moyen (environ 2.700 shekels, soit 600 dollars, par mois à Tel Shéva en 2.000). L'argent est versé à la mère (sur le compte bancaire de la mère ou sur un compte commun au nom de la mère et du père). L'allocation-étude, est versée aux parents veufs, divorcés, célibataires, pour chaque enfant âgé de 6 à 14 ans. Cela concerne la deuxième femme lorsque les Bédouins sont bigames, celle-ci n'étant pas enregistrée dans le ménage du mari. Cette dernière aide est versée annuellement et correspond (janvier 1999) à 18% du salaire moyen sur le marché du travail (1.077 shekels = 240 dollars) pour chaque enfant de 6-11 ans ; et 10% du salaire moyen (598 shekels = 133 dollars) pour chaque enfant de 11 à 14 ans. Les familles de plus de 4 enfants sont aussi bénéficiaires de cette aide depuis août 1998 à condition qu'un des parents reçoive des assurances sociales, l'assurance chômage ou certaines autres allocations sociales. La polygamie multiplie certaines allocations puisque la deuxième femme est traitée au régime d'une femme célibataire. *« L'État nous aide. On a l'assurance sociale pour la deuxième femme... Ma deuxième femme gagne 700 shekels en s'occupant d'une vieille femme. Elle reçoit 1 600 shekels de l'assurance sociale car elle ne travaille pas. Officiellement elle est ma « copine ». Ils savent très bien qu'elle est ma deuxième femme mais ils écrivent copine et s'il y a des enfants, c'est comme ça qu'ils enregistrent la naissance »* (Shoukri, Al Assem, 27 ans, homme, 1998).

## BIBLIOGRAPHIE

Abu-Rabia, A., *The Negev Bedouin and Livestock Rearing: Social, Economic and Political Aspects*. Oxford : Berg Publishers Limited, 1994.

Abu Saad, I., *The Influence of Substance Use and Abuse Among Nomadic Population in Israel and Kenya*. Beer Sheva : Center for Bedouin Studies and Development, Ben Gurion University of the Negev, 1998.

Abu Saad, I., « Higher Education among the Negev Bedouin », *Bedouin Notes and Articles*, 2000, 32, p. 6-21.

Al Aref, A., *The history of Beer Shéva and its tribes, The Bedouin tribe in Beer Shéva District*. Tel Aviv : Bustenaï, 2000, (première édition 1937), (hébreu).

Albergoni, G., « Les Bédouins et les échanges : la piste introuvable », *Cahiers des Sciences Humaines*, 1990, 26 (1-2), p. 195-215.

Amit, Y., A. Kaplan, *Planning for the Bedouins in the South of Israel*. Ministère de la construction et du logement, Israël. Document présenté pour le prix international « LIGURA » pour le développement dans le domaine de la planification urbaine. Non daté.

Ashkenazi, T., *Tribus semi-nomades de la Palestine du nord, études d'ethnographie, de sociologie et d'ethnologie*, Tome II. Paris: Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1938.

Aurenche, O., « Proche Orient. Les plus anciens paysans du monde », *Science et vie*. 1992, hors série 178, p. 32-34.

Bachelard, G., *La poétique de l'espace*. Paris : PUF, 1957.

Balandier, G., *Sens et Puissance*. Paris : PUF, 1971.

Bar, A., *Bédouins et Fellahs à Rahat*, Mémoire de deuxième cycle. Beer Shéva : Faculté de Géographie de l'Université Ben Gourion du Néguev, 1985 (hébreu).

Barbey, G., *L'habitation captive, essai sur la spatialité du logement de masse*. Lausanne : Presses polytechniques romandes, 1980.

Barbey G., *L'évasion domestique, essai sur les relations d'affectivité au logis*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, 1990.

Bar Zvi, S., « Caractères de la vie bédouine dans le Néguev avant la sédentarisation » in Shmueli A. & Y. Gradus (Eds), *The Land of the Negev*. Jérusalem : Defence Ministry Press, 1979, p. 621-629 (hébreu).

Bassand, M., « Habitat rural et maison paysanne dans une région périphérique de Suisse », *Architecture et comportement*. 1989, 5 (1), p. 41-62.

Bassand, M., *Culture et régions d'Europe*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, 1990.

Bassand, M., *Métropolisation et inégalités sociales*. Lausanne : Presses polytechniques universitaires romandes, 1997.

Bassand, M., « Introduction » in Bassand, M., J.-C. Bolay (Eds), *Habitat créatif, culture et participation, textes du colloque international de Lausanne du 22-23 Novembre 1990*. Berne : Commission nationale suisse pour l'UNESCO, IREC, 1991, p. 10.

Bassand, M., V. Kaufmann, D. Joye (Ed.), *Enjeux de la sociologie urbaine*. Lausanne : Presse polytechnique universitaire romande, 2001.

Basson, L., « Les Bédouins du Néguev et l'Etat d'Israël », *Monde Arabe, Maghreb, Mashrek*, 1995, 147, p. 149-161.

Bekkar, R., « Les habitants bâtisseurs à Tlemcen, compétences et savoir-faire », *Les annales de la recherche urbaine*, 1995, 66, p. 61-71.

Ben David Y., *Stages in the sedentarization of the Negev Bedouin, a transition from Semi-Nomadic to settled population*, Thèse de doctorat. Jérusalem : The Hebrew University, 1982 (hébreu avec résumé en anglais).

Ben David, Y., « Adaptation Amidst Crisis - Social Aspects of Bedouin Urbanization in the Negev » in D. Grossman, A. Meir (Eds), *The Arabs in Israel. Geographical Dynamics*. Ramat Gan : Bar Ilan University Press, Beer Shéva : Ben Gurion University Press. Jerusalem : The Magnes Press, The Hebrew University, 1994 (hébreu).

Ben David Y., *The Urbanization of the Nomadic Bedouin Population of the Negev, 1967-1992*. Jerusalem : The Jerusalem Institute for Israel Studies, The Hay Elyachar House, 1993 (hébreu).

Ben David, Y., « Processus d'adaptation aux villes nouvelles bédouines (le cas de Kusseifa) » in Y. 'Ini, 'E. Orion (Eds), *Les Bédouins, notes et articles*, Jacob Blaustein Institute for Desert Research, 1988, p.238-256 (hébreu).

Ben David, Y., « The Land Conflict Between the Negev Bedouin and the State – Historical, Legal and Actual Perspectives », *Karka*, 1996, 40, p. 61-91 (hébreu).

Ben David Y., « Culture-dependent Causes of High School Dropout among the Negev Bedouin », *Bedouin Notes and Articles*, Jacob Blaustein Institute for Desert Research, 2000, 32, p. 6-21 (hébreu).

Ben David, Y., G. Kressel, « The Bedouin market : The axis around which Beer Shéva developed in the British Mandatory period », *Nomadic Peoples*. 1996, 39, p. 3-28.

Benkirane, R., *Bidonville et recasement, mode de vie à karyan Ben M'sik. (Casablanca)*. Thèse de doctorat. Genève : Institut Universitaire du Développement, Université de Genève, 1993.

Biasio E., *Beduinen im Negev : Vom Zelt ins Haus*. Zürich : Verlag Neue Zürcher Zeitung, 1998.

Bienkowski, P., B. Chlebik, « Changing Places: Architecture and Spatial Organization of the Bedul in Petra », *Levant*, 1991, 23, p. 147-180.

Bocco, R., « La sédentarisation des pasteurs nomades : Les experts internationaux face à la question bédouine dans le Moyen-Orient arabe (1950-1970) », *Cahier des sciences humaines*, 1990, 26, (1-2), p. 97-117

Boneh, D., *Facing Uncertainty : The social consequences of forced sedentarization among the Jaraween Bedouin, Negev, Israel*, Thèse de doctorat. Waltham, Mass. : Brandeis University, 1983.

Bonnenfant, P. (Ed.), *La péninsule arabe d'aujourd'hui*, Tome II. Paris : CNRS, 1982.

Bonte, P., « Les sociétés de pasteurs nomades » in *Être nomade aujourd'hui*. Neuchâtel : Musée d'ethnographie et institut d'ethnologie, 1979.

Bonte, P., « Pastorales (sociétés) » in P. Bonte, M. Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris: Quadrige, PUF, 1991, p. 561-563

Bourdieu, P., *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Genève : Droz, 1972.

Bourdieu, P., J.-C. Chambordon, J.-C. Passeron, *Le métier de sociologue*. Berlin, New-York, Paris : Mouton, 1983.

Cernea, M.M., « Understanding and Preventing Impoverishment from Displacement : Reflections on the State of Knowledge », *Journal of Refugee Studies*, 1995, 8 (3), p. 245-264.

Castells, M., *La société en réseaux*. Paris : Fayard, 1998.

Chabbi, M., *L'habitat spontané péri-urbain, vol.2 : étude de dix quartiers*. Tunis : Ministère de l'Intérieur, 1986.

Choay, F., *L'urbanisme, utopies et réalité, une anthologie*. Paris : Seuil, 1965.



Choay, F., « Le Règne de l'urbain et la mort de la ville » in *La ville : art et architecture en Europe 1870-1933*. Paris : Centre Pompidou, 1994, p. 26-35.

Chombart de Lauwe, P.-H., *Pour une sociologie des aspirations*. Paris : Denoël, 1968.

Conan, M., « Urgence des recherches sur la conception architecturale », *Architecture et comportement*, 1989, 5 (3), p. 215-230.

Deboulet, A., *Vers un urbanisme d'émanation populaire : compétences et réalisations des citadins : l'exemple du Caire*, Thèse. Paris : Institut d'Urbanisme de Paris, 1994.

Denis, P., *Les derniers nomades*. Paris: L'Harmattan, 1989.

Depaule, J.-C., « L'anthropologie de l'espace » in J. Castex, J.-L. Cohen, J.-C. Depaule (Eds), *Histoire urbaine, anthropologie de l'espace*. Paris : CNRS édition, 1995.

Dezuari, E., H. Labben. *La créativité populaire, position et rôle des professionnels de l'espace, un quartier d'habitation à Tunis*, Programme de diplôme 1995-1996. Lausanne : EPFL, 1995.

Dinero, S. C., « Resettlement and Modernization in a Post-Nomadic Bedouin Society: The Case of Segev Shalom, Israel », *The Journal of Planning Education and Research*, 1996, 15, p. 105-116.

Dinero, S.C., « Cultural Identity and Communal Politisation in a Post-Nomadic Society: The Case of the Negev Bedouin », *Nomadic Peoples*. 1997, 1 (2), p.10-23.

Engineers', Architects' and Surveyors union in Palestine, *Researches, Findings of the Building and Technics Research Institute*, Volume I, Jerusalem: Engineers', architects' and surveyors union in Palestine, 1943.

Falah, G., « The development of the "Planned Bedouin Settlement" in Israel 1964-1982 : Evaluation and Characteristics », *Geoforum*, 1983, 14 (3), p. 311-23.

Feilberg, C.G., *La tente noire*. Copenhagen, 1944.

Fenster, T., « Übergang und sozialer Wandel - Siedlungen für Beduinen » in Biasio E (Ed.), *Beduinen im Negev : Vom Zelt ins Haus*. Zürich : Verlag Neue Zürcher Zeitung, 1998.

Fenster, T., « Participation as a political process in enforced resettlement projects : the Bedouin In the Negev, Israel », *Geography Research Forum*, 1995, 15, p. 33-48.

Fenster, T., *Participation in the settlement planning process: the case of the Bedouin in the Israeli Negev*, Thèse de doctorat. Londre: London School of Economics and Political Science, 1991.

Fenster et al., *Plan directeur pour les Bédouins du Néguev: Principes du plan*, document non publié commandé par le ministère du Logement, 1995 (hébreu).

Frenkel Horner, D., « Planning for the Bedouin, The case of Tel Shéva », *Third World Planning Review*, 1982, 4 (2), p. 159-176.

Friedman, Y., *Pour l'architecture scientifique*. Paris : Pierre Belfond, 1971.

Fuchs A., M. Meyer-Brodnitz, « The emergence of the central hall house-type in the context of nineteenth century Palestine » in J.P. Boudier, N. Alsayyad (Eds), *Dwellings Settlements and Tradition, Cross Cultural Perspectives*. Londre, New York, Lanham : University Press of America, 1989.

Golani, Y., D. Gershon, V. Schwartz (Eds), *Israel Builds 1970*. Jerusalem: Ministry of Housing, 1970 (hébreu).

Gradus, Y., E. Stern, « Changing strategies of development: Towards a regiopolis in the Negev desert », *Journal of the American Planning Association*, 1980, 46, p. 410-423.

Guénon, R., « La réforme de la mentalité moderne » in *Symboles de la Science sacrée*. Paris : Gallimard, 1962. p. 9-28.

Guichard, P., *Structures sociales « orientales » et « occidentales » dans l'Espagne musulmane*. Mouton, Paris, La Haye : Mouton et Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1977.

Gur, Y., *Concept of Public Housing in Israel (The Formative Years 1920-1948)*, Thèse de doctorat. Haïfa : Israel Institute of Technology, 1992 (hébreu avec résumé en anglais).

Gurvitch G., *Traité de sociologie*, tome I. Paris : PUF, 1958.

Hafedh, S., *Les villes comme lieux de transformations sociales accélérées dans les Etats arabes*, Compte rendu de la conférences sur la Gestion des transformations sociales (MOST) dans la région des Etats Arabes. Tunis, 26-28 février 1996.

Hall, E., *Au delà de la culture*. Paris : Seuil, 1976.

Hall, E., *La dimension cachée*. Paris : Seuil, 1978.

Harlap, A. (Ed.), *Israel Builds 1977*. Jérusalem : Ministère de la construction et du logement, 1980.

Haumont, N., *Les pavillonnaires*. Paris: CRU, 1966.

Haumont, N., « Habitats et sociétés : introduction », *Architecture et Comportement*, 1981, 2 (3-4), p. 197-201.

Havakook, Y., *From goat hair to stone, Transition in Bedouin Dwellings*. Tel Aviv: Ministry of Defence, 1986 (hébreu).

Heidegger, M., « Bâtir, Habiter, Penser » in Francoise Choay, *L'urbanisme, utopie et réalités*. Paris : Seuil, 1966, p. 429-435.

Herskovits, M.J., *Les bases de l'anthropologie culturelle*. Paris : Payot, 1967.

Hillier, J., *Decoding Homes and Houses*. Cambridge : Cambridge University Press, 1998.

Hillier B., J., Hanson, *The social Logic of Space*. Cambridge: University Press, 1984

Hirsh, E., *Facts about Israel*. Jerusalem : Israel Information Center, 1998.

Ibn Khaldun, *Discours sur l'histoire universelle*, 3 tomes. Paris : Sindbad, 1978 (1377).

Jakubowska, L., *Urban Bedouin : Social Change in a Settled Environment*, thèse de doctorat. New-York : State University of New York at Stony Brook, 1985.

Jousse, M., *L'anthropologie du geste*. Paris : Gallimard, 1987.

Juan, S., « Les niveaux d'analyse sociologique des systèmes de représentation et des pratiques », *Espace et Société*, 1994, 74, p. 13-30.

Kellerhals J., « Introduction » in Bawin-Legros B., R. Dandurland, J. Kellerhals, Fr. de Singly (Eds), *Les espaces de la famille. Actes du colloque, Association Internationale des Sociologues de Langue Française, Liège 5 et 6 mai 1994*, Les cahiers de sociologie de la famille, no1, 1995.

Kressel, G.M., *Descent through Males. An Anthropological Investigation into Patterns Underlying Social Hierarchy, Kinship and Marriage among Former Bedouin in Ramla Lod Area (Israel)*. Wiesbaden : Otto Harrassowitz, 1992.

Kressel, G. M., « Nomadic Pastoralists, Agriculturalists and the State: Self-Sufficiency and Dependence in the Middel-East », *Journal of Rural Cooperation*, 1993, 21, p. 1.

Kressel, G.M., *Ascendency through Agression. The Anatomy of a Blood feud Among Urbanized Bedouins*. Wiesbaden : Otto Harrassowitz, 1996.

Kressel, G.M., Y. Ben David, Kh. Abou Rabia, « Changes in the Land Usage by the Negev Bedouin since the Mid-19<sup>th</sup> Century, The Intra-Tribal Perspective », *Nomadic Peoples*, 1991, 28, p. 28-55.

Lajus, P., G. Ragot, *L'architecture absente de la maison individuelle*. Paris : Plan Construction et Architecture, Ministère du Logement, 1997.

Laoust, E., « L'habitation chez les transhumants du Maroc Central, la tente et le Douar », *Hespéris*, 1930, 10, p. 151-253.

Layne, L., *Home and Homeland*. Princeton University Press, 1994.

Lefebvre, H., « Introduction » in H. Raymond, M.G. Raymond, N. Haumont, A. Haumont. *L'habitat pavillonnaire*. Paris : CRU, 1971.

Léon, P., *Histoire économique et sociale du monde, tome 1. L'ouverture du monde XIV<sup>e</sup> XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris : Armand Colin, 1977.

Le Play, F., *Les ouvriers européens : études sur les travaux, la vie domestique et les conditions morales des populations ouvrières de l'Europe, d'après les faits observés de 1829 à 1855*. Paris : Microédition Hachette, 1971.

Lerman, H., E. Lerman, « A comprehensive national outline plan for construction, development and absorption of immigrants-N.O.S.#31 » in Y. Golani, S. Eldor, M & L. Garon, *Planning & housing in Israel in the wake of rapid changes*. Tel Aviv : Creative Communication, Ltd., 1992, p. 29-49.

Lévi-Strauss, C., *Race et histoire*. Paris: Unesco, 1952

Lévi-Strauss, C., *Anthropologie Structurale*. Paris : Plon, 1958.

Lewando-Hundt, G., « Tel Shéva – A planned Bedouin village » in A. Shmueli, Y. Gradus (Ed.), *The Negev – Man and Desert, part 2*. Tel-Aviv : Ministry of Defence, 1979 (hébreu).

Lewando-Hundt, G., *Women's Power and Settlement. The effect of Settlement on the Position of Negev Bedouin Women*, Thèse de Doctorat. Edinburgh : Edinburgh University, 1978.

Libaud G., *Symbolisme de l'espace et habitat chez les Béni Aïssa*. Paris : CNRS, 1986.

Lithwick, H., *An Urban Development Strategy for the Negev's Bedouin Community*. Beer Shéva : Ben Gurion University of the Negev, Negev Center for Regional Development, The Center for Bedouin Studies and Development, 2000.

Marx, E., *The Bedouin of the Negev*. Manchester : Manchester University Press, 1967.

Marx, E., « Land and Work: Negev Bedouin Struggle with Israeli Bureaucracies », *Nomadic Peoples*, 2000,4 (2), p. 106-121.

Meir, A., *As nomadism End, The Israel Bedouin of the Negev*. Boulder : Westview Press, 1997.

Métral, J., F. Métral, « Sukhné (Syrie), une ville dans la steppe, la tribu dans la ville » in J. Bisson, *Le nomade, l'oasis et la ville*. Tours : URBAMA, 1989.

Métral, J., *Dans les steppes de la Palmyrène, nomadisme et mobilité au Proche-Orient*. Site internet du GRICC : collection d'études et travaux, 1996.

Muhawi, I., S. Kanaana, *Il était plusieurs fois, contes populaires palestiniens*. Paris : Arcantères, 1997.

Muhsam, H.V., *Beduin of the Negev : eight demographic studies*. Jerusalem : Academic Press, 1966 (anglais).

Navez-Bouchanine, F., « Urbanité, urbanités : convergences et divergences dans l'habiter et les styles de vie des citadins marocains », *Espace et société*, 1994, 73, p. 75-98.

Norberg-Schulz, C., *Habiter*. Milan-Paris : Electa France, 1985.

Noschis, K., *Signification affective du quartier*. Paris : Librairie des Méridiens, 1984.

Oliver-Smith, A., A. Hansen, « Involuntary Migration and Resettlement: Causes and Contexts » in Hansen, A., A. Oliver Smith (eds), *Involuntary Migration and Resettlement, The problems and Responses of Dislocated People*. Boulder: Westview Press, 1982.

Oppenheim (von), M., *Die Beduinen*. Tome 2 : *Die Beduinenstaemme in Palaestina, Transjordanien, Sinai, Hedjaz*. Tome 4 : *Kultur und Leben der Beduinen*. Leipzig/Wiesbaden: Harrossowitz, 1939.

Oron, M., *Plan d'affectation de Tel Shéva, Règlement*. Beer Shéva : Ministère de la Construction et du Logement, 1982 (hébreu).

Parizot, C., *Le mois de la bienvenue, réappropriations des mécanismes électoraux et réajustements de pouvoir chez les Bédouins du Néguev, Israël*, Thèse de doctorat. Paris : École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2001.

Pedrazzini Y., J.-C. Bolay, M. Bassand, *Habitat créatif: éloge des faiseurs de ville : habitants et architectes d'Amérique Latine et d'Europe*. Lausanne : IREC ; (Berne) : Commission Suisse pour l'UNESCO, 1996.

Pellegrino, P., « Introduction : Styles de vie et modes d'habiter » in *Espace et Société*, 1994a, 74, p. 9-12.

Pellegrino, P., « Sémiologie générale et sémiologie de l'espace » in *Figures architecturales, formes urbaines. actes du congrès de Genève de l'association internationale de sémiotique de l'espace*. Genève : Anthropos, 1994b, p. 3-47.

Pétonnet C., « Espace, distance et dimension dans une société musulmane », *L'Homme*, 12 (2), 1972.

Pétonnet, C., « Préface » in Xavier Thyssen, *Des manières d'habiter dans le Sahel tunisien*. Paris : CNRS, 1983.

Pinson, D., *Modèle d'habitat et Contre-types domestiques au Maroc*. Tours : Urbama, 1992.

Plancherel, J.-M., « Un logement social en Tunisie » in M. Bassand, J.-C. Golay, *Habitat créatif, culture et participation : quelles innovations pour quels développements ? Actes du colloque international*. Lausanne, 22-23 novembre 1995.

Rabinovich Behrend, A., *Participation et architecture : mythes et réalité, quelques cas d'habitats groupés en Suisse*, Thèse de doctorat. Lausanne : EPFL. 1996.

Randolph, R.R., *Elements in the Social Structure of the Qdirat Bedouin*, Thèse de doctorat. Rice University. 1963.

Rapoport, A., *Pour une anthropologie de la maison*. Paris : Dunod, 1972.

Raymond, H., « Quelques aspects théoriques et pratiques de l'appropriation de l'espace » in Korosec Serfaty, (ed.), actes de la 3ème Conférence internationale de psychologie de l'espace construit. Strasbourg : 1976.

Raymond, H., N. Haumont, M.G. Raymond, A. Haumont, *L'habitat pavillonnaire*. Paris : CRU, Institut de sociologie urbaine, 1971 (première édition : 1966).

Reichman, S., M. Yehudai, *Enquête sur la planification physique et les organes de la planification entre 1948 et 1965, Partie A*. Jérusalem: Ministère de l'Intérieur - Direction de la Planification, Université Hébraïque - Département de Géographie, 1984, rapport dactylographié (hébreu).

Rosenhek, Z., *The Housing Policy Toward the Arabs in Israel in the 1950s-1970s*. Jerusalem : Floersheimer Institute for Policy Studies, 1996 (hébreu).

Santelli, S., *Tunis, le creuset méditerranéen*. Paris : Édition du Demi-Cercle, CNRS Édition, 1995.

Schnell I., A. Fares, *Towards High-density Housing in Arab Localities in Israel*. Jerusalem: The Floersheimer Institute for Policy Studies the Primary Core Studies, 1996 (hébreu).

Schön, D.A., *The reflective practitioner*. Basic Books, New York, 1982.



Schwartz, S., *Human attachment Styles, Home attachment and the Spatial Configuration of the Desired Home*, Thèse de doctorat. Haifa: Technion, 1998 (hébreu).

Scudder, T., « Resettlement » in Levinson D., M. Ember (eds), *Encyclopedia of Cultural Anthropology, Volume 3*. New York : Henry Holt, 1996, p. 1111-1115.

Scudder, T., E. Colson, « From Welfare to Development: A conceptual Framework for the Analysis of Dislocated People » in A. Hansen, A. Oliver Smith, *Involuntary Migration and Resettlement, The Problems and Responses of Dislocated People*, Boulder : Westview, 1982.

Sebba, R., « The Role of the Home Environment in Cultural Transmission », *Architecture & Comportement*, 1991, 7 (3), p. 205-222.

Shamay et al. *Villes nouvelles dans la métropole de Beer Shéva* (rapport préliminaire). Israeli Land Authority, rapport intermédiaire non publié, 1998 (hébreu).

Sharon, A., « Plan physique d'Israël (1951) » in M. Tovia, M. Boneh (Eds). *Binyan Ha'Aretz, Public Housing in the 1950s*, Hakibbutz Hameuchad Publishing House Ltd., 1999 (hébreu).

Sharon, M., « Les Bédouins et la terre d'Israël sous la domination islamique » in O Goren (Ed.), *Les Bédouins, recueil d'articles*, Jérusalem : hamuséon lé tarbout habédouim, 1996 (hébreu).

Shmueli, A., *The Sedentarization of Nomads in the Vicinity of Jerusalem in the 20th Century*. Thèse de doctorat. Jérusalem : The Hebrew University, 1973 (hébreu).

Simonet, C., *La recherche en architecture: définitions, enjeux, orientations*. Site Web de l'Institut d'Architecture de l'Université de Genève, 1998.

Sleiper, Y., « Peuplement des villes 1948-1963, réflexion d'un professionnel impliqué » in M. Tovia, M. Boneh (Ed.). *Binyan Ha'Aretz, Public Housing in the 1950s*, Hakibbutz Hameuchad Publishing House, 1999 (hébreu).

Teilhard de Chardin, P., *Le phénomène humain*. Paris : Point, 1970.

Thyssen X., *Des manières d'habiter dans le Sahel tunisien*, CNRS, 1983.

Tourraine, A., *Critique de la modernité*. Paris : Fayard, 1992.

Vigée, C., *Dans le silence de l'Aleph*. Paris : Albi Michel, 1992.

Ward, C., « Préface » in F.C.Turner, *Le logement est votre affaire*. Paris : Seuil, 1976.

Werczberger, E., *Petty Landlords in Israel's private sector, The public Policy Program*. Tel Aviv University, document prepared for ENHR conference, June 26-30, 2000, Gävle, Sweden. Source web: <http://www.hel.fi/tietokeskus/tutkimuksia/enhr2000/WS17/WS17Werczberger.pdf>

Weulersse, J., *Paysans de Syrie et du Proche-Orient*. Paris: Gallimard, 1946.

Wust, S., *Métropolisation, habitat précaire et relogement forcé : entre phénomène d'exclusion et tactiques populaires d'intégrations, le cas du canal Nhieu Loc-Thi Nghe à Ho Chi Minh-Ville, Vietnam*. Thèse de doctorat. EPFL : Lausanne, 2001.

Zarca, C., « Maison et société dans le monde arabe », *L'Homme*, avr.-juin 1975, 15 (2), p. 87-102.

# CURRICULUM VITAE

**Edgard DEZUARI**

Tel : +41(0)78 728 04 37/22 731 37 58

Email : [edgard.dezuari@bluewin.ch](mailto:edgard.dezuari@bluewin.ch)

Né le 21 avril 1969

Adresse : Abraham Gevray 1, 1201 Genève

Nationalité : Suisse (BE) et Française

## Formation

- |           |   |
|-----------|---|
| 2000-2003 | Etudiant doctorant à l'EPFL.                                      |
| 1990-1996 | Ecole polytechnique fédérale de Lausanne. <b>Architecte EPFL.</b> |
| 1985-1990 | Ecole d'ingénieur de Genève. <b>Architecte EIG.</b>               |

## Recherches

- |           |   |
|-----------|---|
| 1999-2003 | <i>Thèse EPFL</i> : « <b>Les transformations de la maison des Bédouins du Néguev, le cas de Tel Shéva 1968-2002</b> ». Domaines : <i>Architecture – Urbanisme – Sciences Humaines et Sociales</i> . Section d'architecture. |
| 1995-1996 | <i>Diplôme EPFL</i> : « <b>Auto-construction et urbanisation</b> , un quartier d'habitation à Tunis », avec Hatem Heykel Labben. Section d'architecture.  |
| 1995-1996 | <i>Mémoire STS</i> : « <b>Les changements de l'habitat dans le Haut Atlas central</b> » (Région d'Imilchil, Maroc). Section d'architecture.   |

## Enseignement

- |           |   |
|-----------|---|
| 2000-2001 | <b>Enseignant au Negev Academic College of Engineering</b> de Beer Shéva.<br>-« Lois de construction et de planification »<br>-« Histoire de l'architecture du 20 <sup>ème</sup> siècle » |
| 1997-2001 | <b>Enseignant au Practical Engineering College</b> de Beer Sheva.<br>-« Projet d'architecture et projet de diplôme »<br>-« Urbanisme »<br>-« Histoire de l'art »                          |

## Architecture

- 2000-2001                      Architecte indépendant à Beer Shéva (divers projets et concours).
- 1996                              Architecte dans le projet GR3 de *l'Office des Constructions Fédérales* (4 mois) (inventaire et évaluation des bâtiments de la Confédération).
- 1994                              Stage au sein de l'association *ADRAR* (6 mois). Projet *ENDA Maghreb, idm epfl et ADRAR Imilchil* (réhabilitation d'une forteresse en pisé).
- 1993-1994                      Architecte-stagiaire dans l'atelier *Rénato Morandi S.A* à Lausanne (divers projets et réalisation).

## Conférences internationales

- "The Negev Bedouin Town: Public Space and Society"**, *Second International Conference, Urban Development: A Challenge for Frontier Regions*, Negev Center for Regional Development, Ben-Gurion University of the Negev, 7 mars 1998, Beer Sheva, Israël, (en anglais).
- "Earth Architecture in the High Atlas Mountain of Imilchil - Morocco"**, *Ceramic Biannual*, Ben-Gurion University, 15 avril 1997, Beer Sheva. Israël (en anglais).
- "Le Haut-Atlas Central d'Imilchil - Etude autour de l'habitat"**. *Colloque International sur l'Architecture de Terre en Méditerranée*, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Mohammed V, 29 novembre 1996, Rabat. Maroc.

## Publications

- "The Negev Bedouin town: Public space and society"** in: *Urban Development: a Challenge for Frontier Regions*, Abstracts, Negev Center for Regional Development, Ben-Gurion University of the Negev, Beer Sheva, 1998.
- "Le Haut-Atlas Central d'Imilchil - Etude autour de l'habitat"** in: *Actes du Colloque "Architecture de Terre en Méditerranée, Histoire et Perspectives"*, Faculté des Lettres, Université Mohamed V, Rabat, 1998.